CHARLES DIEHL

FIGURES BYZANTINES

— Deuxième Série —

FIGURES BYZANTINES

— Deuxième Série —

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

CHARLES DIEHL

Figures Byzantines *(Première série)*. Un volume in-18 jésus (13e ÉDITION), broché.

(Couronné par l'Académie française, Prix Marcelin-Guérin.)

La vie d'une impératrice à Byzance. — Athénaïs. — Théodora. — Irène. — Les romanesques aventures de Basile le Macédonien. — Les quatre mariages de l'empereur Léon le Sage. — Théophano. — Zoé la porphyrogénète. — Une famille de bourgeoisie à Byzance. — Anne Dalassène.

Figures Byzantines *(Deuxième série)*. Un volume in-18 jésus (10e ÉDITION), broché

Excursions archéologiques en Grèce, Un volume in-18 jésus, avec 8 plans (13e ÉDITION), broché . . . .

(Couronné par l'Académie française, Prix Montyon.)

Les découvertes de l'archéologie au XIXe siècle. — Les fouilles de Mycènes. — Tirynthe. — Dodone. — L'Acropole d'Athènes. — Délos. — Le temple d'Apollon Ptoïos. — Olympie. — Eleusis. — Épidaure. — Tanagra, etc., etc.

En Méditerranée : *Promenades d'Histoire et d'Art*. Un volume in-18 jésus (18e ÉDITION), broché

(Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.)

Dans la Dalmatie romaine. — Le palais de Dioclétien à Spalato. — Les fouilles de Salone et les origines chrétiennes. — Chez les Slaves de l'Adriatique. — Les souvenirs de la France en Dalmatie. — En Bosnie-Herzégovine. — Les fouilles de Delphes. — La Sainte-Montagne de l'Athos — Constantinople. — Notes et souvenirs. — Villes mortes d'Orient. — L'art français à Chypre et à Rhodes. — Jérusalem.

Les grands problèmes de l'histoire byzantine. Un volume in-16 (de la *Collection Armand Colin*), broché.

CHARLES DIEHL

Membre de l'Institut
Professeur d'histoire byzantine à l'Université de Paris

FIGURES BYZANTINES

— Deuxième Série —

BYZANCE ET L'OCCIDENT A L'ÉPOQUE DES CROISADES
ANNE COMNÈNE — IRÈNE DOUKAS
ANDRONIC COMNÈNE — UN POÈTE DE COUR
PRINCESSES D'OCCIDENT
A LA COUR DES COMNÈNES ET DES PALÉOLOGUES
DEUX ROMANS DE CHEVALERIE BYZANTINS

DIXIÈME ÉDITION

Librairie Armand Colin
103, Boulevard Saint-Michel, PARIS

1948

PRÉFACE

J'ai tâché, dans un volume précédent[1], de montrer en une série de portraits ce que fut la société byzantine avant les croisades. Je voudrais dans celui-ci exposer de semblable manière ce que fut cette même société pendant et après les croisades. Durant cette période, qui va de la fin du XIe siècle au milieu du XVe, se pose, on le verra, un problème historique et psychologique de haute importance, celui de savoir en quelle mesure, dans ce contact fréquemment renouvelé qui se produisit alors entre Grecs et Latins, l'Occident pénétra et transforma les âmes byzantines, quels échanges d'idées et de mœurs se firent entre deux civilisations longtemps étrangères et fondamentalement hostiles l'une à l'autre. Pour élucider ce problème, on ne saurait, je crois, trouver nulle part un meilleur terrain d'études et d'expériences qu'en ces souples et

1. *Figures byzantines*, 1re série. Paris, librairie Armand Colin, 1906.

délicats esprits de femmes, si prompts, en leur complexité, à subir toutes les empreintes, à refléter toutes les tendances du milieu où s'écoula leur vie. Et c'est pourquoi les « figures byzantines, » qu'essaiera de peindre ce livre, seront cette fois encore principalement des figures de femmes.

Cette fois encore, dans cette galerie, on rencontrera les types les plus divers : d'honnêtes femmes et d'autres qui le furent moins, des esprits remarquables et des âmes médiocres, de grandes ambitieuses et de pieuses personnes toutes confites en sainteté et en dévotion. Une Anne Comnène, une Irène Doukas, et tout le peuple de jolies femmes qu'entraîna en son sillage ce don Juan byzantin que fut Andronic Comnène, d'autres encore, princesses ou bourgeoises, montreront d'abord les aspects divers qu'offrait au XIIe siècle, à la cour et à la ville, au palais et au monastère, dans le monde des lettres et dans l'entourage des hommes d'État, cette société, pleine d'intrigues, de révolutions, d'aventures, qui fut la contemporaine des croisades. Mais surtout on étudiera avec attention les figures qui nous laissent entrevoir quels effets produisit le contact entre Grecs et Latins, princesses de Byzance qui parfois — rarement au reste, — quittèrent la capitale du Bosphore pour monter sur quelque trône d'Occident, princesses d'Occident, celles-là plus nombreuses, qui d'Allemagne, de France ou

d'Italie, vinrent s'asseoir sur le trône des Césars, princesses de Syrie, issues de grandes familles françaises transplantées en Orient, et qui plus d'une fois remplirent le monde byzantin de l'éclat de leurs retentissantes aventures. On trouvera là toute une série — qui n'est point sans intérêt pour l'histoire — d'existences romanesques, mélancoliques ou tragiques, qui symbolisent et expliquent assez bien le malentendu fondamental et éternel qui, malgré tous leurs efforts pour se rapprocher et se comprendre, sépara toujours deux mondes hostiles et rivaux. Et pour finir, peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de compléter les informations que nous fournit la réalité de l'histoire par les renseignements que nous apportent les fictions du roman. Là aussi on verra quelle fut, dans la société chevaleresque de ce temps, la place faite à la femme, et par combien de traits cette société se modela sur les mœurs courtoises de l'Occident. Et de cette sorte, en faisant revivre quelques-unes de ces figures évanouies de l'époque des Comnènes et des Paléologues, on apportera, je l'espère, une contribution utile à l'histoire de la civilisation byzantine, en éclairant de quelque lumière l'évolution du monde oriental, tel qu'il se transforma au contact des Latins.

FIGURES BYZANTINES

CHAPITRE I

BYZANCE ET L'OCCIDENT A L'ÉPOQUE DES CROISADES

I

Lorsque, vers les dernières années du XIe siècle, la première croisade mit pour la première fois en contact direct et immédiat l'Orient byzantin et l'Occident latin, le contraste était grand, la différence profonde entre les deux civilisations, ou plutôt entre les deux mondes qui se rencontraient.

Au moment où les bandes indisciplinées de la croisade déversaient sur l'empire grec leur flot d'envahisseurs, Constantinople était toujours encore une des plus admirables cités de l'univers. Sur son marché, véritable centre du monde civilisé, s'accumulaient et s'échangeaient les produits de toutes les parties de la terre. Des mains de ses artisans sortait tout ce que le moyen âge a connu en fait de luxe précieux et raffiné. Dans ses rues circulait une foule bariolée et bruyante, en somptueux et pittoresques costumes,

si magnifique que, selon l'expression d'un contemporain, « ils semblaient tous des enfants de rois ». Sur ses places, encadrées de palais et de portiques, s'alignaient les chefs-d'œuvre de l'art classique. Dans les églises aux coupoles colossales, les mosaïques jetaient des éclairs d'or parmi la profusion des porphyres et des marbres. Dans les grands palais impériaux du Boucoléon et des Blachernes, si vastes qu'ils semblaient des cités dans la cité, la longue suite des appartements étalait un luxe inouï. Les voyageurs qui, au cours du XIIe siècle, ont visité Constantinople, les pèlerins de la croisade qui ont pris la peine de noter, en leur naïf langage, les impressions qu'ils éprouvèrent, — Benjamin de Tudèle comme Édrisi, Villehardouin comme Robert de Clari, — ne peuvent, en décrivant cette ville incomparable, retenir leur admiration. Les trouvères d'Occident, à qui était parvenue la renommée de ces splendeurs, parlent de Constantinople comme d'un pays de rêve, entrevu dans un miroitement d'or. D'autres écrivains énumèrent complaisamment les reliques précieuses qui remplissaient les églises de Byzance. Mais tous ont été également frappés d'une même chose, la prodigieuse, l'incommensurable richesse de cette ville qui, selon le mot de Villehardouin, « de toutes les autres était souveraine ».

Ce n'est pas tout. Dans l'Europe du XIe siècle, Constantinople était vraiment la reine des élégances. Tandis que les rudes chevaliers d'Occident n'avaient guère pour souci et pour divertissement que la chasse et la guerre, la vie byzantine était infiniment raffinée et luxueuse; la distinction des manières, la recherche des plaisirs délicats, le goût des lettres et

des arts y étaient universellement répandus. Et bien plus encore peut-être que par la prospérité matérielle de cette magnifique capitale, les barons de la croisade furent étonnés par la pompe merveilleuse du cérémonial qui environnait la personne de l'empereur, par ces complications de l'étiquette qui creusaient un abîme entre l'orgueilleux souverain de Byzance et le reste de l'humanité, par ces apothéoses théâtrales, où le basileus apparaissait comme le représentant ou plutôt comme l'émanation même de la divinité.

Dans cette société élégante, dans cette cour cérémonieuse, à la stricte et minutieuse hiérarchie, les croisés d'Occident apparurent comme des rustres assez mal élevés, comme de fâcheux et gênants trouble-fêtes. Aussi bien, pleins d'un mépris profond pour ces Grecs schismatiques, incapables en leur rude suffisance de rien comprendre à tant de raffinements et de nuances de politesse, et s'en trouvant froissés dans leur amour-propre comme d'un manque d'égards, enfin et surtout fort excités par ce prodigieux étalage de richesses, les Latins ne firent rien pour arrondir leurs angles, et ils se conduisirent, selon le mot de l'un de leurs chefs, de Pierre l'Hermite lui-même, « comme des voleurs et des brigands ». Il faut voir dans les écrivains du temps l'impression d'inquiétude et de stupeur que produisit sur les Grecs l'arrivée inopinée de ces multitudes en armes, qui brusquement se répandirent sur le territoire byzantin. « Le passage des Francs, écrit un témoin oculaire, nous a tellement saisis, que nous n'avions plus conscience de nous-mêmes ». Et en face de ces foules, « plus nombreuses, dit Anne Comnène, que les étoiles du ciel et que les

sables de la mer », en face de ces grands seigneurs ambitieux, « qui rêvaient de l'empire de Byzance », on conçoit que la fille d'Alexis Comnène nous ait montré l'empereur son père « noyé dans une mer de soucis. »

Aussi, dès le premier contact, Latins et Grecs se regardèrent avec défiance, et l'antagonisme fondamental qui séparait les deux civilisations se manifesta par des soupçons mutuels, de continuelles difficultés, d'incessants conflits, de réciproques accusations de violence et de trahison. L'empereur était inquiet, — et non sans motif, — de la venue de ces croisés qu'il n'avait point appelés. Ne comprenant rien au grand mouvement d'enthousiasme qui, à la voix d'Urbain II, jetait l'Occident à la délivrance du Saint-Sépulcre, il ne voyait dans la croisade qu'une entreprise purement politique. Il connaissait surtout les Latins par les ambitieux projets que jadis Robert Guiscard avait formés contre l'empire grec; et, quand il voyait parmi les chefs de la croisade le propre fils de son ancien adversaire, Bohémond, Alexis se défendait mal de la crainte de quelque coup de main sur Constantinople, et s'effrayait de toutes les convoitises qu'il soupçonnait ou devinait. Les croisés, de leur côté, ne firent rien pour diminuer ces inquiétudes de l'empereur. Beaucoup de grands barons oublièrent très vite le côté religieux de leur entreprise, pour ne plus songer qu'à leurs intérêts terrestres. Dans l'entourage même de Godefroy de Bouillon, on pensa un moment à prendre d'assaut Constantinople. Et à tout le moins, à l'égard d'Alexis, les chefs de la croisade se montrèrent pleins de mauvaise volonté, d'exigences, de hauteur et d'insolence.

Deux anecdotes caractéristiques, que raconte Anne Comnène, illustrent assez curieusement l'état d'âme des deux partis.

Lorsque Bohémond de Tarente arriva à Constantinople, il trouva, dans le palais où l'empereur avait fait préparer ses quartiers, la table mise et somptueusement servie. Mais le prudent Normand se souvenait trop qu'il avait été jadis l'ennemi du basileus, pour ne point garder quelque défiance au fond de l'âme. Aussi ne voulut-il ni goûter, ni même toucher les mets qu'on avait dressés, mais il fit préparer son dîner à la mode de son pays par ses propres cuisiniers. Seulement, comme, tout en se défiant pour lui-même, il n'était pas fâché de s'éclairer sur les véritables intentions de l'empereur, il s'avisa d'une expérience ingénieuse. Très libéralement, il distribua à ses compagnons les pièces de viande que lui avait envoyées Alexis, et, le lendemain, avec beaucoup de sollicitude, il demanda à ses amis des nouvelles de leur santé. Ils lui répondirent qu'ils allaient fort bien, et n'avaient éprouvé nulle incommodité. Alors Bohémond, candide : « Et bien, tant mieux! mais moi, comme je me souvenais de nos difficultés d'autrefois, j'avais un peu peur que, pour me faire mourir, il n'eût mêlé quelque poison à ces aliments ».

On voit que l'hospitalité grecque n'inspirait pas aux croisés une confiance sans bornes. Il faut avouer par ailleurs que les Latins étaient des hôtes étrangement incommodes. Il faut voir de quel ton les chroniqueurs byzantins parlent de « ces barons français naturellement effrontés et insolents, naturellement avides d'argent et incapables de résister à aucune de

leurs fantaisies, et, par-dessus tout, bavards plus que tous les autres hommes de la terre », et comment, dès le matin, ces indiscrets visiteurs envahissaient le palais, sans nul souci de l'étiquette, importunaient l'empereur d'interminables discours, entrant chez lui avec leur suite sans même se faire annoncer, causant avec lui familièrement sans lui laisser même le temps d'aller déjeuner, et le soir, le poursuivant jusqu'à la porte de sa chambre à coucher, pour lui demander de l'argent, des faveurs, des conseils, ou tout simplement pour bavarder un peu. Les courtisans étaient scandalisés de ces manquements à l'étiquette. Mais Alexis, bon prince, et qui savait du reste l'humeur irritable de ses hôtes, leur passait toutes leurs incartades, soucieux avant tout d'éviter un conflit. Aussi voyait-on parfois des scènes assez étranges. Un jour, à une audience solennelle, en présence de toute la cour assemblée, un baron latin alla insolemment s'asseoir sur le trône même du basileus. Et quand le comte Baudouin vint le tirer par la manche pour le faire lever, en lui faisant observer que ce n'était pas l'usage à Byzance de s'asseoir en présence de l'empereur, et qu'il convient, quand on est à l'étranger, de se conformer aux usages du pays, l'autre, regardant Alexis de travers, se mit à marmonner entre ses dents : « Eh bien, en voilà un rustre, qui reste assis lorsque tant de grands capitaines sont debout! » Alexis, « qui connaissait de longue date l'âme orgueilleuse des Latins, » fit semblant de n'avoir rien remarqué; mais il se fit traduire la réponse du chevalier, et au moment où il levait l'audience, l'appelant auprès de lui, il lui demanda qui il était, et de quel pays. « Je suis un pur Français, dit l'autre, et de race noble, et voici ce

que je sais. Il y a dans mon pays un carrefour, où se trouve une vieille chapelle; quiconque a envie de combattre un adversaire en combat singulier vient là, il implore l'aide de Dieu, et il attend celui qui osera se mesurer avec lui. J'y suis allé souvent, il n'est jamais venu personne. » On juge de ce que l'empereur dut déployer de patience, de bienveillance et d'habileté pour s'accommoder avec des gens d'humeur aussi batailleuse; et si, finalement, il arriva à conclure un accord avec eux, on devine que, dans ces conditions, cet accord ne devait, d'aucun côté, être bien sincère ni bien durable.

Les Occidentaux se sont par la suite beaucoup plaints de l'ingratitude, de la perfidie, de la trahison de l'empereur grec et de ses sujets, et ils ont rendu Alexis uniquement responsable de tous les échecs ultérieurs de la croisade. Au vrai, c'est là une pure légende, soigneusement entretenue par tous les ennemis de la monarchie byzantine, et dont l'écho, transmis d'âge en âge, explique tant d'injustes et tenaces préjugés qui aujourd'hui encore persistent inconsciemment contre Byzance. En fait, une fois qu'Alexis eut traité avec les croisés, il se montra fidèle à sa parole, et si la rupture se produisit, la cause en doit être cherchée surtout dans la mauvaise foi des princes latins. Mais il faut bien reconnaître aussi qu'entre ces gens de mentalité si différente, cette rupture était presque inévitable. Alexis agissait en basileus, soucieux par-dessus tout des intérêts de la monarchie; dans ces croisés qu'il n'avait point appelés, il ne voyait que des mercenaires, dont il était prêt à utiliser et à bien payer les services, mais à qui il entendait, en échange, imposer le serment de fidélité

et l'obligation de restituer à l'empire tous les territoires jadis byzantins qu'ils pourraient reconquérir. De leur côté, les princes latins, tout en se prêtant aux exigences impériales, parce qu'ils sentaient que l'appui des Grecs leur était indispensable, étaient ambitieux pour eux-mêmes, impatients de toute autorité, désireux de se tailler en Asie des principautés indépendantes. Lorsque, en conformité avec ces idées et au mépris de leurs engagements, ils attribuèrent en toute souveraineté Antioche à Bohémond, l'empereur put légitimement se trouver déçu et se juger outragé. La rupture dès lors était fatale. Encore faut-il remarquer que, si Alexis fit la guerre à Bohémond, il demeura jusqu'à la fin en bons termes avec les autres princes de la croisade. Et il eut à cela, comme jadis à éviter le conflit menaçant sous les murs de Constantinople, quelque mérite assurément.

On pourrait croire qu'en se multipliant, les rapports s'améliorèrent entre l'Orient et l'Occident. C'est tout le contraire qui arriva. Durant tout le cours du XIIe siècle, lorsque la seconde, puis la troisième croisade mirent de nouveau en contact Byzantins et Latins, on vit apparaître les traces du même antagonisme, grandissant seulement et plus âpre à chaque rencontre nouvelle. Ce sont les mêmes défiances, les mêmes accusations, la même mésintelligence fondamentale de la situation des deux partis. De la part des guerriers indisciplinés de la croisade, ce sont les mêmes pillages, les mêmes violences, les mêmes exigences impérieuses; de la part des Grecs, ce sont les mêmes moyens, souvent assez déloyaux — et dont les chroniqueurs byzantins avouent formellement et

recommandent l'emploi — pour se débarrasser de visiteurs incommodes et leur ôter l'envie de revenir. Entre l'empereur et les rois latins, ce sont les mêmes difficultés d'étiquette; et, de plus en plus, l'idée fait son chemin dans les têtes d'Occident, que, pour en finir avec ces alliés peu sûrs, avec cet empire grec plus nuisible qu'utile à la croisade, il n'existe qu'un moyen, c'est le recours à la force. Dans le camp de Louis VII comme dans celui de Barberousse, on pensa sérieusement à prendre Constantinople; vers le milieu du XIIe siècle, on prépara un plan de croisade, non plus contre les infidèles, mais contre les Byzantins. Et lorsque, enfin, les désastres successifs des expéditions sacrées eurent enraciné peu à peu dans tout l'Occident la légende hostile à l'empire grec, lorsque aux vieilles rancunes grossies s'ajouta la conscience, de plus en plus nette, de la richesse et aussi de la faiblesse de Byzance, les Latins ne résistèrent plus à la tentation. Les barons de la quatrième croisade, partis pour délivrer le Saint-Sépulcre, finirent par prendre Constantinople et par renverser le trône des basileis, — avec la tacite complicité du pape, et aux applaudissements universels de la chrétienté.

L'établissement d'un empire latin sur les ruines de la monarchie de Constantin froissait trop cruellement le patriotisme byzantin, pour que cette solution brutale pût calmer les vieilles rancunes et apaiser l'antagonisme des deux mondes. La chute, après un demi-siècle à peine d'existence, de ce faible et éphémère état creusa plus profondément encore l'abîme entre Byzance et ses vainqueurs. Désormais, les princes temporels de l'Occident, que ce fussent un Hohen-

staufen comme Manfred ou un Français comme Charles d'Anjou, eurent pour ambition constante de reconstituer à tout prix, et par la force, l'empire latin détruit. Les chefs spirituels de la chrétienté, les papes, n'eurent de même qu'une pensée, profiter des embarras et de la détresse des basileis pour leur imposer l'union avec Rome et la soumission de l'église grecque à la papauté. Et les Byzantins, adversaires de l'union des églises, ne se trompaient guère en disant que, sous les hostilités ouvertes comme sous les apparences désintéressées, l'Occident, en somme, ne poursuivait toujours qu'un même but, « la destruction de la ville, de la race et du nom grecs ». Si, finalement, malgré des satisfactions momentanées de la part des Byzantins, malgré d'inefficaces et tardifs secours de la part des Latins, la chrétienté occidentale a laissé, au xve siècle, Constantinople succomber sous les coups des Turcs, la raison essentielle en doit être cherchée dans les antipathies anciennes, dans les incompatibilités radicales, qui rendaient tout accommodement impossible entre l'Orient grec et l'Occident latin. Si la chrétienté laissa tomber Byzance, c'est qu'elle détestait en elle des ennemis irréconciliables, schismatiques et perfides, à qui l'on faisait le double reproche d'avoir fait échouer les croisades et de s'être toujours refusés à rentrer sincèrement au giron de la catholicité.

Ainsi, du jour où à la fin du xie siècle, les croisades pour la première fois rapprochèrent Latins et Grecs, un problème se posa, qui domina jusqu'au xve siècle une grande partie des affaires européennes, et qui fut vraiment la *question d'Orient* du moyen âge. L'établissement d'un *modus vivendi* entre l'Occi-

dent et l'Orient fut désormais — et pour trois siècles et demi, — pour l'empire byzantin la question vitale, pour l'Europe chrétienne l'une de ses plus graves difficultés. Malgré les solutions diverses essayées pour résoudre le problème, rien d'efficace ne sortit de ces efforts, ni au point de vue politique, ni au point de vue religieux. Mais de ce contact prolongé des deux civilisations, de ces rapports, mauvais souvent, mais fréquents et étroits, résultèrent pour Byzance d'importantes conséquences sociales. La société byzantine, si fermée jusque-là aux influences latines, se transforma profondément par elles au cours de cette période. Comment s'accomplit cette pénétration des idées et des mœurs occidentales à Byzance? Comment, et dans quelle mesure aussi, le monde grec, si réfractaire en apparence, prit-il à ce contact un aspect nouveau? C'est ce qu'il faut maintenant brièvement expliquer.

II

On sait comment presque chacune des croisades eut pour conséquence la fondation d'un état latin en Orient. Dans la Syrie, reconquise à la fin du XIe siècle, s'épanouit comme par enchantement toute une floraison de seigneuries féodales, royaume de Jérusalem, principauté d'Antioche, comtés d'Édesse et de Tripoli, sans parler des moindres baronnies. A la fin du XIIe siècle, la troisième croisade prit Chypre en passant, et les Lusignan y fondèrent un royaume, qui fut pendant deux siècles le plus riche, le plus prospère de tous les états de l'Orient latin. La quatrième croi-

sade fit mieux encore : à Byzance, elle assit un empereur latin sur le trône des Césars; elle couvrit de principautés féodales la Grèce et les îles de l'Archipel. Tandis qu'un comte de Flandre revêtait la pourpre des basileis, qu'un marquis de Montferrat était proclamé roi de Thessalonique, des Bourguignons se faisaient ducs d'Athènes, des Champenois princes de Morée, des Vénitiens devenaient grands-ducs de Lemnos, marquis de Cérigo, ducs de Naxos et de Paros, des Génois princes de Chios et sires de Mételin; Rhodes devenait la capitale des chevaliers de l'Hôpital, et la Crète une colonie de Venise. Et dans tous ces établissements latins, nés sur la terre de Syrie ou d'Hellade, les nouveaux venus apportèrent avec eux les lois, les usages, les mœurs de l'Occident. Ce fut comme un morceau d'Europe féodale transporté sous le ciel d'Orient. Aujourd'hui encore, sur les monts de Syrie comme sur les monts d'Arcadie ou d'Argolide, aux pentes du Taygète comme aux pentes du Liban, plus loin encore, en plein désert, perdues au delà de la mer Morte, le voyageur étonné rencontre d'admirables forteresses féodales, couronnant de leurs tours massives et de leurs murailles crénelées les crêtes des collines. A Chypre, des édifices presque intacts, fières citadelles, cloîtres solitaires perdus au fond des vallées désertes, merveilleuses cathédrales gothiques, redisent les splendeurs de l'art français du XIII[e] et du XIV[e] siècles. Et avec ses remparts formidables, ses vieilles tours, les maisons anciennes de sa rue des Chevaliers, Rhodes offre le rare et presque unique spectacle d'une cité française du XV[e] siècle, conservée avec tous ses monuments. C'était vraiment, comme le

disait un pape, « une nouvelle France » que la croisade avait fait éclore en Orient. Et si, comme il arrive toujours lorsque se trouvent en présence deux civilisations de qualité inégale, la moins développée des deux — c'était alors l'occidentale — subit puissamment l'influence des civilisations supérieures, arabe, syrienne, byzantine, avec qui elle fut en contact, cependant, tout en recevant beaucoup, elle donna beaucoup aussi. A ce monde féodal et français, qui fleurit en Chypre, en Syrie, en Morée, l'Orient prit quelque chose; et si, en face des nouveautés et des prestiges de l'Islam ou de Byzance, les Latins apprirent à réfléchir sur bien des choses qu'ils soupçonnaient à peine, la société orientale aussi se transforma à ce contact journalier.

Ajoutez qu'à côté des barons ambitieux, qui devinrent en Orient empereurs, rois ou princes, qu'à côté des cadets de noble famille qui vinrent dans ces états nouveaux chercher une seigneurie ou une fortune, les croisades amenèrent dans le Levant d'autres Latins encore. Les grandes villes commerçantes d'Italie, Venise, Gênes, Pise, comprirent vite l'importance du riche marché qui s'ouvrait à leurs entreprises. Leurs comptoirs, dès le lendemain de la première croisade, peuplèrent les ports de la côte syrienne, et un grand mouvement colonisateur et commercial remplaça vite, avec ses préoccupations plus matérielles, l'enthousiasme religieux des premiers croisés. Bientôt tous les rivages de la Méditerranée orientale, toutes les grandes villes du monde byzantin se couvrirent d'établissements vénitiens ou génois. Pour administrer et exploiter ce nouveau monde, des sociétés puissantes se constituèrent,

associations politiques et marchandes tout ensemble, telles que sera plus tard la Compagnie des Indes. Venise monopolisa le commerce de l'Archipel, Gênes celui de la mer Noire, et toutes deux se disputèrent Constantinople, où chacune des deux républiques rivales eut son quartier, ses privilèges, son organisation spéciale, reconnue et sanctionnée par les chrysobulles des empereurs byzantins. Et par là encore, par l'incessant contact des deux races sur les marchés, dans les banques, aux comptoirs des changeurs, dans la boutique des négociants, quelque chose de l'Occident latin pénétra naturellement dans le monde byzantin.

Ce n'est pas tout. Vers cet Orient merveilleux et riche où tant de Latins avaient fait fortune, vers cette incomparable Byzance qui apparaissait aux imaginations dans un resplendissement d'or, un courant continu emportait tous les aventuriers d'Occident. Scandinaves et Anglo-Saxons, Normands d'Italie et Français de France étaient heureux de prendre du service dans les régiments de la garde impériale, dans les rangs de ces fameux Varangs dont l'armé favorite était la lourde hache à double tranchant. Tous les condottieri en disponibilité s'empressaient de vendre leur épée au basileus qui payait bien. Et c'est une histoire qui tient presque du roman que celle de cette grande compagnie catalane qui, dans les premières années du XIV[e] siècle, promena à travers tout l'empire, des bords de l'Hellespont aux rivages de l'Attique, son héroïque et sanglante odyssée. C'étaient six mille routiers catalans et basques, qu'Andronic Paléologue avait pris à son service contre les Turcs. A leur tête était un chevalier du Temple,

Roger de Flor, que l'empereur fit grand-duc byzantin et qu'il maria à une princesse de la famille impériale. Mais quels incommodes auxiliaires aussi, malgré la solde élevée et les privilèges dont on les combla, malgré le titre de César, qu'on finit par conférer à leur chef. Il faut lire dans le pittoresque récit de Ramon Muntaner, l'un des acteurs principaux et l'historiographe de cette expédition, comment les bandes catalanes, traitèrent l'empire en pays conquis, rançonnant le basileus et bloquant la capitale, s'organisant en une sorte de république militaire, « l'armée des Francs qui gouvernent le royaume de Macédoine », dont le chef s'intitulait « par la grâce de Dieu, mégaduc de Romanie, seigneur d'Anatolie et des îles de l'empire ». Des rives du Méandre aux bords de la Propontide, de Gallipoli à Salonique et à l'Athos, de la Thessalie à l'Attique, pendant sept ans, ils allèrent, dévastant, massacrant tout, et finalement, ils terminèrent leur aventure par la fondation d'un duché catalan dans la ville de Périclès. Histoire étrange qui montre bien l'attrait qu'exerçait l'Orient grec sur les âmes occidentales, et comment, par les prodigieuses fortunes qui s'y pouvaient faire, s'excitait sans cesse la convoitise de bien d'autres aventuriers.

A côté des laïques, l'Église enfin étendait sur le monde byzantin l'action de son clergé. Dans le nouvel empire latin né de la quatrième croisade, Innocent III put installer un patriarche et des évêques occidentaux, établir des monastères latins, se flatter un moment, malgré les répugnances et l'hostilité grecques, de ramener l'Orient sous la primauté romaine. Et alors même que cette tentative eut échoué, pendant deux

cents ans Rome entretint de constantes relations avec Constantinople. Dans ce perpétuel échange d'ambassades et d'idées, il ne se pouvait point que rien de l'Occident ne parvînt à Byzance.

III

Avec tous ces hommes de qualités si diverses, grands barons féodaux, commerçants de Venise et de Gênes, négociateurs pontificaux, aventuriers du monde entier, les idées et les mœurs des Latins pénétraient en effet l'Orient grec et le transformaient insensiblement.

Assurément, on l'a observé déjà, dans ce contact des deux civilisations, les Francs empruntèrent beaucoup au monde nouveau où ils se trouvèrent jetés, et ce n'est point une médiocre preuve de la puissance d'assimilation qu'en plein XIIe siècle gardait encore l'empire grec, que l'empreinte dont Byzance marqua les principautés latines du Levant. Mais il y eut aussi une action en retour de l'Occident sur le monde oriental, et qui se manifesta dans les choses de la politique comme dans les choses de la religion, plus fortement encore dans l'organisme social, et jusque dans les productions de la littérature.

Depuis qu'en l'an 800, Charlemagne avait reconstitué l'empire romain d'Occident, et antérieurement même, Byzance avait cessé de plus en plus d'être une puissance européenne pour devenir un état essentiellement oriental. Elle reprit au XIIe siècle une place éminente dans toutes les grandes affaires de l'Europe et de la chrétienté. Comme autrefois Justinien,

Manuel Comnène rêvait de restaurer l'empire universel. Son ambitieuse et active politique, débordant les limites étroites de la péninsule des Balkans, s'étendait à la Hongrie, aux rivages orientaux de l'Adriatique, élevait des prétentions à la possession de l'Italie, contestait à Frédéric Barberousse lui-même son titre impérial. Sa diplomatie travaillait à Gênes, à Pise, à Ancône, à Venise; ses émissaires intriguaient en Allemagne et en Italie; ses ambassadeurs négociaient à la cour de France aussi bien qu'à la cour pontificale. Et si ses vastes desseins demeurèrent finalement stériles, il n'en est pas moins vrai que, durant tout le cours du XIIe siècle, Constantinople fut l'un des centres principaux de la grande politique européenne.

La question de l'union des églises, rêve et désir constant de la papauté, ne mêla pas moins activement, au XIIIe et au XIVe siècles, Byzance aux affaires de l'Occident. Si faible que fût alors l'empire grec, son alliance pourtant ne semblait point méprisable. Les adversaires de Rome, tels que Frédéric II, la recherchèrent contre le souverain pontife; les papes, à leur tour, y eurent recours pour mettre un frein aux ambitions des rois angevins de Naples. Objet des convoitises des princes latins, comme des visées intéressées des papes, la Byzance des Paléologues eut, comme celle des Comnènes, les yeux tournés sans cesse — et non sans inquiétude — du côté de l'Occident.

Mais c'est surtout dans l'ordre des phénomènes sociaux que se manifesta l'influence des Latins sur le monde grec. C'est dans les cours d'Occident, en Allemagne, en Italie, en France, que les basileis cher-

chent alors le plus souvent les femmes qu'ils associent à leur majesté. Manuel Comnène épouse une Allemande, la comtesse Berthe de Sulzbach, belle-sœur du roi Conrad III, et après la mort de cette princesse, c'est encore chez les Latins qu'il trouvera sa seconde femme : après avoir songé à Mélisende de Tripoli, il choisit finalement Marie d'Antioche, la beauté la plus renommée de toute la Syrie franque. Le fils de Manuel, Alexis II, épouse une sœur de Philippe-Auguste, Agnès de France. Plus tard, Jean Vatatzès épouse Constance de Hohenstaufen, Andronic II épouse Yolande de Montferrat, Andronic III épouse successivement Agnès de Brunswick, puis Anne de Savoie ; Jean VIII a pour première femme une princesse italienne. Et de même, les souverains francs de Syrie ou d'Hellade épousent volontiers des princesses de la famille impériale, Comnènes ou Paléologues. A l'imitation de ces illustres exemples, les moindres seigneurs, les chevaliers, les bourgeois font de même, et dans tout l'Orient latin se fonde une race de métis, mi-grecs, mi-latins, qu'on appelle les *Gasmules*, et qui forment comme le trait d'union entre les deux civilisations.

Faut-il parler des voyages qui amènent les Latins à Byzance, ou qui font sortir les basileis de leur capitale pour se rendre en Occident ? A la fin du XIVe siècle, Jean V visite l'Italie et la France, et son fils Manuel II, un peu plus tard, se rend à Venise, à Paris et à Londres; au XVe siècle, Jean VIII séjourne à Venise et à Florence. Mais surtout, à ce contact incessant, la cour byzantine se transforma : ce sont d'autres mœurs, d'autres plaisirs, d'autres fêtes, un tour plus chevaleresque qui fait des Grecs les émules des

guerriers d'Occident. Regardez, pour ne citer qu'un exemple, ce qu'est un Manuel Comnène. Il a la folle bravoure, la témérité hardie des barons latins; comme eux, il aime les sports violents, la chasse, les tournois, et il prend plaisir à jouter contre les meilleurs des chevaliers francs. En vrai paladin, c'est par de beaux coups d'épée qu'il veut mériter l'amour de sa dame, et un chroniqueur grec raconte que celle-ci déclarait volontiers que, quoique née dans un pays où l'on se connaissait en fait de bravoure, jamais elle n'avait rencontré chevalier plus accompli que son mari. Lorsque, en 1159, Manuel vint à Antioche, il émerveilla tous les barons latins par sa haute mine, sa force herculéenne, l'adresse de ses passes d'armes et la splendeur de ses armures. Dans les tournois qui, pendant huit jours, se donnèrent sur les rives de l'Oronte, la noblesse byzantine fit assaut avec la noblesse franque de vaillance et de martiale élégance. L'empereur lui-même, monté sur un cheval magnifique, tout caparaçonné d'or, parut dans l'arène, et parmi l'éclair des lances, dans le claquement des bannières emportées au galop des coursiers, « dans ces jeux, comme dit un chroniqueur, où il y avait tant de variété et d'élégance qu'on croyait voir Vénus associée à Mars et Bellone aux Grâces », le prince culbuta d'un seul coup deux des meilleurs chevaliers latins. Aux courses de l'Hippodrome, qui jadis passionnaient Constantinople, maintenant les tournois avaient succédé, comme dans l'équipement des armées byzantines s'étaient introduits les habits de guerre d'Occident. On a conservé des descriptions de joutes, célébrées sous les beaux yeux des dames de la cour, et qui sont dues à la plume même de

l'empereur Manuel. Et parmi les conseillers latins dont il s'entourait volontiers, au milieu de ses soldats recrutés en Occident, dans sa cour toute pleine de fêtes et de plaisirs latins, Manuel Comnène semblait vraiment un souverain du pays des Francs. Les chroniqueurs latins de Syrie, qui n'ont point pour le louer d'expressions assez enthousiastes, ont bien reconnu en lui un des leurs : et voici un joli trait, et bien chevaleresque, qui montre tout ce que ce basileus byzantin avait appris au contact du monde occidental. Pendant ce même voyage de Syrie, le roi Baudouin de Jérusalem, dans une partie de chasse, emballa son cheval et, désarçonné, se démit le bras. On vit alors — et il faut songer, pour apprécier ceci, à tout ce dont l'étiquette entourait les moindres actes de l'empereur égal de Dieu — Manuel descendre de cheval, s'agenouiller près du roi latin, et comme il avait certaines connaissances de chirurgie, lui poser lui-même le premier appareil; et tant que le roi fut malade, chaque jour, de ses propres mains, l'empereur refit le pansement, à la stupeur des courtisans qui ne pouvaient croire à une telle dérogation au cérémonial.

On pourrait citer bien d'autres usages d'Occident qui s'introduisirent pareillement dans les habitudes, et jusque dans les mœurs judiciaires de Byzance. Dans ce pays où, depuis tant de siècles, les tribunaux ne jugeaient que d'après la loi écrite et n'admettaient que la procédure testimoniale, on voit au XIII[e] siècle le duel judiciaire servir, comme chez les Latins, à prouver ou à repousser une accusation, et l'épreuve du feu proposée aux accusés pour se justifier d'un crime public ou privé. C'est au jugement de Dieu, non au code Justinien, qu'un mari jaloux fait appel

quand il veut convaincre sa femme d'adultère; c'est par la même épreuve du feu qu'on invite Michel Paléologue, après que son champion a été vaincu en combat singulier par son accusateur, à se purger du crime de haute trahison qui lui est reproché. C'est au jugement de Dieu que font pareillement appel les chefs des armées en présence, lorsqu'ils s'adressent l'un à l'autre des défis et offrent de vider en champ clos, d'homme à homme, leur querelle. Et si l'on veut enfin juger par d'autres exemples encore combien fut profonde l'influence de ces mœurs chevaleresques, on en trouvera des preuves frappantes dans les œuvres de la littérature populaire.

Les Byzantins du XIIIe et du XIVe siècle semblent avoir eu un goût fort vif pour les romans d'aventure. Or, parmi ces ouvrages, plusieurs s'inspirent incontestablement de certains thèmes bien connus de la littérature occidentale : et ceux-là même qui sont d'origine purement orientale ont pris au contact des Francs une couleur toute latine. On verra plus loin, en étudiant quelques-unes de ces curieuses productions, Belthandros et Chrysantza, Lybistros et Rhodamné, les traces certaines de cette influence. Ce sont des histoires de chevaliers errants et de belles princesses, toutes pleines de tournois et de grands coups d'épée; comme chez les troubadours ou chez les minnesänger, l'hommage féodal y est le lien nécessaire de la société, le « service d'amour » le premier devoir du paladin. Nulle part on ne peut mieux saisir le mélange de modes, de mœurs, d'usages qui s'accomplit alors en Orient et qui donna à cette société composite un tour si pittoresque et si étrange. Mais voici qui est plus remarquable encore. Sous cette influence, dans cette

Byzance toute nourrie des traditions antiques, les héros mêmes de l'Iliade se transforment en paladins. Comme dans nos chansons de geste, Achille devient un beau chevalier courant le monde avec ses douze pairs pour chercher aventure, un héros des tournois, un amoureux des belles princesses, un paladin chrétien, qui meurt, traîtreusement assassiné par Pâris dans l'église de Troie.

IV

Est-ce à dire pourtant que, malgré cette incontestable combinaison des apports des deux civilisations, les relations nées des croisades aient effacé ou atténué le malentendu radical et profond qui a été précédemment signalé? Nullement.

D'abord, ce n'est guère que l'élite sociale qui se pénétra des mœurs d'Occident. La masse populaire demeura irréductible, et l'Église grecque pareillement. Tandis que, par intérêt ou par goût, les politiques, les diplomates, les grands seigneurs se rapprochaient des Latins, le peuple qui avait plus à souffrir de l'intrusion violente des étrangers et de l'exploitation sans scrupules des négociants d'Italie, le clergé qui s'effrayait et se scandalisait de la possibilité d'un rapprochement avec Rome, sentaient au contraire augmenter leur mauvaise volonté. Inquiétudes politiques, rivalités commerciales, difficultés religieuses, tout s'accordait pour aigrir un désaccord séculaire, pour rendre plus irraisonnées encore et plus fanatiques les rancunes anciennes. On le voit bien, quand on considère ces brusques explosions de haine, ces

éclats de passion furieuse qui plus d'une fois jetèrent sur les Latins détestés la populace de la capitale byzantine, et en particulier cette tragique journée du 2 mai 1182, où le quartier italien de Constantinople fut mis à feu et à sang par la foule exaspérée, où clercs et laïques, femmes et enfants, vieillards et les malades mêmes des hôpitaux furent massacrés sans pitié par une multitude en délire, heureuse de venger en un jour tant d'années de sourdes rancunes, de jalousies obscures et d'implacables haines.

Dans l'ordre des choses religieuses, les sentiments ne se manifestaient pas avec moins de violence. Lorsque les prélats qui, en 1439, au concile de Florence, avaient sur l'ordre de Jean VIII consommé l'union avec Rome, rentrèrent à Constantinople, le peuple les accueillit par des outrages et des huées. Ouvertement on les accusa de s'être laissé corrompre et d'avoir, pour un peu d'or, vendu leur église et leur pays. Et quand le basileus, fidèle à ses promesses, voulut mettre en vigueur l'accord juré, la populace soulevée chassa le patriarche ami de Rome et l'émeute gronda sous les coupoles de Sainte-Sophie. En face des Turcs menaçants, la haine de l'Occident par-dessus tout enflammait les âmes byzantines; et pour ardente et passionnée qu'elle fût, cette haine n'était point une haine aveugle. A ce moment même où Byzance touchait à l'heure suprême, les princes d'Occident pensaient moins à la défendre qu'à la conquérir.

Dans l'ordre des choses sociales enfin, on rencontre chez beaucoup de Grecs la même incompréhension des usages qui viennent d'Occident. C'est là peut-être qu'apparaît le plus nettement la différence de mentalité des deux races. S'agit-il de ces défis cheva-

leresques qu'un chef d'armée adresse à son adversaire? le bon sens byzantin répond « qu'on tiendrait pour idiot le forgeron, qui, pouvant prendre avec une pince le fer chauffé au rouge, irait y employer la main, et que pareillement on rirait du général qui, ayant une bonne et nombreuse armée, irait exposer sa propre personne ». S'agit-il de l'épreuve du feu? A la proposition qu'on lui fait d'y avoir recours, Michel Paléologue répond ironiquement : « Vous voulez que je fasse un miracle. Eh bien! je ne suis pas de force à accomplir des prodiges. Quand un fer rouge tombe sur la main d'un homme vivant, je ne vois pas comment il pourrait ne pas le brûler, à moins que cet homme n'ait été taillé dans le marbre de Phidias ou de Praxitèle, ou encore coulé en bronze. » Et Acropolite, qui rapporte ces paroles, ajoute : « Voilà ce qu'il disait, et, par Thémis, il avait rudement raison ». Et voici la suite de l'histoire, qui est singulièrement caractéristique. Le métropolite de Philadelphie, à qui Paléologue propose en plaisantant de tenter l'expérience à sa place, sous prétexte qu'un homme de Dieu comme lui a seul quelque chance de s'en tirer heureusement, objecte ceci : « Cet usage, mon cher, ne se trouve point dans notre code à nous autres Romains, ni dans la tradition ecclésiastique; il n'est établi ni par la loi civile ni par les saints et divins canons. C'est une habitude barbare, βαρβαρικὸς δὲ ὁ τρόπος. » Et soulignant plus fortement encore l'opposition des deux races, Michel à son tour ajoute : « Si j'étais né de race barbare, si j'avais été élevé selon les usages des barbares et nourri dans leurs lois, je pourrais consentir à me justifier à la mode des barbares. Mais Romain né de Romains, c'est d'après les lois romaines et par

procédure écrite que mon procès doit être jugé. »

On trouverait difficilement une anecdote plus significative. Elle montre à la fois le scepticisme absolu qu'éprouvait le bon sens grec en face de ces moyens de justice naïfs et brutaux qu'avait imaginés l'Occident, et l'orgueil incommensurable qu'avaient les Byzantins à sentir derrière eux une longue tradition de civilisation, à n'être point, pour tout dire, « des barbares ». C'est là le mot décisif, celui qui explique tout. Entre les « Romains fils de Romains » et les Latins « barbares », il ne saurait y avoir d'accord : les lois qui conviennent à la brutalité des uns ne sauraient convenir à la culture raffinée des autres, l'empirisme grossier de leur justice ne saurait être mis en parallèle avec le système de législation savamment élaboré par les jurisconsultes de Constantinople. Les Grecs pourront bien, par nécessité, se rapprocher des gens d'Occident; ils pourront bien, par caprice, adopter telle ou telle de leurs modes. Sous les alliances passagères, sous les emprunts momentanés, le mépris fondamental subsiste, dans la claire conscience de la supériorité éclatante du « Romain » sur le « barbare ». Par certains traits tout extérieurs, Byzance a pu sembler se transformer au contact des Latins. Au fond, elle est restée irréductible dans son orgueil traditionnel, incapable et volontairement insoucieuse de rien comprendre à l'esprit nouveau qui soufflait d'Occident.

CHAPITRE II

ANNE COMNÈNE

I

Au mois de décembre 1083, l'impératrice Irène Doukas, femme d'Alexis Comnène, attendait ses couches dans l'appartement du Palais-Sacré qu'on appelait « la chambre de la pourpre », et où une ancienne tradition voulait que vinssent au monde les enfants impériaux, ceux que pour ce motif on nommait les « porphyrogénètes ». Le moment était proche, mais le basileus, retenu par la guerre contre les Normands, était pour lors absent de Constantinople. Alors la jeune femme eut un beau geste; comme elle sentait les premières douleurs, elle fit sur son ventre le signe de la croix : « Attends encore, dit-elle, petit enfant, jusqu'à ce que ton père soit de retour ». La mère d'Irène, personne raisonnable et sage, entendant ce propos, se mit fort en colère : « Et si ton mari ne revient que dans un mois? En sais-tu quelque chose? Et comment feras-tu d'ici là pour résister à tes souffrances? » L'événement pourtant donna raison à la jeune femme. Trois jours après,

Alexis rentrait dans sa capitale, juste à temps pour recevoir dans ses bras la fille qui lui naissait. Et c'est de cette façon qu'entra dans le monde, avec quelque chose de merveilleux dès sa naissance, Anne Comnène, l'une des plus célèbres, l'une des plus remarquables parmi les princesses qui vécurent à la cour de Byzance.

La naissance de cet enfant du miracle fut accueillie avec une allégresse extrême. Outre qu'il donnait une héritière à l'empire, l'événement scellait de façon éclatante le mariage, fort politique et nullement sentimental, qui, six années auparavant, avait uni Alexis et Irène et par là il consolidait à la cour l'influence, mal assurée jusqu'alors, de la jeune souveraine. Aussi les parents d'Irène, « fous de joie », en marquèrent-ils hautement leur satisfaction : dans les cérémonies officielles par lesquelles il était d'usage de fêter la naissance des enfants impériaux, comme dans les cadeaux qu'on fit à cette occasion à l'armée et au sénat, un déploiement de luxe inaccoutumé attesta le contentement général. Dès son berceau, on plaça sur la tête de la petite princesse le diadème impérial; son nom figura dans les acclamations rituelles dont on saluait à Byzance les souverains; en même temps, on la fiançait au jeune Constantin Doukas, fils de l'empereur détrôné Michel VII, dont Alexis Comnène, en usurpant le pouvoir, avait dû, par respect de la légitimité, s'engager à réserver les droits éventuels. Et ainsi, dès son plus jeune âge, Anne Comnène, née dans la pourpre, put rêver qu'un jour elle s'assiérait, en impératrice, sur le trône magnifique des Césars.

L'enfant fut élevée entre sa mère Irène et sa future

belle-mère, la basilissa Marie d'Alanie, et toute sa vie elle garda le souvenir radieux de ces premières années, qui lui semblaient plus tard les plus heureuses de toute son existence. Elle adorait sa mère, qui de son côté marqua toujours à sa fille aînée une particulière prédilection; elle ressentait une admiration profonde pour la jolie femme à la taille élégante, au teint de neige, aux charmants yeux bleus qu'était l'impératrice Marie, et elle se rappelait avec émotion, bien des années plus tard, quelle affection lui avait témoignée cette princesse exquise, digne du ciseau de Phidias et du pinceau d'Apelle, et si belle que quiconque la voyait demeurait comme ravi en extase. « Jamais, écrit Anne Comnène, dans un corps humain on ne vit une plus parfaite harmonie des proportions. C'était une statue animée, un objet d'admiration pour tout homme qui a le sens de la beauté; ou plutôt c'était l'Amour incarné, et descendu sur la terre. » La petite fille n'aimait pas moins tendrement son futur mari, le jeune Constantin. Il avait neuf ans de plus qu'elle et c'était alors un garçonnet charmant, blond et rose, avec des yeux admirables, « qui brillaient sous les sourcils comme un joyau dans l'or ». « Sa beauté, dit ailleurs Anne Comnène, semblait du ciel, et non de la terre. » Et en effet il devait mourir prématurément, âgé de vingt ans à peine, avant que se fût réalisé ce mariage sur lequel sa petite fiancée fondait tant d'ambitieuses espérances. Toute sa vie Anne Comnène conserva le souvenir attendri de ce jeune homme, que l'empereur Alexis aimait comme son propre fils et qu'elle-même avait adoré d'une passionnette d'enfant; et bien des années plus tard, en pensant à ce Constantin Doukas,

« merveille de la nature, chef-d'œuvre formé par la main de Dieu et qui semblait un rejeton de cet âge d'or que célèbrent les Grecs », les larmes montaient aux yeux de la vieille princesse et elle avait peine à contenir son émotion.

C'est dans ce milieu affectueux et tendre, où elle était choyée et chérie, que fut élevée la petite Anne Comnène, et peut-être, pour comprendre ce qu'elle fut, ne sera-t-il pas inutile d'examiner ce qu'était, en cette fin du XI[e] siècle, une éducation de princesse byzantine.

Rarement le goût des lettres, et surtout celui des lettres antiques fut plus universellement répandu que dans la Byzance des Comnènes. C'est le temps où un Tzetzès, avec une érudition prodigieuse, commente les poèmes d'Hésiode et d'Homère, où un Jean Italos, au grand scandale de l'église orthodoxe, reprend après Psellos l'étude des doctrines de Platon, où les meilleurs écrivains de l'époque, tout pénétrés des modèles antiques, se piquent d'imiter dans leurs ouvrages les plus illustres auteurs de la Grèce, où la langue même se raffine et s'efforce, par son purisme un peu maniéré, de reproduire la grâce sobre de l'atticisme. Dans une telle renaissance de la culture classique, une princesse impériale, surtout lorsqu'elle était, comme Anne Comnène, remarquablement intelligente, ne pouvait plus se contenter de l'éducation, un peu sommaire, qu'on donnait jadis aux femmes byzantines[1]. Elle eut les meilleurs maîtres, et elle profita de leurs leçons. Elle apprit tout ce qu'on pouvait apprendre de son temps, la rhétorique et la philoso-

1. Voir sur ce point mes *Figures byzantines*, 1[re] série, p. 114 et 293.

phie, l'histoire et la littérature, la géographie et la mythologie, la médecine et les sciences. Elle lut les grands poètes de l'antiquité, Homère et les lyriques, les tragiques et Aristophane, les historiens comme Thucydide et Polybe, les orateurs tels qu'Isocrate et Démosthène; elle lut les traités d'Aristote et les dialogues de Platon, et dans le commerce de ces écrivains fameux elle apprit l'art du bien dire et « le fin du fin de l'hellénisme ». Elle fut capable de citer couramment Orphée et Timothée. Sapho et Pindare, Porphyre et Proclus, le Portique et l'Académie. Les arts du quadrivium n'eurent point pour elle de mystère : elle sut la géométrie, les mathématiques, la musique, l'astrologie. Les grands dieux du paganisme, les belles légendes de l'Hellade furent familiers à son esprit; Hêraklès et Athèna, Cadmos et Niobé vinrent tout naturellement sous sa plume. Elle connut également l'histoire de Byzance et la géographie, et elle eut quelque curiosité des monuments antiques : bien plus, elle sut à l'occasion raisonner des choses militaires et discuter avec des médecins sur le meilleur traitement qu'il convenait de prescrire. Enfin cette Byzantine semble — chose assez rare encore dans l'Orient de son temps — avoir su même le latin.

Ce n'était pas seulement une femme instruite : ce fut une femme savante. Les contemporains s'accordent à célébrer l'élégance de son style attique, la force et l'aptitude de son esprit à démêler les plus obscurs problèmes, la supériorité de son génie naturel et l'application qu'elle mit à en cultiver les dons, le goût qu'elle eut toujours pour les livres et les entretiens savants, l'universalité enfin de ses connais-

sances. Et aussi bien il suffit de jeter un coup d'œil sur l'*Alexiade*, son œuvre, pour y trouver la marque éclatante de ses hautes qualités. Malgré ce qu'on y peut observer d'artifice dans le style, de purisme maniéré et voulu dans la langue, malgré ce qu'on y rencontre parfois de pédantisme et de prétention, on y sent la femme supérieure, l'écrivain de réel talent que fut incontestablement Anne Comnène. Tout cela s'annonçait chez l'enfant. Comme toute Byzantine, elle était fort avertie des choses religieuses, et très versée dans la pratique des livres sacrés. Pourtant son esprit la portait plus volontiers vers les choses de la science que vers celles de la foi. Elle professait une grande estime pour la littérature, pour l'histoire, persuadée que par elles seules les noms les plus illustres peuvent être sauvés de l'oubli. Sa ferme raison dédaignait d'autre part le surnaturel, les futiles recherches des astrologues, les fausses prédictions des devins. Elle avait voulu goûter à leur prétendue science, comme elle goûtait à toutes choses, mais surtout pour s'en bien démontrer la sottise et la vanité. Et, si pieuse qu'elle fût, elle avait peu de goût pour les discussions théologiques, dont elle jugeait assez oiseuses les longueries et les subtilités. Par-dessus tout, l'histoire l'attirait, par ce qu'elle a de sérieux et d'austère, et par la grandeur des devoirs qui s'imposent à l'historien.

Telle fut l'éducation intellectuelle que reçut Anne Comnène. Sa formation morale ne fut pas moins attentivement surveillée. Sous l'influence de la sévère Anne Dalassène [1], la mère de l'empereur, le ton de la

1. Voir sur cette princesse le chapitre XII de mes *Figures byzantines*, 1[re] série.

cour byzantine avait fort changé depuis quelques années. Cette princesse d'humeur grave et de mœurs rigides avait mis fin résolument aux intrigues du gynécée, aux scandaleuses amours qui jadis, au temps de Zoé la Porphyrogénète et de Constantin Monomaque, remplissaient de leur corruption le Palais Sacré. D'une main ferme, elle avait remis l'ordre partout, et sous son austère surveillance, la résidence impériale avait pris un air de monastère. On y entendait retentir le chant des hymnes pieux, on y menait une vie correcte et méthodiquement réglée. Sans doute le basileus Alexis, qui n'aimait guère sa femme, ne se faisait point scrupule de quelques menues fredaines; mais il sauvait soigneusement les apparences, il eût rougi d'installer au palais quelque maîtresse en titre, et le ton général de sa cour était d'une décence incomparable. En un tel milieu, et sous l'influence d'une grand'mère qu'elle admirait fort, Anne Comnène devint tout naturellement une jeune fille parfaitement élevée, sérieuse, chaste, soucieuse de toutes les convenances, d'une tenue et d'un langage absolument irréprochables.

Ce serait prendre d'elle pourtant une idée assez incomplète de ne voir en cette princesse qu'une femme intelligente, instruite et bien élevée. Elle avait trop pleinement conscience de ce qu'elle était, de sa haute naissance comme de sa supériorité intellectuelle, pour n'être point une grande ambitieuse. Et aussi bien elle avait de qui tenir. Sa grand'mère Anne Dalassène, qui à force d'énergie tenace avait assis sa famille sur le trône, l'empereur Alexis, son père, si habile, si rusé, si persévérant, sa mère Irène, d'âme si

virile, intrigante et courageuse tout ensemble, tous étaient de grands ambitieux : et Anne les entourait tous d'une admiration trop profonde pour ne point suivre aveuglément les leçons que leur existence offrait à sa jeune âme. D'ailleurs très fière d'être née dans la pourpre, très fière d'être l'aînée des enfants issus d'Alexis et d'Irène, très fière de ce titre impérial dont on l'avait parée dès le berceau, elle ne jugeait rien au-dessous de son éminente dignité de « porphyrogénète. » L'orgueil qu'elle avait d'elle-même, de sa race, de son pays était incommensurable. A ses yeux Byzance était toujours la maîtresse du monde, dont toutes les autres nations devaient être les très humbles vassales, et son trône le plus beau des trônes de l'univers. Il faut voir avec quel dédain cette princesse byzantine parle des croisés, de ces barbares malappris dont elle s'excuse d'introduire les noms grossiers dans son histoire, également froissée, dans son amour-propre littéraire, de sentir le rythme de sa phrase rompu par ces vocables étrangers et, dans son orgueil impérial, de devoir perdre le temps à s'occuper de ces hommes qui la dégoûtent et l'ennuient. Anne Comnène était très princesse, et le monde cérémonieux où s'écoula sa vie n'avait pu que fortifier en elle ces naturelles dispositions. Et dans son âme volontaire, autoritaire et ambitieuse, le sentiment qu'elle avait de sa valeur et de son rang devait amener d'étranges perversions.

Cependant ce n'était point une âme sèche. On surprend chez cette femme savante et ambitieuse une pointe de sensibilité, de sentimentalité même, qui ne laisse point d'être amusante parfois ou touchante. Je n'entends point seulement parler ici de l'affection très

grande qu'elle eut pour ses parents. Elle même rappelle assez plaisamment, à propos du miracle qui marqua sa naissance, comment elle fut, dès le sein de sa mère, une enfant obéissante et docile. Ailleurs elle déclare que, pour ces parents tant aimés, elle n'hésita point à s'exposer aux plus gros ennuis, aux plus graves périls, « risquant pour eux sa situation, sa fortune et même sa vie », et que l'attachement tout particulier qu'elle eut pour Alexis son père devint pour elle la source de bien des infortunes. Ce sont là des sentiments de famille infiniment respectables et qu'Anne Comnène, on le verra, ne jugea d'ailleurs point utile d'étendre à tous ses proches. Mais — et ceci est plus piquant — d'autres affections encore trouvaient place dans ce cœur; comme l'Arsinoé de Molière, cette précieuse, cette prude, cette pédante avait « de l'amour pour les réalités ». Elle-même nous a raconté comment, vers l'année 1106, — elle était à cette date déjà mariée depuis plusieurs années — elle se trouvait un jour avec ses sœurs aux fenêtres du palais, quand passa le cortège qui conduisait au supplice un conspirateur, Michel Anémas. A la vue de ce beau soldat, si séduisant et si malheureux, elle se sentit si vivement émue, qu'elle n'eut de cesse avant d'avoir arraché sa grâce à l'empereur son père; et elle se passionna à ce point pour cette folle entreprise qu'elle osa, elle si respectueuse de l'étiquette et des convenances, venir troubler Alexis jusqu'en son oratoire, au pied des saints autels où il faisait ses prières. Dix ans plus tôt, étant jeune fille encore — elle avait alors quatorze ans — elle avait éprouvé une autre émotion du même genre, et plus profonde. Ce fut lorsque, en 1097, débarqua à Byzance l'un des chefs

de la première croisade, le brillant Bohémond, prince de Tarente. Il faut lire dans l'*Alexiade* le portrait enthousiaste qu'Anne Comnène a tracé de ce géant roux, à la taille fine, aux larges épaules, à la peau blanche, aux yeux bleus étincelants, au rire éclatant et terrible, de ce héros redoutable et séduisant à la fois, si bien fait au physique qu'il semblait construit d'après le « canon » de Polyclète, et au moral si souple, si habile, si beau parleur. « Il n'y avait point, écrit-elle, dans tout l'empire romain, d'homme qui lui fût comparable, grec ou barbare. Il semblait porter en lui la vaillance et l'amour, et il ne le cédait qu'à l'empereur mon père pour l'éloquence et les autres dons dont la nature l'avait comblé. » Ainsi parlait du barbare d'Occident cette princesse byzantine, plus de quarante ans après le jour où Bohémond lui était apparu pour la première fois comme un éblouissement; et il n'y a point, dans l'*Alexiade* tout entière, exception faite du basileus Alexis, un homme à qui Anne Comnène ait fait les honneurs d'un portrait plus achevé et plus flatteur.

Il convient d'ajouter sans tarder que, si Anne Comnène regardait et aimait les beaux hommes, c'était en tout bien tout honneur, comme une chaste et honnête dame qu'elle était. Mais elle avait assurément au fond de l'âme des trésors de tendresse qui ne demandaient qu'à se répandre. Elle a pleuré toute sa vie le fiancé de son enfance, ce jeune Constantin, si prématurément disparu, et dont la mort, il faut le dire aussi, porta, comme on le verra tout à l'heure, un coup si cruel aux vastes ambitions d'Anne Comnène. Ensuite, lorsqu'en 1097 on la maria au grand seigneur qu'était Nicéphore Bryenne, de ce mariage

purement politique son âme sensible et tendre sut vite faire un mariage d'amour. Il faut reconnaître au reste que c'était bien le mari qui lui convenait. Comme elle, Bryenne était instruit; comme elle, il aimait les lettres; « il avait lu tous les livres, il était versé dans toutes les sciences » ; comme elle enfin, il se plaisait à écrire et il écrivait bien. Puis c'était un bel homme, d'une grâce plus que royale, « d'une prestance presque divine », un magnifique soldat, un diplomate habile, un orateur éloquent. Anne Comnène adora « son César », et ne se consola jamais de sa perte. Quand, en 1136, Bryenne rentra à Constantinople très gravement malade, elle le soigna avec un dévouement admirable; quand il mourut peu après, elle recueillit comme un pieux héritage le soin de continuer l'histoire que n'avait pu achever sa main défaillante; et comme elle était, en vieillissant, devenue quelque peu plaintive et gémissante, elle ne put désormais rencontrer sous sa plume le nom de ce mari adoré et perdu, sans l'arroser d'abondantes larmes. La mort de Bryenne fut, à l'en croire, le grand malheur de sa vie, la plaie toujours saignante qui lentement l'achemina vers la tombe. Et il est véritable en effet que, tant que son mari vécut, l'ambitieuse princesse mit tout en œuvre pour le pousser, et elle avec lui, aux suprêmes honneurs, et qu'en le perdant elle perdit la dernière chance qui lui restât de prendre sa revanche sur la destinée. Mais si l'âpreté de ses regrets était faite pour une part de l'amertume de ses déceptions, par ailleurs pourtant ses larmes étaient sincères. Cette princesse cultivait visiblement en son cœur une petite fleur de sentimentale tendresse Elle la conserva intacte jusque dans les aridités de la poli-

tique. Et ce n'est point un trait indifférent de sa physionomie, que cette femme savante, cette ambitieuse ait été aussi une femme honnête, et qui aima bien son mari.

Si nous essayons de coordonner les détails épars que nous savons d'elle et de nous la représenter telle qu'elle fut véritablement, voici à peu près ce qu'on entrevoit de cette princesse byzantine. Au physique, elle ressemblait à son père Alexis, et sans doute elle était comme lui de taille moyenne, très brune, avec de beaux yeux mobiles, étincelants et héroïques. Au moral, elle était intelligente remarquablement, et elle avait la conscience et l'orgueil de sa supériorité intellectuelle; elle était admirablement instruite, elle aimait les livres, les savants, elle avait le goût de toutes les choses de l'esprit, et quand elle se mêla d'écrire, ce fut avec un incontestable talent. Mais plus encore son âme ambitieuse et volontaire, son âme de « porphyrogénète » hautaine, orgueilleuse de sa naissance et avide du pouvoir suprême, devait dominer sa destinée. Elle avait, comme elle-même l'a écrit quelque part, « une âme de diamant », capable d'affronter toutes les disgrâces sans se laisser abattre, incapable aussi de renoncer à aucun des projets qu'elle avait une fois formés, à aucun des rêves qu'elle avait caressés. Habituée de bonne heure à l'action — elle n'avait point en effet été élevée en petite-maîtresse, dans le luxe et l'oisiveté — énergique, tenace, audacieuse, elle ne recula jamais devant un obstacle pour atteindre le but qu'elle s'était proposé, et il lui arriva parfois d'oublier dans l'affaire les inspirations de cette tendresse de cœur dont elle fait étalage si volontiers. Elle fut par surcroît honnête, affec-

tueuse et bonne épouse; mais surtout, née dans la pourpre, impératrice dès le berceau, elle fut très princesse. L'ambition remplit la moitié de sa vie; la littérature consola le reste, d'ailleurs assez imparfaitement, car ses déceptions, ses rancœurs la rendirent profondément malheureuse. Et c'est là ce qui fait précisément l'originalité et l'intérêt de la figure d'Anne Comnène, d'avoir été à la fois, dans cette complexe Byzance où elle vécut, une femme politique et une femme de lettres.

II

« Je n'avais pas huit ans, a écrit Anne Comnène, lorsque commencèrent mes malheurs. » C'était en 1091, et voici ce qui lui était arrivé. Fille aînée de l'empereur Alexis, fiancée à Constantin Doukas, l'héritier présomptif de l'empire, Anne Comnène se croyait sûre du trône, lorsque, en 1088, l'impératrice Irène donna un fils à son mari. La joie d'Alexis fut extrême d'avoir enfin un descendant mâle de sa race, et, naturellement, à dater de ce jour, l'ordre de la succession fut modifié. Le basileus, si attentif jadis pour la mère de Constantin Doukas, si désireux en toutes choses de lui plaire, se refroidit pour elle; sans doute, fidèle aux promesses faites, il ne voulut rien changer au projet de mariage ébauché entre les deux enfants princiers; mais il crut bon de retirer la petite Anne Comnène des mains de sa future belle-mère, et cette séparation fut pour l'enfant un premier et grand chagrin. Quelques mois plus tard survint un événement plus grave. Le fils d'Alexis, Jean, âgé de trois ans, fut solennellement associé à l'empire.

C'était la ruine de toutes les espérances que sa sœur aînée avait pu concevoir. Anne Comnène gardait bien son fiancé, mais ce fiancé perdait ses droits à la couronne, et se trouvait relégué à une place subalterne. Et de même, lorsque, le jeune Constantin étant mort vers 1094, la princesse fut, en 1097, mariée à Nicéphore Bryenne, le gendre du basileus, malgré le titre de César qu'on lui accorda, prit rang au-dessous de l'héritier présomptif, et sa femme avec lui.

Ainsi cette naissance d'un frère fut pour Anne Comnène la grande infortune de sa vie. C'est parce qu'elle avait rêvé de s'asseoir avec lui sur le trône, qu'elle conserva si tendrement le souvenir du jeune Constantin Doukas. C'est parce qu'il était venu brusquement ruiner ses ambitions qu'elle voua une haine féroce « au petit garçon noiraud, au large front, aux joues sèches, » qu'était ce frère abhorré. C'est parce qu'elle espéra, par lui et avec lui, reconquérir le trône, qu'elle aima tant Nicéphore Bryenne, et c'est enfin parce qu'elle croyait, de par son droit d'aînesse, avoir qualité pour régner que, durant toute la vie d'Alexis, elle intrigua, se remua, poussa de toute son influence Nicéphore son mari, afin de ressaisir ce pouvoir dont elle se jugeait illégitimement exclue. Ce fut le constant objet de son ambition, la raison d'être de tous ses actes; et ce rêve unique et tenace remplit toute son existence — et l'explique — jusqu'au jour où, ayant définitivement manqué son but, elle comprit du même coup qu'elle avait manqué sa vie.

Dans cette lutte pour la couronne engagée entre Anne et son frère, toute la famille impériale prit

parti. Andronic, l'un des fils du basileus, tenait pour sa sœur; l'autre, Isaac, pour son frère; quant à sa mère, Irène, elle détestait étrangement son fils Jean. Elle le jugeait léger, de mœurs corrompues, d'esprit mal équilibré : en quoi d'ailleurs elle lui faisait tort. Elle avait au contraire une vive admiration pour la haute intelligence de sa fille, elle lui demandait conseil en toute circonstance et recevait ses avis comme des oracles. De plus — chose rare — elle adorait son gendre. Elle le trouvait éloquent, instruit, doué de toutes les qualités qui font l'homme d'État et le souverain. Pour évincer l'héritier légitime, les deux femmes lièrent donc résolument partie : et comme Irène exerçait maintenant, sur l'empereur vieilli et déjà malade, une grande influence, elles purent espérer que leur plan réussirait. Bientôt, grâce à ces intrigues, Bryenne fut tout-puissant au palais, et le bruit courait partout que rien ne se faisait que par lui. Les courtisans avisés s'empressaient à lui plaire; à l'occasion des fiançailles de son fils aîné Alexis avec la fille d'un prince d'Abasgie, les orateurs officiels célébraient en de pompeux épithalames les qualités de ce jeune homme, qui semblait destiné à l'empire, et la gloire de ses parents. On notait avec complaisance la ressemblance frappante que le prince avait avec le basileus son grand-père, dont il portait le nom; on s'extasiait sur l'éducation qu'il avait reçue, avec son frère Jean Doukas, sous la direction de la mère éminente que le ciel leur avait donnée. Bref, tout semblait aller à souhait, et Anne Comnène touchait au comble de ses vœux. L'empereur cependant réservait toujours sa décision finale, et les choses en étaient là, quand, au courant

de l'année 1118, Alexis tomba malade très gravement. C'est alors qu'un drame tragique se joua autour de cette agonie.

Si on lit dans l'*Alexiade* le récit de ces journées d'août 1118, où l'empereur achevait de mourir, on ne trouvera dans ces très belles pages, toutes vibrantes d'une sincère émotion, presque aucune trace des compétitions déchaînées et des passions ardentes qui se heurtaient au chevet du mourant. On y voit des médecins impuissants, qui s'agitent vainement autour du malade, et ne parlent, comme des médecins de Molière, que de purger et de saigner. On y voit des femmes affligées qui se lamentent et pleurent, et qui s'efforcent inutilement de soulager les derniers moments de l'agonisant. Les filles de l'empereur, sa femme, entourent le lit. Marie essaie de verser un peu d'eau dans la gorge tuméfiée du malade, et lorsqu'il semble défaillir, elle le ranime en lui faisant respirer des essences de rose. Irène sanglote, ayant perdu toute l'énergie qui la soutenait au début de la crise; anxieuse, désespérée, elle interroge les médecins, elle interroge sa fille Anne, et il semble, à voir son attitude, qu'elle doive survivre à peine à la mort de son époux. Anne, tout à sa douleur, « méprisant, comme elle l'écrit, la philosophie et l'éloquence, » tient la main de son père et tristement elle observe les battements du pouls qui s'affaiblit. Et voici l'instant suprême. Pour cacher à Irène les derniers spasmes de l'agonie, Marie se place discrètement entre elle et l'empereur; et brusquement Anne sent que le pouls a cessé de battre, et d'abord elle reste sans paroles, la tête baissée vers la terre, et puis, couvrant des deux

mains sa figure, elle se met à fondre en sanglots. Irène, comprenant alors, pousse un long cri de désespoir; elle jette par terre sa coiffure impériale et, saisissant un couteau, elle coupe sa chevelure presque jusqu'à la racine; elle jette au loin ses brodequins de pourpre pour chausser des bottines noires, elle emprunte à la garde-robe de sa fille Eudocie, récemment devenue veuve, les vêtements de deuil et le voile noir dont elle enveloppe sa tête. En racontant cette journée tragique, Anne Comnène, bien des années plus tard, se demande si elle n'est point le jouet d'un rêve affreux, et pourquoi elle n'est point morte en même temps que ce père adoré, et pourquoi elle ne s'est point tuée le jour où s'est éteint « le flambeau du monde, Alexis le Grand », le jour où, comme elle dit, « son soleil s'est couché ».

Il n'y a point, dans tout ce beau récit, un mot qui puisse faire soupçonner même les intrigues et les ambitions qui s'agitaient dans cette chambre de malade. Irène, dans son désespoir, n'a plus souci du diadème ni du pouvoir; Anne, à ses côtés, méprise toutes les gloires de ce monde. Pas un mot ne rappelle la succession convoitée, ni les efforts suprêmes qu'on tenta pour renverser l'ordre établi. A peine trouve-t-on une allusion discrète à la hâte que mit Jean Comnène, l'héritier du trône, à quitter le lit du mourant pour aller se saisir du grand palais; à peine en passant est-il fait mention du trouble qui régnait dans la capitale. Et c'est tout. C'est dans les autres chroniqueurs de l'époque qu'il faut regarder pour voir tout ce qui se cache sous ces lamentations de femmes, les assauts donnés par Irène à l'empereur mourant pour

le décider à déshériter son fils au profit de Bryenne, et la fureur de l'impératrice lorsque Jean Comnène, ayant arraché de la main de l'agonisant ou plus vraisemblablement reçu de lui l'anneau impérial, se fût fait proclamer en toute hâte empereur dans Sainte-Sophie et eût pris possession du grand palais. C'est alors chez toutes ces femmes ambitieuses une explosion de rage folle. Irène excite Bryenne à se proclamer lui aussi empereur et à marcher contre son beau-frère les armes à la main. Puis elle se jette sur le corps de l'empereur mourant; elle lui crie que, lui vivant, son fils vient de voler le trône; elle le supplie de reconnaître enfin les droits de Bryenne à la couronne. Mais Alexis, sans répondre, lève les mains au ciel d'un geste vague et sourit. Irène exaspérée éclate alors en reproches : « Toute ta vie, lui crie-t-elle à la face, tu n'as fait que ruser et employer ta parole à dissimuler ta pensée; tu es bien le même jusqu'à ton lit de mort. » Jean Comnène, pendant ce temps, se demandait de son côté comment il agirait à l'égard de sa mère, de ses sœurs, de Bryenne, de la part de qui il redoutait une tentative de coup d'état. Et lorsqu'enfin, vers le soir, Alexis acheva de mourir, entre toutes ces ambitions inquiètes, nul ne trouva le temps de s'occuper du mort. Son cadavre demeura presque abandonné, et le lendemain, de bonne heure, on l'enterra en hâte, sans rien donner à ses funérailles de l'éclat des pompes accoutumées.

Les intrigues d'Anne avaient échoué : son frère était empereur. Ce fut pour l'orgueilleuse princesse un coup terrible et inattendu. Depuis tant d'années elle espérait l'empire, elle considérait le trône comme son bien légitime et nécessaire, elle se jugeait si supé-

rieure à ce frère cadet détesté. Maintenant tout son rêve s'écroulait. L'audace de Jean Comnène, les hésitations de Bryenne renversaient d'un seul coup l'édifice de machinations si savamment construit par Anne et par Irène. La fille d'Alexis ne s'en consola point, et son ambition déçue, oblitérant tout autre sentiment en elle, alluma dans son cœur des fureurs de Médée. L'année n'était point révolue qu'elle tentait, par un complot, de ressaisir le pouvoir : il ne s'agissait de rien moins que de faire assassiner l'empereur Jean son frère. Mais, au dernier moment, Bryenne, de caractère un peu mou, et d'ailleurs médiocrement ambitieux, hésita : il semble avoir eu quelque doute sur la légitimité des prétentions de sa femme, et il déclarait fort nettement que son beau-frère avait tous les droits au trône. Ses scrupules, sa faiblesse paralysèrent le zèle des autres conjurés; grâce à ces atermoiements, la conspiration fut découverte. L'empereur au reste se piqua de clémence : il ne voulut aucune exécution et se contenta de confisquer les biens des conspirateurs. Peu de temps après même, sur le conseil de son premier ministre le grand domestique Axouch, il restituait à sa sœur Anne la totalité de sa fortune : humiliation suprême pour la fière princesse, à qui son frère rappelait ainsi, avec une magnanimité un peu dédaigneuse, ces liens et ces affections de famille qu'en un moment de folie elle avait si pleinement oubliés.

Ce qui montre bien la rage furieuse qu'Anne Comnène ressentit de ce dernier échec, c'est l'anecdote que rapporte le chroniqueur Nicétas. Quand elle vit que, par les hésitations de Bryenne, toute l'entreprise manquait, elle, si chaste, si correcte, s'emporta contre

son mari en des propos de corps de garde. Maudissant la lâcheté du César, elle déclarait que la nature avait bien mal fait les choses, en mettant dans un corps de femme l'âme virile qu'elle sentait en elle, et en plaçant dans un corps d'homme l'esprit timide et indécis de Bryenne. Il me faut, par décence, paraphraser les mots qu'elle employait, et qui sont, dans leur teneur originale, d'une bien autre et plus brutale énergie. Mais à coup sûr il fallait qu'Anne Comnène se sentît bien cruellement frappée, pour qu'elle, si bien élevée, si littéraire, s'abaissât à des propos d'une telle crudité.

III

Anne Comnène avait trente-six ans à peine, mais sa vie était finie. Elle survécut vingt-neuf ans à l'effondrement de ses grandes ambitions, se consacrant tout entière, comme elle le dit quelque part, « aux livres et à Dieu ». Et cette longue fin d'existence fut pour elle mortellement triste. Successivement deuils sur deuils l'accablèrent. Après Alexis son père, dont la mort, elle le comprenait bien, avait été pour elle la fin de tout, elle vit mourir l'un après l'autre sa mère Irène, « la gloire de l'Orient et de l'Occident », son frère préféré Andronic, et, en 1136, enfin son mari Nicéphore Bryenne ; et à chacun de ces deuils correspondit pour elle un degré de plus dans la déchéance.

Depuis l'échec de sa dernière conspiration, elle vivait à l'écart, loin de la cour, dans une demi-disgrâce, souvent retirée dans le cloître que sa mère Irène avait fondé en l'honneur de Notre-Dame-des-Grâces. Les anciens familiers de son père, les courti-

sans qui jadis s'empressaient à flatter sa fortune, maintenant s'éloignaient d'elle, de peur de déplaire au nouveau maître; tristement elle faisait le compte des ingrats qu'elle rencontrait sur son chemin. En même temps elle voyait s'affermir sur le trône ce frère qu'elle haïssait. Et tout cela lui aigrissait l'âme. Cependant, aussi longtemps que vécut son mari, à qui l'empereur avait conservé sa confiance et donné un rôle important dans l'État, Anne Comnène avait compté pour quelque chose encore; mais, après la mort de Bryenne, et surtout sous le règne de son neveu Manuel, le silence acheva de se faire autour d'elle et elle en souffrit atrocement. Son caractère devint chaque jour plus triste et plus morose; de plus en plus elle se persuada qu'elle était une victime de l'injuste destinée. A chaque page de son livre, elle parle des malheurs qui ont rempli sa vie, presque depuis le jour où elle naissait dans la pourpre. Vainement elle affectait de se raidir en une belle attitude, de se répéter avec le poète, à chaque nouveau coup du sort qui la frappait : « Supporte cela, mon cœur; tu as supporté de pires maux déjà ». Au fond elle ne pouvait se résigner. Quand la vieille princesse repassait dans sa mémoire les débuts éclatants de sa vie, ses espérances impériales, les années radieuses de sa jeunesse; quand elle évoquait tous ces fantômes qui avaient fait cortège à son bonheur, le jeune Constantin Doukas son fiancé, la jolie impératrice Marie, et l'incomparable Alexis son père, et Irène sa mère, et son mari, et tant d'autres; quand, à ces gloires disparues, elle opposait sa solitude présente, les ingrats qui l'oubliaient, les anciens amis qui la négligeaient, les proches parents qui la traitaient mal et la rendaient

odieuse à tous, elle ne pouvait retenir ses larmes. Son âme ulcérée, pleine de rancunes, se plaisait à ressasser ses infortunes. « Dès le berceau, écrit-elle, j'en jure par Dieu et par sa divine mère, des disgrâces, des afflictions continuelles m'ont accablée. Les choses de mon corps, je ne les dirai point; j'en laisse le soin aux domestiques du gynécée. Mais, pour énumérer tous les maux qui m'assaillirent depuis l'âge de huit ans, tous les ennemis que m'a valus la malice des hommes, il faudrait la facilité d'Isocrate, l'éloquence de Pindare, la véhémence de Polémon, la muse d'Homère, la lyre de Sapho. Il n'est point de malheur, petit ou grand, qui ne se soit abattu sur moi. Toujours, alors comme aujourd'hui, le flot de la tempête m'a écrasée; et au moment même où j'écris ce livre, une mer de disgrâces m'accable, et les flots succèdent aux flots. » Puis ce sont d'aigres et transparentes allusions aux « puissants du jour », qui la laissent vivre « dans son coin », qui ne permettent pas aux plus obscurs même de lui rendre visite. « Voilà trente ans, j'en jure par l'âme bienheureuse des défunts empereurs, que je n'ai vu ni reçu aucun des familiers de mon père; beaucoup sont morts, beaucoup se sont éloignés par crainte, à la suite des changements de la politique. » Ailleurs elle déclare que ses infortunes pourraient émouvoir non seulement tout être sensible, mais jusqu'aux choses inanimées; et, se drapant dans sa douleur, se posant en grande victime, elle s'étonne que tant de malheurs accumulés ne l'aient point changée elle-même en quelque objet insensible, comme les affligées célèbres de la mythologie païenne : et évoquant la tragique figure de la Niobé antique, elle estime qu'autant et plus qu'elle, elle

eût mérité d'être transformée en un rocher inanimé.

Il faut avouer qu'il y a quelque excès dans ces larmes, et que, si sincères qu'elles puissent être, elles finissent par agacer un peu. Il y a d'ailleurs tout lieu de croire que, dans le récit de ses infortunes comme sur tant d'autres points qui touchent à sa personne, Anne Comnène, consciemment ou non, a quelque peu exagéré les choses et présenté les événements sous un jour plus tragique que véritable. Il se peut qu'en ses toutes dernières années, cette vieille princesse, survivante d'un âge disparu, qui avait toujours à la bouche le nom du grand Alexis son père, ait paru un peu encombrante et fastidieuse à son jeune neveu l'empereur Manuel et aux brillants courtisans qui l'entouraient. Mais il n'eût tenu qu'à elle peut-être de vivre en bonne intelligence avec son frère l'empereur Jean. Ce prince d'humeur clémente et douce ne garda, on l'a vu, nulle rancune au mari de sa sœur d'avoir été l'instrument des ambitieux projets d'Anne Comnène; il traita avec une semblable bienveillance les fils de cette sœur, et au lendemain même des intrigues ourdies par elle contre lui, il fit célébrer au palais impérial, avec une magnificence extrême, le mariage de ces deux jeunes gens. On sait aussi comment il pardonna à Anne Comnène d'avoir conspiré contre sa vie, comptant que cette magnanimité chevaleresque éveillerait quelque remords dans cette âme troublée et y ramènerait un peu d'affection. En tout cas, même dans sa retraite, la vie de la princesse fut moins isolée qu'il ne lui plaît à dire : on sollicitait sa protection, ce qui fait croire qu'elle n'était pas sans influence. Et enfin, si tristes, si mélancoliques qu'aient pu être les dernières années

d'Anne Comnène, il ne faut point oublier qu'en somme elle devait s'en prendre à elle-même plutôt qu'à la destinée. Certes ce dut être pour elle une chose étrangement dure de porter jusqu'à l'âge de soixante-cinq ans la rancune de sa défaite; ce dut être pour cette femme ambitieuse une souffrance atroce de voir le triomphe de ses adversaires et de sentir, pendant trente années, que tout rôle était fini pour elle. Mais c'est elle-même qui l'avait voulu.

Les lettres qu'avait aimées sa jeunesse furent dans sa retraite sa suprême consolation. Elle eut une petite cour de savants, de grammairiens, de moines, et elle versa dans un beau livre, l'*Alexiade*, toutes ses tristesses, tous ses regrets, toutes ses rancunes, tous ses souvenirs.

On peut, d'après ce que nous savons déjà de l'auteur, deviner aisément ce que fut cette œuvre. Assurément Anne Comnène y affecte volontiers de grandes prétentions à l'impartialité sereine de l'historien; elle déclare quelque part que « quiconque se mêle d'écrire l'histoire doit s'affranchir également de passion et de haine, savoir louer ses ennemis, lorsque leur conduite l'exige, et blâmer ses parents les plus proches, lorsque leurs fautes le rendent nécessaire ». Elle ne fait pas un moindre étalage du souci qu'elle prétend avoir de la vérité. « On dira peut-être en me lisant, écrit-elle, que mon langage a été altéré par mes affections naturelles. Mais, j'en jure par les périls que l'empereur mon père a courus pour le bonheur des Romains, par les exploits qu'il a accomplis, par tout ce qu'il a souffert pour le peuple du Christ, ce n'est point pour flatter mon père que j'écris ce livre. Chaque fois que je le trouverai en faute, résolument

j'écarterai les inspirations de la loi naturelle pour m'attacher à la vérité. J'aime mon père, mais j'aime davantage encore la vérité ». De même elle a pris soin de nous renseigner fort minutieusement sur les sources diverses où elle a puisé la matière de son histoire; elle a consulté les souvenirs des vieux compagnons d'armes de son père, feuilleté les simples et véridiques mémoires où, sans nul souci de l'art ni de la rhétorique, ils avaient raconté leurs exploits et ceux de l'empereur leur maître; elle y a joint tout ce qu'elle même avait vu, tout ce qu'elle avait recueilli de la bouche de son père, de sa mère, de ses oncles, tout ce que lui avaient rapporté les grands généraux d'Alexis, acteurs et témoins des gloires de son règne; et elle insiste volontiers sur l'accord de tous ces témoignages, et sur l'évidente sincérité qu'ils offrent, « maintenant que toute flatterie, que tout mensonge a disparu avec la mort d'Alexis, et que les gens, n'ayant d'autre souci que de flatter le maître actuel, et ne s'inquiétant plus guère d'aduler le maître disparu, représentent les choses dans leur nudité et racontent les événements tels qu'ils se sont passés ». Et il est véritable qu'Anne Comnène a eu une préoccupation réelle et sincère de recueillir des informations exactes et circonstanciées. Outre les traditions orales, elle a consulté les archives de l'empire et y a copié des documents d'importance capitale; elle a transcrit dans son livre le texte authentique de certains actes diplomatiques, de certaines pièces de correspondance privée; et elle a poussé si loin le souci de la documentation que, pour raconter l'histoire de Robert Guiscard, elle a fait usage d'une source latine, aujourd'hui perdue.

Cependant, malgré tout cela, l'*Alexiade* d'Anne Comnène inspire au lecteur de l'inquiétude et de la défiance. Ce prétendu livre d'histoire est tout ensemble un panégyrique et un pamphlet. Et cela se conçoit sans peine. Quand, à la mort de Bryenne, la princesse se donna pour tâche de continuer l'œuvre historique commencée par son mari et de raconter à la postérité le règne d'Alexis, elle eut la tentation toute naturelle de parer de couleurs éclatantes l'époque où elle était heureuse, où elle espérait, où l'avenir lui souriait. En exaltant la grande figure d'Alexis, il ne lui déplut point d'autre part de rabaisser un peu, par une comparaison inévitable, les successeurs du premier des Comnènes. Et elle notait, non sans quelque satisfaction secrète, les signes qu'elle croyait apercevoir de la décadence irrémédiable et rapide. « Aujourd'hui, écrit quelque part cette femme de lettres, on méprise, comme chose vaine, les historiens et les poètes et les leçons qu'on en peut tirer. Les dés et les autres amusements de ce genre, voilà le grand souci. » Ce n'était point ainsi que les choses se passaient autrefois à la cour d'Alexis, du pieux et illustre empereur que sa fille n'hésite pas à proclamer plus grand que Constantin et à associer à la troupe sainte des apôtres du Christ. L'excès même de ces louanges montre assez la tendance de ce livre, auquel Anne Comnène elle-même a donné ce titre significatif : l'*Alexiade*, vrai titre de poème épique en l'honneur d'un héros de légende.

Faut-il rappeler encore qu'Anne Comnène était très princesse, très byzantine, incapable par là de comprendre bien des événements de son temps, et de juger impartialement bien des hommes? On a dit déjà quels préjugés, quelle hostilité préconçue elle éprouve,

— et devait éprouver — à l'égard des croisés, le seul Bohémond mis à part. Faut-il ajouter qu'elle était femme, et qu'elle avait en conséquence un certain goût du décor, de la pompe extérieure, qui lui cachait parfois le fond véritable des choses, qu'elle était une femme passionnée, pleine de rancunes et de haines, et une femme savante enfin, soucieuse du beau style et de la phrase élégante? Tout cela, qui diminue sans doute la valeur proprement historique de l'œuvre d'Anne Comnène, n'en diminue point l'intérêt. Pour la psychologie du personnage, l'*Alexiade* demeure un document de première importance; et d'une façon plus générale, c'est un livre absolument remarquable. Enfin c'est un trait qui n'est point sans quelque grandeur, que cette femme politique, qui fut une femme de lettres, ait eu pour ambition suprême de se continuer, au delà de la mort, par ce qu'elle jugeait le meilleur d'elle-même, par son esprit et sa pensée.

Anne Comnène mourut en 1148, à l'âge de soixante-cinq ans. Un contemporain qui la connut bien a vanté ses grands yeux mobiles qui montraient l'activité de sa pensée, la profondeur de ses connaissances philosophiques, la supériorité vraiment impériale de son esprit, et il conclut, d'un trait spirituel, en disant que, si la Grèce antique l'avait connue, elle eût ajouté « une quatrième Grâce aux Grâces, une dixième Muse aux Muses ». Ce fut à tout le moins une femme tout à fait remarquable, l'un des plus beaux esprits féminins que Byzance ait produits, et très supérieure à la plupart des hommes de son temps. Et quoi qu'on puisse penser de son caractère, il y a quelque mélancolie dans l'existence de cette princesse justement ambitieuse, et qui manqua si cruellement sa vie.

CHAPITRE III

L'IMPÉRATRICE IRÈNE DOUKAS

Vers la fin de l'année 1077, Alexis Comnène, le futur empereur, qui n'était encore à ce moment qu'un grand seigneur très ambitieux, s'avisa que, pour parvenir au trône où il aspirait, rien ne lui serait plus utile que de faire un beau mariage. Or, parmi les grandes familles de l'aristocratie byzantine, il n'en était point alors de plus illustre que celle des Doukas. Les généalogistes faisaient remonter son origine jusqu'au temps de Constantin le Grand et affirmaient que l'ancêtre de la race, apparenté au premier empereur chrétien, avait reçu de lui la charge et le titre de « duc » de Constantinople, et que de là était venu le nom porté par ses descendants. Quoi qu'on doive penser de cette étymologie et de ces prétentions, il est certain que, vers la fin du XIe siècle, la famille des Doukas, par sa richesse, par sa puissance, par la considération qui l'entourait, était une des plus fameuses de la monarchie : elle avait fourni plusieurs empereurs à Byzance, et c'était un de ses membres, Michel VII, qui occupait le trône présentement. C'est même pour cette raison que Comnènes et Doukas ne s'aimaient

guère, le premier basileus de la famille des Comnènes, Isaac, ayant eu un Doukas pour successeur, et la parité de leurs ambitions, l'égalité de leurs droits à la couronne ayant allumé en conséquence, entre les deux maisons rivales, des haines plus que violentes. Il sembla donc à tous les bons esprits, sincèrement soucieux de la paix publique, que ce serait un arrangement tout à fait avantageux d'unir par un mariage les représentants des deux familles ennemies et de confondre ainsi pour l'avenir leurs prétentions et leurs intérêts. Par ailleurs, le subtil politique qu'était Alexis Comnène comprit sans peine quel appui formidable une telle alliance fournirait à ses futures ambitions. C'est pourquoi, malgré l'opposition de sa mère, il épousa, dans les derniers mois de 1077, la jeune Irène Doukas, fille d'Andronic Doukas, protovestiaire, protoproèdre, grand-duc des scholes d'Anatolie, et petite-fille du césar Jean Doukas. Et c'est pourquoi aussi, lorsqu'en 1081 Alexis renversa Nicéphore Botaniate, il parut à tous que la révolution aristocratique et militaire qui portait au trône le nouvel empereur « ne sortait de la légalité, pour reprendre un mot célèbre, que pour rentrer dans le droit ». Comnène par sa naissance, uni par son mariage aux Doukas, Alexis, en revendiquant même par les armes la couronne impériale, ne faisait en somme que relever les droits naturels dont il était le représentant ; selon le mot d'un écrivain du temps, en se révoltant contre son souverain, « non seulement il ne méritait aucun blâme, mais il accomplissait un acte digne des louanges de tous les gens qui réfléchissent[1] ».

1. Pour le détail de ces événements, on me permettra de renvoyer à mes *Figures byzantines*, 1re série, p. 331 et suiv.

Du mariage essentiellement politique qu'il avait contracté, Alexis avait tiré tout le profit qu'il en pouvait espérer : il était empereur. Il ne semble point qu'il ait jugé nécessaire de témoigner une bien longue reconnaissance à une princesse qu'il n'aimait point. Fort épris, à ce que dit la chronique, de la femme de son prédécesseur, la belle impératrice Marie d'Alanie, circonvenu par sa mère, qui haïssait farouchement les Doukas, le Comnène paraît bien, dès le lendemain de sa victoire, avoir pensé à se débarrasser de sa femme par un divorce. Il fallut, pour que dans les acclamations impériales le nom d'Irène fût associé au sien, que l'amiral Georges Paléologue déclarât avec une brutale netteté : « Ce n'est point pour vous, les Comnènes, mais pour Irène que j'ai travaillé », et qu'il ordonnât à ses matelots d'acclamer le nom de la jeune princesse. Il fallut, pour qu'Alexis se décidât à faire solennellement couronner Irène comme impératrice, sept jours d'ailleurs après que lui-même eût reçu l'onction sainte, toute l'opiniâtreté tenace du patriarche, dévoué à la maison des Doukas[1]. Et par ces détails on devine aisément ce que dut être en de telles conditions ce ménage impérial, quels rapports tendus et difficiles durent exister entre ces époux hostiles, représentants associés de deux familles rivales et conscients tous deux des ambitions ennemies qu'ils symbolisaient.

Comment, de cette sourde hostilité, naquirent peu à peu, entre Alexis et sa femme, des relations plus amicales ; comment la jeune impératrice, dédaignée d'abord et tenue à l'écart, arriva insensiblement à

1. Ici encore on consultera utilement *Figures byzantines*, 1re série, p. 338-340.

exercer sur son mari une influence décisive : c'est un problème de psychologie historique qu'il n'est point sans intérêt peut-être d'essayer de résoudre. Et si l'on ajoute que l'existence d'Irène Doukas nous fournit par ailleurs l'occasion d'entrevoir ce qu'était la vie religieuse et monastique en ce lointain XIIe siècle byzantin, peut-être jugera-t-on qu'il vaut la peine de tenter de faire revivre la figure de cette femme, effacée en apparence et discrète, mais qui se révéla intrigante habile et ardente ambitieuse — en attendant le jour où elle devait chercher au cloître, comme sa fille Anne Comnène la cherchait dans les lettres, la consolation de ses ambitions déçues.

I

Au moment où, au mois d'avril de l'année 1081, Irène Doukas devenait impératrice de Byzance, elle n'avait pas quinze ans. Il ne semble point qu'elle fût jolie. Anne Comnène, qui professe pour sa mère une très vive admiration, n'a pu, malgré tout le désir qu'elle a de la peindre sous les couleurs les plus flatteuses, nous la représenter comme une beauté accomplie. Elle était grande, bien faite; elle portait dans tous ses mouvements une eurythmie incomparable; elle avait de beaux bras d'ivoire, qu'il ne lui déplaisait pas de montrer et des yeux charmants, d'une nuance vert de mer. Mais elle avait un peu trop de teint, et le rose de ses joues s'apercevait d'assez loin : « sa figure, qui brillait de l'éclat de la lune, n'était point, dit Anne Comnène, ronde comme celle des Assyriennes, ni allongée comme celle des femmes scythes; elle

différait un peu de l'ovale parfait. » Un autre de ses panégyristes déclare que sa beauté était plutôt intérieure. Si l'on considère en outre qu'Irène avait peu de goût pour la toilette, qu'elle aimait moins, selon le mot d'un contemporain, « se parer de beaux habits frangés d'or que briller de l'éclat de ses vertus », qu'elle n'appelait nul artifice au secours de ses charmes, « comme font les femmes efféminées, insultant ainsi le divin créateur », et qu'enfin « l'art des cosmétiques cher à Cléopâtre » lui semblait chose inutile et vaine, on conçoit qu'Alexis Comnène, d'humeur naturellement volage, n'ait point eu de bien fortes raisons de demeurer attaché à sa femme, et que, malgré les sept enfants, trois garçons et quatre filles, qu'il eut d'elle, il ait professé à son égard quelque indifférence, se consolant en de nombreuses aventures qui excitaient fort, paraît-il, la jalousie de la jeune impératrice.

Pas plus que la toilette, Irène n'aimait le monde. Elle répugnait à se produire en public, dans le grand appareil des cérémonies impériales, et elle se montrait toute gênée et rougissante, quand son rang l'obligeait d'y paraître. Elle n'aimait point à parler, et elle passait dans les fêtes de la cour, silencieuse, les lèvres serrées, froide et mystérieuse comme une statue de marbre (la comparaison est d'Anne Comnène). Tout compte fait, elle nous apparaît comme une personne discrète, modeste, un peu timide, un peu secrète aussi, nature longtemps comprimée entre un mari indifférent et une belle-mère hostile et impérieuse.

Irène enfin ne trouvait nul plaisir à s'entourer d'un nombreux domestique; ses goûts étaient simples; les somptueux équipages, la parade, la pompe lui

répugnaient profondément. Elle vivait de préférence dans ses appartements particuliers, un peu repliée sur elle-même, et elle passait les journées à lire et à méditer. Ses panégyristes la comparent tantôt à Athèna « descendue du ciel, splendide et inabordable », et tantôt à la femme parfaite dont parle Salomon; ils ajoutent qu'elle cultivait fort la sagesse, « que Platon appelle la seule beauté de l'âme ». Sa vie intime se partageait en effet entre deux occupations essentielles, la lecture des Écritures Saintes et les devoirs de la charité. Les ouvrages des Pères de l'Église la ravissaient tout particulièrement; il n'était point rare de la voir venir à table, tenant encore entre les mains le pieux livre qui la passionnait; et lorsque sa fille Anne Comnène, plus portée vers les sciences que vers la théologie, lui demandait avec quelque étonnement quel intérêt si grand elle trouvait à ces lectures, quel plaisir elle pouvait prendre à ces abstraites et subtiles théories, « qui donnent, disait-elle, le vertige », Irène en souriant lui répondait : « Comme toi, j'ai peur parfois de ces livres, et cependant je ne puis m'en arracher. Attends un peu au reste : quand tu auras goûté aux autres livres, tu sentiras le charme de ceux-ci ». Fort intelligente d'ailleurs et remarquablement instruite, l'impératrice ne se bornait point aux lectures sacrées; elle aimait aussi les lettres profanes, elle protégeait les lettrés. Mais sa piété surtout était grande, sa bienfaisance infatigable. Très charitable, en particulier pour les moines qu'elle affectionnait, elle avait toujours la main ouverte, cette « main dispensatrice de richesses » que célèbre un de ses panégyristes. Libéralement elle donnait à tous, aux mendiants, aux pouilleux, aux

misérables qu'elle rencontrait sur sa route. Et alors, pour ces humbles, cette femme d'ordinaire réservée, un peu distante, se faisait aisément accessible; avec eux sa gêne disparaissait, sa langue se déliait; elle devenait même, en ces occasions, un peu prêcheuse parfois et moralisante. Elle parlait volontiers du relèvement par le travail, elle conseillait à ses protégés de ne point se laisser aller à la paresse, « de ne point traîner de porte en porte en demandant l'aumône »; très bonne, elle ajoutait ainsi du prix à ses largesses par la façon qu'elle avait de les distribuer.

Dans cette retraite demi-volontaire où elle se confina, Irène Doukas passa vingt années de sa vie, et on peut croire qu'elle souffrit parfois de la situation un peu effacée qui lui était faite : car elle aimait ce mari qui la négligeait, et elle sentait en elle d'autre part des qualités assez hautes pour lui mériter un rôle plus considérable. Sa fille a dit d'elle qu'elle avait une âme virile, du courage, de l'intelligence, du sang-froid, l'esprit des affaires. Un autre contemporain vante sa capacité de réflexion, le sentiment qu'elle avait de la justice, les bons conseils qu'on trouvait auprès d'elle, la souple habileté de son génie, et surtout son courage, « par lequel elle surpassait toutes les âmes d'hommes, et qui était le seul point par où elle abdiquât son sexe, pour incliner à de plus mâles vertus ». Il faut dire enfin qu'elle était très fière de sa naissance, de l'illustration de sa famille, des droits qui lui appartenaient : on comprendra sans peine qu'étant telle, Irène, lorsque l'occasion se rencontra, se révéla brusquement femme politique et grande ambitieuse.

Insensiblement, en effet, la situation de la jeune impératrice s'affermissait à la cour. En donnant à l'empereur des héritiers du trône, déjà elle avait consolidé sa position; plus tard, le mariage de ses filles contribua également à lui assurer quelque influence, par l'action qu'elle exerça sur l'un au moins de ses gendres. Puis la retraite d'Anne Dalassène, en affranchissant le basileus de la tutelle où le tenait depuis si longtemps son impérieuse mère, laissa la place vide pour d'autres suggestions. Enfin, peu à peu, à mesure qu'il avançait en âge, Alexis, de lui-même, revenait vers Irène. Ses passions maintenant étaient calmées, son goût de l'aventure presque éteint. Il souffrait en outre fréquemment de la goutte, et dans ces crises cruelles, seule la basilissa savait le soigner comme il fallait et par d'adroites frictions apaiser un peu ses douleurs. C'est alors que sonna pour Irène l'heure patiemment attendue.

Bientôt Alexis ne put plus se passer d'elle. Il prit l'habitude de l'emmener partout avec lui, dans ses voyages, dans ses expéditions militaires même, autant pour les soins affectueux qu'elle lui prodiguait que pour les bons conseils de gouvernement qu'elle savait lui donner — peut-être aussi un peu parce qu'il se défiait de son esprit intrigant et qu'il jugeait sage de ne point l'abandonner, loin de lui, aux suggestions d'une ambition qu'elle ne dissimulait plus. Tout en aimant en effet très sincèrement l'empereur son mari, Irène, consciente de son crédit, aspirait maintenant plus haut. Elle songeait, pour le présent, à partager la réalité du pouvoir, à gouverner l'empire selon ses vues propres; elle pensait surtout, pour l'avenir, à régler la succession à

son idée, et elle prétendait transmettre le trône, au détriment de son fils Jean, l'héritier légitime, à sa fille préférée Anne Comnène et au mari de celle-ci, Nicéphore Bryenne, dont elle appréciait fort l'intelligence, l'éloquence, l'esprit cultivé et les qualités littéraires. Il est probable qu'à ce sujet des orages éclataient parfois dans le ménage impérial, et Irène se plaignait volontiers d'être obligée maintenant d'accompagner trop souvent et en tout lieu son mari. Mais Alexis ne voulait rien entendre : et comme par surcroît l'habile surveillance dont l'entourait l'impératrice protégeait le prince, mieux que n'importe quelles précautions, contre les complots qui l'environnaient, à aucun prix il ne consentait à éloigner de lui « cette gardienne toujours en éveil, cet œil toujours ouvert sur les intrigues ».

Vainement les ennemis politiques d'Irène raillaient l'attachement conjugal que l'empereur avait maintenant pour sa femme. Jusque dans sa tente, jusque sur sa table, Alexis trouvait d'injurieux libelles, où on lui conseillait de renvoyer au gynécée cette souveraine dont la présence encombrait les camps. Rien n'y faisait. De jour en jour le prince subissait davantage l'influence d'Irène. C'est qu'aussi bien, comme le dit Anne Comnène, « elle était prompte à démêler ce qui convenait en chaque circonstance, plus prompte encore à découvrir les intrigues des ennemis. Et ainsi, ajoute l'impériale chroniqueuse, ma mère était, pour le basileus mon père, un œil ouvert durant la nuit, un garde incompatible pendant le jour, le meilleur antidote contre les dangers de la table, le remède salutaire contre les périls qui naissent du repas. » Dans ce rôle Irène conservait au reste la

fine et prudente réserve de ses jeunes années : on la sentait présente, on ne la voyait ni ne l'entendait jamais. Une litière traînée par deux mules, au-dessus de laquelle flottait le pavillon impérial, décelait seule sa présence à l'armée; « son corps divin » demeurait invisible, et plus encore qu'au Palais Sacré son action se faisait volontairement mystérieuse.

Elle ne craignait point toutefois, quand il fallait, « d'affronter les regards des hommes »; elle savait, dans les conjonctures graves, faire preuve de courage, de sang-froid et de décision. Un jour que l'armée impériale campait en Asie Mineure, de grand matin on apporta la nouvelle que les Turcs étaient proches. Mais Alexis reposait encore : pour ne point troubler son sommeil, Irène ordonna à l'émissaire de se taire, et s'étant levée, elle affecta, malgré son inquiétude, de vaquer à ses occupations accoutumées. Bientôt un nouveau messager annonce que les barbares s'avancent : malgré les craintes qui l'agitaient, l'impératrice prend sur elle et reste calme aux côtés de l'empereur. Sans souci du danger, les souverains se mettent à table, quand tout à coup un homme tout en sang vient s'abattre aux pieds d'Alexis, montrant le péril imminent et l'ennemi aux portes. Même alors, Irène reste impassible, « comme la femme forte dont parle l'Écriture »; si elle a peur, ce n'est que pour l'empereur. Lorsque enfin, à grand'peine, on la décide à veiller à sa propre sûreté et à s'éloigner de la bataille menaçante, elle s'en va à regret « se retournant sans cesse et regardant vers son époux ». Aussi n'est-ce point sans raison qu'Alexis à présent l'appelait « sa chère âme, la confidente de ses projets, la consola-

trice de ses maux ». Et ainsi, peu à peu, elle devenait toute puissante.

On a vu précédemment comment l'ambitieuse princesse tenta de tirer parti de son crédit, et quelles trames se nouèrent autour du lit où Alexis agonisait. On a vu également avec quelle sollicitude Irène, jusqu'à la fin, soigna le moribond, comment, pour obtenir de Dieu sa guérison, elle multiplia autour d'elle les aumônes et les prières, de quel courage viril elle fit preuve en ces tristes jours, « luttant comme un athlète d'Olympie contre la peine qui l'accablait », quelle ténacité aussi elle montra pour arriver à ses fins et quels furent enfin son désespoir et sa colère, quand elle vit irrémédiablement perdue la partie qu'elle avait engagée. Pourtant, devant l'inévitable, Irène sut se résigner mieux que sa fille Anne Comnène. Elle ne prit aucune part à la conspiration que celle-ci trama contre Jean son frère et elle disait à cette occasion, non sans quelque ironie : « Il faut chercher à faire un empereur, lorsque le trône est vide. Mais une fois qu'il y a un souverain, il ne faut pas le renverser. » Aussi bien, plus heureuse en cela que sa fille, Irène avait, après l'effacement de ses débuts, goûté dix pleines années durant les joies du pouvoir suprême. Et lorsque, Alexis étant mort, elle se retira dans un monastère, lorsque, selon l'expression d'un contemporain, « comme un aigle aux ailes d'or, elle s'envola vers les sphères célestes », elle pouvait se dire en somme qu'elle n'avait point manqué sa vie.

II

Au temps où elle exerçait sur Alexis Comnène une action toute puissante, Irène s'était associée à son mari pour une pieuse fondation. Dans la partie occidentale de Constantinople, au quartier du Deuteron, non loin de l'emplacement actuel du château des Sept Tours, les deux époux avaient fait construire deux monastères contigus, l'un pour les hommes, sous le vocable du Christ « qui aime l'humanité » (Philanthropos), l'autre pour les femmes, sous la protection de la Vierge « pleine de grâces ». Des raisons assez diverses avaient décidé l'impératrice à édifier cette sainte maison. Elle voulait d'abord marquer ainsi sa reconnaissance à la Madone qui l'avait, disait-elle, durant toute sa vie, comblée de ses faveurs et couverte de sa protection, qui lui avait donné de naître « d'une race pieuse et naturellement portée à la vertu », qui lui avait assuré les bienfaits d'une éducation admirable, qui l'avait ensuite élevée au trône, « ce sommet de la félicité humaine », qui avait enfin étendu sa main divine sur tous ceux qu'Irène aimait, sur son mari, sur ses enfants, sur ses petits-enfants, accordant au basileus, dans ses guerres contre les barbares, de grandes et fructueuses victoires, aux membres de la famille souveraine de miraculeuses guérisons dans leurs maladies, à l'empire un constant appui et une prospérité sans égale. En outre, comme tous les Byzantins, Irène attribuait une particulière efficacité aux prières qui de la bouche des moines s'élevaient vers Dieu, et elle attendait en conséquence de sa fondation toutes sortes d'avantages pour le bon gouverne-

ment de la monarchie et pour la paix de la chrétienté.

Mais à ces motifs d'ordre spirituel s'ajoutaient des considérations plus humaines. Une des filles de l'impératrice, Eudocie, avait fait un mariage assez malheureux. Son mari, sans nul respect de la naissance impériale de la jeune femme, la traitait fort dédaigneusement; il ne se montrait guère moins insolent envers la basilissa sa belle-mère : si bien que, Eudocie étant finalement tombée malade, il avait paru nécessaire de rompre cette union mal assortie. Le mari avait été mis à la porte du palais, la femme s'était faite religieuse. Or le nouveau monastère était précisément destiné à offrir à l'impériale recluse un asile digne de son rang. Enfin, dans cette Byzance si fertile en révolutions, personne, on le sait, ne pouvait jamais se dire sûr du lendemain. Des princesses de la famille d'Irène pouvaient se trouver quelque jour dans la nécessité de chercher au cloître un refuge contre les orages de la vie; Irène elle-même devait songer à ce que serait, si l'empereur mourait avant elle, son propre avenir. C'est pourquoi, tout à côté du monastère, elle avait fait bâtir, pour l'usage des femmes de la maison impériale, des constructions plus confortables et plus somptueuses. C'était ce qu'on nommait « la maison des maîtres », ou encore « le logis des princes ». Élevés en dehors de l'enceinte du couvent et indépendants du monastère, ces bâtiments pourtant étaient en communication facile avec le cloître et participaient à son caractère de sainteté. Ainsi, tandis qu'Alexis, dans le couvent du Christ, préparait un tombeau pour sa dépouille mortelle, Irène, près du monastère de la Vierge, ménageait un asile à ses vieux jours.

C'est là qu'elle se retira après la mort de son mari. A ce moment, on accrut encore l'importance de la demeure que l'impératrice s'était réservée. Ce fut un véritable palais, avec de vastes cours, des portiques, plusieurs installations de bains, une église spéciale même, consacrée à saint Démétrius. Accompagnée d'une suite nombreuse de domestiques et de femmes, Irène vint s'y installer. Elle y donna également l'hospitalité à sa fille préférée, Anne Comnène, qui occupa un appartement ayant vue sur le jardin du monastère du Christ, et à la fille de celle-ci, restée veuve toute jeune, et qui, comme elle-même, s'appelait Irène Doukas. Là, entre ses enfants, la vieille impératrice vécut jusqu'à sa mort, qui paraît être arrivée en 1123, dans le voisinage de ces moines qu'elle avait toujours aimés, et dans cette pieuse atmosphère qui avait enveloppé sa jeunesse. Pourtant elle n'était point entièrement morte au monde. Elle recevait volontiers, entretenait autour d'elle une petite cour de gens de lettres, qui célébraient sa gloire ou consolaient ses tristesses et ses deuils. Elle continuait à s'intéresser aux choses de l'esprit, et elle encourageait en particulier son gendre Nicéphore Bryenne, dont elle avait toujours goûté le talent littéraire, à écrire l'histoire du grand Alexis Comnène, son mari regretté. Cet ouvrage, on le sait, nous est parvenu : dans la préface qu'il a placée en tête, Bryenne vante « le très sage esprit » qui lui a imposé cette lourde tâche, « la force herculéenne » qui a contraint sa modestie à l'accepter. Il semble bien qu'Irène se complaisait dans ce rôle d'inspiratrice, par où elle satisfaisait son désir d'exalter à la fois la gloire des Doukas et des Comnènes. Les contemporains, au reste, la proclamaient volon-

tiers, en sa présence même, « la sirène du César », et il y a lieu de croire que le compliment ne lui était pas désagréable.

III

La Bibliothèque Nationale conserve, signée à l'encre de pourpre de la propre main d'Irène, « impératrice des Romains, fidèle en Christ notre Dieu », la charte de fondation, le *typikon*, que la princesse émit pour son monastère. Elle y a longuement énuméré les bâtiments qu'elle a fait construire, les revenus dont elle a doté le couvent. Elle y a minutieusement expliqué les multiples devoirs qu'elle prescrit à ses religieuses, la règle qu'elles devront suivre, la discipline rigide à laquelle elles seront astreintes. Elle y a déterminé enfin, avec une exacte précision et un esprit singulièrement autoritaire, tout ce qui a trait à l'administration des biens du monastère et à la sauvegarde de son indépendance. Le document, qui ne forme pas moins de soixante pages d'impression, est donc extrêmement curieux, autant pour ce qu'il nous apprend sur la psychologie d'Irène Doukas que pour ce qu'il laisse entrevoir de la vie monastique de son temps.

Ce qui y frappe tout d'abord, c'est un singulier mélange de phraséologie sermonneuse et d'esprit pratique, d'exaltation mystique et de précision administrative, impérieuse, minutieuse et sèche. C'est le même contraste que nous avons rencontré déjà dans l'âme de l'impératrice, passionnément pieuse et volontiers prêcheuse, si lucide pourtant et si coura-

geuse dans le gouvernement de sa vie et la réalisation de ses ambitions.

La première préoccupation de la fondatrice est d'assurer dans son monastère le respect scrupuleux de la morale. Au commencement du XIIe siècle en effet, la vie intérieure des couvents byzantins avait grand besoin d'être réformée, et ce n'est point sans raison qu'Irène redoutait « que le serpent, l'antique corrupteur, ne trouvât dans la pieuse maison quelque nouvelle Ève, à l'oreille de laquelle il murmurerait ses sophismes mortels et qu'il entraînerait dans les filets de l'enfer ». Ardemment elle supplie donc la Vierge de garder les religieuses contre les tentations, « de donner à ces âmes de femmes des vertus viriles ». Mais prudemment elle prend par surcroît toutes les précautions utiles pour écarter le danger. Le monastère sera sévèrement clos à tout ce qui vient du dehors. Aucun homme n'y sera admis, aucun œil étranger n'y pourra surprendre le pieux mystère de l'intimité monastique. L'impératrice interdit soigneusement de construire auprès de la sainte maison des terrasses d'où les regards indiscrets plongeraient dans les cours du couvent; elle interdit qu'à la suite des grandes dames admises à visiter le monastère, aucun homme, fût-ce même un eunuque, puisse franchir la clôture protectrice. Pour plus de sûreté, les chantres mêmes sont exclus de ce cloître modèle : tout au plus, parce qu'il le faut, on y tolèrera deux prêtres, et encore à condition que ce soient des eunuques; et de même le confesseur et l'économe de la communauté devront appartenir à cette rassurante catégorie de personnes.

Voilà pour le dedans. Non moins sévèrement Irène

avait réglé les relations que ses religieuses étaient susceptibles d'avoir avec le monde extérieur. Sur ce point, la doctrine de l'Église était singulièrement rigide. « Le moine, disaient les Pères, ne doit plus plus avoir de famille sur la terre. » Pourtant, dans la pratique, quelques concessions étaient nécessaires à « la faiblesse humaine ». En conséquence, une ou deux fois par an, la mère, la sœur, la belle-sœur de la religieuse étaient autorisées à venir au couvent prendre un repas avec les sœurs ; et si la personne dont elles étaient parentes se trouvait être malade, on tolérait que les visiteuses restassent deux jours pleins au monastère. Quant aux hommes, père, frère, beau-frère, ils ne pouvaient voir leur parente qu'à la porte extérieure du couvent, et encore en présence d'une sœur âgée et vénérable, et toujours pour fort peu de temps. Si la religieuse était malade, elle pouvait, pour voir ses proches, se faire transporter en litière au grand portail : mais, sous aucun prétexte, un homme ne devait franchir la clôture. Inversement, l'une des sœurs avait-elle dans la ville quelque parent proche gravement malade, elle pouvait lui rendre visite, mais accompagnée de deux sœurs d'âge et de tenue respectables, et à aucun prix elle ne devait passer la nuit hors du cloître. Pour éviter au reste toute velléité de sortie ou d'entrée irrégulière, la tourière veillait à la porte, femme âgée et de vertu éprouvée ; et pour plus de sûreté encore, chaque soir elle venait remettre les clés aux mains de la supérieure. Rien d'ailleurs dans la maison ne se faisait sans l'autorisation de celle-ci : ce qui ne veut point dire qu'elle-même fût affranchie de la discipline commune. Quand elle avait à traiter les affaires

du monastère, quand elle devait recevoir les administrateurs ou les fermiers des biens de la communauté, elle se transportait à la porte intérieure du couvent, escortée de deux ou trois sœurs âgées qui étaient les témoins de l'entretien. En somme, on s'efforçait d'admettre à l'intérieur de la clôture le moins possible d'étrangers. Tout au plus permettait-on la visite des femmes que pourrait attirer la réputation de sainteté de la maison : sur ce point la fondatrice s'en remettait à la sagesse de la supérieure, mais en ajoutant que ces visiteuses devraient toujours être des personnes d'une moralité bien établie, et en limitant à deux jours au plus la durée de leur séjour. Même les princesses de la famille impériale, même celle d'entre elles à qui était spécialement dévolu le patronage du monastère n'y pouvaient point entrer à toute heure et n'y devaient en général demeurer que peu de temps.

La communauté instituée par Irène ne devait pas, dans l'intention de la fondatrice, être fort nombreuse, la quantité des personnes risquant d'entraver l'exacte application de la règle. Elle comprenait vingt-quatre religieuses seulement et dix servantes, et en aucun cas le nombre des sœurs ne devait s'élever au delà de quarante. A la tête de la maison était placée une supérieure. La façon dont elle était nommée ne laisse pas d'être assez curieuse. Les religieuses s'accordaient pour désigner trois noms, entre lesquels le choix définitif se faisait de la façon suivante. Les trois noms étaient inscrits sur trois feuillets de papier semblables, avec la formule que voici : « Seigneur Jésus-Christ, toi qui connais les cœurs ! par l'intercession de notre dame la Vierge immaculée pleine

de grâces, montre nous, à nous tes humbles servantes, si tu juges digne de la dignité d'higoumène notre sœur telle et telle ». Les papiers, soigneusement cachetés, étaient placés sur l'autel le samedi soir; la communauté passait la nuit en prières, et le lendemain, après l'office, le prêtre prenait l'un des papiers sur l'autel, et le jugement de Dieu désignait ainsi celle qui gouvernerait le monastère. Une fois installée, elle y exerçait une autorité absolue sur les choses matérielles comme sur les spirituelles, et ses droits allaient jusqu'à exclure sans explication, si elle le jugeait bon, une religieuse de la communauté. Elle-même ne devait de comptes à personne, et elle ne pouvait être déposée que si elle manquait gravement à quelqu'un de ses devoirs. Dans ce cas, la princesse impériale protectrice du monastère, et qui avait déjà en cette qualité dirigé l'élection, intervenait et destituait l'abbesse. Mais c'était là un événement tout à fait exceptionnel.

Pour aider la supérieure dans son administration, il y avait toute une série d'assistantes, que l'abbesse nommait et révoquait à sa volonté. C'étaient la σκευοφυλάκισσα, qui avait la charge du trésor et des archives, et l'ἐκκλησιάρχισσα, qui avait le soin de l'église, veillait à l'allumage des cierges et à la bonne exécution des chants sacrés. Une sœur était préposée à la réception des provisions, une autre à la garde du vin; la cellerière conservait les produits des domaines du monastère; la τραπεζαρία s'occupait de maintenir l'ordre au réfectoire : l'ἐπιστημονάρχισσα avait pour fonction d'assurer la discipline de la communauté, et son rôle consistait en particulier à défendre les conversations vaines et à punir les actes de paresse,

« qui sont le principe de tout le mal. » Deux ἐργοδοτρίαι distribuaient le travail: deux δοχειαρίαι s'occupaient des vêtements et conservaient l'argent liquide de la communauté; enfin la sœur tourière était préposée à la garde de la porte. Chacune de ces fonctionnaires avait sa tâche propre, et à chacune d'elles la fondatrice a tracé minutieusement son devoir. Et partout aussi apparaît le soin d'une exacte et précise comptabilité : l'état des choses au moment de la prise en charge, le mouvement des entrées et des sorties, tout doit être déterminé avec une méticuleuse attention. A toutes, enfin, Irène recommande la plus stricte économie, et de curieux passages montrent jusqu'où elle poussait ces soucis de bonne ménagère. S'agit-il d'acheter des étoffes pour la communauté, on choisira le moment où il y en a beaucoup sur le marché et où elles ne sont pas chères. Et lorsque, aux jours de fêtes, on garnit de cierges neufs les candélabres, on gardera soigneusement les cierges entamés pour achever de les brûler aux jours ordinaires.

Dans tout ce détail administratif, il n'entre absolument aucune préoccupation idéale; mais c'est justement un trait caractéristique que cette absence d'exaltation mystique qui se marque à chaque ligne du document. Irène était un esprit essentiellement pratique, soucieuse avant tout de créer une maison bien dirigée et bien organisée; le reste lui importait moins. On en trouve une preuve bien curieuse dans le soin qu'elle prend de calmer les scrupules de celles de ses religieuses qui pourraient trouver un peu terre à terre les occupations qu'elle leur prescrit et craindraient, en s'y donnant trop constamment et en négligeant pour cela les offices, de compromettre

leur salut éternel. « La prière, leur dit-elle, est une belle chose, une très belle chose, car elle nous fait nous entretenir avec Dieu, et elle nous élève de la terre au ciel. Mais la charité est bien supérieure et bien meilleure. » Or, c'est faire œuvre de charité que de travailler au bien matériel de la communauté. « Nous avons peur, dites-vous, si nous négligeons les offices. N'ayez pas peur. Une confession sincère vous assurera toujours l'absolution de cette faute, à la seule condition que votre négligence n'ait point pour cause la paresse. Voilà ce qu'il faut redouter, voilà ce à quoi il faut veiller. Si vous n'avez point péché par paresse, soyez heureuses de vous consacrer aux fonctions qui vous sont confiées. »

Dans ces conditions, on ne s'étonnera point que le règlement des offices tienne assez peu de place dans les dispositions de la fondatrice. Les détails d'ordre matériel la préoccupaient bien autrement. Pour maintenir le régime de la vie cénobitique, qui est et doit rester toujours la règle du monastère, le dortoir et le réfectoire seront communs à toutes les religieuses; les travaux manuels se feront en commun, sous la surveillance de la supérieure, cependant qu'une des sœurs fera une pieuse lecture, « qui écarte les pensées vaines, inutiles et coupables. » Pour assurer une rigoureuse discipline, rien n'est laissé à l'imprévu. Irène fixe le nombre et la forme des révérences que l'on fera à l'église, l'ordre dans lequel les chants sacrés se succéderont au signal de l'ἐκκλησιάρχισσα. Elle ordonne qu'au réfectoire, où la communauté entre en chantant des psaumes, nulle n'ouvre la bouche, sinon pour répondre à une question de la supérieure, et que toutes les oreilles

soient attentives à la pieuse lecture « qui réjouit et nourrit les âmes ». La τραπεζαρία veille à ce que nul manquement ne se produise. Si une religieuse s'agite ou bavarde, sévèrement elle la réprimande; en cas de récidive, la coupable est chassée de la table. Il est interdit de rien demander à sa voisine, pas même de l'eau; il est interdit de prétendre à une préséance quelconque, « par souci de la vaine gloire ». Partout se retrouve la même raideur disciplinaire. Pas de conversations particulières, pas de paresseuses flâneries, pas de rivalités ou de querelles, pas d'amitiés trop intimes non plus et de rendez-vous clandestins. Irène a tout prévu, tout réglé, tout défendu.

Le régime des repas même a été déterminé par ses soins. Les menus, au reste, ne sont guère somptueux. Le mardi, le jeudi, le samedi et le dimanche, on servira aux religieuses deux plats de poissons et de fromage. Le lundi, elles mangeront des légumes secs cuits à l'huile et des coquillages; le mercredi et le vendredi, on leur donnera des légumes secs cuits à l'eau et quelques légumes frais. Jamais la viande ne figure sur la table du monastère. En revanche le vin est distribué assez libéralement : il sert à soutenir les sœurs fatiguées par les veilles du grand carême, à remonter pendant la saison chaude les corps abattus, et dans ce but la cave du monastère renferme même du vin vieux. En outre on admet que les gens pieux « qui aiment le Christ » envoient quelques douceurs pour améliorer l'ordinaire du couvent. Le régime des trois carêmes est naturellement plus sévère et non moins minutieusement réglé. Une prescription surtout revient sans cesse : il est interdit

de rien manger en dehors des heures de réfectoire : « C'est la nourriture défendue, écrit Irène, qui jadis nous a soumis à la mort et nous a privés du paradis, et c'est le diable, auteur du mal, qui l'a introduite dans le monde ».

Ici encore, néanmoins, quelques concessions sont faites à la faiblesse humaine. L'impératrice ne veut point que ses religieuses s'exténuent par des excès de veilles épuisantes. Elle prescrit un régime spécial pour les malades, qui devront avoir une cellule particulière et une table mieux fournie. Toutefois il leur est recommandé de ne pas profiter de leur état de santé pour avoir des exigences indiscrètes et pour demander des choses extraordinaires, « des plats dont peut-être elles n'ont même jamais entendu parler, et qu'à plus forte raison elles n'ont jamais vus ni mangés ».

Je n'insisterai pas sur le détail minutieux avec lequel est fixé le cérémonial des grandes fêtes, et déterminé le nombre des cierges, des lampes, des candélabres qui rehausseront l'éclat de la solennité. Parmi ces fêtes, l'une surtout est célébrée avec une pompe particulière, celle de la mort ou, comme disent les Byzantins, de la Dormition de la Vierge. J'aime mieux signaler encore quelques traits plus caractéristiques, qui font honneur à l'esprit pratique de la fondatrice. Un médecin est attaché au couvent, malgré la crainte qu'inspire à l'impératrice toute présence masculine ; d'autre part, le monastère est pourvu d'installations destinées à y amener l'eau en abondance, et une fois par mois au moins les religieuses devront prendre un bain. Dans ces soucis d'hygiène, assez rares dans les cloîtres du moyen âge, se retrouve,

comme partout, l'esprit pratique, nullement mystique, qui a présidé à la fondation.

Au total pourtant, tant d'obligations imposées, une règle si austère pouvaient sembler lourdes à beaucoup d'âmes. Aussi la princesse a-t-elle jugé nécessaire d'exhorter les religieuses à accepter leur fardeau sans se décourager ni s'irriter, mais à se réjouir plutôt, en songeant que, par la sage prévoyance de la fondatrice, elles se trouvaient en définitive affranchies de toute préoccupation matérielle.

IV

En même temps qu'elle réglait la vie morale de ses religieuses, l'impératrice avait pris souci d'assurer l'avenir de son œuvre.

Les couvents byzantins, au commencement du XIIe siècle, étaient exposés à d'assez fâcheux accidents. Il n'était point rare que, pour récompenser des services politiques ou militaires, le pouvoir laïque les donnât en bénéfice à quelque puissant personnage, au grand détriment de la prospérité matérielle et de la bonne santé morale de ces pieuses maisons. Le bénéficiaire, en effet, s'installant au monastère « comme dans sa propre demeure », dépensant les revenus à son profit, négligeant les choses sacrées, ruinait en peu de temps la fortune aussi bien que la discipline du couvent; avec lui la vie mondaine pénétrait dans ces asiles de sainteté; on y recevait, on y chantait des chansons profanes, et dans les monastères de femmes en particulier, la présence d'une bénéficiaire laïque, sans cesse en discussion

avec la supérieure, sans cesse aussi préoccupée des choses du siècle, était une cause de permanente démoralisation.

Irène connaissait ces périls, son mari Alexis ayant plus qu'un autre prodigué les donations de cette sorte, et elle avait à cœur d'en préserver sa fondation. Elle entendait conserver à sa destination première la fortune dont elle dotait son monastère, et sauvegarder son indépendance contre toute tentative d'usurpation. Aussi avait-elle fait défense absolue de donner, échanger ou vendre aucun des biens appartenant au couvent; tout au plus, dans certains cas déterminés, pourrait-on aliéner certains objets mobiliers pour en faire argent en cas de besoin, mais mille précautions étaient prescrites pour empêcher alors tout abus et toute irrégularité. De même l'impératrice recommandait une attentive surveillance sur tout ce qui concernait l'administration des biens du monastère. Un économe en avait la charge, dont le rôle était de faire des tournées sur les diverses propriétés, d'examiner les comptes des agents inférieurs et des fermiers, de veiller à faire rentrer exactement les revenus en nature et en argent, et de faire sur toutes choses rapport à la supérieure. C'était elle qui gouvernait en dernier ressort le temporel comme le spirituel. Elle nommait et révoquait les employés chargés de l'administration du domaine, les recevait en personne pour entendre l'exposé de leur gestion, examinait avec l'économe et visait leur comptabilité. Le couvent, en effet, était riche, et il faisait même des économies qui s'accumulaient dans une caisse de réserve. Mais naturellement les donations nouvelles étaient bien vues et fort encouragées, qu'elles vinssent

des religieuses qui, en faisant profession, apportaient au couvent, volontairement, une certaine somme comme offrande, ou qu'elles fussent l'effet de la munificence de laïques pieux. D'avance Irène prévoyait ces libéralités futures et en déterminait l'emploi. Elles ne devaient point être gaspillées en dépenses futiles, par exemple pour améliorer l'ordinaire des repas. Elles devaient surtout servir à accroître les distributions d'aliments et d'argent qui chaque jour, à la porte du monastère, devaient être faites aux pauvres. Sur ce point particulier, comme sur tout le reste, Irène n'avait rien voulu laisser à l'imprévu. Les jours ordinaires, elle prescrivait de distribuer aux mendiants du pain et la desserte de la table; aux jours de fêtes, et plus encore aux jours où l'on célébrait l'anniversaire, les μνημόσυνα, comme on disait, de quelqu'un des hauts protecteurs du couvent, les libéralités étaient plus abondantes, et au pain s'ajoutaient du vin et de l'argent.

Irène avait pris d'autre mesures pour assurer l'indépendance de sa fondation. Elle interdisait de la façon la plus formelle que son monastère fût, sous n'importe quel prétexte, donné en bénéfice à un particulier, annexé à un autre couvent ou à quelque établissement charitable, soumis à aucune autorité ecclésiastique ou laïque : il devait à perpétuité demeurer « libre et autodespote ». « Si, en n'importe quel temps, écrit la fondatrice, et de n'importe quelle manière, quelqu'un prétendait jamais asservir ce monastère que nous fondons et le placer sous une main étrangère, fût-ce un empereur, fût-ce un patriarche, fût-ce la supérieure même, qu'il soit anathème. » Beaucoup de couvents, on l'a vu, étaient à cette époque détournés

de leur destination première. Pour éviter ce danger, l'impératrice spécifie que seule l'abbesse aura qualité pour exercer autorité sur la communauté; et pour garantir plus sûrement encore l'autonomie de la pieuse maison, le monastère est placé sous le patronage spécial d'une princesse de la famille impériale.

Originairement ce devoir de protection fut confié à la princesse Eudocie, cette fille d'Irène qui était entrée en religion. Mais elle mourut prématurément en 1120. Alors Irène elle-même se chargea d'exercer ce droit de patronat, qui dut, après sa mort, être successivement dévolu d'abord à sa fille préférée, Anne, ensuite à sa seconde fille, Marie, et à sa petite-fille, Irène Doukas, et puis se transmettre de génération en génération dans la descendance féminine d'Anne Comnène. Mais en assurant cette protection au couvent, l'impératrice entendit le défendre aussi contre toute velléité d'usurpation de la protectrice. Les pouvoirs de celle-ci furent en conséquence soigneusement réglés. Il ne lui fut permis d'intervenir à aucun titre dans l'administration intérieure du monastère, et minutieusement le *typikon* traça la limite de ses droits. La princesse protectrice veille à l'élection de l'abbesse, elle peut éventuellement la déposer, elle a charge d'apaiser les scandales qui viendraient troubler la paix de la communauté, mais surtout elle a pour devoir de maintenir contre le monde extérieur les prérogatives et privilèges du couvent. Pour lui éviter toute tentation d'empiéter sur ce qui ne la concerne point, Irène ordonne qu'elle ne pourra même point entrer comme elle le voudra et à toute heure au monastère. L'impératrice ne fait d'exception à cette règle que pour « ses filles chéries

les porphyrogénètes madame Anne et madame Marie et pour sa petite-fille chérie, madame Irène Doukas ». Celles-là pénétreront quand il leur plaira au couvent, même pour y prendre des repas avec les religieuses : toutefois elles ne pourront être accompagnées que de deux ou trois de leurs femmes. De même, par une tolérance exceptionnelle, les fils et gendres d'Irène pourront, en certaines circonstances, être admis au monastère. Dans ce cas, ils resteront pendant l'office dans le narthex extérieur de l'église; quand la communauté se sera retirée, ils pourront pénétrer dans l'intérieur, et même, en présence de deux ou trois sœurs âgées, causer avec la supérieure et rendre leurs devoirs à la Vierge pleine de grâces. Et ceci mène tout naturellement aux renseignements très curieux que le *typikon* nous fournit sur la personne de l'impératrice et ses sentiments à l'égard des siens.

En fondant son monastère, Irène Doukas semble avoir eu surtout en vue les services éventuels qu'il pourrait rendre à sa famille, et ce trait donne à la fondation un caractère assez spécial. L'impératrice a prévu le cas où la vocation monastique ou bien la révolution amèneraient au cloître quelqu'une des princesses impériales, et elle a pris à leur intention certaines dispositions particulières. Si, après « la vie plus brillante » qu'elles ont menée dans le monde, l'existence commune aux autres religieuses leur paraît un peu trop austère et dure, elles exposeront leur cas au confesseur de la comunauté et on intro-

duira dans leur vie les tempéraments dus à leur rang. Au lieu du dortoir commun, elles auront un appartement particulier, plus vaste et plus confortable; au lieu de la table commune, elles mangeront chez elles, et leur ordinaire sera plus soigné; elles pourront avoir aussi deux femmes de chambre pour les servir. En outre elles pourront, quand elles le voudront, recevoir leurs parents du sexe masculin, sous cette seule réserve que ces entrevues aient lieu dans le passage menant au grand portail; elles pourront, quand il leur plaira, sortir en ville, pourvu qu'elles soient accompagnées d'une sœur âgée; elles pourront même être autorisées à passer deux ou trois jours hors du couvent, et, si elles ont un parent gravement malade, à l'assister jusqu'à son dernier moment. Les mêmes tolérances sont admises pour les dames nobles qui souhaiteraient se retirer au monastère; elles aussi pourront avoir un appartement particulier et une femme de chambre. Toutefois, si elles abusent de ces facilités pour causer quelque scandale, si en particulier elles reçoivent des religieuses chez elles ou troublent la communauté par des bavardages, ces pensionnaires nobles seront impitoyablement renvoyées.

Il est curieux de voir comment des raisons particulières, le désir d'accommoder la vie monastique aux goûts de personnes peut-être mal faites pour elle, avaient amené la fondatrice à faire fléchir les rigueurs de la règle et transformé le couvent en une sorte de « chapitre noble » d'un caractère assez particulier. La même sollicitude pour sa famille impériale apparaît à chaque page du document, et certains passages jettent un jour intéressant sur les affections d'Irène pour les siens.

Tout d'abord, la princesse pense beaucoup à elle-même : elle recommande que des prières perpétuelles soient dites à son intention, qu'on commémore l'anniversaire du jour où elle quittera ce monde. Elle n'a pas une moindre sollicitude pour l'empereur Alexis son mari, qui s'était associé à elle dans sa pieuse entreprise. Elle lui souhaite affectueusement de vivre de longues années encore, de remporter sur ses ennemis de glorieuses victoires ; elle entretient avec lui des rapports de si confiante intimité, qu'elle tient à le faire participer au gouvernement et au patronage du monastère. « A un homme extraordinaire, écrit-elle en parlant de lui, il convient de rendre des honneurs extraordinaires. » Un autre passage est plus curieux encore pour apprécier les sentiments intimes d'Irène et la hiérarchie de ses affections.

C'était l'usage dans l'Église grecque, aux jours où revenait l'anniversaire de la mort des protecteurs d'une communauté religieuse, de célébrer en leur honneur une cérémonie commémorative, les μνημόσυνα. Dans l'église magnifiquement illuminée, on disait un office spécial et des prières à l'intention des défunts, puis on servait à la communauté un repas plus copieux et plus soigné et, à la porte du monastère, on distribuait des aumônes aux pauvres. Irène a minutieusement indiqué tous ceux des siens pour qui cette commémoration devra être faite. Non seulement elle s'est préoccupée de ses parents déjà morts, de son père et de sa mère, de son beau-père et de sa belle-mère, mais elle a déterminé également ce qu'il conviendrait de faire un jour pour elle-même et pour ceux de ses proches qui, comme elle, étaient encore de ce monde, après que leur dernier jour serait venu.

Elle a pour chaque cas pris des dispositions précises, gradué selon les personnes les honneurs rendus et l'importance de la dépense, et cette diversité de traitements ne laisse pas d'être instructive et piquante.

Pour elle-même et pour Alexis, elle veut que l'on fasse très bien les choses. La distribution aux pauvres comprendra du pain fait avec dix *modii* de blé, soit quatre cents livres, plus huit mesures de vin, et douze *nomismata* ou sous d'argent. Pour ses fils et pour ses filles, Irène réduit de moitié la quotité de la dépense; pour sa dernière fille Théodora, elle la réduit presque des trois quarts. C'est que Théodora avait fait un assez sot mariage; elle avait épousé Constantin Ange, un joli garçon de naissance assez médiocre, dont la beauté seule avait fait la fortune, et sans doute l'impératrice tenait un peu rigueur à sa fille de cette sorte de mésalliance. Parmi les gendres d'Irène, Nicéphore Bryenne, le mari d'Anne Comnène, et l'époux de Marie Comnène sont traités comme les fils; mais le mari de Théodora, de même que sa femme, ne recevra que des honneurs de second choix; pour lui, comme pour ses deux belles-filles, les femmes du sébastocrator Andronic et du césar Isaac, Irène réduit la dépense aux trois quarts de ce qu'elle a prescrit pour elle et pour Alexis. Le mari d'Eudocie naturellement est complètement omis sur la liste. Parmi les petits-enfants de la basilissa, une seule figure dans cette nomenclature; c'est Irène Doukas, la fille d'Anne Comnène, qui était évidemment la favorite de sa grand-mère. Et aussi bien partout apparaît la prédilection visible que la princesse avait pour sa fille aînée Anne et pour les siens. C'est à elle qu'elle lègue le palais qu'elle s'est fait bâtir à côté du

monastère, et, après la mort d'Anne, c'est sa fille Irène qui en héritera. C'est Anne et Irène qui succéderont à l'impératrice dans le patronage du monastère. Au moment où Alexis mourait, la basilissa avait échoué dans son projet d'assurer le trône à sa fille préférée. Elle s'efforçait du moins de consoler sa disgrâce par ces témoignages de faveur et de particulière affection.

Ainsi, jusque dans sa retraite se manifestait l'âme volontaire d'Irène Doukas. D'autres traits encore de son œuvre attestent le tour impérieux de sa nature. Elle s'est, dans tout ce qui concerne la fondation de son monastère, réservé une autorité absolue. Elle a nommé elle-même l'abbesse et l'économe, elle s'est attribué pour toute la durée de sa vie le patronage du couvent et le droit d'y commander en maîtresse. En sa qualité de fondatrice, et en compensation de l'argent qu'elle a dépensé, elle prétend, pour le présent et pour l'avenir, y disposer de tout à sa volonté, et elle use de sa prérogative. Elle interdit de changer rien, même pour les améliorer, aux constructions qu'elle a fait élever ; elle interdit de louer ou d'aliéner le palais qui sert de résidence aux princesses impériales ; elle interdit de modifier en quoi que ce soit la règle qu'elle a établie : tous les mois, pour que nul ne l'ignore, on donnera lecture du *typikon*, et chacun le respectera « à l'égal des lois divines ».

A la fin du règlement qu'elle a élaboré, Irène adresse un long sermon à ses religieuses pour leur recommander l'observance de la règle, la piété, la soumission, la concorde, le détachement des richesses, l'effort continu vers le bien. « Ce n'est point, dit-elle, pour le relâchement et le luxe que vous avez quitté le monde, mais pour acquérir, en luttant de toutes

vos forces, les biens que promet l'Évangile. » Après quoi, assez humblement en apparence, elle demande aux sœurs de lui accorder le secours de leurs prières, afin de mériter à l'impératrice, en récompense de sa pieuse fondation, la miséricorde de Dieu et le salut éternel. Mais, jusque dans cette requête, l'âme volontaire d'Irène se manifeste. « Même si nous ne sommes plus matériellement présentes, écrit-elle, songez que nous serons là en esprit. »

Ainsi, jusqu'à son dernier jour, elle nous apparaît telle qu'elle fut toute sa vie, sur le trône comme dans la retraite, pieuse, libérale, aimant les moines et ayant dans leurs prières une particulière confiance, mais très princesse, autoritaire et impérieuse, soucieuse d'imposer sa volonté dans le spirituel comme dans le temporel. Et l'on comprend mieux alors comment la jeune femme, effacée en apparence et timide, qu'Alexis Comnène avait épousée, a fini, étant telle, par conquérir sur la scène du monde l'influence que méritaient ses qualités et que rêvait son ambition. Elle nous présente en outre un type intéressant de ces princesses byzantines du XIIe siècle, femmes politiques et femmes lettrées à la fois, un peu austères, un peu graves, mais d'une impeccable tenue morale et d'une grâce sérieuse qui n'est point sans beauté.

CHAPITRE IV

LES ROMANESQUES AVENTURES D'ANDRONIC COMNÈNE

Vers le milieu du XIIe siècle, la cour de Byzance, si austère et si grave au temps des premiers Comnènes, avait changé de ton. L'empereur Manuel était un jeune homme de vingt-sept ou vingt-huit ans, qui aimait le luxe, le plaisir, les fêtes, d'une passion d'autant plus fougueuse que ces divertissements n'étaient pour lui qu'un intermède entre les expéditions guerrières et les grands coups d'épée où se plaisait sa vaillance de paladin. Aussi, dans son palais des Blachernes, aux grandes salles toutes décorées de mosaïques d'or, dans ses villas de la Propontide, où il aimait à passer l'été, n'étaient-ce que repas somptueux, concerts de chant et de musique, fêtes et tournois. Autour du prince, toute une pléiade de jeunes femmes, vives, jolies et coquettes, déployaient leurs grâces et donnaient à la cour un attrait sans pareil. Certes l'aïeule de Manuel, la vieille Anne Dalassène, qui jadis s'était tant appliquée à donner au palais impérial l'aspect décent et la sévère moralité d'un

monastère, eût été, si elle avait pu en voir les changements, profondément scandalisée.

Comme leur parente Anne Comnène, Manuel et les princes de sa maison avaient le goût des lettres et se piquaient de protéger les écrivains. Mais leur esprit s'était affranchi des idées pieuses qui animaient leurs pères et qui inspiraient jadis les résolutions d'une Irène Doukas. Sous le respect soigneusement entretenu des formes extérieures, une indifférence réelle se cachait. Par tradition, l'empereur se posait toujours en défenseur zélé de l'orthodoxie; en fait, il n'éprouvait nul scrupule à entretenir avec les infidèles les relations les plus cordiales; et la raison d'État, plus forte que le respect de l'Église, rendait suspects à ses yeux ces moines trop puissants et trop riches que sa grand'mère avait tant aimés.

Plus on se montrait indifférent ou sceptique sur les choses de la foi, plus on était crédule à toutes les superstitions. L'astrologie, les pratiques de la magie trouvaient une créance universelle; l'envoûtement, les philtres d'amour étaient employés par une foule de gens. Beaucoup de personnes, dans les plus hautes classes même, se persuadaient qu'en interrogeant « le livre de Salomon », elles pourraient à leur gré évoquer les démons et les soumettre à leurs ordres. Et si quelques bons esprits gardaient des doutes sur l'efficacité de toute cette sorcellerie, la masse croyait profondément au merveilleux.

Dans cette société sans direction morale, l'intrigue et l'amour tenaient une place essentielle. Peu de familles ont été, plus que celle des Comnènes, déchirées par d'ambitieuses rivalités. Manuel a passé sa vie à se défier de ses cousins et de ses neveux, et son

règne est rempli des disgrâces éclatantes de ses proches. Les aventures galantes remplissaient le temps que l'on ne passait point à conspirer, et l'empereur était le premier à donner l'exemple. Il avait en 1146 épousé une Allemande, la comtesse Berthe de Sulzbach, qui prit, en montant sur le trône d'Orient, le prénom byzantin d'Irène; malgré ses vertus, malgré ses efforts pour se mettre au ton de la cour où elle vivait, la jeune femme n'avait pu longtemps retenir auprès d'elle son volage époux. Bien vite Manuel, qui était de complexion fort amoureuse, la négligea pour d'autres aventures. D'abord de simples passades l'amusèrent. Puis il s'éprit plus sérieusement de sa très jolie nièce Théodora, et il ne tarda pas à la déclarer ouvertement comme maîtresse. A cette personne orgueilleuse et hautaine, il se plut à accorder tous les honneurs extérieurs du pouvoir : il lui donna des gardes comme à une souveraine, il lui permit de porter un costume presque pareil à celui de l'impératrice; pour elle, pour le fils qui lui naquit et dont la venue accrut encore le crédit de la favorite, sa prodigalité fut inépuisable. Il semble que la faveur de « cette Pompadour au petit pied », comme on a appelé Théodora, dura assez longtemps; en tout cas, elle était d'humeur à la défendre. Un jour, par jalousie, elle fit assassiner une rivale qui lui disputait le cœur de Manuel, et nous avons conservé la très curieuse lettre par laquelle un de ses familiers s'efforçait d'apaiser les remords que, bien des années plus tard, elle éprouvait de ce crime passionnel.

Cette liaison, d'ailleurs, n'empêcha point Manuel, lorsque vers 1159 il perdit sa femme, de songer à se remarier aussitôt. De son premier mariage il n'avait

qu'une fille, et il était justement préoccupé d'assurer à la dynastie un héritier mâle et légitime de l'empire. Cette fois ce fut parmi les princesses de la Syrie franque qu'il chercha la future impératrice. Il songea d'abord à la comtesse Mélisende de Tripoli, et, sur le rapport des ambassadeurs chargés d'aller examiner la jeune femme, les fiançailles furent conclues. Déjà de grands préparatifs avaient été faits par le frère de Mélisende pour envoyer sa sœur à Constantinople en un appareil digne d'une souveraine, lorsque, au moment de se mettre en route, une étrange et mystérieuse maladie de langueur atteignit la jeune fille. Sa beauté tant vantée s'altérait à vue d'œil : les mandataires impériaux se décidèrent donc à rompre les accords et à chercher ailleurs une épouse pour leur maître. Or, à ce moment, vivait à Antioche la fille de la princesse Constance, Marie : c'était la merveille de l'Orient latin. « Jamais, disait sur son passage le peuple de Byzance, jamais notre temps n'a vu beauté pareille. » « Elle était belle, écrit un chroniqueur grec contemporain, plus que belle, belle à ce point et d'une si remarquable beauté qu'auprès d'elle semblaient pure légende tous les récits qu'on nous fait d'Aphrodite au doux sourire, aux cheveux d'or, de Junon aux bras blancs, aux grands yeux, d'Hélène au col si souple, aux pieds si charmants, et de toutes les belles dames que l'antiquité a mises, pour leur beauté, au rang des dieux. » L'empereur se décida à briguer la main de cette perfection, et, à la fin de 1161, il l'épousait à Sainte-Sophie. Des fêtes somptueuses accompagnèrent le mariage impérial, festins au palais, distributions d'argent au peuple dans les carrefours de la capitale, magnifiques cadeaux aux églises,

courses et tournois : la multitude, charmée par la grâce de sa nouvelle souveraine, l'accueillait par d'enthousiastes applaudissements. Comme tant d'autres princesses latines montées sur le trône de Byzance, Marie d'Antioche devait avoir une destinée tragique. « L'étrangère », comme la surnomma plus tard le peuple de Constantinople, devait, quelque vingt ans après, expier cruellement la bienvenue qui l'avait saluée.

On voit quelle place importante les femmes tenaient dans cette cour des Comnènes. Jusque sur son lit de mort, Manuel pensait à elles. Il avait une fièvre intense; tout le monde autour de lui le sentait perdu; le patriarche l'exhortait à considérer son état et à assurer le sort du fils mineur qu'il laissait. Lui répondait tranquillement que rien ne pressait, qu'il savait qu'il lui restait encore quatorze années à vivre et que ses astrologues lui affirmaient qu'avant peu, pleinement guéri, il reprendrait le cours de ses amoureuses aventures.

Mais, dans cette société brillante, sceptique et corrompue, la figure la plus caractéristique, c'est assurément le cousin de l'empereur Manuel, le redoutable et séduisant Andronic Comnène.

I

Andronic Comnène est le type achevé du Byzantin du XIIe siècle, avec toutes ses qualités et tous ses vices. De haute stature (il mesurait, dit-on, plus de six pieds), d'une force herculéenne et d'une incomparable élégance, il avait « une beauté, selon le mot

d'un contemporain, qui semblait digne du trône ». Le chroniqueur Nicétas, qui le connut bien, a fait de lui quelque part un joli et fin croquis, où il nous le montre vêtu d'une longue robe violette, la tête coiffée d'un bonnet pointu de couleur grise, caressant d'un geste qui lui était familier, quand il était ému ou en colère, sa barbe noire et frisée. Taillé en force, admirablement entraîné à tous les exercices du corps, entretenant par une attentive sobriété le parfait équilibre de sa santé et la grâce robuste de ses formes, inaccessible à la maladie, c'était un cavalier accompli, l'arbitre de la mode. A la guerre, ses exploits étaient d'un paladin. Courir seul à l'ennemi, en empruntant le bouclier et la lance du premier soldat venu, aller provoquer le chef du parti adverse jusqu'au milieu des siens, le désarçonner d'un coup de lance et revenir sain et sauf dans les rangs byzantins, tout cela n'était qu'un jeu pour lui : comme dit un écrivain du temps, « il ne respirait que la bataille ». Bon général, quand il voulait en prendre la peine, il se montrait alors plein d'expérience et de ressources. Il était en campagne l'idole des soldats, à la ville le modèle des jeunes nobles.

Une intelligence de premier ordre animait ce corps d'athlète et de guerrier. « Auprès de lui, dit un historien, les autres hommes ne semblaient être que des brutes. » A une instruction très étendue et très variée il joignait une naturelle éloquence, et ses discours avaient une force de persuasion presque invincible. Il était enjoué, spirituel, d'un esprit railleur qui n'épargnait personne et ne savait pas retenir un bon mot. Prompt à saisir les ridicules, il excellait à draper les gens et les choses le plus drôlement du monde;

son franc-parler était célèbre à la cour autant que redouté. Plein de sang-froid, il était habile à se tirer des plus mauvais pas; admirable comédien, il savait jouer tous les rôles et pleurer à volonté; aussi les contemporains l'appellent-ils volontiers « le caméléon changeant, le Protée multiforme ». Enfin, quand il le voulait, il était très séduisant. Personne ne lui résistait : vingt fois son cousin Manuel lui pardonna ses pires incartades; malgré ses vices, les chroniqueurs du temps lui ont été indulgents, et sa femme, qu'il trompait copieusement, l'adora.

Mais à toutes ces hautes qualités il unissait une âme inquiétante et trouble, violente, audacieuse et passionnée. Il avait de qui tenir : son père Isaac, qui avait conspiré plus d'une fois contre le basileus Jean son frère, avait passé une grande partie de sa vie à la cour du sultan d'Iconium; son frère aîné avait épousé la fille d'un émir musulman. Comme eux, Andronic était fort indifférent en matière religieuse; à l'inverse de la plupart des Byzantins, il éprouvait un insupportable ennui aux disputes des théologiens; ne craignant Dieu ni diable — encore qu'il fût assez superstitieux — il n'avait ni principes ni scrupules. Avait-il quelque désir, quelque ambition, quelque caprice en tête? Rien ne le retenait, ni le souci de la morale commune, ni le sentiment du devoir ou de la reconnaissance. Conspirer, trahir, se parjurer lui était un jeu. Conscient de son mérite, très fier de sa naissance, il nourrissait des ambitions ardentes, démesurées. Tout jeune, il rêva du trône; toute sa vie, il n'eut de cesse qu'il ne s'élevât à l'empire. Pour renverser Manuel, comme plus tard pour détrôner le jeune Alexis, tous les moyens lui étaient bons, l'épée et le poison, l'in-

trigue et la violence, la perfidie et la cruauté.

Ce qui achevait de le perdre, c'étaient ses passions. « Comme un cheval fougueux », il se jetait dans toutes les aventures, avec une audace tranquille, un beau mépris de l'opinion publique et des conventions sociales. Trouvait-il sur sa route quelque belle personne, ou seulement en entendait-il parler? Vite il s'éprenait d'elle, et, pour faire sa conquête, il mettait tout en œuvre. Et comme c'était un charmeur, il ne semble point qu'il ait jamais rencontré de cruelles. Par le nombre et la pittoresque variété de ses intrigues amoureuses, Andronic Comnène fait penser à don Juan, et par la pointe de perversité dont il releva la plupart de ses aventures, il réalise assez bien le type du « grand seigneur méchant homme ». A l'occasion pourtant, ce chercheur de sensations nouvelles, mobile, volage et trompeur, se trouva capable de constance et de fidélité.

Il finit en vieillissant par devenir terrible. Quand il s'agit pour lui de conserver le pouvoir qu'il avait conquis, lorsqu'il sentit le besoin de réveiller ses passions un peu amorties par l'âge, il se révéla cruel et débauché; mais alors même, jusque dans le vice et dans le crime, il garda une sombre grandeur. Nature géniale, il aurait pu être le sauveur, le régénérateur de l'empire byzantin épuisé : il ne lui manqua peut-être pour cela qu'un peu de sens moral. Malheureusement il n'employa ses hautes qualités qu'à satisfaire ses vices, ses ambitions, ses passions. Il y a dans l'âme d'Andronic Comnène quelque chose de l'âme d'un César Borgia.

II

Pendant trente ans, Andronic remplit la ville et la cour du bruit et du scandale de ses aventures.

Cousin germain de Manuel, et à peu près du même âge que lui (tous deux étaient nés aux environs de l'année 1120), Andronic avait été élevé avec le futur héritier du trône. Et de la communauté de leurs goûts athlétiques et de leurs aventures d'amour, une étroite intimité s'était formée entre les deux jeunes gens. Manuel eut longtemps pour Andronic une affection profonde; plus tard même, quand la rivalité de leurs ambitions et les calomnies des ennemis d'Andronic les eurent définitivement séparés, l'empereur garda toujours pour son cousin une indulgence secrète.

Toutefois, un homme tel qu'Andronic était bien fait pour inquiéter un empereur; et quoique Manuel fît grand honneur à son cousin, qu'il l'employât volontiers à la guerre, qu'il le traitât en intime, une sourde mésintelligence naquit bientôt entre eux. Andronic gardait quelque rancune à Manuel de l'avoir, au moment où, jeune empereur, il courait à Constantinople prendre possession de son trône, laissé tomber aux mains des Turcs, sans rien faire pour le délivrer, heureux peut-être d'être débarrassé en cette occurrence d'un si inquiétant et si remuant personnage. Quoique depuis lors Manuel lui demeurât en apparence fort attaché, — jusqu'à exposer, dans une querelle après boire, sa propre vie pour sauver celle d'Andronic, — celui-ci se plaignait pourtant qu'on ne lui fît point dans l'État la place qu'il méritait, et que l'empereur accordât

à d'autres, en particulier à son neveu Jean, qu'Andronic détestait, les dignités dont lui-même eût été plus digne. De son côté, Manuel se préoccupait des qualités trop éclatantes de son parent, de ses ambitions secrètes, de son langage trop libre. Une histoire de femme, soigneusement exploitée par les ennemis d'Andronic, acheva de brouiller les deux cousins.

C'était vers 1151. Andronic avait trente ans environ; il était marié, sa femme l'aimait fort, et il avait d'elle un fils, Manuel; ce qui ne l'empêchait point d'être dans les meilleurs termes avec une de ses cousines, Eudocie Comnène.

Cette Eudocie était la propre sœur de Théodora, qui à ce moment même était la maîtresse en titre de l'empereur. Comme la jeune femme était veuve, elle avait eu moins de scrupules encore qu'une autre à céder à son beau cousin, et elle s'affichait avec lui. La liaison faisait grand scandale à la cour, surtout à cause de la proche parenté des deux amants; la famille d'Eudocie, en particulier son frère et son beau-frère, en était profondément ulcérée. Mais, à toutes les observations qu'on lui adressait, Andronic répondait par des plaisanteries, et faisant, non sans insolence, allusion à l'intrigue que Manuel avait avec Théodora : « Il convient, disait-il en riant, que les sujets suivent l'exemple du maître, et les ouvrages qui sortent de la même fabrique (Eudocie et Théodora étaient sœurs) méritent de plaire également ». D'autres fois il expliquait à ceux qui le morigénaient que son cas, à le bien prendre, était beaucoup moins grave que celui de l'empereur : « Il est du dernier bien (Andronic disait cela plus brutalement) avec la fille de son frère; moi, ce n'est qu'avec la fille de mon

cousin ». On juge si de tels propos irritaient l'empereur et augmentaient la fureur des parents d'Eudocie. Manuel, jugeant que, pour en finir, il fallait éloigner Andronic de la cour, l'envoya en 1152 en Cilicie pour combattre le prince arménien Thoros. Mais Andronic, mécontent de cet exil, remplit très négligemment son office; il laissa échapper l'ennemi, se fit battre, non sans s'être vaillamment comporté dans la bataille : finalement il dut évacuer le pays et s'enfuir jusqu'à Antioche. On le rappela à Constantinople; toutefois Manuel, bon prince, se contenta de le tancer vertement dans l'intimité; après quoi il lui confia, toujours loin de la cour où il semblait gênant, un grand commandement sur la frontière de Hongrie, avec le titre de duc de Belgrade et de Branitzova.

Pendant sa mission de Cilicie déjà, Andronic avait entretenu des relations assez louches avec le roi de Jérusalem et le sultan d'Iconium. Il s'empressa, dans son nouveau poste, de nouer avec le roi de Hongrie de semblables intrigues, dans le dessein, dit-on, de renverser l'empereur. Mais la correspondance fut interceptée, mise sous les yeux du basileus. Cette fois encore Manuel indulgent se contenta de destituer le traître de son duché, et le manda au camp de Pélagonia, en Macédoine, où était alors la cour, afin de l'avoir auprès de lui et de surveiller ses agissements. Dans l'entourage du prince, Andronic retrouva Eudocie, avec laquelle, d'ailleurs, depuis son retour de Cilicie, il avait repris son intrigue amoureuse. Ravi de cette bonne fortune, sans se soucier des embûches que lui tendaient les parents de la jeune femme, il renoua sa liaison, « jugeant, comme dit un chroniqueur du temps, que l'amour d'Eudocie était

une suffisante récompense de tous les périls qu'il pouvait courir ». Pendant ce temps, Jean, le frère d'Eudocie, et Jean Cantacuzène, son beau-frère, desservaient Andronic chez l'empereur et tentaient même de se défaire de lui par un assassinat.

Un jour, Andronic avait, selon son habitude, rejoint sa maîtresse dans la tente qu'elle occupait. Avertis du rendez-vous, les parents d'Eudocie préparèrent une embuscade et postèrent des hommes d'armes dans le voisinage du pavillon, pour tuer leur ennemi, quand il en sortirait. Mais Eudocie était une personne avisée; elle avait, on ne sait comment, eu vent du complot. « Quoique, dit le chroniqueur, elle eût à ce moment l'esprit à toute autre chose », elle s'aperçut que l'on cernait la tente et elle avertit son amant. Andronic aussitôt dégaine sa longue épée et s'apprête à vendre chèrement sa vie. Mais Eudocie eut une autre idée. Elle proposa à son amant de revêtir des vêtements de femme : cela fait, à voix très haute, afin qu'on l'entendît au dehors, elle appellerait une de ses suivantes pour se faire apporter de la lumière; et Andronic, sortant ensuite de la tente à la place de la femme de chambre, pourrait, sous son déguisement, s'échapper sans attirer l'attention. Mais le jeune homme ne voulut rien entendre. Craignant le ridicule s'il était reconnu, il déclara qu'il aimait mieux mourir que se déshonorer par ce travestissement; et brusquement, fendant d'un grand coup d'épée la toile de la tente, d'un bond prodigieux il sauta par-dessus les cordes, les piquets et le petit mur auquel le pavillon était adossé, à la profonde stupeur des hommes d'armes qui le guettaient et que cette apparition imprévue paralysa.

Un autre chroniqueur ajoute que, non content de ce bel exploit, Andronic tenta à deux reprises, au camp de Pélagonia, d'assassiner l'empereur, et que Manuel ne fut sauvé que grâce à la vigilance de son neveu le protosébaste Jean. Mais comme, entre ce personnage, qui était le frère d'Eudocie, et Andronic, il existait une haine féroce, on peut se demander si, pour perdre un ennemi détesté, le protosébaste n'a pas calomnié quelque peu son adversaire. Il est certain en tout cas qu'exaspéré des intrigues qu'il sentait autour de lui, Andronic songeait à y répondre par une de ces violences dont il était coutumier. Un jour, le voyant flatter son cheval, l'empereur lui demanda pourquoi il soignait ainsi sa monture : « C'est pour m'enfuir d'ici, riposta-t-il, après que j'aurai fait sauter la tête de mon pire ennemi ». Un tel homme devenait tout à fait dangereux. Aussi bien ses trames avec les Hongrois et le scandale de son aventure avec Eudocie étaient de suffisantes raisons pour sévir contre lui. Manuel se laissa persuader qu'il serait sage d'enfermer Andronic. On l'arrêta donc, on l'expédia à Constantinople et on l'interna, les fers aux pieds et sous une étroite surveillance, dans l'une des tours du grand palais.

III

Il y languit neuf années, de 1155 à 1164, durant lesquelles il donna fort à faire à ses geôliers et à l'empereur. Du jour où il s'était vu en prison, Andronic n'avait eu qu'une idée, s'échapper; et comme il avait dans l'esprit autant d'ingéniosité que d'au-

dace, voici ce qu'il imagina. Il remarqua un ancien égout abandonné qui passait sous la tour où on l'avait emprisonné. Ayant pratiqué une ouverture dans le sol de son cachot, il se glissa dans le canal et s'y cacha, en ayant soin de dissimuler soigneusement le passage par où il y avait pénétré. A l'heure du dîner, les gardes de service trouvèrent le prisonnier envolé. Ce fut un grand émoi dans la forteresse. Sans doute on savait Andronic plus ingénieux qu'Ulysse, et de sa part on s'attendait à tout. Mais une minutieuse inspection montrait que dans la cellule du captif tout était intact, portes, toit, fenêtres étroitement grillées : on ne pouvait comprendre par où il avait bien pu passer. Fort embarrassés, et plus inquiets encore de la lourde responsabilité qu'ils sentaient sur eux, les geôliers se décidèrent à faire avertir l'impératrice; l'empereur était alors absent de Constantinople et faisait la guerre en Cilicie.

La nouvelle causa à la cour une agitation incroyable. En hâte on fait fermer toutes les portes de la ville, fouiller les vaisseaux ancrés dans le port, perquisitionner dans toute la capitale; on lance des mandats d'amener dans toutes les directions : on arrête la femme d'Andronic, comme complice probable de l'évasion, et on l'emprisonne dans le cachot même où son mari avait été détenu. « Ils ne se doutaient guère, dit le chroniqueur, qu'ils tenaient toujours Andronic. » Il était resté tapi dans le souterrain où il s'était caché. Il en sortit quand la nuit fut venue et, rentrant dans la cellule, il apparut à sa femme qui, épouvantée, le prit d'abord pour un revenant. Il lui prouva bien qu'il n'était pas un fantôme : comme, dans les circonstances les plus difficiles, cet homme

avisé ne perdait jamais son imperturbable sang-froid, il saisit l'occasion de cette rencontre imprévue pour se réconcilier avec sa femme : de cette réconciliation un fils, Jean, devait naître neuf mois après. Il passa ainsi une semaine, le jour se couchant dans son souterrain, la nuit remontant auprès de sa femme : et ce qu'il avait prévu ne tarda pas à arriver. La surveillance dont la prisonnière était l'objet se relâcha vite : si bien qu'au nez de ses geôliers, Andronic put sortir du cachot, s'échapper de la forteresse et gagner l'Asie Mineure. Déjà il avait atteint les rives du fleuve Sangarios, déjà il pouvait se croire sauvé, quand la rigueur du froid — on était au mois de décembre 1158 — l'obligea à demander asile à des paysans. On le reconnut, malgré ses dénégations, on le ramena à Constantinople, et on le réintégra dans sa prison en le chargeant par précaution de fers deux fois plus lourds.

Cette fois, il resta près de six années dans les geôles impériales; de nouveau pourtant, en 1164, il finit par s'évader. A la longue, le régime auquel il était soumis s'était un peu adouci; on l'avait autorisé à faire venir de chez lui du vin pour ses repas, et sous le prétexte qu'il était malade, il avait obtenu de se faire servir par un petit domestique, qui circulait librement dans la forteresse, entrant et sortant à toute heure. Andronic mit ces circonstances à profit. Il fit voler par son page, pendant que les gardes dormaient, les clefs de la tour où il était détenu et le jeune homme réussit à en prendre une empreinte sur cire. Cette empreinte fut portée à la femme d'Andronic et à son fils, qui firent fabriquer de fausses clefs du cachot; en même temps, au moyen

des amphores qui servaient à lui apporter son vin, on faisait tenir au prisonnier un gros paquet de cordes : un soir, à la nuit tombante, pendant que les soldats de garde étaient à souper, le page fidèle, à l'aide des fausses clefs, ouvrit la prison de son maître.

La tour donnait sur une cour intérieure du palais, dont les terrasses dominaient d'assez haut la mer de Marmara; comme on n'y passait guère, elle était toute remplie de hautes herbes : Andronic se tapit d'abord dans le fourré, « comme un lièvre », et attendit le moment favorable pour se servir des cordes qu'il avait emportées. En homme avisé qu'il était, il avait, en sortant de son cachot, pris la précaution de fermer soigneusement la porte derrière lui. Aussi, quand l'officier de service fit sa ronde du soir, il ne remarqua rien d'insolite : ayant placé les sentinelles aux postes accoutumés, tranquillement il alla se mettre au lit. Alors, en pleine nuit, Andronic attacha sa corde aux créneaux du mur extérieur et se laissa sans bruit glisser sur le rivage. Un bateau l'y attendait, et il se croyait hors d'affaire, quand un fâcheux contretemps se produisit. Depuis le jour où, près de deux siècles auparavant, Jean Tzimiscès avait assassiné l'empereur Nicéphore Phocas, on avait établi sur tout le front de mer du grand palais des postes de surveillance, chargés d'empêcher les barques de passer pendant la nuit le long des murs de la demeure impériale. Le fugitif avait oublié ce détail; il fut aperçu par les soldats de garde, arrêté, interrogé, et déjà il songeait à se tuer plutôt que de rentrer dans son cachot, quand il eut une inspiration géniale. « Je suis, dit-il, un esclave échappé de sa prison. Je vous en supplie, ne me laissez pas

retomber aux mains de mon maître qui me fera durement payer ma fuite. » Il avait les fers aux pieds, il baragouinait un grec barbare : on le crut, d'autant plus que le patron de la barque, entrant dans la feinte, réclamait à grands cris le fugitif comme lui appartenant. Les soldats, trouvant la plaisanterie très drôle, restituèrent en riant le prétendu esclave à son prétendu maître.

Cette fois Andronic était sauvé. A force de rames il gagna sa maison de Vlanga, située non loin du rivage ; ses parents l'y attendaient. En hâte on coupe ses fers, le fugitif reprend sa barque, longe les murailles, dépasse le château des Sept Tours ; dans la campagne, il trouva des chevaux préparés ; à toute bride il s'éloigne et arrive à Anchialos sur la mer Noire. Il eut la bonne fortune de rencontrer dans cette ville un gouverneur qu'il avait obligé jadis et qui ne se crut point tenu d'être ingrat envers un proscrit. Il lui donna de l'argent, des guides, afin qu'il pût, comme il le souhaitait, s'enfuir chez le prince russe Jaroslav qui régnait à Halitch, sur le Dniestr ; et déjà Andronic touchait à la frontière, déjà il croyait avoir échappé aux gens qui le poursuivaient, quand il fut reconnu par quelques bergers vlaques et livré par eux aux hommes de l'empereur

Tout autre qu'Andronic eût désespéré : seul, sans amis, sans complices, il trouva moyen de s'échapper encore. Il feignit d'être pris de coliques violentes, et sans cesse il demandait à ses gardes la permission de descendre de cheval, pour s'écarter un moment du chemin. Quand la nuit vint, il multiplia ces arrêts, et tandis que, patiemment, les soldats l'attendaient sur la route, lui, dans l'ombre du fourré où il s'abri-

tait, plante son bâton en terre, le drape de son manteau, le coiffe de son chapeau, lui donne la silhouette d'un homme accroupi; après quoi, se traînant sur le sol, il s'éloigne aussi vite qu'il peut. Quand les gardes, trouvant la station un peu longue, vinrent voir de plus près ce qu'il en était, le prisonnier avait pris le large et déjà gagné une bonne avance. Il réussit à atteindre Halitch, et il séduisit si bien le prince Jaroslav que celui-ci fit de lui son compagnon et son conseiller ordinaire : ne pouvant plus se passer de sa société, il partageait avec lui sa maison et sa table.

Il y avait quelque danger pour l'empereur à laisser chez les Russes, au moment surtout où recommençait la guerre avec la Hongrie, un adversaire aussi redoutable, qui déjà intriguait et recrutait, pour envahir le pays byzantin, un corps de cavalerie. Manuel crut donc sage de pardonner à son cousin. D'ailleurs Eudocie était remariée; elle avait depuis neuf ans eu le temps d'oublier son amant d'autrefois; de ce côté, aucun esclandre n'était à craindre. L'empereur fit informer le proscrit que, s'il revenait, on lui garantissait sa liberté et sa sûreté. Andronic accepta sa grâce, il rentra et servit même fort vaillamment au siège de Zeugmin. Mais chez lui la soumission n'était jamais bien longue; il avait en son âme frondeuse un goût invincible de l'opposition. Quand Manuel, n'ayant toujours point de fils, résolut de faire reconnaître comme héritiers présomptifs du trône sa fille Marie et le futur époux de cette princesse, Andronic refusa tout net de prêter aux nouveaux princes le serment de fidélité que l'empereur demandait à ses grands. Il objectait que d'abord c'était là un serment inutile, puisque l'empereur était parfaitement

encore d'âge à avoir un enfant mâle, et ensuite qu'il serait honteux pour les Romains d'être gouvernés par un étranger (le fiancé de Marie était d'origine hongroise). Manuel, toujours indulgent, commença par laisser dire son fougueux cousin; mais comme ses paroles trouvaient de l'écho chez les autres seigneurs, de nouveau il se résolut à l'éloigner de la cour, et, en 1166, il l'envoya en Cilicie, chargé d'un important commandement.

IV

Comme en 1152, il avait pour mission de réduire la résistance de Thoros l'Arménien ; comme en 1152, il s'acquitta négligemment de sa tâche et se fit battre, non sans avoir d'ailleurs bravement payé de sa personne. C'est qu'Andronic avait la tête ailleurs. En Chypre, en Cilicie, il n'était bruit alors que de la merveilleuse beauté de la princesse Philippa d'Antioche; sur la seule renommée de ses charmes, le Comnène à distance s'éprit d'elle et se mit en tête de la conquérir. Il n'est pas inutile d'ajouter que Philippa était la propre sœur de l'impératrice Marie, et dans la brusque passion d'Andronic il entrait sans doute quelque désir mauvais de tirer, en séduisant la jeune fille, une vengeance de Manuel et de sa femme qu'il détestait.

Il courut à Antioche et, comme un jeune homme, il se mit à parader sous les fenêtres de la princesse, en somptueux costumes, magnifiquement escorté de jolis pages blonds qui tenaient des arcs d'argent. Lui-même, toujours robuste et beau, malgré ses qua-

rante-six ans, était vêtu avec une suprême élégance; il portait des chausses collant sur la jambe, une tunique courte, serrée à la taille, tout ce que l'artiste en fait de toilette, qu'il avait toujours été, jugeait capable de faire valoir sa fière prestance et de rehausser sa bonne mine. Il était si content de lui, si heureux du succès qu'il escomptait déjà, que son visage resplendissait et que ses rides mêmes semblaient s'effacer. Philippa avait vingt ou vingt et un ans; elle se laissa aisément séduire par ce brillant cavalier, et elle s'offrit à Andronic, qui lui promit de l'épouser.

Quand ces nouvelles parvinrent à Constantinople, Manuel entra dans une violente colère, et tout aussitôt il expédia en Cilicie un nouveau gouverneur, chargé de remplacer Andronic dans son commandement, de le remplacer aussi, s'il se pouvait, dans le cœur de Philippa. Mais la jeune femme ne voulut rien entendre. Quand l'officier impérial se présenta à Antioche, elle ne daigna même pas regarder ce nouveau soupirant; et quand elle consentit enfin à remarquer ses assiduités, ce fut pour se moquer de lui, pour railler sa petite taille. Elle lui demandait ironiquement si l'empereur la tenait pour une sotte, de croire qu'elle allait quitter Andronic, un héros, dont la famille était illustre et la gloire universelle, pour épouser un pauvre diable sans naissance et sans renommée. Ainsi éconduit, l'ambassadeur n'avait qu'à s'en aller au plus tôt : ce qu'il fit. Et Philippa, de plus en plus amoureuse, ne voyait qu'Andronic au monde. C'est lui qui se lassa le premier : soit qu'il redoutât les vengeances de Manuel, soit qu'il fût fatigué de sa maîtresse, il la quitta assez vilainement

et partit pour Jérusalem, emportant avec lui l'argent qu'il avait perçu en Cilicie et à Chypre pour le compte de l'empereur. Philippa, ainsi abandonnée, devait avoir une fin assez mélancolique. Elle épousa dix ans plus tard Humfroy de Toron, connétable du royaume de Jérusalem, beaucoup plus âgé qu'elle et malade, et elle mourut peu après, à trente ans à peine, d'une maladie de langueur, inconsolée sans doute de la triste aventure qu'elle avait eue avec Andronic Comnène.

Celui-ci, pendant ce temps, continuait le cours de ses amoureux succès. Fort bien accueilli par les Latins du royaume de Jérusalem, heureux, en l'absence de leur roi Amaury, du secours que leur apportait un si valeureux chevalier, il ne tarda pas, « comme un serpent qui se glisse dans le sein de son bienfaiteur », à reconnaître assez mal leur hospitalité. Dans le royaume franc vivait une princesse byzantine, Théodora, cousine et nièce de l'empereur Manuel. Mariée à treize ans au roi de Jérusalem Baudouin III, elle était veuve depuis 1162 et elle résidait dans la ville d'Acre qui formait son douaire. Elle avait alors vingt-deux ans, et elle était charmante : instantanément Andronic s'enflamma pour elle, encore qu'elle fût, comme Eudocie, comme Philippa, sa parente à un degré prohibé; le Comnène trouvait, ce semble, un plaisir pervers à braver en ses amours les lois civiles et les lois de l'Église.

Théodora reçut son cousin à Acre et le traita obligeamment; puis elle alla lui rendre visite à Beyrouth, que le roi Amaury avait donné en fief au prince grec pour le récompenser de ses bons services, et bientôt elle fut du dernier bien avec lui. Entre temps, à

Constantinople, Manuel, toujours exaspéré de l'aventure de Philippa, fulminait contre le séducteur et envoyait à tous ses officiers et vassaux ordre d'arrêter, partout où ils le trouveraient, et d'aveugler Andronic, « pour le punir de ses révoltes et de sa conduite immorale à l'égard de sa famille ». Par bonne fortune pour le coupable, un exemplaire des intructions impériales vint aux mains de la reine Théodora; elle avertit Andronic du péril qu'il courait, et les deux amants, plutôt que de se quitter, décidèrent de s'enfuir ensemble. Ce fut par cet enlèvement que le Comnène reconnut le bon accueil qu'il avait trouvé chez les Francs, montrant bien, selon le mot de Guillaume de Tyr, combien est toujours vrai le vers de Virgile :

Timeo Danaos, et dona ferentes.

L'enlèvement se fit selon toutes les règles de l'art. Andronic annonça son départ; Théodora feignit de vouloir l'accompagner jusqu'à quelque distance de Beyrouth, afin de lui faire honneur et de lui dire un peu plus tard adieu. Seulement elle ne revint pas. Avec l'appui du sultan Noureddin, les deux fugitifs gagnèrent Damas, puis Harran, où ils s'arrêtèrent quelque temps pour que la jeune femme y fît ses couches, puis Bagdad, fort bien reçus à la cour des souverains musulmans. Chose remarquable : malgré l'incertitude de cette vie errante, malgré les disgrâces qui l'accablaient, jamais Andronic, si inconstant d'ordinaire, ne songea à quitter Théodora. Sa liaison avec la reine de Jérusalem fut vraiment la grande passion de sa vie. A travers l'Orient musul-

man, pendant plusieurs années, ces deux amants fidèles menèrent leur existence d'aventures, emmenant avec eux le fils légitime d'Andronic, le petit Jean, qui avait alors une dizaine d'années, et les deux enfants, Alexis et Irène, que le Comnène eut successivement de sa maîtresse. D'ailleurs, tout en les accueillant bien, on ne les gardait nulle part très longtemps, par crainte des colères de l'empereur. On les expulsa de Mardin; on les reçut à Erzeroum; en Ibérie ils firent un court séjour; enfin, après bien des traverses, ils échouèrent chez un émir turc de la province de Chaldée, sur la mer Noire. Saltouch (c'était le nom de ce prince) fit cadeau à Andronic d'une forte citadelle dans le pays de Colonée, tout près de la frontière byzantine. Le Comnène s'y établit avec sa famille, menant une existence de chevalier brigand, infestant de ses invasions le territoire impérial et vendant aux Turcs les prisonniers qu'il y faisait, excommunié naturellement par l'Église pour ses relations avec sa cousine autant que pour son séjour chez les infidèles, et n'en prenant que médiocrement souci.

Manuel, ainsi bravé, était furieux. Vainement, par mille moyens divers, il cherchait à faire prendre Andronic : toujours celui-ci échappait. Le duc de Trébizonde, Nicéphore Paléologue, fut plus heureux; il réussit à capturer, à défaut du prince, Théodora et ses deux enfants. Cela brisa l'âme indomptable du rebelle. Il adorait sa maîtresse, il ne pouvait vivre sans elle, il regrettait non moins profondément la perte de ses enfants. Il se décida à solliciter son pardon. Manuel, trop heureux de ramener un si dangereux adversaire, s'empressa, avec son indulgence

coutumière, de promettre à son cousin toutes les sûretés désirables, et sur ces garanties, Andronic reparut à Constantinople.

En habile comédien qu'il était, il voulut faire sa rentrée et sa soumission d'une façon théâtrale. Il s'enroula tout autour du corps, en la dissimulant sous ses vêtements, une longue chaîne de fer, qui du cou lui tombait jusqu'aux pieds; et lorsque, au palais des Blachernes, il fut introduit en présence de Manuel, devant toute la cour assemblée, il se jeta le visage contre terre, pleurant à chaudes larmes et implorant sa grâce. Manuel, fort ému de cette attitude pathétique, pleurait également et invitait son cousin à se relever. Mais l'autre s'obstinait à demeurer allongé sur le sol, et, dégageant sa chaîne de fer, déclarait qu'il voulait, comme châtiment de ses crimes, qu'on le traînât comme un captif jusqu'aux pieds du trône impérial. Il fallut en passer par sa volonté. Après quoi, on le traita fort magnifiquement, « comme il convenait dit le chroniqueur, pour un tel homme revenant après une si longue absence ». Toutefois on jugea imprudent de garder dans la capitale ce nouvel enfant prodigue : aussi bien, Andronic comme Manuel sentaient qu'à vivre côte à côte leurs vieilles rancunes ne tarderaient guère à se réveiller. On assigna donc au Comnène un exil honorable dans la ville d'Oenaion, sur la côte du Pont, et il vécut là, « loin de Jupiter et de la foudre », fort bien traité au reste par la munificence de Manuel et se reposant dans cette calme et splendide retraite de ses aventures passées. Il est probable que Théodora l'accompagna dans cette résidence : quelques années plus tard, leur liaison durait toujours.

Andronic semblait avoir renoncé à toutes ses ambitions passées. En faisant sa soumission, il avait solennellement juré fidélité à l'empereur et à son jeune fils Alexis. Assagi et calmé, il semblait avoir oublié toutes ses anciennes aspirations au trône, apaisé définitivement son âme orageuse. Il allait avoir soixante ans. Dans sa paisible et magnifique retraite, il se complaisait à raconter ses aventures, se comparant volontiers, avec cette irrévérence des choses religieuses qui lui était habituelle, à David qui, lui aussi, avait eu à souffrir de l'envie et avait dû s'enfuir devant ses ennemis, ajoutant, non sans ironie, qu'il en avait vu bien d'autres que le saint roi prophète.... Mais sous sa tête blanchie, son corps restait robuste, son visage jeune, son esprit alerte et ardent. Il devait suffire d'une occasion pour réveiller ses ambitions mal assoupies et rallumer son désir du pouvoir.

V

La mort de Manuel, en 1180, lui fournit cette occasion. Par cet événement, l'empire passait aux mains d'un enfant et d'une femme. Le nouveau souverain, le jeune Alexis, avait douze ans à peine; c'était un garçonnet léger, dont les journées se passaient à jouer, à monter à cheval, à aller à la chasse, et qui, naturellement dépourvu de toute expérience, ne pouvait savoir encore ce qu'était la vie. Sa mère, qui avait la régence, était cette charmante Marie d'Antioche, si belle, si gracieuse; mais elle aussi n'avait guère l'entente des affaires, et surtout elle était trop séduisante

pour ne pas donner, dans cette cour corrompue, bien vite prise à la calomnie. Ce fut autour d'elle, dès l'aurore de son règne, tout un curieux manège de gens empressés à conquérir ses bonnes grâces, et qui, posant ouvertement leur candidature à ses faveurs, rivalisaient d'élégance pour lui plaire. Isolée dans un monde étranger, se sentant environnée d'intrigues et de haines, la jeune femme eut le tort de faire un choix parmi ceux qui la courtisaient, et le tort plus grave encore de mal choisir. Le protosébaste Alexis, un neveu de Manuel, auquel elle témoigna ses préférences, était un joli homme un peu efféminé, un brillant cavalier, qui passait le jour à dormir et la nuit à faire la fête; il n'avait à aucun degré l'énergie nécessaire pour être un appui solide et sûr. Le seul effet de la faveur déclarée que lui accorda la régente fut de froisser beaucoup de gens, mécontents d'être évincés, et de donner naissance à toutes sortes de bruits fâcheux. On ne tarda pas à prêter au protosébaste l'intention d'usurper le trône et d'épouser l'impératrice, et à celle-ci une secrète complaisance pour les projets de son favori.

Une autre cause acheva de compromettre le nouveau gouvernement. « Sous le règne de l'empereur Manuel, aimé de Dieu, le peuple latin, comme l'écrit Guillaume de Tyr, avait trouvé auprès de lui le juste prix de sa fidélité et de sa valeur. L'empereur dédaignait ses petits Grecs, comme des hommes mous et efféminés et, ayant lui-même de la grandeur d'âme et une bravoure incomparable, il ne confiait qu'aux Latins le soin de ses plus grandes affaires, comptant avec juste raison sur leur dévouement et leur vigueur. Comme ils étaient fort bien traités par lui et qu'il ne

cessait de leur prodiguer les témoignages de son extrême libéralité, nobles et roturiers accouraient à l'envi de tous les coins du monde vers celui qui se montrait leur plus grand bienfaiteur. » La cour, l'administration, la diplomatie, les régiments de la garde s'étaient remplis d'Occidentaux. Les colonies commerciales de Venise, de Gênes, de Pise avaient d'autre part peuplé de Latins tout un quartier de la capitale. Marie d'Antioche, par inclination naturelle, le protosébaste, par politique, crurent bien faire de chercher, comme avait fait Manuel, leur appui de ce côté. C'était une grave imprudence. La populace turbulente de Constantinople et le clergé qui la dirigeait nourrissaient contre les Latins, depuis près d'un siècle, des haines violentes, sans cesse avivées, il faut bien le dire, par l'insolence des barons et l'âpreté des marchands d'Occident. On reporta naturellement sur la régente les sentiments qu'inspiraient les alliés qu'elle choisit : et bientôt l'impératrice Marie, si fêtée jadis et si populaire, ne fut plus, pour l'odieuse plèbe de Byzance, que « l'étrangère ». C'est ainsi que chez nous, plus tard, on dira de Marie-Antoinette : « l'Autrichienne ».

Le mécontentement général se manifesta assez promptement par des actes. Marie, la fille du premier mariage de l'empereur Manuel, détestait cordialement sa belle-mère. C'était une femme énergique, audacieuse, violente ; elle conspira. Mais le complot fut découvert. Alors, avec son jeune mari, le césar Renier de Montferrat et les principaux de leurs partisans, elle se jeta dans Sainte-Sophie et, résolûment, transformant la basilique en forteresse, rassemblant des hommes d'armes autour d'elle, elle s'apprêta à résister

et posa un véritable ultimatum au gouvernement. C'était en mai 1182. Ce qui aggravait la situation, c'est que le peuple se soulevait en faveur des conjurés, et que le clergé et le patriarche même prenaient ouvertement leur parti. Il fallut, pour en finir, qu'on donnât l'assaut à la Grande Église ; on se battit jusque sous les portiques de l'édifice sacré, et le patriarche dut intervenir en personne pour séparer les combattants. Ce fut naturellement, dans la dévote capitale, un grand scandale, et la profanation sacrilège d'un temple aussi vénérable rendit plus impopulaire encore le gouvernement qui l'avait ordonnée. Mais ce fut par surcroît un scandale inutile : finalement, en effet, la régente et son ministre durent se résoudre à amnistier les rebelles, et à donner ainsi à tous une preuve évidente de leur faiblesse. Il restait une faute à commettre. Avec une maladresse insigne, le protosébaste voulut punir le patriarche du rôle qu'il avait joué dans la sédition et il l'exila dans un monastère. Des manifestations éclatantes en l'honneur du prélat démontrèrent vite au chef du pouvoir son erreur. La ville entière ramena triomphalement le patriarche à Sainte-Sophie, à travers les rues pleines de parfums et d'encens, et retentissantes du bruit des acclamations. C'était une nouvelle défaite pour le gouvernement.

Ces incidents servaient à souhait les intérêts d'Andronic. Contre un régime universellement détesté, tout le monde cherchait un sauveur, et tout le monde tournait les yeux vers le brillant cousin du défunt empereur. Aussi bien, depuis longtemps, des prophéties partout répandues lui promettaient le trône; tout le monde à Byzance ajoutait foi à ces prédictions,

et le Comnène lui-même ne pouvait se défendre d'y croire. Mais surtout on lui savait gré de représenter, en face de « l'étrangère », la dynastie et la tradition nationales. De plus en plus, dans cette capitale ardente et passionnée, le contact trop prolongé avec les Latins, le souvenir des insolences subies en silence, la rancune des amours-propres froissés, le mécontentement surtout des intérêts économiques lésés préparaient un réveil formidable du nationalisme byzantin. Andronic en fut le héros. La princesse Marie déjà, au moment de sa rébellion, lui avait écrit pour le supplier d'intervenir ; depuis lors, les plus illustres personnages de l'empire ne cessaient de l'accabler de leurs sollicitations et lui affirmaient que, s'il se prononçait, tout le monde se rangerait de son côté. Et lui, à ces suggestions, à ces nouvelles, sentait se rallumer son ambition éternelle. Fort habilement, pour préparer sa voie, il feignait d'être très préoccupé du sort qui menaçait le jeune empereur, très inquiet des visées qu'on prêtait au protosébaste, et particulièrement scandalisé des mauvais bruits qui couraient sur la régente. Il laissait ses deux fils s'engager dans le complot de la princesse Marie et donner ainsi aux mécontents des gages et des espérances ; pour lui, il attendait son heure. Elle sonna vers le milieu de 1182. Sa fille Marie accourut alors à Oenaion pour l'avertir que le moment était venu de s'engager à fond dans la lutte. Andronic se décida et il partit pour Constantinople.

Avec son adresse ordinaire, « le subtil Protée », comme l'appelle un contemporain, sut colorer son attitude des prétextes les plus plausibles et justifier au mieux sa rébellion. Protestant de la pureté de ses

intentions, rappelant même volontiers le serment qu'il avait jadis prêté à Manuel, il déclarait qu'il n'avait d'autre but que de rendre la liberté au jeune empereur, prisonnier de conseillers détestables. En face d'un gouvernement incapable et soutenu par l'étranger, il se présentait en outre comme le seul homme soucieux des intérêts de l'empire, comme le seul « ami des Romains » (φιλορώμαιος), comme le seul aussi qui, par son âge et son expérience des affaires, pût retenir la monarchie sur la pente où elle glissait aux abîmes. Et les populations, enchantées, l'accueillaient avec enthousiasme tout le long de la route. Vainement les gouverneurs des thèmes asiatiques restés fidèles à la régente tentèrent d'abord d'arrêter sa marche ; vainement Andronic Ange, envoyé contre lui avec des troupes, essaya de lui livrer bataille. Mal soutenu par ses soldats, ce général se fit battre, et craignant pour sa vie les conséquences de sa défaite, il donna l'exemple de la défection et alla grossir les forces du rebelle. Et celui-ci, qui avait toujours le mot pour rire, disait plaisamment en accueillant son nouveau partisan : « Le voilà bien, le mot de l'Évangile : Je t'enverrai mon ange, qui préparera la route devant toi ». Andronic Ange trouva en effet des imitateurs. Quand les troupes du Comnène débouchèrent en face de Constantinople sur le rivage asiatique du Bosphore, la flotte chargée de défendre le passage des détroits fit défection, sans tenter même un simulacre de résistance, et de son camp de Chalcédoine, Andronic adressa au palais un ultimatum hautain, exigeant la destitution du protosébaste, la retraite de la régente dans un monastère, la remise du pouvoir aux mains du jeune empereur. Aussi bien, dans la

capitale, tout le monde faisait des vœux pour le nouveau maître et se précipitait à ses pieds. Les gens du peuple et beaucoup de gens de cour accouraient journellement à Chalcédoine pour le voir ; ils admiraient sa robuste stature, sa parole éloquente, et ils revenaient joyeux, dit l'historien Nicétas, « comme s'ils avaient visité les îles fortunées, et s'étaient assis à la table du soleil ».

Malgré tant d'avantages réunis aux mains des insurgés, un ministre énergique se fût défendu. Le protosébaste Alexis avait de l'argent, le fidèle et solide appui des Latins; il pouvait résister. Au lieu de cela, il s'abandonna, se laissa arrêter dans son palais, livrer à Andronic qui lui fit crever les yeux. Pourtant rien n'était fait encore, et Andronic le sentait bien, tant que les régiments de mercenaires latins et les colonies occidentales occupaient la capitale. Pour s'en défaire, on exploita les vieilles rancunes nationalistes. On répandit le bruit, facilement accueilli, que les étrangers songeaient à tomber sur les Grecs, et sous ce prétexte on lâcha sur eux toute la canaille de Constantinople. Le quartier latin fut pris d'assaut, une multitude furieuse pilla, brûla tout. Les femmes, les enfants, les vieillards, les malades des hôpitaux même furent massacrés. En un jour le fanatisme national des Byzantins assouvit cent années de haines accumulées. Les rares Latins qui échappèrent s'enfuirent précipitamment : Andronic pouvait maintenant rentrer sans danger dans la capitale. Il y apparut au milieu de l'enthousiasme universel, salué par tous comme le sauveur et le libérateur de l'empire, comme « la lampe brillant dans les ténèbres, comme l'astre radieux ». Seuls, quelques hommes avisés comprirent

tout ce qui se dissimulait sous les protestations d'affection qu'il multipliait à l'égard du basileus Alexis : le patriarche Théodose fut de ce nombre. Comme Andronic s'attristait devant lui d'être tout seul à veiller sur le sort du petit prince, de n'avoir pour l'aider dans sa lourde tâche nul collaborateur, nul appui, le prélat, sur un ton ambigu qui ne manquait point de quelque courage, répondit que, du jour où Andronic était entré dans Constantinople et avait pris en main le pouvoir, il avait sans hésiter tenu pour mort le jeune empereur.

Le patriarche Théodose avait raison. L'ambition s'était réveillée dans l'âme du Comnène : il allait, pour la satisfaire, se montrer capable de tout.

Avant même de rentrer dans la capitale, il avait pris une mesure significative. Par son ordre, la régente et son fils avaient été éloignés du palais et transférés, presque comme des prisonniers, dans la villa impériale du Philopation. Andronic alla les y voir, et ici encore son attitude fut assez inquiétante. Il témoigna à la vérité de grands respects au jeune empereur, mais il salua à peine l'impératrice, et dit très haut qu'il s'étonnait de la trouver là. Il alla ensuite aux Saints-Apôtres visiter le tombeau de son cousin Manuel ; en bon comédien, il pleura abondamment devant le sarcophage et édifia par sa feinte douleur tous les assistants. Après quoi il pria tout le monde de s'écarter, pour le laisser causer seul un instant avec le mort. Et les mauvais plaisants, très amusés de ce tête à tête, mettaient dans la bouche d'Andronic les paroles que voici : « Je te tiens maintenant, toi qui m'as persécuté et fait errer par le monde entier ;

la lourde pierre que voici t'enferme en une prison éternelle, et de ton profond sommeil, seule la trompette du Jugement dernier te réveillera. Et moi je vais me venger sur ta race et je ferai payer aux tiens tout le mal que tu m'as fait. »

Les mauvais plaisants ne se trompaient guère. Les uns après les autres, tous les parents de Manuel allaient disparaître, victimes de la terrible ambition d'Andronic. En fait, maître de tout, déjà il administrait l'empire en véritable souverain ; ses adversaires politiques, surtout les chefs des grandes familles aristocratiques, étaient impitoyablement écartés ou frappés ; dans toutes les places il installait ses créatures. Mais, pour qu'il devînt vraiment empereur, il lui fallait supprimer en outre les trois personnes qui le séparaient du trône, c'est-à-dire la veuve et les enfants de Manuel. La fille aînée disparut la première ; elle mourut subitement, avec son mari le césar Renier, et nul ne douta qu'ils n'eussent été empoisonnés. Pour perdre l'impératrice régente, Andronie usa de plus de détours. Il la détestait, on le sait, de longue date ; il se complut à raffiner sa vengeance. Il commença par se plaindre d'elle violemment, prétextant qu'elle lui faisait une sourde opposition, nuisible aux intérêts de l'État, et il déclara que, si on n'écartait pas des affaires cette femme dangereuse, c'est lui qui quitterait le pouvoir, dont il ne se souciait pas de partager les responsabilités. Par ces déclamations il souleva sans grande peine la populace, fort excitée déjà contre l'étrangère, et en de tumultueuses manifestations la multitude alla sommer le patriarche d'user de son autorité pour éloigner du palais la souveraine. Le terrain était préparé : malgré la résistance de quelques

honnêtes gens, on machina contre l'infortunée Marie d'Antioche la plus atroce des comédies judiciaires. Andronic l'accusa formellement de pactiser avec l'étranger; sur ce grief, elle fut arrêtée, jetée en prison, abandonnée aux insultes et aux mauvais traitements de ses geôliers. Ce n'était pas assez. On la traduisit devant un tribunal, qui prononça contre elle la peine de mort. Le jeune Alexis ratifia la sentence, apposant sur l'arrêt qui condamnait sa mère sa signature à l'encre rouge, « comme une goutte de sang ». Marie d'Antioche fut étranglée dans son cachot : elle avait à peine trente-cinq ans. La haine d'Andronic ne se contenta pas de cet assassinat juridique; elle s'acharna jusque sur les images qui représentaient la malheureuse princesse. Il les fit détruire ou mutiler, de crainte que le souvenir de sa radieuse beauté n'éveillât trop de compassion pour sa tragique destinée.

« Le jardin impérial, comme dit Nicétas, se dépouillait de ses arbres. » Bientôt, en septembre 1183, un grand conseil de la couronne, bien stylé au préalable, émit l'avis qu'il serait utile et convenable d'associer officiellement Andronic au trône. Quand cette décision fut connue, ce fut une joie folle dans la capitale. Le peuple, comme saisi de délire à la nouvelle de l'élévation prochaine de son favori, dansait dans les rues, chantait, battait des mains. Le palais des Blachernes fut envahi, et, devant l'émeute menaçante, le jeune empereur céda. Mais alors se passa une scène curieuse et inattendue. Andronic, qui avait tout préparé, feignait d'hésiter et refusait le pouvoir. Il fallut l'asseoir de force sur le trône, lui mettre presque malgré lui la mitre rouge sur la tête, lui passer la robe

impériale. Finalement il consentit à s'incliner devant la volonté populaire, et, peu de jours après, quand on le couronna dans Sainte-Sophie, il entendit sans déplaisir son nom figurer avant celui d'Alexis dans les acclamations officielles. « Alors, dit un chroniqueur, pour la première fois il apparut joyeux; son dur regard s'adoucit et il promit que, lui empereur, les choses allaient s'améliorer. » Écarter son faible associé fut pour lui l'affaire d'un moment. Il avait juré solennellement, au pied des saints autels, qu'il n'acceptait le pouvoir que pour aider son neveu Alexis. Moins d'un mois plus tard, à son instigation, le sénat décidait qu'il ne fallait qu'un chef unique à la tête de la monarchie, et qu'il convenait en conséquence de déposer Alexis. Quelques jours plus tard, en novembre 1183, le jeune prince était étranglé dans son appartement. On vint jeter son cadavre aux genoux d'Andronic; il le repoussa d'un coup de pied, avec une insulte : « Ton père était un parjure, ta mère une femme perdue », et il ordonna qu'on jetât le corps au Bosphore. Après quoi, avec un beau mépris de l'opinion publique, il épousa la fiancée du mort, Anne de France, la fille de Louis VII, qui n'avait pas onze ans, et il se fit relever en bonne forme par un clergé docile du serment de fidélité qu'il avait prêté jadis à Manuel. A l'âge de soixante-trois ans, Andronic Comnène devenait empereur de Byzance.

VI

Il faut avouer que, par ses hautes qualités, il se montra digne du trône qu'il usurpait. « S'il avait été moins cruel, écrit un contemporain, il n'eût pas été le

moindre des empereurs de la dynastie des Comnènes, ou mieux il eût été égal aux plus grands. » Il apportait dans sa haute situation un sentiment très vif de ses devoirs. « Il n'est rien, disait-il, qu'un prince ne puisse corriger, aucun mal dont le remède soit au-dessus de ses forces. » Résolument il se mit en tête de rétablir l'ordre dans l'État. Les sujets étaient écrasés par les fonctionnaires, molestés par les grands seigneurs féodaux : vigoureusement il les protégea contre leurs oppresseurs. L'administration fut réformée. Les gouverneurs des provinces, bien choisis, convenablement appointés, n'eurent plus à acheter leurs charges et à pressurer leurs administrés pour rentrer dans leur argent. Les collecteurs d'impôts furent attentivement surveillés; une bonne et prompte justice fut assurée à tous, même contre les plus puissants. Les chefs de l'aristocratie enfin, adversaires ordinaires de l'absolutisme impérial, furent frappés avec une particulière rigueur. En ces matières, en effet, Andronic, qui raillait si volontiers les choses les plus graves, cessait de plaisanter. Autoritaire, dur, impérieux, il entendait être obéi aveuglément. « Ce que je dis, affirmait-il un jour à son entourage, ce ne sont pas des paroles en l'air. Si dans le temps voulu mes ordres ne sont pas exécutés, craignez ma colère : lourde, implacable, elle s'abattra sur ceux qui agiront contre mes volontés et ne suivront point en tout mes instructions impériales. » Il disait encore : « Ce n'est point pour rien qu'un empereur porte l'épée » ; et nettement il déclarait à ses fonctionnaires : « Il faut choisir : ou cesser d'être injuste, ou cesser de vivre ».

Sous cette main vigoureuse, l'ordre se rétablit, la prospérité reparut. Les provinces désertes se repeu-

plèrent, l'agriculture refleurit. « Selon la parole du prophète, écrit l'historien Nicétas, chacun se reposait à l'ombre de ses arbres, et ayant rentré les fruits de sa vigne et engrangé les produits de sa terre, soupait joyeusement et dormait en paix, n'ayant plus à redouter la menace des agents du fisc ni à se troubler l'esprit à la pensée du collecteur d'impôts exigeant et avide, mais n'ayant qu'à rendre à César ce qui est à César. Et ainsi beaucoup de gens, que la misère publique avait presque réduits au néant, comme si la trompette de l'archange sonnait à leurs oreilles, secouaient leur longue torpeur et renaissaient à une vie nouvelle. »

Ce n'est pas tout. En plein XIIe siècle, ce souverain si cruel par ailleurs supprima l'odieux droit d'épave. Ce prince avisé sut encourager les travaux publics, et veilla à ce que sa capitale fût largement approvisionnée de l'eau nécessaire. Enfin cet empereur intelligent protégea les lettres et les arts. Il s'intéressait aux écrivains, il avait surtout du goût pour les juristes, parmi lesquels il songeait sans doute à recruter les meilleurs de ses fonctionnaires. Il aimait les bâtiments enfin. Il fit décorer magnifiquement l'église des Quarante-Martyrs et, dans l'un des édifices qu'il construisit, il fit représenter en une suite de fresques, qui devaient être singulièrement intéressantes, les épisodes principaux de ses aventures passées. Et si l'on songe que tout cela fut accompli en moins de deux années, il faut reconnaître qu'Andronic était capable de rendre à l'empire ébranlé son éclat et sa puissance, s'il avait eu plus de temps à sa disposition, plus d'esprit de suite aussi et moins de vices.

Malheureusement, en montant sur le trône, Andronic avait gardé toutes les passions, toutes les faiblesses, toutes les tares qui avaient, durant toute sa vie, terni ses plus éminentes qualités. Il avait, à force de ténacité et de crimes, réalisé son rêve ambitieux : il tenait le pouvoir. Rien ne lui avait coûté pour le conquérir : rien ne lui coûta non plus pour le conserver. Et comme, presque au lendemain de son avènement, il se heurta à une opposition formidable des grandes familles aristocratiques, comme, à peine empereur, il vit le parti féodal nouer d'incessants complots contre lui et susciter même une insurrection ouverte en Bithynie, la crainte qu'il eut d'être renversé le rendit épouvantablement cruel. Comme Tibère, à qui il ressemble et qui fut lui aussi un bon empereur pour les provinces, il fut terrible pour les gens de haute race qui tentèrent de lutter contre lui. Quiconque résista, quiconque conspira, fut abattu sans miséricorde, et ses plus proches parents mêmes ne furent pas épargnés. Sa cruauté naturelle s'était, dit-on, développée encore par les longs séjours qu'il avait faits chez les peuples barbares : elle se donna carrière atrocement.

Un régime d'espionnage, de délation, de terreur, sévit sur la capitale et sur l'empire. Les familles les plus illustres de l'aristocratie byzantine, les Comnènes, les Anges, les Cantacuzènes, les Contostéphanes, furent frappées à la tête impitoyablement. Dans ses exécutions, dans ses vengeances, Andronic apportait d'ailleurs des raffinements de cruauté inouïs. Pour dompter la révolte de Bithynie, il noya Brousse et Nicée dans le sang. « Il laissa, dit un contemporain, les vignes du pays de Brousse chargées, en guise de raisins, de cadavres de pendus, et il défendit qu'on leur donnât

la sépulture, voulant que, desséchés par le soleil, balancés au gré des vents, ils fussent comme ces épouvantails qu'on suspend dans les vergers pour faire peur aux oiseaux. » Les bûchers flambèrent dans l'Hippodrome, et, pour terrifier ses ennemis, l'imagination d'Andronic rêvait des supplices plus épouvantables encore : comme le jour où, pour punir un malheureux dont le seul crime était d'avoir mal parlé de l'empereur, il songea à le faire embrocher sur une longue tige de fer et rôtir à petit feu et à faire servir ensuite ce plat d'un nouveau genre sur la table de la propre femme de l'infortuné. Ses familiers, ses parents eux-mêmes n'étaient point à l'abri de sa sombre défiance : son gendre et sa fille tombèrent en disgrâce pour avoir inquiété son jaloux absolutisme. Aussi, dans l'universelle épouvante, chacun tremblait pour sa tête : toute tranquillité avait disparu. Et Andronic, grisé par ses forfaits, déclarait maintenant qu'il avait perdu sa journée, lorsqu'il n'avait point fait exécuter ou aveugler quelque grand seigneur, ou du moins terrorisé quelqu'un de ses ennemis par son formidable regard de Titan. Justicier sans merci, inflexible adversaire de la turbulente féodalité dont il sentait le danger pour l'empire, exaspéré encore par les résistances, sourdes ou déclarées, qu'il trouvait autour de lui, Andronic joyeusement marchait dans le sang

Avec l'ambition et les terribles effets qu'elle entraînait, Andronic avait gardé son autre passion maîtresse : les femmes. Quoiqu'il fût chauve maintenant sur le haut du front et que ses tempes eussent blanchi, il avait toujours l'air jeune; toujours bien portant, souple et robuste, il conservait toujours sa mine fière et sa prestance héroïque. Il ne désarmait donc point.

Il vivait volontiers dans la société des courtisanes et des joueuses de flûte, et en leur compagnie il allait fréquemment faire à la campagne des parties fines, qui scandalisaient fort les honnêtes gens de Constantinople. « Comme un coq à la tête de ses poules ou un bouc suivi de ses chèvres, ou encore comme Dionysos avec son cortège de Thyades, de Ménades et de Bacchantes, il emmenait avec lui ses maîtresses. » Et tandis que ses plus intimes familiers ne parvenaient qu'à grand'peine à le voir, pour ses belles amies au contraire il était, lui si défiant d'habitude, toujours aimable, toujours accessible, toujours souriant. C'est qu'aussi bien, à soixante-trois ans sonnés, il aimait encore l'amour, comme il l'avait aimé toute sa vie. Toujours vigoureux, il se flattait de renouveler les exploits amoureux d'Hercule, et il faut lire dans le grec de Nicétas par quels moyens il parvenait à égaler les prouesses héroïques du demi-dieu antique. Il entretenait une maîtresse en titre, la joueuse de flûte Maraptica, une jolie femme dont il était très fier; il se permettait en outre, à la cour et à la ville, un nombre fort honorable de passades. Et comme il avait toujours l'esprit caustique et railleur, il avait trouvé fort drôle de faire accrocher sous les portiques du Forum les cornes des plus beaux cerfs qu'il avait tués à la chasse, « en apparence, dit Nicétas, comme un trophée de ses exploits, en réalité pour se moquer des bons bourgeois de sa capitale et faire allusion aux aventures de leurs femmes ».

Ainsi Andronic exaspérait par sa cruauté et scandalisait par ses vices. Ses ennemis lançaient contre lui les plus épouvantables injures. Boucher, chien altéré de sang, vieillard usé, fléau de l'humanité, débauché,

Priape, tels étaient les noms ordinaires dont on le désignait. Andronic laissait dire, sûr de lui, fermement persuadé qu'il vivrait très vieux et qu'il mourrait tranquillement dans son lit.

VII

En quoi il se trompait.

Au mois d'août 1185, la flotte normande, envoyée par le roi Guillaume de Sicile pour venger le massacre de 1182, s'emparait de Thessalonique, et l'armée de terre marchait sur Constantinople. Andronic, en bon empereur, prit d'abord contre les envahisseurs les mesures militaires que comportait la situation; les murs de la capitale furent mis en état de défense, la flotte réparée et reconstituée; en même temps, par d'habiles discours, le prince s'efforçait de calmer les inquiétudes de la population. Mais, comme jadis en Cilicie, il se lassa vite de cette application, et laissant aller négligemment les choses, il se contenta de philosopher ingénieusement sur les événements qui s'accomplissaient. Cette apparente indifférence provoqua à Constantinople un très vif mécontentement; le peuple lui-même, qui avait jusqu'alors adoré aveuglément son favori, commençait, sous le coup de la peur, à se détacher de lui et à parler librement. On se mit à dire que les victoires normandes étaient peut-être bien le châtiment des crimes d'Andronic, la preuve visible que Dieu avait retiré sa main de lui; on s'avisa que la mort du tyran serait le meilleur remède aux maux qui éprouvaient l'empire.

Justement inquiet de ce revirement de l'opinion,

l'empereur redoubla de rigueurs. Des arrestations nombreuses furent ordonnées ; les prisons regorgèrent de prétendus coupables; et, pour garantir la fidélité de ceux qu'on laissa libres, on les obligea, comme des suspects, à trouver des cautions parmi leurs amis. En même temps le basileus multipliait les précautions pour sa sûreté; il s'entourait de gardes, il se faisait escorter d'un chien formidable, capable de lutter contre un lion et de terrasser un cheval avec son cavalier, et la nuit, ce terrible animal veillait à la porte de la chambre impériale et, au moindre bruit, aboyait férocement. Mais, tout en sentant croître autour de lui le péril, Andronic sentait croître aussi dans son âme une énergie farouche à se défendre. « Par ces cheveux blancs que voilà, déclarait-il, les ennemis d'Andronic n'auront pas lieu de se réjouir. Si le destin veut qu'Andronic descende dans l'Hadès, c'est eux qui passeront devant et lui ouvriront la route. Andronic ne marchera qu'après. » Se souvenant, à cette heure décisive, de l'appui qu'il avait trouvé jadis dans le nationalisme byzantin, de nouveau il eut l'idée de ranimer ce feu toujours mal éteint. Il fit répandre le bruit que les succès normands n'étaient dus qu'aux agissements des traîtres vendus à l'étranger et il songea, à la faveur de ce prétexte, à proscrire en masse tous ceux qui le combattaient, les prisonniers qu'il détenait dans ses cachots, leurs parents, leurs amis mêmes qui lui semblaient hostiles à sa politique. On prépara, dit-on, les listes des victimes destinées à cette fournée colossale, et il fallut l'opposition violente du propre fils d'Andronic, Manuel, pour faire renoncer l'empereur à la prodigieuse exécution qu'il rêvait.

Malgré tout, malgré sa confiance en lui-même, Andronic sentait son pouvoir ébranlé. Anxieusement il consultait les devins, observait les présages, s'inquiétait des larmes qui s'échappaient d'une image de l'apôtre Paul, pour qui il avait un culte spécial et en qui il voyait son protecteur particulier. Puis, brusquement, il reprenait courage. Il commit même l'imprudence, tant il croyait de nouveau son autorité affermie, de quitter la capitale frémissante pour aller avec sa femme et sa maîtresse passer quelques jours dans une de ses maisons de campagne. L'excès de zèle d'un de ses familiers allait, pendant son absence, précipiter la crise qui menaçait.

Parmi les grands personnages qu'Andronic avait placés sous la surveillance de sa police, un des plus illustres était Isaac Ange. C'était un homme d'esprit médiocre, de caractère mou, de volonté nulle : c'est pourquoi, malgré les rebellions où il avait pris part, le basileus l'avait laissé vivre, se contentant de l'interner dans son palais. Inquiet de l'agitation de la capitale, le ministre de la police, Hagiochristophorite, crut bien faire d'arrêter ce chef possible d'une sédition populaire. Mais la peur donna du cœur à Isaac; il se défendit; ayant abattu d'un grand coup d'épée le principal de ses adversaires, il sauta sur un cheval, et, au galop, tenant encore en main son glaive ensanglanté, il courut se réfugier dans l'inviolable asile de Sainte-Sophie. A la nouvelle de l'attentat, le peuple ameuté s'agite et, tous ceux qui craignaient pour leur vie s'associant à la révolte commençante, l'insurrection, en l'absence d'Andronic et dans le désarroi des ministres, gagne rapidement du terrain. Une foule énorme se rassemble autour de Sainte-Sophie; toute

la nuit la multitude monte la garde autour de la basilique, pour empêcher qu'on en arrache le fugitif. Au matin, on proposa de faire d'Isaac un empereur.

Andronic averti revenait à ce moment en toute hâte. Mais il était trop tard; la révolte devenait une révolution. La populace maintenant forçait les prisons, mettait en liberté les chefs de l'opposition, et, sous leur direction, s'organisait et s'armait. Isaac Ange, bien malgré lui, était proclamé basileus, et ramené dans Sainte-Sophie, il y recevait la couronne des mains du patriarche. Enfin la multitude s'apprêtait à donner l'assaut au palais. Toujours courageux, toujours indomptable, Andronic tenta de résister. Résolument il fit tirer sur le peuple, et lui-même, du haut des créneaux, lança les premiers javelots. Mais ni ce déploiement de force, ni les belles paroles par lesquelles il essaya ensuite d'apaiser la foule menaçante, n'eurent de succès. Sous les coups des assaillants, les portes de la résidence impériale cédèrent. Il ne restait à l'empereur d'autre parti que la fuite.

Quittant en hâte son costume impérial, jetant ses brodequins de pourpre, et jusqu'à la croix que depuis des années il portait au cou comme un gage de la protection divine, la tête coiffée d'un bonnet pointu à la mode barbare, Andronic s'échappa et, pendant que la canaille en liesse mettait le palais au pillage, en hâte, avec sa femme et sa maîtresse, il gagna un petit port de mer à l'extrémité orientale du Bosphore. Toujours impérieux et fier, jusque dans sa détresse, il exigea et obtint qu'on lui donnât un navire, avec lequel il pensait fuir en Russie. Mais un de ces brusques coups de vent, si fréquents dans la mer Noire, le rejeta au rivage; il s'y heurta aux émissaires lancés à sa pour-

suite. On l'arrêta, on le chargea de chaînes « Mais alors même, dit Nicétas, il demeurait le subtil et ingénieux Andronic. » L'incomparable comédien qu'il était joua ici son dernier rôle. « Il commença, raconte l'historien, une lamentable et pathétique complainte, pinçant en musicien habile toutes les cordes de l'instrument. Il rappelait de quelle race illustre il était né, de quelle famille supérieure à toutes les autres, et combien jadis la fortune lui avait été favorable, et combien sa vie passée, même quand il errait par le monde sans foyer, avait été digne d'être vécue, et combien le malheur qui l'accablait aujourd'hui méritait d'exciter la pitié. Et les deux femmes qui l'accompagnaient reprenaient la complainte et la rendaient plus lamentable encore. Il donnait le ton; elles faisaient les répons et continuaient sa chanson. » Ce fut en vain. Pour la première fois de sa vie peut-être, l'éloquence d'Andronic ne fut point entendue, son habileté resta inefficace. On le ramena à Constantinople : il allait y mourir.

Par sa tragique horreur, la mort d'Andronic fut digne de sa vie. Il faut lire dans l'histoire de Nicétas le récit de ce dernier acte du drame, l'une des pages les plus atroces et les plus émouvantes qui se rencontrent dans les annales de Byzance. On commença par conduire l'empereur déchu, tout chargé de chaînes, devant son heureux rival Isaac l'Ange, et pendant plusieurs heures on l'abandonna à toutes les insultes de la populace; on lui brisa les dents, on lui arracha la barbe et les cheveux, et les femmes en particulier s'acharnaient à coups de poing sur le misérable, pour venger les cruautés qu'il avait ordonnées jadis contre leurs proches. Après quoi, on

lui trancha la main droite, et on le jeta dans un cachot, où on le laissa plusieurs jours sans soins, sans nourriture, et sans une goutte d'eau même. Ce n'était que le début de sa longue agonie. Quelques jours plus tard on le reprit, on lui creva un œil, et, la tête nue sous le grand soleil, à peine couvert d'une tunique en haillons, on le promena, assis sur un chameau galeux, à travers les rues de la capitale. Ce spectacle lamentable, « qui aurait dû tirer des flots de larmes de tout œil humain », ne toucha point l'atroce plèbe de Constantinople. Tout ce que contenaient de brutal et de vil les bas-fonds de la grande cité, corroyeurs, charcutiers, marchands du bazar, clients des cabarets louches, oubliant de quelles acclamations ils avaient naguère, comme un sauveur, salué Andronic, vint aider au supplice du malheureux. « Les uns lui donnaient des coups de bâton sur la tête, d'autres lui mettaient du fumier sous les narines; ceux-ci, à l'aide d'éponges, lui versaient des excréments sur la face; ceux-là insultaient de propos obscènes sa mère et ses parents. Il y en avait qui avec des broches lui tâtaient les côtes; d'autres lui jetaient des pierres; et une courtisane, ayant pris dans une cuisine un vase plein d'eau bouillante, lui en lança le contenu au visage. » Finalement, parmi les huées et les rires, l'épouvantable cortège atteignit l'Hippodrome. On tire alors le misérable à bas de sa monture, on l'attache par les pieds, la tête en bas, à un linteau placé sur deux colonnes, et l'horrible fête recommence. Stoïquement Andronic subissait tout sans une plainte; parfois seulement quelques mots s'échappaient de ses lèvres : « Seigneur, ayez pitié de moi », et encore : « Pourquoi vous acharnez-vous

sur un roseau brisé? » Mais la foule en délire n'entendait rien. Maintenant on lui déchirait sa tunique, et des hommes s'amusaient à d'obscènes attouchements. Un spectateur, lui entrant son épée dans la bouche, la poussait d'un grand effort jusqu'au fond des entrailles. Quelques Latins, se souvenant du massacre ordonné jadis contre leurs compatriotes, se divertissaient à essayer sur le moribond le tranchant de leurs glaives et à voir qui frapperait les plus beaux coups. Il mourut enfin, et la populace, observant qu'en une convulsion dernière il avait porté à sa bouche son poing droit récemment coupé, ne manqua pas de remarquer ironiquement que jusqu'à son dernier souffle Andronic avait eu soif de sang humain.

Dans sa stupide fureur, le peuple s'acharna même sur les images de l'infortuné souverain, et à son cadavre mutilé, abandonné d'abord, comme une charogne, sous une voûte du cirque, à peine fit-on après plusieurs jours l'aumône d'une misérable sépulture.

Ainsi mourut, au mois de septembre de l'année 1185, à l'âge de soixante-cinq ans, l'empereur Andronic Comnène, après avoir rempli tout le XIIe siècle du bruit de ses aventures, de l'éclat de ses hautes qualités, et du scandale de ses vices. Sa vie, fantastique comme un roman, est une des plus pittoresques qui se rencontre dans l'histoire de Byzance. Par ses coups de tête et ses coups d'épée, par ses évasions et ses amours, par ses disgrâces et ses retours de fortune, cet aventurier prodigieux, vrai type de « surhomme », séduit encore la postérité comme il séduisit ses contemporains. Mais sa puissante figure

offre autre chose encore qu'un intérêt anecdotique : elle est singulièrement caractéristique et représentative. Dans la vie de ce prince génial et corrompu, tyran abominable et homme d'État supérieur, qui aurait pu sauver l'empire et ne fit que précipiter sa ruine, se trouvent ramassés, en effet, comme en un raccourci grandiose, tous les traits essentiels, tous les contrastes de cette société byzantine, si étrangement mêlée de bien et de mal, cruelle, atroce, décadente, mais capable aussi de grandeur, d'énergie et d'effort, et qui, durant tant de siècles, à toutes les heures troubles de son histoire, a su toujours trouver en elle-même les ressources nécessaires pour vivre et pour durer, non sans gloire.

CHAPITRE V

UN POÈTE DE COUR AU SIÈCLE DES COMNÈNES

Vers la première moitié du XIIe siècle, vivait à Constantinople un pauvre diable d'homme de lettres, qui se nommait Théodore Prodrome. Lui même s'appelait volontiers « Ptochoprodrome », c'est-à-dire le pauvre Prodrome : et, en effet, il se rencontra rarement littérateur plus besogneux, plus famélique, plus quémandeur. Il a passé sa vie entière à chercher des protecteurs puissants, à solliciter l'empereur, les princes et les princesses, les grands seigneurs et les grands dignitaires, à gémir, afin de les attendrir, sur sa pauvreté, sur ses malheurs, sur sa santé, sur sa vieillesse, à leur demander pour prix de ses compliments, de ses épithalames, de ses condoléances, de l'argent, des places, ou du moins un lit à l'hôpital. Mendiant et vaniteux tout ensemble, très fier de sa famille, de son éducation, de son talent, et capable avec cela de toutes les platitudes, il offre un type curieux de ce qu'était l'homme de lettres à Byzance, en ce siècle des Comnènes qui se piquait d'aimer et de protéger les écrivains.

I

Les manuscrits nous ont conservé, sous le nom de Théodore Prodrome, une quantité considérable d'ouvrages fort divers, qui sans doute ne sont point tous de lui : et ce n'est qu'en ces dernières années qu'une critique plus attentive a entrepris de débrouiller un peu et de classer cet amas de textes, dont beaucoup sont encore inédits. Sans entrer ici dans le vif d'une question qui est encore loin d'être pleinement résolue, je me contenterai de rappeler que les travaux les plus récents sur la matière semblent prouver qu'il exista au moins deux Prodromes : l'un, dont la vie paraît se placer entre 1096 et 1152, dont le père était un homme instruit et bien né, dont l'oncle Christos parvint à la haute dignité d'archevêque de Kief à la fin du XIe siècle, et en l'honneur duquel Nicétas Eugenianos composa une oraison funèbre, où se trouvent quelques détails assez précis sur la vie du personnage; l'autre, dont les nombreuses œuvres poétiques sont renfermées surtout dans un célèbre manuscrit de la Bibliothèque Marcienne de Venise, et qui paraît avoir vécu au moins jusqu'en l'année 1166. Il faut avouer que, par bien des côtés, le second ressemble au premier comme un frère; tous deux ont passé leur vie à solliciter les grands, à gémir sur leurs maladies et leur misère, tous deux ont fini leur existence dans l'hôpital où leur persévérance avait fini par obtenir un asile. Et comme le poète anonyme du manuscrit de Venise semble bien, d'après le titre d'une des ses poésies, avoir porté le nom de Prodrome, on serait tenté sans doute — et on l'a fait longtemps — de con-

fondre en un seul deux personnages qui ont eu souvent les mêmes protecteurs et qui menèrent presque toujours une existence semblable — si nous ne savions d'une part que l'un mourut relativement jeune, au lieu que l'autre se plaint sans cesse du poids de la vieillesse, si le second surtout, celui du manuscrit de la Marcienne, n'avait, dans un poème composé sans doute en 1153, nommé son « ami et précurseur » Prodrome, « l'écrivain illustre et vanté, l'hirondelle harmonieuse, la langue si éloquente », comme étant mort au moment où lui-même adressait ces vers à l'empereur Manuel. Entre ces deux homonymes, qui peut-être furent parents, comment faut-il partager l'énorme bagage littéraire qui nous est conservé sous leur nom? Auquel des deux faut-il faire honneur de ces curieux poèmes en grec vulgaire, dont nous parlerons plus loin, et dont on a jugé parfois, à tort selon moi, qu'ils n'appartiennent ni à l'un ni à l'autre? Ce sont là des problèmes d'érudition pure, qu'il n'y a point lieu d'examiner ici. Pour l'objet que se propose cette étude, à savoir de montrer ce qu'était un poète de cour au siècle des Comnènes et d'examiner la nature des relations qu'il entretenait avec ses puissants protecteurs, il sera légitime sans doute de puiser également des informations dans les œuvres de deux hommes qui furent à peu près contemporains et qui connurent des destinées presque pareilles — étant bien entendu que l'on n'ignore point l'état actuel de la question, que l'on admet volontiers la distinction des deux Prodromes, et qu'il s'agit ici seulement de peindre un type général, qui fut fréquent au XIIe siècle[1].

1. Sur les questions très délicates qui sont ici indiquées, on

II

Malgré la renaissance littéraire qui marqua l'époque des Comnènes, les lettres en ce temps ne nourrissaient guère leur homme. On affectait le plus grand respect pour la littérature : mais les lettrés mendiaient. Sans doute, en certains rares jours de fierté, Prodrome, malgré sa misère, se félicitait qu'il en fût ainsi et que la pauvreté toujours accompagne le talent; il se réjouissait que la Providence ne lui eût point départi « ces tas d'or qui corrompent l'esprit philosophique », et il déclarait, avec un beau détachement des biens de ce monde : « S'il n'est pas possible d'être à la fois philosophe et riche, j'aime mieux rester pauvre avec mes livres ». Mais ces accès d'orgueilleux stoïcisme duraient peu. Le plus souvent le poète observait avec une profonde tristesse que toujours « la pauvreté accompagne la science ». A ces moments-là il songeait à jeter ses livres par la fenêtre, à laisser là Aristote et Platon, Démocrite et Homère, à abandonner la rhétorique et la philosophie, toutes choses vaines pour lesquelles, au temps de sa jeunesse, il avait pris tant de peine inutile et qui ne lui avaient rapporté que misère. « Laisse là, écrivait-il alors, les livres, les discours, les soucis

pourra consulter le livre récent (en russe) de Papadimitriou, *Théodore Prodrome* (1906) (avec l'excellent compte-rendu qu'en a donné Kurtz dans la *Byzantinische Zeitschrift*, t. XIII, 1907) et l'article du même auteur dans le *Vizantijskii Vremennik*, t. X, 1902. Au tome IX de la même revue, le P. Petit a publié la monodie de Nicétas Eugenianos. Il est toujours utile de revenir au livre de C. Neumann, *Griech. Geschichtschreiber und Geschichtsquellen im XII. Jahrh.*, 1888.

rongeurs. Va-t-en au spectacle, chez les mimes, chez les faiseurs de tours. Voilà ce qu'estiment les hommes imbéciles, et non pas la science. » Alors, se rappelant les jours de son enfance, et la brillante éducation que sa famille lui avait fait donner bien inutilement, il adressait à un de ses protecteurs ces vers plaisamment mélancoliques : « Lorsque j'étais petit, mon vieux père me disait : « Mon enfant, apprend les lettres autant que tu pourras. Tu vois bien un tel, mon enfant? Il allait à pied, et maintenant il a un beau cheval et il se promène sur un mulet gras. Lorsqu'il étudiait, il n'avait pas de chaussures, et maintenant, tu vois, il porte des souliers à longue pointe. Lorsqu'il étudiait, il ne se peignait jamais, et aujourd'hui c'est un beau cavalier à la chevelure bien soignée. Lorsqu'il étudiait, jamais il ne vit la porte d'un bain, et maintenant il se baigne trois fois la semaine. Suis donc les conseils de ton vieux père, et consacre-toi tout entier à l'étude des lettres. » Et j'appris les lettres avec beaucoup de peine. Mais depuis que je suis devenu un ouvrier en littérature, je désire le pain et la mie du pain. J'insulte la littérature, et je dis avec larmes : « O Christ, maudites soient les lettres et maudit celui qui les cultive! Maudits soient le temps et le jour où l'on m'envoya à l'école pour apprendre les lettres et tâcher d'en vivre. » Si on eût alors fait de moi un ouvrier brodeur en or, un de ceux qui gagnent leur vie à confectionner des habits brodés, j'ouvrirais mon armoire et j'y trouverais en abondance du pain et du vin, du thon et des maquereaux, tandis que, quand je l'ouvre, j'ai beau regarder toutes les tablettes, je n'y vois que des sacs de papier pleins de papiers. J'ouvre mon

coffre pour y trouver un morceau de pain; j'y trouve un petit sac de papier. J'ouvre ma valise, je cherche ma bourse, je la tâte, pour voir si elle contient des écus, et elle est bourrée de papiers. Alors le cœur me manque, je tombe d'inanition. Et, dans l'excès de ma faim et de ma détresse, je préfère aux lettres et à la grammaire le métier de brodeur. » Et longtemps cela continue ainsi, et le poète regrette tour à tour de n'être point savetier ou tailleur, teinturier ou boulanger, marchand de petit-lait ou portefaix, tous métiers où l'on mange, au lieu qu'à lui chacun dit ironiquement : « Mange tes livres, mon brave homme! Que les lettres te nourrissent, pauvre diable[1]. »

Parfois, et plus sérieusement, il songeait — c'était vers 1140 — à quitter cette Byzance où clercs et laïques méprisaient également les choses de l'esprit, et où l'empereur ne payait pas à leur valeur les poèmes dont il l'accablait. Il pensait à accompagner dans la lointaine Trébizonde le métropolite Etienne Skylitzès, qui savait distinguer et protéger le talent indigent, et qui honorait le poète de son amitié. Puis, malgré tout ce qu'il endurait, il ne pouvait se résoudre à quitter la capitale, où il espérait toujours, un jour ou l'autre, obtenir la récompense souhaitée et la prébende qui le tirerait de peine. Et en attendant, pour vivre, il faisait toutes les besognes, fréquentant les antichambres des grands, où des domestiques à l'air rogue toisent et raillent les clients

1. J'ai emprunté pour ce passage, ainsi que je ferai pour plusieurs autres, la traduction qu'en a donnée Miller, *Poèmes vulgaires de Théodore Prodrome* (dans ses *Mélanges de philologie et d'épigraphie*).

mal mis et mal chaussés, assistant aux cérémonies, mariages, enterrements, pompes triomphales, pour y trouver la matière de quelque lucratif poème, flattant enfin à perdre haleine, attristant à la fois et piteux dans ses efforts pour amuser et pour faire rire. « C'est plongé dans les larmes, disait-il à un de ses protecteurs, dans les gémissements et les lamentations que j'écris des vers pétillants de gaîté et de bonne humeur. Si j'agis ainsi, ce n'est point pour mon plaisir. Màis, par la détresse où je suis tombé, par cette course à pied, longue et désespérée, qu'il me faut faire hélas ! pour aller au palais ou à l'église, je veux vous dire une bonne fois les choses telles qu'elles sont[1]. »

Ainsi végétait à Constantinople tout un prolétariat de lettres, composé de gens intelligents, instruits, distingués même, mais que la vie avait par ses rigueurs singulièrement abaissés, sans compter le vice qui, s'ajoutant à la misère, les avait parfois étrangement dévoyés et déclassés. « J'ai parfois un peu dévié de la ligne droite, » avoue l'un de ces écrivains. « J'avais, lit-on chez un autre, fleuri dans le jardin des saintes Écritures et tressé la couronne de roses des sciences diverses. Mais la brûlure de la misère et l'aiguillon de la douleur, les ravages à mille têtes de la boisson et la chimère de la chair, cette bête terrible entre toutes, m'ont honteusement transformé et fait perdre ma dignité d'homme. » Un troisième, mal marié à une femme acariâtre et querelleuse, était injurié, bafoué, mis à la porte, quand il rentrait à la maison un peu gris, et dans ses infortunes domestiques voyait

1. Trad. Miller.

surtout une plaisante matière à divertir l'un de ses protecteurs. C'est que, pour tous ces pauvres diables, la grande affaire était de vivre, et tout le reste leur était fort indifférent. « Je me soucie des affaires publiques, dit Tzetzès, autant que les geais de la royauté et les aigles des lois de Platon. » Un autre résume ainsi toute sa politique : « Un empereur doit faire du bien à ceux qui le sollicitent, consoler les affligés, avoir pitié des misérables » ; et il ajoute avec une impudeur candide : « Pourquoi se donner du mal qui ne rapporte rien, faire un travail qui ne soit qu'un travail? Si le solliciteur reste sans récompense, quel avantage y a-t-il à solliciter? A quoi bon écrire, si l'écrivain demeure inconnu, si l'œuvre reste ignorée de celui pour lequel l'auteur, dans l'espoir du gain, s'est appliqué et a pris de la peine? »

Théodore Prodrome pensait de même. Pour plaire, pour réussir, pour vivre, comme il faisait toutes les besognes mondaines, ainsi il faisait toutes les besognes littéraires. On lui attribue des romans en vers et des compositions burlesques, des satires et des poèmes astrologiques, des poésies religieuses et des essais philosophiques, des lettres et des oraisons funèbres, quantité de pièces de circonstance surtout sur les événements notables de la cour et de la ville, victoires et mariages, naissances et deuils, dans lesquelles toujours, par mille ingénieux détours, la main tendue apparaît. Il n'écrit pas seulement pour son compte : sa plume et sa verve sont au service de qui le paie, pour rédiger une supplique, un compliment ou une lamentation. Toujours à l'affût de l'occasion propice, ce poète n'est au vrai qu'un domestique de cour; et ses

pareils sont comme lui, plus à plaindre du reste qu'à blâmer, et trop heureux si, après bien des sollicitations, des traverses, des disgrâces, ils trouvent enfin, au bout de leur vie, une tranquille retraite dans quelque pieuse maison. Théodore Prodrome l'obtint vers 1144 dans l'asile de vieillards de Saint-Paul; le poète anonyme du manuscrit de Venise la rencontra vers 1156 au monastère de Saint-Georges des Manganes, après une aventureuse existence qui vaut d'être contée, car elle n'est point sans intérêt pour l'histoire de la société à l'époque des Comnènes.

III

Parmi les princesses byzantines de la première moitié du XII[e] siècle, il n'en est guère que Théodore Prodrome ou son homonyme du manuscrit de Venise n'aient accablées de leurs poèmes. Le premier a, à l'intention d'Irène Doukas, la veuve du grand Alexis Comnène, pleuré en prose et en vers la mort de son fils Andronic. Il a, à l'intention d'Anne Comnène, célébré en un pompeux épithalame le mariage de ses deux fils. Il a chanté Irène la Hongroise, qui fut la femme de Jean Comnène, et Irène l'Allemande, qui fut la première femme de Manuel. L'autre a loué toutes les belles personnes qui gravitaient dans l'entourage impérial, les nièces, les cousines du basileus. Mais, parmi ces illustres protectrices, il en est une surtout dont le nom et la famille reparaissent sans cesse dans le manuscrit de Venise, et dont le second Prodrome semble avoir été le poète attitré : c'est la sébastocratorissa Irène, belle-sœur de l'empereur Manuel.

Elle était femme du sébastocrator Andronic, le second fils du basileus Jean Comnène, et c'était, comme la plupart des grandes dames de ce temps, une personne fort instruite et qui avait le goût des lettres. Elle a été en relations avec quelques-uns des plus illustres écrivains de son temps. C'est à sa demande, et pour elle, que Constantin Manassès a écrit sa chronique versifiée, et dans le prologue de cet ouvrage l'auteur a célébré comme il convenait la princesse « très amie des lettres » (φιλολογωτάτη), toujours avide d'accroître l'étendue de ses connaissances, passionnée des livres, fervente admiratrice de l'éloquence, et qui consacrait à la science l'essentiel de sa vie. Il a vanté pareillement sa libéralité et les multiples cadeaux qui, ainsi qu'une rosée, venaient sans cesse reposer la fatigue des écrivains qui travaillaient pour elle : et il faut ajouter, car cela est rare à l'époque, qu'il a fait à sa protectrice ces compliments avec une sobriété et une discrétion que lui-même a pris soin de souligner : « Je m'arrête, écrit-il, de crainte que quelques-uns ne jugent mon discours par trop empreint de flatterie » : allusion évidente aux adulations incoercibles d'un Théodore Prodrome et de ses pareils, où se manifeste en même temps l'opinion un peu méprisante qu'avaient de ces poètes courtisans les hommes de leur temps.

Instruite et libérale, Irène avait autour d'elle tout un petit cercle de gens de lettres. Comme elle demandait à Manassès de lui apprendre l'histoire, ainsi elle chargeait Jean Tzetzès de commenter pour elle la Théogonie d'Hésiode et les poèmes d'Homère; et à son intention, comme jadis il avait fait pour l'impératrice Irène, l'érudit grammairien composait,

comme il disait, un nouveau « livre de femme », (γυναικεία βίβλος), en tête duquel il rappelait les bienfaits dont Irène avait comblé sa pauvreté et disait le plaisir qu'il éprouvait à travailler pour elle. Lui aussi, d'ailleurs, comme les autres hommes de lettres, se montrait fort empressé à solliciter, en prose et en vers, la bienveillance et les dons de sa protectrice, et il se plaignait parfois que les sécrétaires de la princesse ne missent point assez de zèle à remplir libéralement ses intentions et que leur mauvaise volonté le frustrât des fruits de son travail. De même Irène entretenait une correspondance fort curieuse avec un certain moine Jacques, qui paraît avoir été l'un de ses familiers; et dans ces lettres encore, à côté de l'histoire de ses disgrâces, on trouve la mention de ses goûts littéraires, de « sa langue attique », et de son amour pour les vers d'Homère, « ton cher Homère » (ὁ σὸς Ὅμηρος), comme s'exprime le correspondant de la princesse. Il est possible enfin que Théodore Prodrome ait travaillé pour elle, encore qu'il me paraisse douteux qu'on lui doive réellement attribuer tous les poèmes, adressés à la sébastocratorissa, qui sont conservés sous son nom. Mais, en tout cas, elle eut à son service pendant de longues années le poète du manuscrit de Venise, et les nombreuses pièces qu'il a dédiées à elle et aux siens jettent un jour curieux à la fois sur la vie de cette femme distinguée et sur l'existence de l'homme de lettres qui fut son courtisan et son serviteur fidèle.

Le poète avait, semble-t-il, fréquenté de bonne heure chez le sébastocrator Andronic. « Je vous ai appartenu, dit-il quelque part à sa protectrice, dès le sein de ma mère » Plus d'une fois il avait pris le prince

pour confident de ses infortunes, lui peignant la lamentable existence des pauvres gens comme lui, « qui pour tout héritage ont eu la pauvreté, qui ont beaucoup de dépenses et peu de revenus » ; et il avait essayé, en lui faisant le récit burlesque de sa détresse, de l'attendrir sur sa misère et d'obtenir une augmentation de la pension que lui servait Andronic. En même temps, il faisait de petits vers pour sa femme, destinés à accompagner les pieux cadeaux que celle-ci offrait aux églises; il dédiait à la princesse un poème astrologique, et dès ce moment il était de la maison. Aussi, lorsqu'en 1143, au cours de la campagne de Cilicie, le prince mourut de la fièvre à Attalia, laissant sa femme veuve avec cinq enfants, ce fut notre poète que la sébastocratorissa chargea de composer la longue lamentation, où Irène était censée exprimer son affliction, et dans laquelle, malgré un fastidieux verbiage, on sent passer parfois un accent de sincère douleur. Depuis ce moment il demeura durant de longues années fidèlement attaché à sa protectrice.

Le manuscrit de Venise renferme près de cinquante poèmes relatifs à elle et aux siens, et qui forment un total de près de 7000 vers. Ce sont tantôt de petits morceaux destinés à accompagner les offrandes, serviettes brodées d'or et de perles, voiles précieux, dessus de calice, que la piété d'Irène consacrait dans les églises; et il n'était point rare que ces brèves poésies fussent brodées sur l'étoffe des objets offerts par la princesse. Ce sont tantôt des vers composés à l'occasion des grandes fêtes qu'on célébrait dans la maison, poèmes d'assez longue haleine dont on faisait une lecture solennelle. Pour toutes les cir-

constances de la vie d'Irène, notre littérateur était toujours prêt à écrire une pièce appropriée, pour son anniversaire et pour le rétablissement de sa santé, pour le mariage de son fils Jean le protosébaste et protovestiaire, pour celui de sa fille Théodora avec le duc d'Autriche, pour celui de sa petite-fille Irène ; il célébrait pareillement les exploits de ses fils, les vertus de ses filles, les mérites de ses gendres et à tous il adressait de flatteuses poésies ; et de même, à l'occasion du veuvage de sa fille Eudocie, à propos de l'absence ou du retour de sa fille Théodora, au sujet du départ pour l'armée de son fils Alexis, il envoyait en vers à la princesse ses condoléances ou ses congratulations. Il l'admirait fort du reste et ne le lui cachait point. Quand il lui parlait, les mots les plus flatteurs se pressaient sous sa plume. Irène était pour lui « la sage, l'harmonieuse, la pensée vivante d'Athèna » ; il louait « son âme pleine de bienveillance, son âme miséricordieuse comme celle du Christ » ; il rappelait combien elle aimait à la fois le bien et les lettres (φιλάγαθος καὶ φιλολογωτάτη). Et ce n'étaient point là, semble-t-il, de vaines protestations de dévouement. Le poète s'est plus d'une fois fait l'interprète des tristesses et des plaintes de la sébastocratorissa, et il l'a fait parfois avec un courage qui n'est pas sans quelque mérite.

Après la perte de son mari, Irène avait vu brusquement sa situation changer à la cour. Un moment, lorsque la mort avait emporté Alexis, le fils aîné de l'empereur Jean Comnène, elle avait pu légitimement se flatter de l'espoir de monter sur le trône avec son époux, et ses amis semblent avoir volontiers salué en elle par avance la future impératrice. La fin pré-

maturée d'Andronic ruina ces espérances, et dès le début du nouveau règne, la sébastocratorissa paraît être tombée en disgrâce auprès de son beau-frère Manuel. Une première fois, vers 1144, sur une dénonciation calomnieuse, elle fut internée au grand palais et exilée ensuite aux îles des Princes ; ses biens furent confisqués, ses enfants éloignés d'elle, et elle se plaint même d'avoir été maltraitée par les geôliers chargés de la garder. Elle réussit pourtant à se justifier, et on la rendit aux siens. Une œuvre de son poète ordinaire a célébré en termes émus son retour dans sa maison et la reconnaissance éclatante de son innocence. Pourtant, à tort ou à raison, la princesse inquiétait. De nouveau, vers 1148, elle fut accusée, cette fois, de conspirer contre la vie de l'empereur, et, sans enquête, sans jugement, elle fut éloignée d'abord de la capitale et ensuite emprisonnée au palais des Blachernes ; en même temps on lui retirait tous les privilèges et le costume même attachés à son rang impérial, et tristement elle pouvait dire : « Dans ce palais où jadis j'ai connu la prospérité, où j'ai brillé comme une fleur, je languis maintenant captive, et quand je me souviens des honneurs d'autrefois, des joies et des plaisirs passés, ma douleur s'accroît et le poids de mon malheur se décuple ». Elle resta là plus de dix mois, après quoi on la transféra malade au monastère du Pantocrator. Ce n'est qu'assez longtemps après, vers 1151, qu'à la suite de sollicitations pressantes, grâce à l'intervention de son fils et de son gendre auprès de l'empereur, elle obtint enfin des lettres de grâce. Encore dut-elle quitter Constantinople et accompagner en Bulgarie son fils Jean, chargé sans doute du gouvernement de cette province.

Durant ces années douloureuses, notre poète s'est fait l'écho de ses plaintes, l'interprète de ses doléances et l'historien de ses malheurs. Dans une série de pièces, où elle-même est censée le plus souvent porter la parole, il lui a fait raconter interminablement les lamentables aventures de sa vie ; comment, depuis la mort de son mari adoré, toute espérance est morte pour elle, tout bonheur s'est évanoui, évidente allusion à l'espoir du trône caressé et perdu ; comment, à trois reprises, la rigueur de l'empereur s'est abattue sur elle, et comment, « telle qu'une cire au feu », elle a fondu au souffle de sa colère ; comment, au fond de l'abîme où elle est tombée, dans le sépulcre où, vivante, elle est ensevelie, elle n'attend, elle ne souhaite plus que la mort. « J'ai souffert, dit-elle quelque part, des maux variés et intolérables. Les sycophantes m'ont calomniée ; leur langue, comme une épée, m'a blessée, insultée, abattue. J'ai été éloignée, chassée ; je suis allée aux portes mêmes de l'Hadès. » Et ailleurs : « J'ai connu toutes les espèces de maux, toutes les sortes de tyrannie. J'ai subi la prison, j'ai subi l'exil ; j'ai supporté les outrages, la privation de mes enfants, le mépris de mes proches, les accusations de mes serviteurs, toutes les misères, toutes les dégradations ; j'ai vu la joie de mes ennemis. Et cependant je vis. » Sans cesse de nouveaux malheurs s'ajoutaient à sa disgrâce. Un mariage politique lui enlevait sa fille Théodora pour l'unir à celui que le poète appelle « la bête d'Occident ». « Et j'ai pleuré, disait Irène, ma fille comme si elle était morte. » Un ordre impérial lui enlevait son fils Alexis, le plus jeune de ses enfants, pour l'envoyer à l'armée. Sa fille Marie était loin d'elle, sa fille Eudocie était veuve et

allait bientôt se compromettre avec le bel Andronic Comnène. Et elle restait seule, malade, misérable, « nouvelle Hécube privée de ses enfants ».

Il y a assurément quelque part d'exagération dans ces plaintes. Ses fils et son gendre Jean Cantacuzène étaient fort bien vus de l'empereur Manuel : sa fille Marie fut autorisée à la visiter dans sa retraite du Pantocrator ; sa fille Théodora revenait d'Allemagne pour la voir. Pourtant il semble incontestable qu'elle-même fut assez durement traitée. Dans la requête, qu'au moment de son internement aux Blachernes son poète adressa en son nom à l'empereur Manuel, elle se plaint fort vivement, et avec des détails précis, des humiliations et des châtiments de toute sorte qui lui ont été infligés. Il y est question des geôliers du sexe masculin auxquels, contrairement à l'usage, on confia la princesse durant son premier exil ; il y est question même de coups (μάστιγες) qui lui auraient été donnés. Il y est question surtout de la façon absolument illégale dont on s'était comporté à l'égard de la sébastocratorissa ; et sur ce point, malgré les supplications dont sa missive est pleine, Irène ne peut s'empêcher de protester, non sans courage et sans fierté : « Je ne refuse point des juges, dit-elle, je ne fuis point le tribunal ; je n'ai pas peur de l'accusateur, ni du sycophante. Qu'il paraisse, je le demande, qu'il se tienne à la barre, qu'il parle et qu'il apporte la preuve de mon crime. » Au lieu de cela, elle a été condamnée sans enquête, sans jugement, sans avoir été confrontée avec son dénonciateur. « Pourquoi, écrit-elle à l'empereur, condamnes-tu un être humain sur un simple soupçon ? pourquoi punis-tu sur une simple dénonciation quelqu'un qui n'a pu se défendre ?

Pourquoi ne recherches-tu pas celui qui m'accuse? Ne te contente pas de paroles, mais exige des preuves. » Pour elle, elle demande qu'on la traite conformément à la loi, prête à subir sa peine, si elle est justement condamnée. Mais elle veut un tribunal régulier, impartial. « Contre les autres gens, dit-elle énergiquement, tu ne t'en fies point aux paroles, tu réclames une démonstration par les faits. Mais contre moi tu as mis en oubli tous les usages reçus : tu me punis sans m'avoir jugée, tu me condamnes sur un simple mot; et il y a deux choses dans mon affaire également déplorables, le jugement et le châtiment, qui tous deux sont contraires à la loi. »

Il fallait quelque audace au pauvre homme de lettres qui écrivait au nom de la princesse pour se permettre à l'égard de l'empereur d'aussi dures vérités. Il faut dire, du reste, à l'éloge de notre poète, qu'il fit preuve en toute cette aventure d'une courageuse fidélité à sa protectrice disgraciée. Il s'efforce de la consoler, de lui trouver des appuis. Il écrit à son gendre Jean Cantacuzène, à son fils Jean Comnène, pour les intéresser au sort de la princesse, rappelant à l'un que « pour une mère il ne faut pas hésiter à donner même sa vie », à l'autre que Byzance entière se scandalise de l'injuste disgrâce d'Irène. Il la soutient pendant sa captivité; et lorsqu'enfin le pardon vint pour elle, il n'hésita pas, quoiqu'à regret, à quitter la capitale et à suivre sa bienfaitrice en Bulgarie. « L'éloignement, disait-il joliment, est un déchirement de l'âme. » Il n'en put supporter la pensée, et il accompagna dans l'exil celle que, comme il le rappelait fièrement, il servait « fidèlement et avec zèle » depuis déjà douze années.

Il y avait quelque mérite à cette fidélité. Sans doute le poète s'attachait d'autant plus fortement à sa protectrice qu'entraîné dans la disgrâce d'Irène, comme un autre homme de lettres, Glykas, le fut dans celle de Théodore Stypiotès, il était assez mal vu chez l'empereur et que, malgré les poèmes qu'il avait plusieurs fois composés pour Manuel, il n'avait aucune faveur à espérer de lui. Il comptait en compensation sur les libéralités de la sébastocratorissa et de son fils, qu'il estimait lui être bien dues. Et il le lui disait sans fard : « Il ne me reste plus d'espoir qu'en votre âme chrétienne et charitable. Je vous en supplie, ne trompez pas cette seule espérance qui me reste; ne rendez point vaine mon attente. » Sans doute aussi il espérait peut-être que, dans cette Byzance si féconde en révolutions, quelque retour de faveur ramènerait sa bienfaitrice à la cour, et, en effet, elle revint plus tard à Constantinople. Néanmoins le dévouement de notre poète lui fait quelque honneur et montre qu'il valait mieux — au moins à certains jours — que ne le donnerait à croire le ton ordinaire de son œuvre.

Il faut ajouter toutefois qu'il se lassa assez vite de son séjour en Bulgarie. Malgré son attachement à Irène, Constantinople lui manquait. Il regrettait, selon le mot du poète, « la chère fumée de la patrie, » il s'ennuyait dans le pays humide et triste où sa destinée l'avait amené. Et puis il se sentait vieux, malade; il avait besoin de vivre en un lieu « où l'on trouve des remèdes et des hôpitaux »; il se souvenait aussi que, depuis bien des années déjà, la princesse et son fils lui avaient promis de le faire admettre au monastère de Saint-Georges des Manganes. Non sans hésiter, il demanda son congé, rappelant ses longs et

loyaux services, implorant pour toute grâce qu'on le renvoyât à Byzance, où il continuerait, dans le palais qu'y possédait toujours Irène, à faire partie de sa maison. « Je ne voudrais point, disait-il, changer de condition ni m'éloigner; je ne souhaite point la séparation, l'exil. » Mais il avait besoin de repos, et la princesse avait besoin de serviteurs jeunes et vigoureux. Il sollicitait donc une retraite honorable. « Je ne demande point le luxe; je ne demande que de quoi vivre. »

Son vœu fut exaucé. En 1152, il revint à Byzance, et alors, comme il fallait bien subsister et que c'est de l'empereur que dépendait son admission au monastère des Manganes, notre poète se retourna vers Manuel. Le souverain fit longtemps la sourde oreille aux sollicitations du pauvre homme de lettres, et celui-ci se plaignait amèrement que le basileus ne regardât même point ses vers. Finalement pourtant, peut-être grâce à la rentrée en faveur d'Irène, il obtint, après de longues instances et des espérances souvent déçues, la prébende qu'il rêvait. Il entra vers 1156 au couvent des Manganes; il y vécut désormais, faisant toujours des vers pour ses puissants protecteurs, et gardant, semble-t-il, un profond attachement à la sébastocratorissa. Il lui écrivait pour l'entretenir de sa santé, des opérations qu'il devait subir; et sans doute espérait-il bien obtenir par là quelque nouvelle marque de sa libéralité coutumière. Il mourut dans son monastère, probablement un peu après 1166 — son plus récent poème est de cette date; — et quoiqu'on puisse penser de l'homme, sa vie en tout cas offre un réel intérêt, autant par ce qu'elle nous apprend sur la condition des gens de

lettres à Byzance que par ce qu'elle nous fait connaître de cette mélancolique Irène, princesse lettrée et protectrice des lettres, qu'un de ses protégés appelait joliment « la sirène de l'éloquence ».

IV

Ce n'est point seulement par les vicissitudes de leur existence que sont intéressants ces poètes de cour : ils le sont davantage encore par leur talent.

Dans ses dialogues satiriques, dans ses pamphlets, dans ses épigrammes, Théodore Prodrome, quand il ne songe point à flatter, a de l'esprit, de la verve, assez pour que parfois il rappelle Lucien. Il a du style, malgré le tour maniéré où sa pensée se complaît trop souvent; il a de la grâce, malgré les longueurs qui déparent presque toutes ses œuvres. Il a une originalité enfin, qui tranche fortement sur le ton guindé et officiel de l'époque. Malgré la fréquentation des grands, Théodore Prodrome, en effet, n'est point un homme du monde. Il ne vise point aux élégances de cour, et sa langue pareillement ne s'asservit point aux formes raides et compassées du bel usage. Il a pris à partie, avec une verve populaire et brutale, quelques-uns des ridicules dont souffraient les mœurs de son temps. Il a, dans son dialogue intitulé *le Bourreau ou le Médecin*, âprement fustigé les mauvais praticiens, les charlatans dont Constantinople était pleine; dans *Amarantos ou les amours d'un vieillard*, il a raconté plaisamment l'histoire de la pauvre jeune fille condamnée à épouser un vieux mari riche. Ailleurs il a raillé les ignorants qui se

donnent pour des hommes de lettres, les sots qui, pour avoir l'air de philosophes, ne se montrent jamais en public qu'un volume de Platon à la main, les imbéciles qui, en portant de longues barbes, s'imaginent acquérir ainsi l'aspect de gens très savants. Il a plaisanté pareillement les époux un peu mûrs qui s'unissent à de trop jeunes femmes, les courtisanes vieillies, qu'il envoie de bon cœur à Cerbère, tout en se demandant si le chien infernal voudra mordre à leur peau coriace : et dans tout cela, il y a une observation aiguë et amusante de la réalité, qui donne à ces poèmes un incontestable intérêt pour l'histoire de la société, et surtout de la société littéraire de l'époque.

Mais Prodrome ne s'est pas seulement amusé à peindre les mœurs de son temps ou les travers de ses confrères en littérature. On lui doit en outre des œuvres d'un tour plus populaire, ces poèmes en grec vulgaire, où la verve plus débridée encore, la langue plus familière, le ton plus grossier montrent combien est près du peuple cet écrivain caustique et jovial. Il y a là, pris sur le vif de la vie journalière de Constantinople, au voisinage de ces petits métiers qui remplissent les rues de la capitale, de petits tableaux d'une vérité, d'une sincérité tout à fait instructives et savoureuses. Voici par exemple l'histoire de l'heureux savetier.

« J'ai pour voisin un savetier, une sorte de pseudo-cordonnier : c'est un amateur de bons morceaux, un joyeux viveur. Aussitôt qu'il voit poindre l'aurore : « Mon fils, dit-il, fais bouillir de l'eau. Tiens, mon « enfant, voici de l'argent pour acheter des tripes, et « en voilà pour avoir du fromage valaque. Donne-moi

« à déjeuner, avant que je ne me mette à ressemeler. » Quand il a bâfré tripes et fromage, on lui verse quatre grandes rasades de vin : il boit et il rote, puis on lui en verse une autre encore. Mais lorsque vient l'heure du dîner, il jette sa forme, sa planchette, l'alêne, le tranchet et le tire-pied, et il dit à sa femme : « Maî-« tresse, dresse la table. Pour premier plat mets du « bouilli, pour second une matelote, pour troisième « un ragoût et veille à ce qu'il ne bouille point. » Quand on a servi, il se lave et s'assied. Et moi, malédiction! lorsque je me retourne et que je le vois assis devant ces victuailles, la salive me vient à la bouche et elle coule comme un ruisseau. Quant à lui, il s'empiffre et bâfre ce qu'on lui a cuisiné. Moi, je vais et viens, comptant les pieds de mes vers : lui, il boit son saoul de vin doux dans un grand gobelet. Moi, je cherche l'iambe, je poursuis le spondée, je cherche le pyrrhique et les autres mètres. Mais à quoi me servent ces mètres, lorsque la faim me consume? Quel fameux artisan que ce cordonnier! Il a dit son *Benedicite*, et il s'est mis à mastiquer[1]. »

Voici maintenant les petits métiers ambulants qui remplissent de leurs cris les rues de Byzance, le marchand de petit-lait qui, sa calebasse sur le dos, s'en va criant à pleine voix : « Femmes, prenez du petit lait », et le vendeur de tissus ou de moulins à poivre, qui promène sa marchandise par les rues en criant : « Dames et ouvrières, bonnes maîtresses de maison, approchez-vous, prenez des étoffes pour tentures et mes moulins à poivre pour broyer votre poivre. » C'est le tailleur ambulant, qu'on hèle : « Ici, l'ou-

1. Traduction Miller.

vrier! viens ici! raccommode-moi ma robe et prends ce qui t'est dû », ou le portefaix qui peine tout le long du jour, et qui, le soir, reçoit « un bon gros morceau, du vin plein son petit gobelet et une bonne portion de ragoût. » Ce sont les dialogues chez la boulangère : « Madame, madame la boulangère, je ne suis pas votre mari, mais, allons, donnez-moi à croquer un peu de ce bon pain blanc. » Bref, c'est toute une Constantinople familière, vivante et grouillante, fort différente du monde de la cour. Et c'est le double intérêt des œuvres de Prodrome et de ses pareils, qu'à côté de leurs pièces de circonstance, si instructives pour l'histoire politique et la vie mondaine de l'époque des Comnènes, leurs poèmes populaires nous font entrevoir tout un autre aspect, non moins curieux, de cette société, que sans eux nous soupçonnerions à peine.

Ce n'est pas tout. De bonne heure, dans l'empire byzantin, à côté du grec des lettrés, l'usage avait crée une langue vulgaire, d'une forme moins compassée, d'un tour plus familier, d'un vocabulaire singulièrement riche et expressif. Les écrivains puristes du siècle des Comnènes, ceux qui se flattaient dans leurs œuvres de retrouver la sobriété attique, n'ont eu naturellement que mépris pour ce grec populaire et peu distingué. C'est le grand mérite de Théodore Prodrome d'avoir fait place à cette langue vulgaire dans la littérature et de l'avoir fait accepter des grands personnages mêmes qui le protégeaient. Assurément, le plus souvent, il se servait du grec classique, qu'il maniait, au reste, fort bien. Mais parfois, pour divertir, pour donner à ses notations populaires plus de réalisme et plus d'humour à ses récits comi-

ques, il n'a pas hésité à emprunter le langage du peuple, et par là il est un créateur.

On voit que Théodore Prodrome, lorsqu'il était si fier d'être un savant, un homme instruit, un homme de lettres, lorsque, avec quelque vanité, il faisait les honneurs de son talent n'avait point tort en somme. Et cet orgueil naïf complète assez bien sa physionomie de littérateur. Il a quelque part opposé assez plaisamment aux grands prédicateurs, « aux nouveaux Moïses et aux nouveaux Aarons, qui tonnent avec Jean, embouchent la trompette avec Paul et ont toujours à la bouche les saintes Écritures », les pauvres gens de lettres, « esclaves de la matière, obligés de consacrer l'essentiel de leur vie à s'asservir aux vains usages du monde, et qui donnent à la philosophie le temps qu'ils peuvent dérober à ces obligations ». On sent qu'il est fier d'être de ceux-là, et qu'il s'estime assez au total de devoir ce qu'il est à sa plume et à son talent. Et, en effet, il semble bien que ses contemporains prisaient fort sa littérature. On a vu en quels termes flatteurs parle de lui son confrère le poète du manuscrit de Venise. Ailleurs il est nommé « le philosophe », « l'illustre entre les sages ». Quelles qu'aient été les misères de son existence, la destinée avait ménagé à son amour-propre littéraire quelques compensations assez belles, et qu'il avait méritées.

La vie, à l'en croire, ne lui en apporta guère d'autres, A toutes ses infortunes que nous savons déjà, à sa pauvreté, à ses maladies, à ses déboires, s'ajoutait

une infortune de plus. Il était marié, et mal marié. Il avait épousé une fille de qualité, dont il avait eu quatre enfants. Mais c'était une personne d'humeur acariâtre et querelleuse, aigrie en outre par la misère et furieuse de sa mésalliance. Aussi les scènes étaient fréquentes dans la maison ; et comme la dame avait la main leste, les soufflets pleuvaient avec les reproches. Prodrome, qui avait grand'peur d'elle, se consolait en sortant de chez lui et en courant les cabarets. Mais les rentrées au logis étaient pénibles et le poète s'en trouvait parfois assez mal. Il est vrai qu'en revanche ses dissentiments domestiques lui fournissaient la matière d'un poème burlesque destiné à amuser l'empereur. Cette pièce nous a été conservée : c'est une composition en langue vulgaire, d'un genre absolument unique dans toute la littérature grecque. Sans doute il est probable que sur un thème, qui a fourni tant de scènes à la comédie, le poète a laissé librement aller sa verve, et qu'il serait imprudent de prendre à la lettre tous les détails d'un récit visiblement poussé à la charge. Mais la pièce n'en reste pas moins curieuse, par tout ce qu'elle nous montre d'un intérieur de petite bourgeoisie dans la Byzance du XIIe siècle.

« Sire, commence le poète, tout en ayant l'air de badiner, je suis en proie à une affliction immense, à un chagrin des plus violents. J'ai une fâcheuse maladie, un mal, mais quel mal ! En entendant le mot de maladie, n'allez pas vous figurer je ne sais quelles choses. Ne vous imaginez point qu'il me soit poussé une corne au milieu du front, que je souffre d'une maladie de cœur, d'une inflammation, d'une péritonite. Non ! le mal que j'endure, c'est une femme acariâtre

et querelleuse [1]. » Sans cesse elle accable le pauvre homme d'injures et de moqueries. « Monsieur, vous n'êtes pas soigneux. Quoi! Monsieur. Comment dites-vous? Qu'avez vous rapporté, monsieur? Monsieur, qu'avez vous acheté? quel habit, quel costume m'avez vous fait faire? De quel jupon m'avez-vous fait cadeau? Je n'ai jamais vu de présent de Pâques. Voilà douze années de privations et de misère que je passe avec vous, et je n'ai jamais porté une robe de soie, jamais je n'ai eu de bague au doigt, jamais de bracelet dont je puisse me parer. Je ne suis jamais entrée dans un bain, pour ne pas en ressortir attristée. Jamais je ne me suis rassasiée un jour, crainte d'avoir faim pendant deux. »

Par une contradiction toute féminine, la dame reproche ensuite à son mari jusqu'aux cadeaux qu'il a pu parfois lui faire : « Vous savez bien la casaque que vous m'avez apportée : reprenez-la. Reprenez mon manteau de soie, ma haute coiffure, ma robe jaune à grands dessins. Faites-en cadeau à quelqu'un, vendez-les, donnez-les à qui vous voudrez. » Puis ce sont des reproches sur l'état de la maison. « Vous logez dans ma maison et vous n'en prenez nul souci. Les marbres sont détériorés, le plafond tombe, les tuiles sont brisées, la toiture pourrie, les murs renversés, le jardin en friche. Pas un ornement n'est resté, plus de plâtre, plus d'enduit, plus de pavés en marbre. Toutes les portes sont démantibulées, les grillages dégarnis, les barreaux gisent dans le jardin. Vous n'avez pas remplacé une porte, pas remis une planche,

1. J'emprunte encore pour tout ce poème l'excellente traduction qu'en a donnée Miller.

même en hiver. Vous n'avez pas fait reposer de tuiles, ni relever le mur, ni fait venir un maçon pour le réparer. Vous n'avez pas acheté un clou pour l'enfoncer dans une porte. » Dans cette masure délabrée, c'est la femme qui fait tout le service, qui soigne les enfants, tisse les vêtements, administre les affaires, qui court, se fatigue, se démène pendant que le mari passe le temps à flâner et à bien manger. Et ce sont pour finir les plaintes sur la mésalliance qu'elle a faite. « Regardez-moi donc un peu, mon garçon, voulez-vous? J'étais considérée, et vous un portefaix; j'étais noble, et vous un pauvre citoyen. Vous couchiez sur une natte, et moi dans un lit. J'avais une riche dot, et vous un bain de pieds. J'avais de l'or et de l'argent, et vous des douves de cuve, un pétrin et une grande chaudière. Eh bien! s'il vous plaisait de tromper, de séduire et d'épouser une femme, il fallait vous en prendre à votre égale, à la fille d'un cabaretier, à quelque fille sans le sou, boiteuse et couverte de taches de rousseur, ou à quelque rustaude de la banlieue. Mais pourquoi m'avoir circonvenue, moi pauvre orpheline, pourquoi m'avoir poursuivie de vos obsessions et de vos paroles séduisantes? »

Vainement, sous ce flot de reproches, le mari courbe la tête et tâche de calmer son irascible moitié. Madame pleure, s'arrache les cheveux, se déchire les joues, Madame boude et brusquement, empoignant ses enfants et sa quenouille, s'enfuit dans sa chambre et s'y verrouille hermétiquement.

Sans cesse ce sont des scènes de cette sorte, dont quelques-unes atteignent des proportions héroï-comiques. Un jour Prodrome rentre chez lui : il a faim. « J'étais à jeun, dit-il, je n'avais pas lampé ma boisson

favorite (je ne veux pas cacher mes torts, c'est une faute où je tombe souvent), j'étais de mauvaise humeur, je lui parlai durement, et elle se mit à me rabâcher ses reproches habituels. « Je ne suis pas votre esclave, cria-t-elle, ni votre domestique. Comment avez-vous l'audace de lever la main sur moi? Comment n'avez-vous pas honte? » Et c'est tout un chapelet d'impertinences, auxquelles le poète a d'abord envie de répondre par des soufflets; mais il connaît sa femme, et prudemment il se dit : « Pour ton âme, Prodrome, assieds-toi et garde le silence. Supporte courageusement tout ce qu'elle te dira. Car si tu la frappes, si tu la bats, et que tu lui fasses mal, comme tu es petit, vieux et impotent, elle s'élancera sur toi, te poussera devant elle, et si elle te frappe, elle pourrait bien t'assommer. » Finalement pourtant la colère l'emporte; il prend un manche à balai; mais alors Madame s'enfuit et s'enferme. « Dans mon indignation, je saisis le manche à balai et je me mis à frapper à la porte avec violence. Ayant trouvé un trou, j'y introduisis le bout de mon manche à balai. Mais ma femme bondit, l'empoigne, le tire en dedans, et moi en dehors. Me voyant le plus fort, et s'apercevant que je l'amenais vers moi, elle lâche le manche à balai, entr'ouvre la porte, et moi je m'étale soudain de tout mon long par terre. » Elle alors se moque de lui, et après une nouvelle bordée d'injures, elle rentre chez elle et de nouveau s'enferme. En attendant, le pauvre homme a faim; mais Madame a les clefs de l'armoire. Il se résigne donc à se coucher, persuadé sans doute, selon le proverbe, que « qui dort dîne », quand tout à coup, durant son sommeil, une bonne odeur de ragoût lui chatouille l'odorat. Il ne fait

qu'un saut et voit la table mise, et toute la famille en train de dîner. Mais personne ne l'appelle. Alors il lui vient une idée. Il se déguise, et, vêtu d'un habit slavon, coiffé d'un bonnet de laine écarlate, un long bâton à la main, il vient crier sous les fenêtres : « Pitié, madame, miséricorde! la charité, je suis sans gîte ». Les enfants, qui ne le reconnaissent point, veulent chasser le mendiant à coups de triques et de pierres. Mais la femme, qui a compris, leur dit : « Laissez-le : c'est un pauvre, un mendiant, un pèlerin ». On lui fait place à table, on lui sert de la soupe, du petit salé, et ces victuailles tant attendues lui remettent le cœur en joie.

Et voici la conclusion du poème. « Tels sont, monarque couronné, les maux que m'a fait endurer une femme querelleuse et méchante. Si donc, Sire, vous ne me faites pas éprouver votre miséricorde, si vous ne comblez pas de dons et de présents cette femme insatiable, je crains, je redoute, je tremble d'être tué prématurément, et qu'ainsi vous ne perdriez votre Prodrome, le meilleur de vos courtisans ».

Assurément dans ce poème, il y a une part volontaire d'outrance et d'exagération burlesque, par où l'auteur espère amuser son auguste protecteur, et je ne pense point qu'il y faille chercher une peinture rigoureusement exacte de l'intérieur de Théodore Prodrome. Mais la pièce offre un autre intérêt. En face des pompes de la cour, de la vie d'apparat, cérémonieuse et guindée, qu'on menait au palais impérial, en face de l'existence des gens du monde, elle nous fait entrevoir un coin de la vie populaire, et deviner tout ce qu'il y avait de pittoresque, de couleur et de liberté dans cette société byzantine, que

nous nous figurons volontiers si soucieuse de l'étiquette, si respectueuse des usages et de la bonne tenue. Et, dans cette existence d'un poète de cour à l'époque des Comnènes, c'est un contraste piquant que celui qui, en face de la mélancolique sébastocratorissa, intelligente, distinguée, lettrée, érudite, met la commère au verbe haut, aux manières brusques, au parler rude et vulgaire, préoccupée de bien conduire son ménage et de régenter sa maison, proche parente, avec quelques qualités en moins, de ces grandes bourgeoises du VIIIe et du XIe siècle que nous avons déjà fait connaître [1], et dont naquit la robuste race qui longtemps fit la force de l'empire byzantin.

1. Voir mes *Figures byzantines*, 1re série, ch. V et XI.

CHAPITRE VI

PRINCESSES D'OCCIDENT A LA COUR DES COMNÈNES

Dans l'un des livres qu'il composa pour l'éducation de son fils, et où il s'est complu à mettre en axiomes les règles directrices de la politique byzantine au xe siècle, l'empereur Constantin Porphyrogénète a écrit ce qui suit : « Chaque peuple a ses usages et ses lois; il doit donc s'attacher aux choses qui lui sont propres et ne chercher qu'en lui-même le moyen de créer ces liens sur lesquels est fondée la vie sociale. De même que chaque animal ne s'unit qu'avec ses congénères, ainsi chaque nation doit avoir pour règle de contracter des alliances matrimoniales, non point avec des gens d'une autre race et d'une autre langue, mais avec des personnes de même langage et de même origine. Car cela seul peut produire entre les intéressés la concorde, les bons rapports et les relations affectueuses. »

En vertu de ce principe, par lequel s'exprimait surtout le mépris hautain où les Byzantins tenaient le reste de l'univers, la cour impériale repoussait dédaigneusement toutes les propositions de mariage qui lui venaient des pays étrangers. Aux yeux des hommes

d'état de Constantinople, c'était une chose « inconvenante, attentatoire à la majesté de l'empire romain », que de songer à unir une princesse impériale à quelqu'un de ces souverains « infidèles et ignorés », qui vivaient obscurément dans le Nord ou l'Occident lointains, et on avait vite fait d'écarter, quand elle se produisait, « une aussi absurde demande ». De même que les joyaux de la couronne, apportés par un ange à Constantin, ne pouvaient à aucun prix passer aux mains des barbares, de même que le secret du feu grégeois, révélé par un ange au premier empereur chrétien, ne devait sous aucun prétexte être livré aux étrangers, ainsi, par « une constitution immuable » du grand Constantin lui-même, il était spécifié que les princesses porphyrogénètes ne pouvaient sans déchoir s'allier à des hommes d'autre race, et c'était presque une honte pour un empereur d'épouser une femme qui ne fût point née dans le monde byzantin.

Plus d'une fois pourtant, dès avant le xe siècle, la politique avait fait tort aux règles ainsi formulées, et plus d'une fille de la famille impériale avait dû se résigner à épouser quelque souverain barbare. La cour byzantine s'efforçait d'expliquer du mieux qu'elle pouvait ces mésalliances et de justifier par de subtiles distinctions ces humiliations infligées à son orgueil. Mais, malgré le soin qu'on apportait à sauver les principes, et quoiqu'on déclarât toujours, non sans hauteur, que c'était « chose inouïe, qu'une porphyrogénète, fille de porphyrogénète, pût se commettre avec les barbares », de plus en plus la nécessité des temps et les exigences de la politique faisaient fléchir la tradition établie. Dès la seconde moitié du xe siècle, des princesses impériales épousaient, l'une un empe-

reur allemand, l'autre un tsar russe; et peu à peu s'atténuait l'horreur qu'inspiraient d'abord ces alliances. Plus tard, à l'époque des Comnènes, plus d'une princesse byzantine alla s'asseoir sur un trône d'Occident : et inversement, au temps des Comnènes et des Paléologues, plus d'une princesse latine vint partager la pourpre du César byzantin.

Comment ces exilées s'accommodèrent-elles au milieu nouveau où leur destinée les faisait vivre? que conservèrent-elles, dans leur patrie nouvelle, des idées et des mœurs de leur pays natal? Les Byzantines portèrent-elles avec elles en Occident quelque chose de la civilisation supérieure où elles avaient été élevées? Les Occidentales s'hellénisèrent-elles au contact du monde plus policé, plus élégant, où elles se trouvèrent transplantées? Ce sont autant de questions qui se posent à celui qui entreprend d'étudier ces vies impériales, et dont la solution, dépassant le cadre étroit de ces recherches particulières, n'est point sans intérêt peut-être pour l'histoire générale de Byzance et de la civilisation. On y peut voir en effet dans quelle mesure deux mondes, opposés et hostiles, se pénétrèrent et furent susceptibles de se comprendre; on y apprendra quel profit l'un et l'autre tirèrent de ce contact, et de ces deux civilisations de valeur inégale, laquelle exerça finalement l'influence la plus puissante et la plus durable.

Le compte est assez vite fait des princesses byzantines que leur mariage transporta sur des trônes d'Occident. C'est — si l'on néglige quelques personnes plus obscures — Théophano, qui, vers la fin du x[e] siècle, épousa l'empereur Otton II et qui fit

pénétrer en Occident quelque chose des raffinements et des élégances de la cour byzantine. C'est Théodora, une nièce du basileus Manuel Comnène, qui, en 1148, fut mariée au duc Henri d'Autriche, frère du roi de Germanie Conrad III. C'est Irène Ange enfin, qui, vers la fin du XIIe siècle, fut la femme du roi des Romains Philippe de Souabe, fils cadet de Frédéric Barberousse, et qui, dans cette union purement politique, sut trouver un mariage d'amour. Au vrai, ces alliances entre Byzantines et Latins ne plurent jamais beaucoup à la cour de Constantinople. Il semblait que les princesses ainsi établies en des royaumes lointains fussent des victimes livrées, selon l'expression de Théodore Prodrome, à « la bête d'Occident »; et les parents de ces infortunées, désolés de ces mariages, « pleuraient leurs filles vivantes comme si elles étaient mortes ». Comme pour justifier ces pressentiments, ces jeunes femmes, sacrifiées aux exigences de la politique, furent d'ailleurs rarement heureuses, et moururent jeunes, sans parvenir à oublier jamais le pays où elles étaient nées. Sans doute Théophano s'attacha à cet empire allemand qu'elle gouverna pour son fils Otton III, et Irène Ange se dévoua toute à un mari qu'elle aimait. Mais toutes deux gardèrent toujours leurs regards tournés vers Constantinople. Théophano demanda à Byzance la civilisation supérieure qu'elle apporta à la Germanie et les idées dans lesquelles elle éleva son fils. Irène rêva toute sa vie de faire asseoir son époux sur le trône de Constantin. Ainsi ces Byzantines mariées en Occident furent en somme des princesses en exil, et elles prirent peu de chose du monde nouveau où elles furent transplantées.

Et aussi bien ce monde nouveau leur fut-il peu accueillant, souvent hostile. Si Irène dut à ses infortunes quelque popularité, Théophano fut toujours méconnue. Les hommes de son temps calomnièrent sa vie privée, ils blâmèrent l'attachement excessif qu'elle témoignait à ses compatriotes, ils lui reprochèrent l'influence désastreuse qu'elle exerça sur son mari. Mais surtout dans la Byzantine ils virent la grande corruptrice des vertus allemandes. « Ses ajustements somptueux, écrit un contemporain, étaient d'un mauvais exemple pour les femmes de Germanie. » Un autre chroniqueur critique sévèrement sa frivolité. Enfin une curieuse légende qui courut sur son compte montre bien le souvenir trouble qu'elle laissa en Occident. D'après ce récit, l'impératrice, après sa mort, était apparue, misérablement vêtue, à une religieuse, et lui avait demandé le secours de ses prières. « Elle avait, en effet, disait-elle, à se reprocher d'avoir introduit en Allemagne bien des parures luxurieuses et superflues, auxquelles les Grecs se plaisent, mais dont les femmes de Germanie avaient jusqu'ici ignoré l'usage. De ces toilettes non seulement elle-même s'était parée, y prenant plaisir plus qu'il ne convient à la nature humaine, mais en outre elle avait induit à pécher les autres femmes, en leur inspirant le désir d'un semblable luxe. Aussi avait-elle par là mérité la damnation éternelle. Pourtant, ajoutait-elle, elle espérait qu'ayant toujours été pieuse, elle obtiendrait, grâce aux prières des âmes dévotes, d'être retirée de l'enfer. »

L'anecdote est significative. Elle montre l'antipathie profonde qu'éprouvait l'Occident du xe siècle pour cet Orient élégant et raffiné qui se révélait à lui.

Et il ne faudrait point croire que ces sentiments fussent particuliers à l'Allemagne. Lorsque, quelque cinquante ans après la mort de Théophano, le doge vénitien Domenico Selvo épousa une princesse byzantine, les contemporains ne furent pas moins scandalisés de la vie « si molle, si délicate », que menait l'étrangère. Ne lui fallait-il pas, pour sa toilette, au lieu d'eau ordinaire, de la rosée, que chaque matin ses serviteurs allaient recueillir? Ne couvrait-elle point sa personne de parfums, toujours vêtue de soieries somptueuses et les mains soigneusement gantées? Et surtout, au lieu de manger avec ses doigts, — comme tout le monde, — ne poussait-elle pas le raffinement jusqu'à se faire couper ses aliments par ses eunuques, pour les prendre ensuite avec une fourchette d'or? De si scandaleuses innovations méritaient un châtiment céleste. A force de faire abus des aromates et des essences, la dogaresse vit son corps tomber en pourriture, et l'odeur qui s'exhalait de sa personne était si répugnante que tous s'éloignaient d'elle et qu'elle mourut lamentablement abandonnée.

Ainsi, par une étrange contradiction, les gens d'Occident unissaient à l'admiration de Byzance, de ses richesses, de ses splendeurs, de sa prestigieuse civilisation, une instinctive défiance contre ses élégances corruptrices et perverses. Les princes latins sollicitaient à l'envi l'honneur d'une alliance impériale : les peuples avaient peur de ces belles enchanteresses d'Orient, qui leur semblaient surtout faites pour altérer les rudes et fortes qualités dont ils étaient fiers. Sur l'Occident tout entier Byzance mettait l'empreinte de ses arts, de son industrie, de son

luxe. Jamais pourtant les Latins n'aimèrent ces Grecs trop ingénieux, trop souples, trop subtils, dont ils reconnaissaient à la fois et redoutaient la supériorité. L'impératrice Théophano en fit la première l'expérience : dans les siècles qui suivirent, bien d'autres cas attestèrent de même l'antipathie persistante des deux mondes opposés et rivaux. A mesure que, par les croisades, les contacts se multiplièrent entre eux, la mésintelligence ne fit que s'accroître entre Grecs et Latins. Jamais ils ne parvinrent à se comprendre pleinement, encore moins à se supporter amicalement; et ce fut l'étrange destinée de cette Byzance, à qui la civilisation fut redevable de tant de progrès éminents, de ne rencontrer guère que défiance et ingratitude chez ceux-là mêmes qu'elle avait le plus utilement servis.

L'histoire des princesses d'Occident, qu'un mariage fit monter sur le trône des basileis, révèle de façon plus significative encore cette éternelle et déplorable antinomie.

I

BERTHE DE SULZBACH, IMPÉRATRICE DES ROMAINS.

Depuis que la première croisade avait mis en contact plus intime l'Orient et l'Occident, Byzance était devenue une grande puissance européenne. Les expéditions successives entreprises pour la délivrance du Saint-Sépulcre, la fondation des états francs de Syrie, en multipliant les rapports entre Grecs et Latins, avaient chez ces derniers éveillé des ambitions, allumé des convoitises, excité des rancunes, créé

aussi des intérêts nouveaux ; chez les premiers, elles avaient fait comprendre surtout la nécessité de renoncer au mépris hautain qu'on affectait autrefois à l'égard des « barbares » et de tenir compte de ces nations nouvelles qui naissaient à la vie. Sans doute, de ce rapprochement, aucune sympathie réelle n'était née ; une sorte de curiosité pourtant, une obscure conscience du besoin qu'ils avaient l'un de l'autre, attiraient l'un vers l'autre ces deux mondes qui s'étaient longtemps ignorés. Au XIIe siècle, le grand empire oriental, sortant chaque jour davantage de son isolement, se mêlait à toutes les grandes affaires de la politique européenne : sous le règne de Manuel Comnène en particulier, Constantinople fut vraiment l'un des centres de cette politique.

Dans la première moitié de ce XIIe siècle, un péril redoutable menaçait la monarchie des *basileis*. Le puissant royaume que les Normands avaient fondé dans l'Italie méridionale et en Sicile étendait ses visées ambitieuses au delà de l'Adriatique : comme Robert Guiscard et Bohémond, Roger II rêvait de s'agrandir aux dépens de l'empire de Constantinople. Contre un adversaire de cette taille, il fallait aux Byzantins une alliance ; ils la cherchèrent du côté de l'Allemagne, que ses constantes ambitions italiennes désignaient plus que tout autre état pour neutraliser les efforts de l'entreprenant souverain sicilien. Dès 1135, et deux ans plus tard, en 1137, des ambassades grecques furent envoyées en Germanie pour préparer un terrain d'entente ; une nouvelle mission vint en 1140 porter au roi Conrad III des offres plus précises. Pour sceller définitivement l'accord projeté, la cour byzantine proposait d'unir par un mariage les deux dynasties, et deman-

dait qu'une « jeune fille de sang royal » fût envoyée à Constantinople, pour y épouser le sébastocrator Manuel, quatrième fils de l'empereur Jean Comnène.

Conrad III de Germanie était d'humeur fort orgueilleuse. Aspirant au titre impérial, il se considérait comme l'égal du basileus et prétendait aux mêmes honneurs que lui. Bien plus, se souvenant que l'empire grec tirait son origine de Rome, il estimait que la monarchie byzantine devait au saint empire romain germanique le respect qu'une fille doit à sa mère. Fort infatué enfin de sa puissance, il se vantait de la soumission que lui témoignait tout l'Occident. De telles idées froissaient trop vivement la vanité grecque pour qu'une alliance semblât bien facile à conclure. Par bonne fortune, il se trouva que Conrad sentait, lui aussi, le besoin d'un appui contre les ambitions croissantes de Roger II. Il répondit donc aux ouvertures qui lui étaient faites, et proposa aux envoyés byzantins de donner pour épouse au prince Manuel une sœur de sa femme, la comtesse Berthe de Sulzbach. Après d'assez longs pourparlers, finalement on se mit d'accord : vers la fin de 1142, une ambassade byzantine alla en Germanie chercher la jeune fiancée.

On lui fit à Constantinople le plus brillant accueil. Un écrivain du temps, Théodore Prodrome ou quelque autre des versificateurs officiels qui peuplaient la cour des Comnènes, a décrit dans un poème de circonstance les splendeurs de la réception qui salua la nouvelle venue. Il a dit le cortège magnifique qui escorta la comtesse allemande, la foule sur son chemin rangée en habits de fête, les rues somptueusement parées, les orgues jouant sur son passage, les

parfums et les aromates répandus sous ses pas, tous les raffinements enfin du luxueux cérémonial auquel Byzance se complaisait en ces occasions. Les princesses de la famille impériale elles-mêmes se dérangèrent pour aller au devant de « la fleur d'Occident, comme dit le poète, que l'empereur plantait dans le jardin impérial ». Ceci même donna lieu, paraît-il, à un assez curieux incident. Parmi les jeunes femmes rassemblées pour saluer l'Allemande se trouvait la femme de l'héritier présomptif, Alexis, fils aîné du basileus; elle portait ce jour-là un habit d'un bleu sombre, sobrement relevé d'un peu de pourpre et d'or. Frappée de cette couleur qui faisait tache parmi les toilettes plus éclatantes, l'étrangère demanda quelle était cette « religieuse », qui parlait d'un ton si impérieux. Dans ce propos la superstition byzantine ne manqua pas de voir un mauvais présage; et, en effet, la mort prématurée du prince Alexis se chargea peu après de justifier le fameux pronostic.

Coup sur coup, en 1143, les deux frères aînés de Manuel, Alexis et Andronic, furent en quelques semaines brusquement emportés. Manuel devenait ainsi l'héritier de l'empire, substitué par la volonté de son père mourant à Isaac son aîné. Or, pour un basileus byzantin, maître d'un des plus beaux trônes de l'époque, c'était un parti plus que médiocre que d'épouser une simple comtesse allemande. En outre, on avait, semble-t-il, été quelque peu choqué à Constantinople des allures méprisantes qu'affectait Conrad III. Dans le poème mentionné tout à l'heure, Prodrome répondait assez vertement aux prétentions germaniques : il déclarait tout net au « glorieux roi » Conrad que, malgré toute sa gloire, l'honneur suprême pour lui

était de s'allier à la maison des Comnènes; il proclamait la nouvelle Rome incontestablement supérieure à l'ancienne : « Si celle-ci, écrivait-il, fournit la fiancée, l'autre donne le fiancé; et comme nous savons tous que l'homme est supérieur à la femme, il est évident que le même rapport doit s'appliquer aux relations des deux empires ». Pour ces diverses raisons, et pour d'autres motifs encore, l'empereur Manuel ne se pressa donc point de célébrer le mariage convenu; pendant près de quatre ans il fit attendre la bénédiction nuptiale à la jeune femme qui lui avait été destinée.

C'est qu'aussi bien à ce moment même la politique byzantine se rapprochait de la Sicile; un projet de mariage s'ébauchait entre une princesse grecque et un fils de Roger II; et du même coup les relations se tendaient avec l'Allemagne. Finalement, pourtant, Manuel se décida à revenir à l'alliance germanique : en 1145, une ambassade fut envoyée à Conrad III pour lui annoncer l'intention où était l'empereur de célébrer prochainement le mariage décidé en 1142. Mais on fit sentir au roi de Germanie le grand honneur qu'on lui faisait, et l'envoyé grec se montra même d'une si intolérable arrogance que le souverain allemand dut le mettre à la porte et exiger de lui de publiques excuses. Piqué au vif par la façon dont on le traitait, Conrad, d'ailleurs, ne demeurait pas en reste d'insolence. Dans la lettre qu'il écrivit alors à Constantinople, il prenait pour lui-même le titre d'empereur des Romains et adressait dédaigneusement son message à « son cher frère Manuel Comnène, illustre et glorieux roi des Grecs ».

Toutefois, comme de part et d'autre on souhaitait l'accord, tout finit par s'arranger. Une ambassade

allemande vint à Constantinople, et son chef, l'évêque de Würtzbourg, accommoda les choses à la satisfaction générale. Au mois de janvier 1146, Berthe de Sulzbach épousa enfin l'empereur Manuel Comnène et elle prit, en montant sur le trône, le prénom byzantin d'Irène, symbole sans doute de la paix rétablie entre son pays natal et sa nouvelle patrie.

Il y a quelque intérêt peut-être à chercher à entrevoir ici quelles pouvaient être, au moment où elle arrivait à Constantinople, les impressions d'une étrangère, transportée ainsi dans un monde tout nouveau. Pour nous en rendre compte, nous pouvons faire état de plusieurs descriptions assez curieuses qui nous montrent la capitale byzantine, telle qu'elle était vers le milieu du XIIe siècle. L'une d'elles est pour nous particulièrement digne d'attention, en ce qu'elle est l'œuvre d'un Occidental, Eudes de Deuil, qui visita la ville des basileis en 1147, au lendemain même du mariage d'Irène avec Manuel.

Le prestige de la cité impériale était grand en Occident. Il semble bien que la réalité ne démentait point cette attente. Par la beauté de son climat, par la fertilité de son sol, par sa richesse prodigieuse, Constantinople apparaissait aux Latins comme une ville incomparable. « C'est, dit Eudes de Deuil, la gloire de la Grèce : sa renommée est éclatante; en fait, elle est supérieure encore à sa renommée. » (*Graecorum gloria, fama dives et rebus ditior.*) Le chroniqueur ne se lasse point de vanter la splendeur des palais, la magnificence des églises, la multitude des

reliques précieuses qui y sont conservées; il n'est pas moins frappé de l'aspect pittoresque des murailles, au pied desquelles de grands jardins s'étendent au loin dans la campagne, et des travaux d'art qui assurent à la capitale une large et constante alimentation d'eau douce. Mais, à côté des monuments publics, Eudes de Deuil — et c'est le grand intérêt de sa description — a su voir la ville elle-même, et elle lui est apparue étrangement sale, puante et sombre. C'est une cité d'Orient, aux rues couvertes de voûtes. Au-dessus de ces substructions s'élèvent en plein ciel les magnifiques habitations des gens riches; mais, dans ces bas-fonds où jamais le soleil ne pénètre, vit une population pauvre et misérable, que la misère expose à toutes les tentations. L'insécurité y est absolue; le meurtre, le vol sont des accidents de tous les jours. « Il y a à Constantinople, dit l'historien, presque autant de voleurs que de pauvres. » La police, impuissante, laisse faire; personne ne s'inquiète de respecter ni de faire respecter la loi; tout coupable échappe aux conséquences de son crime. Aux yeux du pèlerin d'Occident, la Byzance du XIIe siècle apparaît comme une ville démesurée, surpeuplée, grouillante et inquiétante, excessive en tout, dans ses richesses comme dans ses vices.

Ce ne sont point là, comme on le pourrait croire, médisances de Latin mal satisfait des Grecs. Un témoignage de même date, d'origine byzantine celui-là, nous montre sous le même aspect la cité impériale. Les rues les plus fréquentées sont barrées par des étangs de boue, que les pluies transforment en véritables fondrières. Dans ce « Tartare », dans ce « lac d'enfer », bêtes et gens s'embourbent et parfois

même se noient. Les voyageurs qui ont traversé sans accident les montagnes et les fleuves « font naufrage en pleine ville », en arrivant au port. Pour les tirer d'affaire, il faut entreprendre de véritables sauvetages, décharger les bêtes de somme en entrant dans la boue jusqu'à mi-corps, hisser les animaux hors du marécage à grand renfort de cordages. Et ceci n'est rien encore. La nuit, d'autres périls s'ajoutent aux dangers de la voirie. Les rues sans lumière sont livrées aux voleurs et aux chiens errants qui, alors comme aujourd'hui, pullulaient à Constantinople; les gens paisibles s'enfermant chez eux, aucun secours n'est à espérer en cas d'accident; personne ne répond aux cris des victimes, qui n'ont qu'à se laisser dévaliser.

Assurément une impératrice n'avait guère l'occasion de voir « ces spectacles indignes d'un souverain » (ἀβασίλευτον θέατρον). Ce qu'elle connaissait de Constantinople, c'étaient les résidences impériales, c'était surtout le palais des Blachernes, devenu au XIIe siècle l'habitation ordinaire des basileis. Il était situé vers l'extrémité de la Corne d'Or, et sa triple façade dominait la mer, la campagne et la ville. L'extérieur en était magnifique, l'intérieur plus beau encore. Sur les murs des grandes salles bordées de colonnades resplendissaient les mosaïques à fond d'or, exécutées « avec un art admirable », et qui représentaient en couleurs éclatantes les exploits de l'empereur Manuel, ses guerres contre les barbares, tout ce qu'il avait fait pour le bien de l'empire. Sur le sol, d'autres mosaïques de marbre faisaient un pavé somptueux. « Je ne sais pas, écrit un contemporain, ce qui lui donne plus de prix ou de beauté, l'habileté de l'art ou la valeur de la

matière. » Partout c'était le même luxe, que les empereurs de la maison des Comnènes s'étaient complu à accroître sans cesse, et qui faisait du palais des Blachernes une des merveilles de Constantinople. Les étrangers admis à le visiter en ont laissé des descriptions éblouies : « Sa beauté extérieure, écrit Eudes de Deuil, est presque incomparable, et celle de l'intérieur surpasse de beaucoup tout ce que je puis en dire. De toutes parts on n'y voit que dorures et peintures de couleurs variées; la cour est pavée en marbre avec une habileté exquise. »

Benjamin de Tudèle, qui visita Constantinople quelques années plus tard, exprime une semblable admiration. « Outre le palais, dit-il, que les ancêtres de l'empereur Manuel lui ont laissé, il en a fait bâtir au bord de la mer un autre qui se nomme Blachernes, dont les colonnes aussi bien que les murailles sont couvertes d'or et d'argent, sur quoi il a fait représenter tant ses propres guerres que celles de ses aïeux. Il s'est fait faire dans ce palais un trône d'or enrichi de pierres précieuses, et qui est orné d'une couronne d'or suspendue à des chaînes qui sont d'or pareillement. Le tour de cette couronne est semé de perles et de diamants dont personne ne peut dire le prix, et qui jettent un éclat si resplendissant qu'on en est presque éclairé la nuit sans le secours d'aucune autre lumière. Il y a là une infinité d'autres choses qui paraîtraient incroyables si on en faisait le récit. C'est dans ce palais qu'on apporte les tributs annuels, tant en or qu'en vêtements de pourpre et d'écarlate, dont les tours sont toutes remplies : de sorte que, pour l'opulence des richesses et la beauté de la structure, ce palais surpasse tous les autres de la terre. »

Ce que connaissait encore une impératrice, c'étaient les résidences exquises où les basileis allaient durant l'été chercher une température plus plaisante. Au pied même du palais des Blachernes, en dehors de l'enceinte de la ville, c'était le beau parc du Philopation, vaste espace clos de murs, où des eaux courantes entretenaient une perpétuelle fraîcheur, où de grands bois peuplés de bêtes sauvages permettaient le plaisir de la chasse; les empereurs y avaient fait construire une charmante habitation de plaisance, et l'ensemble formait, selon l'expression d'Eudes de Deuil, « les délices des Grecs ». Ailleurs, sur la Propontide, c'étaient les villas splendides, où les empereurs avaient renouvelé le luxe oriental « de Suse et d'Ecbatane », et où Manuel aimait à se reposer des fatigues de la guerre par les recherches de la table et les plaisirs de la musique.

Ce qu'une impératrice connaissait de Constantinople, c'était l'Hippodrome et ses fêtes, qui demeuraient au XIIe siècle encore un des plaisirs essentiels du peuple byzantin. Là se donnaient, comme au temps de Justinien, les courses de chevaux et les exercices gymniques, coupés d'intermèdes de toute sorte, tels que lâcher de lièvres poursuivis par des chiens de chasse, prouesses de danseurs de cordes et d'acrobates, combats d'animaux sauvages, ours, léopards et lions. Là aussi, au rapport de Benjamin de Tudèle, se donnaient « tous les ans de grands spectacles le jour de la naissance de Jésus de Nazareth. On y fait voir devant l'empereur et l'impératrice les diverses figures de tous les hommes du monde avec leurs différents habits. Je ne crois pas, ajoute le voyageur, qu'il y ait sur la terre des jeux d'une semblable magnificence. »

On les goûtait fort à Constantinople, et la cour n'y prenait guère moins de plaisir que la foule toujours « avide de spectacles nouveaux ».

Ce qu'une impératrice connaissait enfin, c'étaient les églises de la capitale, la splendeur des offices célébrés à Sainte-Sophie, « édifice admirable et divin, selon l'expression de l'historien Nicétas Acominate, que les mains de Dieu même ont miraculeusement élevé, comme sa première et sa dernière œuvre, église inimitable, image terrestre de la coupole céleste ». Et, sans doute, comme la plupart des visiteurs, la princesse allemande fut séduite par la beauté des chants liturgiques de l'église grecque, par le mélange harmonieux des voix, qui unissait les soprani aigus à des accents plus graves, par l'eurythmie des gestes et des génuflexions. Et sans doute elle goûta aussi, comme la plupart des étrangers, la superbe ordonnance des dîners somptueux qu'on offrait au palais impérial, de ces repas excellents et bien servis, entremêlés de spectacles de tout genre, « où, comme dit un contemporain, les oreilles, la bouche, les yeux étaient également charmés ». Et sans doute elle prit plaisir enfin au luxe des costumes, à la pompe des cérémonies, à tous ces raffinements de splendeur qui faisaient de la cour byzantine une merveille unique de richesse et d'élégance.

Une chose pourtant déconcertait ceux qui pour la première fois visitaient Constantinople. C'était la mollesse de cette plèbe byzantine, de ce « peuple inerte », habitué à vivre des largesses impériales : et les Latins se sentaient peu de sympathie pour cette race, « au caractère sournois et rusé, à la foi corrompue ». Heureusement, pour se consoler des défauts de ses

sujets, la nouvelle impératrice trouvait à Constantinople de nombreux compatriotes. Il y avait dans la Byzance du XII[e] siècle toute une colonie allemande : des marchands allemands y étaient établis, des soldats allemands servaient dans les troupes impériales; et leur nombre était assez grand pour que le roi Conrad demandât qu'une église spéciale leur fût attribuée. Et enfin bien des usages, plus ou moins récemment introduits à Constantinople, pouvaient rappeler à l'étrangère sa lointaine patrie. A l'époque des Comnènes, l'église grecque célébrait dans ses sanctuaires certaines fêtes qui rappellent étrangement ces fêtes des Fous ou de l'Ane dont s'amusait alors l'Occident.

Il faut reconnaître au reste que l'empereur Manuel Comnène se montra, au moins au début de son mariage, fort empressé à plaire à la jeune femme qu'il venait d'épouser. Ce prince byzantin avait, on le sait, un goût très vif pour les Latins; il en aimait les mœurs chevaleresques, les beaux coups d'épée, la bravoure imprudente et magnifique; il prenait plaisir aux tournois et volontiers il descendait lui-même dans la lice. Aussi faisait-il aux Occidentaux grand accueil à sa cour et prisait-il fort leurs services, au point que les patriotes grecs étaient choqués parfois de la faveur dont jouissaient ces étrangers demi-barbares, qui « crachaient mieux qu'ils ne parlaient », et qui, « dépourvus de toute éducation, répétaient les mots de la langue grecque avec la même rudesse que les rochers et les pierres répètent en écho les chants de flûte des bergers ». Au contact de ces Occidentaux, Manuel

avait appris à connaître tout ce que l'usage courtois imposait au parfait chevalier. Il savait par exemple que, pour le Latin nouvellement marié, c'était un devoir d'honneur de s'illustrer par quelque grand exploit; et, à l'imitation de ses modèles d'Occident, il s'appliquait par de beaux coups d'épée à mériter l'amour de sa dame. Et il semble, en effet, y avoir réussi. Irène admirait fort la valeur de son époux, et déclarait publiquement qu'en Allemagne, où l'on se connaissait pourtant en fait de courage, jamais elle n'avait rencontré meilleur chevalier.

Tandis que, pour conquérir sa femme, Manuel se modelait aux mœurs d'Occident, elle, de son côté, pour plaire à son époux, s'efforçait de s'instruire des beautés de la littérature grecque, et aspirait à jouer ce rôle de princesse amie et protectrice des lettres, auquel se complurent la plupart des femmes de la maison des Comnènes. C'est ainsi qu'elle se mit en tête d'étudier et de comprendre Homère et, dans ce but, elle fit appel à l'un des plus illustres grammairiens de l'époque. C'est à son intention que Tzetzès composa ses *Allégories sur l'Iliade*, où il expliquait à son impériale élève le sujet du poème et l'histoire des principaux personnages qui y jouent un rôle, sans préjudice de notes érudites sur la biographie du poète : et dans la dédicace par laquelle il offrait son livre à l'impératrice, il la qualifiait élogieusement de « dame très éprise d'Homère » (ὁμηρικωτάτη κυρία). Ceci se passait en 1147. Peu auparavant, Tzetzès avait semblablement dédié à Irène une première édition de ses *Chiliades*, et il semblait que la princesse allemande, dans son cercle de grammairiens et de rhéteurs, fût devenue tout à fait byzantine.

Pourtant, malgré cette bonne volonté réciproque, le ménage impérial ne tarda point à se désunir. La faute en fut, ce semble, aux deux intéressés. Irène, d'une part, se lassa assez vite de son rôle de protectrice des lettres. Elle se brouilla avec Tzetzès pour une misérable question d'argent. Le grammairien lui-même raconte qu'on lui avait promis de payer à raison de douze sous d'or chaque cahier de ses savantes dissertations. Pour faire montre de son zèle, il prit un papier de plus grand format, couvrit ses pages d'une écriture plus serrée, si bien, comme il le disait, qu'un seul de ses cahiers en valait bien dix. Il comptait qu'on le récompenserait en proportion : il n'en fut rien. L'intendant de l'impératrice prétendit payer à Tzetzès son travail selon le tarif préalablement fixé, et comme l'infortuné homme de lettres se plaignait du procédé, finalement on lui refusa tout net toute rétribution. Furieux, il s'adressa à la souveraine elle-même pour réclamer justice. Irène, qui ne comprenait rien à ces subtilités byzantines, envoya promener le malheureux grammairien. Celui-ci s'en vengea en racontant l'histoire : il détruisit en outre la première édition de ses *Chiliades*, et, lassé de travailler pour rien, il arrêta au chant XV de l'*Iliade* ses savants commentaires, et se mit en quête d'une autre protectrice. L'expérience littéraire tentée par l'impératrice avait assez mal réussi.

Ceci eût été peu de chose. Mais, par ailleurs encore, Irène s'accommodait mal aux usages de sa nouvelle patrie. L'impératrice était, semble-t-il, une assez belle personne. L'archevêque Basile d'Achrida, qui prononça son oraison funèbre, dit que « par la stature de son corps, l'eurythmie de ses membres, ses

belles et florissantes couleurs, elle procurait une sensation de plaisir même aux choses insensibles ». Elle était dotée par surcroît de toutes sortes de vertus, « dont le parfum, dit son panégyriste, réjouissait Dieu et les hommes ». Parfaitement honnête, douce, pieuse, extrêmement charitable, toujours prête à secourir et à consoler les misérables, et à « étendre sur le monde ses mains bienfaisantes », elle avait de hautes qualités morales. Mais elle manquait tout à fait d'élégance. « Elle prenait moins de souci, dit Nicétas, de la beauté de son corps que du perfectionnement de son âme. » Elle n'aimait pas la toilette, elle ne se fardait point le visage, elle ne se faisait point les yeux, et elle marquait quelque mépris pour les « femmes folles », comme elle disait, qui préfèrent l'art à la nature. « Elle ne voulait, dit le chroniqueur, briller que de l'éclat de ses vertus. » A cela elle joignait une certaine raideur allemande, selon le mot de Nicétas (τὸ μὴ ἐπικλινὲς ἐθνικόν) et une humeur plutôt grave et hautaine. Ce n'était guère le moyen de retenir le jeune homme passionné qu'était alors Manuel, avide de plaisirs, de réunions mondaines, d'amourettes, épris de tous les amusements qui convenaient à son âge et de toutes les aventures qui s'offraient à sa fantaisie.

En outre Irène ne donnait point d'enfants à son mari. En 1147, au moment où l'empereur avait déposé le patriarche Cosmas, celui-ci, dans sa fureur, avait en plein synode maudit le sein de l'impératrice et déclaré que jamais elle ne donnerait naissance à des enfants du sexe masculin. Or les faits semblaient tristement justifier la prédiction. Pendant cinq ans, malgré les prières qu'elle demanda aux moines les

plus illustres, malgré les respects et les présents dont elle combla l'Église, dans l'espoir d'obtenir ainsi la fin de sa stérilité, Irène ne donna aucun héritier à l'empire; et lorsqu'enfin, en 1152, un enfant lui vint, ce fut une fille, Marie. Plus tard, elle eut un autre enfant encore : mais de nouveau ce fut une fille, qui mourut d'ailleurs à l'âge de quatre ans. De tout cela, Manuel était fort affecté; et fermement persuadé que c'était l'effet de la malédiction du patriarche, il en voulait un peu à sa femme de donner trop pleinement raison au prélat.

Pour tous ces motifs, Manuel de son côté se lassa assez vite d'Irène. Sans doute il lui conserva courtoisement les honneurs extérieurs du pouvoir, sa cour, ses gardes, tout l'éclat de la puissance suprême. Mais il se détacha d'elle entièrement. Après de nombreuses aventures, il finit par prendre une maîtresse en titre. Ce fut sa nièce Théodora, et il s'attacha à elle d'autant plus fortement que, plus heureuse qu'Irène, elle lui donna un fils. Aussi n'eut-il plus désormais rien à lui refuser : comme la femme légitime, elle eut une cour, des gardes, et elle partagea, au diadème près, toutes les prérogatives du pouvoir suprême. Pour elle, l'empereur fit les plus folles dépenses; des « mers de richesses », comme dit Nicétas, furent versées à ses pieds. Orgueilleuse, arrogante, elle acceptait les hommages et l'argent : et autour d'elle, à l'exemple du maître, les courtisans s'empressaient, délaissant un peu pour la favorite l'impératrice légitime.

Il semble bien que celle-ci ne tenta guère de rompre son isolement. Irène se fit sa vie à part et la remplit de bonnes œuvres, secourant les veuves, protégeant les orphelins, dotant et mariant les jeunes filles

pauvres, fréquentant et enrichissant les monastères. Elle aimait à obliger, et son panégyriste a dit d'elle joliment « qu'elle tenait pour une grâce les sollicitations qu'on lui faisait et semblait prier qu'on lui adressât des prières ». Convertie, au moment de son mariage, à l'orthodoxie grecque, et très pieuse, elle vivait volontiers dans la société des gens d'Église et leur témoignait un respect infini. Toutefois, dans cette cour d'Orient, elle demeurait très occidentale et très allemande. Dans l'oraison funèbre qu'il prononça en son honneur, Basile d'Achrida n'a pu s'empêcher de rappeler qu'elle était « une étrangère, née sous d'autres cieux, ignorante des usages de notre civilisation, une fille d'une race orgueilleuse et fière, dont le cou ne sait point se plier », et il s'est cru obligé de faire l'éloge de l'Allemagne, de cette nation « puissante et dominatrice » qui, entre tous les peuples d'Occident, « commande aux autres et n'accepte point d'être commandée ». En parlant ainsi, le prélat montrait qu'il avait pénétré le fond de l'âme de la souveraine.

Jamais, en effet, elle n'oublia son pays natal. Elle fut ravie lorsqu'en 1147 la seconde croisade amena à Constantinople le roi Conrad, son beau-frère, et une armée latine. Tandis que les Grecs voyaient avec effroi crever sur l'empire le redoutable nuage qui montait du côté de l'Occident, tandis que les badauds byzantins s'émerveillaient de trouver dans les rangs des croisés des femmes, habillées et armées comme des chevaliers, et qui, nouvelles Amazones, montaient à cheval à la manière des hommes, Irène s'efforçait au contraire de ménager le meilleur accueil à ses compatriotes. Quand les orgueils rivaux de

l'empereur grec et du roi de Germanie menacèrent de se heurter, elle s'appliqua à apaiser les difficultés soulevées entre les deux princes. Et encore que les prétentions de Conrad, impossibles à accommoder avec les exigences de l'étiquette byzantine, n'aient point permis à ce moment une rencontre personnelle des deux souverains, du moins l'influence de l'impératrice parvint-elle à assurer entre eux des relations à peu près tolérables. Manuel et Conrad firent assaut de courtoisie l'un envers l'autre; l'empereur envoya au camp latin des vivres en abondance et des cadeaux de prix, auxquels le roi de son côté répondit par de riches présents.

Quand, un peu plus tard, l'armée française parut sous Constantinople, Irène entretint de même avec Éléonore de Guyenne, femme de Louis VII, les rapports les plus obligeants. Mais ce fut surtout après les désastres éprouvés par les croisés en Asie Mineure que se manifesta la bonne volonté de l'impératrice pour ses compatriotes. Conrad III, défait sur le Méandre, s'était, avec les débris de ses troupes, replié sur Éphèse, et il y était tombé malade. Avec Manuel, Irène vint rendre visite au vaincu, elle le ramena à Constantinople sur le dromon impérial, et le basileus, qui avait de sérieuses connaissances en médecine et en chirurgie, voulut le soigner de ses propres mains. Lorsqu'enfin, après avoir accompli son vœu au Saint-Sépulcre, Conrad III repassa par Byzance, de nouveau il y trouva le même gracieux accueil. La cour byzantine s'orientait ouvertement vers l'alliance allemande, contrepoids nécessaire à l'hostilité évidente des Normands de Sicile et des Français de France. Entre les deux familles souveraines des mariages se préparaient.

Henri d'Autriche, le demi-frère du roi de Germanie, épousait une nièce de Manuel, et les poètes de la cour impériale célébraient pompeusement cette union. Peu après, il était question de marier le fils de Conrad à une autre nièce de l'empereur. Il est impossible, dans cette politique, de méconnaître l'influence de l'impératrice, et aussi bien une curieuse lettre de Conrad III en porte témoignage. C'est à Irène qu'il s'en remettait du soin de choisir dans la famille impériale la fiancée destinée à son fils, « celle qui te paraîtra, écrivait-il, à toi qui les as élevées, l'emporter par le caractère et par la beauté ». (*Quae moribus et forma noscatur a te, quae eas educasti, precellere*). Le mariage pourtant ne se fit point, mais l'alliance la plus étroite persista entre les deux états. Quand, en 1150, Roger II et Louis VII songèrent à former contre Byzance une ligue de tout l'Occident, c'est l'opposition formelle du roi de Germanie qui fit échouer le projet. En restant bonne Allemande, Irène n'avait point rendu un si mauvais service à son pays d'adoption.

La mort de Conrad III en 1152 relâcha les bons rapports entre les deux cours. Mais l'impératrice garda toujours un tendre intérêt pour les choses de Germanie. Elle suivait de loin, avec une sympathie non dissimulée, son neveu, le jeune fils de Conrad; elle lui envoyait des cadeaux, elle veillait à ce qu'il fût armé chevalier. Elle semble par ailleurs s'être, avec le temps, rapprochée de Manuel, et lui avoir prêté un utile concours dans l'administration des affaires de l'État. Basile d'Achrida parle de « la conformité des sentiments », de « la parenté d'âme » qui existaient entre les deux époux. Il y a là sans doute quelque exagération qui tient au genre de l'oraison funèbre.

Mais on voit par d'autres témoignages qu'Irène intervint plus d'une fois avec succès auprès de l'empereur, pour obtenir l'élargissement de captifs ou la grâce de condamnés à mort, et qu'elle se chargeait volontiers de remettre des suppliques au basileus. En 1158, elle lui rendit un service plus signalé, en le sauvant d'un complot tramé contre lui; et s'il est vrai que « les archisatrapes des Perses », comme dit son panégyriste, qui avaient éprouvé ses bienfaits, voulurent honorer son tombeau par de magnifiques offrandes, on en peut conclure qu'elle exerça quelque influence sur les relations extérieures de la monarchie.

Elle avait au reste l'esprit juste, du bon sens, du sang-froid, le sentiment très net de ce qu'il fallait faire; elle devait être d'excellent conseil. On conçoit donc que, lorsqu'elle mourut, en 1160, assez brusquement, d'une fièvre maligne, Manuel ait vivement ressenti sa perte. On peut croire cependant que Basile d'Achrida a peint en termes un peu trop dramatiques la douleur de l'empereur, remplissant le palais de ses gémissements et incapable de se ressaisir, et que Nicétas exagère quand il écrit que le basileus fut désespéré, comme si on lui avait arraché un de ses propres membres, et qu'il passa le temps de son deuil, « affaissé et à demi-mort ». Du moins fit-il faire à sa femme, qui paraît avoir été universellement regrettée, de splendides funérailles. Elle fut enterrée dans l'église du monastère du Pantocrator, que Jean Comnène avait fondée pour être le Saint-Denis de la dynastie, et où Manuel lui-même s'était fait préparer sa sépulture. En l'honneur de l'impératrice défunte, il commanda en outre une belle oraison funèbre, qui nous est parvenue, et où Basile d'Achrida,

archevêque de Thessalonique, exalta comme il convenait, et non sans quelque émotion personnelle, les qualités et les vertus dont Irène avait été parée. Après quoi l'empereur se consola assez vite. Soucieux, dit Nicétas, d'avoir un fils qui continuât sa dynastie, probablement aussi toujours sensible à la séduction féminine, dès 1161 il annonçait l'intention de se remarier. Entre tous les partis qu'on lui proposa, entre toutes les filles de princes et de rois qui briguèrent son alliance, il choisit « la plus belle des princesses de son temps », Marie d'Antioche, qu'il épousa en 1161. Irène l'Allemande avait été bien vite oubliée.

On a vu précédemment ce que fut la destinée de cette autre impératrice latine, de quel enthousiasme, au moment des fêtes de son mariage, le peuple de Constantinople salua la séduisante princesse, et de quelle haine plus tard il poursuivit l'étrangère. On a dit aussi quelle fut la fin tragique de la charmante souveraine, et comment Byzance fut pour elle plus cruelle encore qu'elle n'avait été pour Irène. De même que les princesses grecques exilées en Occident ne s'accommodèrent jamais à leur nouvelle patrie, ainsi les Latines mariées à la cour des Comnènes demeurèrent toujours des étrangères pour le peuple sur lequel elles régnèrent. Irène, malgré ses efforts pour se faire byzantine, resta toujours une Allemande; Marie d'Antioche, quoique née en Syrie, demeura toujours une Latine. Une seule de ces princesses d'Occident du XIIe siècle subit plus fortement l'empreinte de son pays d'adoption et s'hellénisa presque entièrement. Et ceci ajoute un intérêt de plus à l'histoire d'Agnès de

France, fille de Louis VII et sœur de Philippe-Auguste, dont l'existence se trouva mêlée à quelques uns des plus tragiques événements de son temps.

II

AGNÈS DE FRANCE, IMPÉRATRICE DES ROMAINS

Toute sa vie l'empereur Manuel Comnène avait, on le sait, fort aimé les Latins. De cette sympathie déclarée, le chroniqueur Robert de Clari retrouvait encore à Constantinople, plus de vingt ans après la mort du souverain, le durable souvenir. Il raconte en son naïf langage comment, malgré tous les reproches des Grecs, le basileus avait toujours bien accueilli et bien traité les gens d'Occident : « Je vous commande, disait-il à ses courtisans, que nul de vous ne soit si osé ni si hardi, qu'il se plaigne jamais de mes largesses, ni de ce que j'aime les Français. Car je les aime, et je me fie en eux plus qu'en vous, et je leur donnerai plus que je ne leur ai donné. »

Cette sympathie naturelle se renforçait de sérieuses raisons politiques. Manuel sentait fort bien la force invincible des jeunes nations d'Occident; il les savait orgueilleuses, indomptables, toujours prêtes à partir en guerre; il connaissait aussi les rancunes, les vieilles haines qu'elles nourrissaient contre les Byzantins. Sans cesse il craignait qu'une coalition ne les unît contre l'empire, et « que leur commun accord, comme il disait, ne submergeât la monarchie, comme un torrent brusquement grossi ravage les champs des cultivateurs ». Il s'appliquait en conséquence à

empêcher par tous les moyens cette union redoutable, entretenant la division entre les puissances européennes, soutenant contre Barberousse la résistance de l'Italie, attirant à lui par d'amples concessions commerciales les marchands de Venise, de Gênes, de Pise et d'Ancône, s'efforçant sans cesse de gagner l'alliance de quelqu'un des grands états d'Occident. C'est ainsi qu'au début de son règne il s'était appuyé sur l'Allemagne. Plus tard, vers la fin de sa vie, il inclinait vers l'alliance française. Il était alors en lutte ouverte avec l'empereur Frédéric Barberousse, et partout il s'ingéniait à trouver des soutiens contre lui. Celui du roi Louis VII lui semblait particulièrement avantageux, et il cherchait attentivement les moyens de se rapprocher de ce prince. Aussi bien l'idée était dans l'air. Dès 1171 ou 1172, le pape Alexandre III, avec qui Manuel était en fort bons termes, avait songé à l'utilité de l'alliance franco-byzantine, et conseillé à Louis VII d'unir par un mariage la maison de France à celle des Comnènes. L'empereur grec trouva donc le terrain tout préparé, quand il se décida à faire des propositions plus formelles.

En 1178, Philippe d'Alsace, comte de Flandre, revenant de Palestine, s'était arrêté à Constantinople. Le basileus, selon l'usage, le reçut fort magnifiquement et, au cours des conversations qu'il eut avec le prince latin, il s'ouvrit à lui de son projet. « L'empereur lui demanda, raconte la chronique d'Ernoul, si le roi Louis de France avait nulle fille à marier, et le comte répondit qu'il en avait une, mais petite était et jeune. Dont lui dit l'empereur Manuel qu'il n'avait que un fils qui était jeune enfant, et que si le roi lui voulait envoyer sa fille pour son fils, que si tôt comme elle

serait venue, il la lui ferait épouser, et lui ferait porter couronne et à elle aussi : il serait empereur, et elle impératrice. Dont parla et pria l'empereur au comte que il au roi en fît message, que plus gentil homme que lui ne pourrait-il mie trouver ni envoyer. Et il enverrait avec lui de ses plus vaillants hommes pour ramener la damoiselle, si le roi la leur voulait confier.

« Le comte répondit que volontiers il en ferait le message, et se pensait qu'il l'obtiendrait. Dont l'empereur si fit appareiller ses messagers et leur confia or et argent assez à dépenser, et les envoya en France avec le comte. Et quand ils vinrent en France, le comte vint au roi et fit son message de par l'empereur.

« Dont fut le roi content et joyeux, si vit que ne la pouvait mieux marier. Si la fit appareiller moult hautement et moult richement (comme fille à si haut homme comme le roi de France) et la remit aux messagers, et ils l'emmenèrent en Constantinople à l'empereur. »

Cette enfant « petite et jeune » se nommait Agnès de France. C'était la seconde fille de Louis VII et de sa troisième femme Alix de Champagne, la sœur cadette par conséquent de Phillippe-Auguste. Au moment où, au printemps de 1179, elle quitta Paris pour aller s'embarquer sur les vaisseaux génois qui la mèneraient à Constantinople, elle avait huit ans à peine. Transportée en un âge aussi tendre dans un pays nouveau, bien vite oubliée dans la Romanie lointaine par les siens, qui semblent s'être entièrement désintéressés d'elle, elle devait s'accommoder plus que d'autres aux usages de sa patrie d'adoption. Elle devait y mener en tout cas une existence singulière-

ment curieuse et dramatique; témoin d'événements considérables, elle y devait parfois même prendre une part intéressante : et par là cette figure effacée mérite la curiosité de l'histoire[1].

Au moment où, en 1179, la petite Agnès arrivait dans la ville impériale, le règne de Manuel Comnène touchait à son déclin. Pourtant, malgré les tristesses des dernières années, l'empereur gardait sa belle confiance en lui-même, la cour son élégance et son faste accoutumés. Ce fut au milieu des fêtes qu'on célébra, le 2 mars 1180, les fiançailles de la fille de Louis VII avec l'héritier du trône des Césars. Comme le jeune Alexis avait onze ans seulement, le mariage fut remis à plus tard; mais, dès ce moment, la petite fiancée fut traitée en future impératrice et, conformément à l'usage, elle quitta son prénom français d'Agnès pour l'appellation plus byzantine d'Anne.

Quelques mois plus tard, en septembre 1180, la mort de Manuel faisait retomber sur la tête de ces deux enfants toutes les charges et toutes les responsabilités du pouvoir suprême. Or les circonstances étaient étrangement difficiles, l'avenir gros de périls. L'empereur, avant de mourir, n'avait pris aucune disposition : les choses allèrent donc bien vite au pire. Un basileus en bas âge, « qui avait encore

1. Cf. L. du Sommerard, *Deux princesses d'Orient au XII*e *siècle*, Paris, 1907. On trouvera dans ce livre une agréable biographie d'Agnès de France, un peu bien romanesque parfois pour un ouvrage d'histoire, mais intéressante, encore que l'auteur ait négligé certains textes importants pour la psychologie de son héroïne.

besoin de précepteur et de nourrice », et qu'une éducation absolument négligée avait fait léger et incapable; une régente, Marie d'Antioche, mal entourée, mal vue, trop aimée de quelques-uns, détestée de presque tous; un favori insolent et médiocre, que ses rivaux soupçonnaient d'aspirer au trône : tels étaient les chefs du gouvernement. C'était assez pour déchaîner toutes les ambitions en éveil, celles de Marie, fille de l'empereur Manuel, femme naturellement passionnée et violente, que sa haine contre sa belle-mère et une énergie toute masculine portaient aux plus audacieux desseins, celles d'Alexis, le fils bâtard de Manuel, qui se croyait quelque droit au trône, celles surtout du redoutable Andronic Comnène, dont les aventures avaient, on le sait, tant troublé le règne précédent. Contre ces dangers menaçant de toute part, le pouvoir était sans appui et sans force; les membres mêmes de la famille impériale, les plus grands personnages de l'État, mécontents, inquiets, ne se préoccupaient que de leurs intérêts propres. « Il n'y avait plus nul souci des affaires publiques; les conseils de l'empire restaient déserts. » On sait quel fut le résultat de cette situation lamentable, et les drames qui coup sur coup ensanglantèrent la capitale et le palais. Marie Comnène suscitant l'émeute contre son frère et soutenant un véritable siège dans Sainte-Sophie; Andronic soulevé à son tour, bientôt maître de Constantinople et associé au jeune basileus par l'enthousiasme populaire; le favori renversé, emprisonné, aveuglé; puis, selon le mot de Nicétas, « le jardin impérial dépouillé de ses arbres », Marie Comnène et son mari empoisonnés, la régente Marie d'Antioche condamnée pour

crime de trahison et impitoyablement exécutée; le jeune Alexis enfin déposé, étranglé, et Andronic Comnène s'emparant du trône : tels furent les spectacles qui marquèrent ces trois années tragiques, et dont Agnès de France fut le témoin épouvanté.

Au moment où la mort du jeune empereur la laissait ainsi seule, abandonnée dans une ville étrangère, la petite impératrice avait douze ans. Elle se trouva livrée sans défense à toutes les entreprises du nouveau maître. Pour consolider son pouvoir usurpé, Andronic ne trouva rien de mieux que d'épouser la fiancée de son prédécesseur, et, malgré la disproportion des âges (le basileus avait plus de soixante ans), le mariage fut, à la fin de 1182, célébré à Sainte-Sophie et consommé. La chose fit scandale, même dans cette Byzance habituée à tant de crimes. « Ce vieillard sur son déclin, écrit Nicétas, ne rougit point de s'unir à la jeune et jolie femme de son neveu; ce crépuscule embrassa cette aurore; cet homme cassé et ridé posséda cette jeune fille aux doigts de rose, qui exhalait les parfums de l'amour. » L'opinion européenne ne fut pas moins indignée de l'événement. Seule, la famille d'Agnès ne sembla pas s'en être émue; on ne voit pas que Philippe-Auguste se soit aucunement préoccupé de ce que devenait sa sœur.

Ce qui est plus curieux encore, c'est que la princesse elle-même paraît s'être accommodée sans peine de sa destinée. Il faut dire, pour expliquer cette singularité, que son mariage avec le vieux souverain fut avant tout une union politique, et qu'Andronic, fort occupé de ses innombrables maîtresses, ne dut guère s'imposer à sa jeune femme. Elle eut surtout

les satisfactions extérieures du pouvoir suprême, le plaisir de figurer dans les cérémonies, d'être représentée sur les monuments, en grand habit impérial, aux côtés de son époux. Il n'est point invraisemblable en outre qu'elle aussi, comme tant d'autres, se laissa prendre au charme de ce grand séducteur qu'était Andronic. On a vu déjà comment, dans la tragédie finale où le basileus trouva la mort, elle était auprès de lui, côte à côte avec sa maîtresse préférée, et comment les deux femmes, arrêtées avec le prince dans sa fuite, firent de suprêmes efforts pour l'arracher à son destin. C'était en 1185. Pendant les deux années qu'elle avait été mariée à Andronic, la jeune femme avait vu d'étranges spectacles, dans cette cour où les joueuses de flûte et les courtisanes avaient plus de crédit chez le maître que les hommes d'État, dans ces villas du Bosphore où, avec ses belles amies, Andronic aimait à goûter, dans la paix de la campagne, les délices d'une vie voluptueuse et passionnée. Il semble bien qu'Agnès de France n'en fut point trop scandalisée : elle fut peut-être la dernière conquête que fit cet Andronic Comnène, si intelligent, si beau parleur, si ingénieux, si souple, si charmeur, sur les lèvres duquel, selon l'expression de Nicétas, Hermès avait frotté le « moly », l'herbe magique qui séduit les cœurs.

On ignore ce que devint la jeune femme pendant les jours troublés qui suivirent la chute d'Andronic. Mais il y a tout lieu de croire qu'aussitôt l'ordre rétabli, Agnès, veuve de deux empereurs, retrouva, sous le gouvernement d'Isaac Ange, toutes les prérogatives que Byzance accordait à ses souveraines. On verra plus loin qu'elle conserva la jouissance de

son douaire, et on peut croire qu'elle vécut dans un de ces palais impériaux où s'abritait volontiers la retraite des princesse déchues. C'est là que vint la chercher une nouvelle aventure.

Théodore Branas appartenait à une des plus grandes familles de l'aristocratie byzantine. Son père Alexis, qui passait pour le meilleur général de l'époque, avait été l'un des plus fidèles serviteurs d'Andronic Comnène; sa mère était une nièce de l'empereur Manuel, qui la proclamait volontiers « belle entre toutes les femmes » et se plaisait à l'appeler « l'ornement de la famille ». Ainsi apparentés à la dynastie déchue, ces Branas ne pouvaient avoir nulle sympathie pour le gouvernement d'Isaac Ange. En 1186, Alexis s'était soulevé contre l'empereur et il avait trouvé la mort, les armes à la main, sous les murs de Constantinople; tout naturellement Théodore, quoiqu'il servît dans l'armée impériale, ne devait éprouver que de la haine pour le meurtrier de son père. Ceci le rapprocha-t-il d'Agnès, héritière en quelque façon des droits des Comnènes? On ne sait. Toujours est-il qu'en 1190 on commençait à parler à Constantinople de l'intimité qui unissait Branas à la jeune femme, âgée alors de dix-neuf ans. Un peu plus tard, à la date de 1194, le chroniqueur occidental Aubry de Trois-Fontaines précise les choses en ces termes : « Théodore Branas entretenait l'impératrice, sœur du roi de France, et quoiqu'elle conservât son douaire impérial, il la tenait pour sa femme; mais il ne l'avait point épousée en noces solennelles, car, selon l'usage du pays, ce mariage lui aurait fait perdre son douaire ». La liaison toutefois était ouvertement déclarée, et fut bientôt uni-

versellement acceptée : d'autant plus que Théodore Branas, ayant en 1193 fort contribué à renverser Isaac Ange, avait une fort grande situation à la cour du nouvel empereur Alexis.

Par cette sorte d'union morganatique, que la naissance d'une fille consolida encore, Agnès était devenue plus byzantine que jamais. Elle avait, on le verra tout à l'heure, entièrement oublié la langue de son pays natal; elle avait perdu tout souvenir d'une famille qui ne s'était jamais souciée d'elle. Rien ne prouve qu'en 1196 elle vit sa sœur Marguerite, veuve du roi de Hongrie, lorsque celle-ci fit le voyage de Terre-Sainte; et lorsque, brusquement, en 1203, l'arrivée des barons de la quatrième croisade la remit en présence de ses compatriotes, tout porte à croire qu'elle était pleinement « déracinée ».

On sait comment Irène Ange, princesse byzantine placée par son mariage sur le trône de Germanie, détermina son mari Philippe de Souabe à prendre en main la cause du jeune Alexis son frère, dépouillé du pouvoir par un usurpateur, et comment le César allemand intéressa aux droits de son jeune beau-frère les Vénitiens et les croisés rassemblés à ce moment à Venise. D'autres raisons encore contribuèrent assurément à faire dévier vers Constantinople l'expédition destinée à délivrer la Terre-Sainte. Les intérêts économiques de la république vénitienne, l'attrait qu'exerçaient sur les imaginations occidentales les splendeurs de la capitale byzantine, les per-

spectives de pillage et de conquête qu'ouvrait à tous ces aventuriers une semblable aventure, les vieilles rancunes accumulées au cœur des Latins furent autant de causes qui déterminèrent le doge et les barons de la croisade. Une autre considération enfin fut la masse des reliques que possédait Constantinople. On sait quelle grande place ont tenu, dans la vie publique et privée du moyen âge, ces précieuses dépouilles, et quel prix on attachait en particulier à celles qui venaient d'Orient. Or Byzance était pleine de ces trésors sacrés, et ce n'était point sans quelque ostentation qu'au palais, dans la chapelle impériale, qu'à Sainte-Sophie et dans les autres églises, on les exhibait aux visiteurs éblouis. Aussi, aux yeux des Latins, la ville impériale était-elle devenue comme un vaste musée, comme un immense reliquaire prédestiné à approvisionner tous les sanctuaires d'Occident, et on peut croire, à voir la place que la châsse aux reliques tint parmi les soucis des conquérants, que cet appât ne fut point étranger à la grave résolution qui, malgré la défense formelle du pape, détourna vers Constantinople tant de gens pieux, tant d'hommes d'Église, avides de recueillir, pour prix de leur victoire, ces richesses sacrées.

Ce n'est point ici le lieu de raconter la quatrième croisade. Il suffira de rappeler comment les Latins, arrivés devant Constantinople le 23 juin 1203, se virent obligés d'employer la force pour restaurer sur son trône le jeune Alexis. Le 17 juillet, l'assaut était donné : l'usurpateur, pris de panique, s'enfuyait précipitamment, et une révolution populaire rétablissait Isaac Ange. Le premier soin de l'empereur fut de s'accommoder avec les croisés. Il ratifia toutes les

promesses que son fils leur avait faites; il les accueillit « comme les bienfaiteurs et les conservateurs de l'empire »; surtout il leur versa à pleines mains les richesses de la capitale; et cette première occupation, qui ne dura que quelques jours, ne fit qu'accroître les convoitises des Occidentaux.

C'est ici que nous retrouvons Agnès de France, en une scène qui en dit long sur l'évolution qui s'était accomplie en elle. Parmi les grands barons de l'armée latine se trouvaient plusieurs proches parents de la jeune impératrice; le comte Baudouin de Flandre avait épousé sa nièce; le comte Louis de Blois était un fils de sa sœur. Mais, d'autre part, Théodore Branas, son amant, avait été l'un des chefs de la défense, l'un des derniers fidèles du basileus Alexis Ange. Entre les deux partis, les sympathies d'Agnès ne semblent pas avoir hésité. Robert de Clari raconte que les croisés, ayant gardé quelque souvenir qu'une princesse française, sœur de leur roi, avait été jadis mariée à Constantinople, s'informèrent, aussitôt le prétendant installé au palais, si cette dame, « qu'on appelait, dit le chroniqueur, l'impératrice de France », vivait encore. « Et on leur dit que oui, et qu'elle était mariée; que un haut homme de la cité — le Vernas (Branas) avait à nom — l'avait épousée; et qu'elle demeurait en un palais près de là. Là si l'allèrent voir les barons, et si la saluèrent et moult bien lui promirent de lui faire service. Et elle leur fit moult mauvais semblant, et moult était courroucée de ce qu'ils étaient là venus, et de ce qu'ils avaient celui Alexis couronné, ni ne voulait parler à eux. Mais elle faisait parler un latinier (un interprète) et disait le latinier qu'elle ne savait rien de français.

Pourtant, à l'égard du comte Louis — qui était son cousin — elle entra en rapports avec lui. »

Depuis vingt-quatre ans que ses parents de France avaient oublié la petite princesse exilée à Byzance, elle aussi avait tout oublié de sa patrie. Elle ne s'intéressait plus qu'aux choses de Byzance, à la vieille haine que les Branas ressentaient pour Isaac Ange; comme une Grecque, elle s'indignait de l'intervention inopportune et néfaste de ces étrangers dans les affaires de la monarchie. Par tout cela, l'anecdote que rapporte Robert de Clari est singulièrement significative; elle prouve à quel point Agnès de France s'était détachée de son pays.

Ce qui suivit n'était guère propre à la réconcilier avec ses compatriotes. On sait comment le bon accord apparent entre Latins et Grecs ne tarda pas à se rompre, au cours de l'hiver que les croisés passèrent sous les murs de Constantinople, et comment, une révolution nationale ayant renversé les faibles et méprisables souverains qui occupaient le trône, les Occidentaux se décidèrent à conquérir Byzance pour eux-mêmes. On sait quelles furent, pendant plusieurs jours, les horreurs commises dans la ville prise d'assaut. Au moment où l'enceinte était forcée (12 avril 1204), Agnès de France, avec beaucoup d'autres nobles dames, avait cherché un refuge dans le palais fortifié du Boucoléon. Le marquis Boniface de Montferrat arriva à temps pour sauver de toute fâcheuse aventure la princesse et ses compagnes. Mais on imagine de quel œil elle dut voir le pillage de sa capitale, les palais mis à sac, les églises dévastées, Sainte-Sophie profanée et souillée, la population affolée fuyant de toutes parts, et la ville

incomparable qu'était Constantinople livrée à toutes les brutalités de la soldatesque. On peut voir dans le naïf récit de Robert de Clari tout ce que rapporta aux Latins leur déplorable entreprise : « Depuis que le monde fut créé, dit-il, si grand avoir ni si noble ni si riche ne fut vu ni conquis, ni au temps d'Alexandre, ni au temps de Charlemagne, ni avant ni après; et je ne pense point que dans les quarante plus riches cités du monde il y eut tant d'avoir comme on trouva au cœur de Constantinople. Et si témoignaient les Grecs, que les deux parts de l'avoir du monde étaient en Constantinople, et la tierce était éparse par le monde. » A la vue de toutes ces convoitises satisfaites, de l'insolence de ces bandits qui ne respectaient rien ni personne, Agnès aussi, comme Nicétas, dut pleurer amèrement sur la ruine de la ville impériale, et penser que les Sarrasins auraient été plus cléments que les croisés.

Pourtant, lorsqu'un empire latin eut remplacé la monarchie des basileis, lorsque le comte Baudouin de Flandre, son parent, se fut assis sur le trône des Césars, quelque chose de son origine française semble s'être réveillé dans le cœur d'Agnès. D'assez curieuses conséquences allaient résulter de ce dernier changement.

Nicétas parle quelque part, non sans amertume et sans tristesse, de ces Grecs « qui firent la paix avec les Italiens pour recevoir d'eux quelques territoires, tandis qu'ils auraient dû souhaiter de rester éternellement en guerre avec eux ». Parmi « ces âmes ser-

viles, que l'ambition arma contre leur patrie », se trouva Théodore Branas, l'amant d'Agnès de France On peut croire que ce fut sous l'influence de sa maîtresse qu'il se rallia au régime nouveau. Celle-ci, en effet, avait trouvé dans l'établissement de l'empire latin un avantage inattendu. Aubry de Trois-Fontaines rapporte qu'on fit alors remarquer à Branas « qu'il privait de justes noces l'impératrice sœur du roi de France », et qu'on lui persuada de régulariser la situation par un mariage. Agnès en fut sans doute reconnaissante, et elle rapprocha son mari de ceux à qui elle le devait.

En tout cas, Théodore Branas devint désormais un des plus fidèles soutiens du nouvel empire. « C'était, dit de lui Villehardouin, un Grec qui se tenait à eux, et nul des Grecs ne se tenait à eux que lui. » On récompensa au reste comme il convenait ce rare dévouement. Branas reçut de l'empereur l'investiture du fief d'Apros, et, à la tête de quelques contingents latins, il servit en fidèle vassal son nouveau maître. Puis, lorsque, en 1206, sa ville d'Apros eut été prise par les Bulgares et rasée, le grand seigneur grec eut l'occasion de jouer un plus grand rôle encore. Il était fort populaire dans la province de Thrace, qu'il avait gouvernée jadis pour le basileus et en particulier à Andrinople, d'où sa famille était originaire. Les populations de la région, épouvantées des excès des Bulgares, lui firent proposer de se soumettre à lui, et de constituer sous son autorité une principauté vassale de l'empereur latin. « Ainsi, selon l'expression de Villehardouin, les Grecs et les Francs pourraient être bien ensemble. » Henri de Flandre, qui gouvernait pour son frère Baudouin,

prisonnier des Bulgares, saisit habilement l'occasion offerte. En 1206, par une convention formelle, il concéda en fief à Branas et à « l'impératrice sa femme » Andrinople, Didymotique « et toutes les appartenances ». Un titre sonore rehaussa aux yeux des Grecs le prestige de leur nouveau seigneur : l'acte d'investiture fut fait au nom du « noble César Théodore Branas Comnène ». Un détachement de chevaliers latins resta à Andrinople pour l'aider à défendre sa principauté. Et « ainsi, dit Villehardouin, fut faite et conclue la convention, et la paix faite et conclue entre les Grecs et les Francs ».

Agnès de France s'était efforcée, en rapprochant vainqueurs et vaincus, de consolider, autant qu'il était en elle, l'établissement fondé par les Latins. Elle continua sans doute dans sa principauté à travailler à l'œuvre de réconciliation dont elle avait été l'initiatrice. Jusqu'à son dernier jour, Théodore Branas en effet, conformément à ses promesses, servit fidèlement l'empire et l'empereur; dans sa seigneurie d'ailleurs il était presque roi, et dans ce milieu tout grec, Agnès continua sans doute à vivre en princesse byzantine.

On sait peu de chose de ses dernières années. Un détail pourtant laisse croire que de plus en plus elle revenait à la France. C'est à un baron français, Narjaud de Toucy, qu'elle maria sa fille en 1218 ou 1219. Pareillement sa petite-fille devait plus tard épouser un autre Français, Guillaume de Villehardouin, fils du prince d'Achaïe, et son petit-fils Philippe de Toucy se réclamait volontiers de ses origines françaises et de la parenté qui l'unissait à la famille royale de France. Joinville raconte qu'en 1252 il vint en Pales-

tine rendre visite à Saint-Louis, « et disait le roi qu'il était son cousin, car il était descendu d'une des sœurs du roi Philippe, que l'empereur même eut à femme ». Et au commencement du XIVe siècle encore, Marino Sanudo parlait de « la fille du roi de France », qui devint impératrice de Byzance, et qui avait ensuite épousé un baron de l'empire grec.

Ainsi bien des années après sa mort, qui eut lieu en 1220, l'Occident conservait le souvenir d'Agnès de France, impératrice d'Orient, dont la destinée fut assurément l'une des plus singulières entre celles de tant de princesses latines mariées à Constantinople. Plus que toute autre, les circonstances l'avaient « déracinée »; plus que toute autre, elle était devenue byzantine, par la langue et par le cœur. Et pourtant, lorsqu'après un quart de siècle les événements la replacèrent en face de ses compatriotes, c'est vers son pays natal qu'après un moment d'hésitation ses affections revinrent. Femme d'un grand seigneur grec, elle ne le suivit point dans le parti des patriotes qui résistaient sans fléchir à l'étranger; elle n'émigra point avec lui à Nicée ou ailleurs; c'est elle, au contraire, qui amena son mari vers les Francs, fit de lui un feudataire du nouvel empire, et lui proposa la tâche de réconcilier, s'il se pouvait, les deux races ennemies. Née fille de France, morte dans une principauté grecque vassale d'un empereur latin, ayant fondé avec Théodore Branas une famille qui sera toute française, elle rejoignait ainsi harmonieusement, malgré les aventures orageuses d'une partie de sa vie, son lit de mort à son berceau.

CHAPITRE VII

CONSTANCE DE HOHENSTAUFEN
IMPÉRATRICE DE NICÉE

A Valence, en Espagne, dans la petite église de Saint-Jean de l'Hôpital, on voit, dans la chapelle de Sainte-Barbe, un coffre de bois sur lequel cette inscription en espagnol est tracée : « Ci gît doña Constance, auguste impératrice de Grèce ». Quelle est cette souveraine peu connue de l'empire byzantin, et par quel étrange destin vint-elle, si loin de l'Orient, vivre et mourir sous le ciel d'Ibérie? C'est une histoire mélancolique et romanesque tout ensemble, curieux épisode des relations qu'entretinrent au XIIIe siècle l'Orient et l'Occident[1].

*
* *

Vers l'an 1238, de grands événements se préparaient en Europe. C'était le temps où, en Orient,

1. C'est M. G. Schlumberger qui, le premier, a rappelé l'attention sur cette princesse oubliée, dans un curieux article : *Le tombeau d'une impératrice byzantine à Valence* (Rev. des Deux Mondes, 15 mars 1902). Nous devons beaucoup à cet intéressant mémoire.

Jean Doukas Vatatzès, empereur grec de Nicée, luttait avec un succès croissant contre le faible empire latin de Constantinople ; le temps où, en Occident, Frédéric II de Hohenstaufen recommençait, une fois de plus, sa guerre éternelle contre la papauté. Or Baudouin II, empereur de Constantinople, protégé du souverain pontife et ne se soutenant que par lui, se trouvait par là même nécessairement hostile au grand empereur souabe, et la politique de Frédéric II devait naturellement s'efforcer d'atteindre ici aussi et de mettre en échec l'adversaire irréconciliable que le pape était pour lui. Dans ce but il n'hésita pas, lui catholique romain et latin, à faire alliance avec les Grecs schismatiques contre un état catholique et latin.

Ceci n'est point pour surprendre, quand on se souvient quel libre et puissant esprit fut ce dernier des Hohenstaufen. Initié en Sicile, dès l'enfance, aux splendeurs des civilisations grecque et arabe, savant et épris de science comme un humaniste de la Renaissance, étrangement séduit en outre par les mœurs voluptueuses et violentes de l'Orient musulman, ce prince à l'âme cosmopolite et laïque avait entrepris d'arracher le monde à l'étreinte de l'Église, non seulement en détruisant la puissance temporelle de la papauté, mais en ruinant l'ascendant spirituel de Rome. Mettre fin pour jamais à l'inutile folie de la croisade, conclure la paix avec l'Islam, transférer du pape à l'empereur la direction suprême de la chrétienté, tels furent quelques-uns des rêves que caressa le vaste génie de ce souverain presque moderne. Ses ennemis déclarent qu'il ne croyait point en Dieu, qu'il niait l'immortalité de l'âme, qu'il proclamait, en

face de la foi aveugle, les droits suprêmes de la raison, disant « que l'homme ne doit croire que ce qui peut être démontré par la force des choses et par la raison naturelle ». On conçoit qu'étant tel, son esprit libéré de scrupules vieillis n'éprouvât nul embarras à traiter avec des schismatiques ou des infidèles, si leur appui pouvait lui être utile contre sa grande adversaire, la papauté.

De là vinrent les relations qu'il engagea avec la cour byzantine de Nicée. Frédéric II promettait à Vatatzès de faire évacuer Constantinople par les Latins et de la restituer à son maître légitime ; en échange, l'empereur grec s'engageait à se reconnaître le vassal de l'empereur d'Occident et à rétablir l'union rompue entre les deux Églises. Il est difficile de dire quel degré de sincérité renfermaient ces promesses. Dans l'alliance qui se concluait, les Grecs voyaient surtout un moyen de reprendre plus aisément Constantinople, Frédéric II un moyen d'enlever à la papauté une force qu'elle s'efforçait d'attirer de son côté. Toujours est-il que les deux parties s'accordèrent. Dès 1238, des troupes grecques étaient mises par le basileus en Italie à la disposition de l'empereur souabe. Bientôt le rapprochement des deux souverains devint plus étroit encore. En 1244, une fille de Frédéric II épousait l'empereur grec de Nicée.

En 1241, Jean Doukas Vatatzès avait perdu sa première femme, Irène Lascaris. Bientôt, « fatigué de sa solitude », comme dit un contemporain, il songea à se remarier, et il fit demander à son grand allié la

main de sa fille. Elle s'appelait Constance, et elle était née de la liaison de Frédéric II avec Bianca Lancia, celle-là même qui fut également la mère du fameux Manfred. L'empereur consentit volontiers à une union qui fortifiait son alliance avec les Grecs ; et encore qu'il y eût entre les deux futurs époux une singulière disproportion d'âge — en 1244 Jean avait cinquante-deux ans, et Constance était toute jeune — le mariage fut résolu.

La chose fit en Occident, en particulier dans le parti pontifical, un scandale prodigieux. Au concile de Lyon, un peu plus tard, Innocent IV n'hésitera pas, parmi les raisons qui lui semblaient justifier l'excommunication prononcée contre Frédéric II, à invoquer ce motif, « qu'il avait contracté parenté avec des hérétiques ». Auparavant déjà, et pour la même cause, le pape avait solennellement excommunié l'empereur Vatatzès et tout son peuple, « traitant impudemment d'hérétiques, comme Frédéric II l'écrivait à son confédéré, ces Grecs très orthodoxes, par qui la foi chrétienne s'est répandue à travers le monde », qualifiant « d'apostats et de fauteurs de scandales une nation qui depuis des siècles, et dès l'origine, a été riche en piété et qui a porté l'évangile de paix au monde latin que gouverne le pontife ». Rien ne pouvait mieux que cette condamnation commune rendre étroitement solidaires les intérêts des deux souverains. « Ce n'est point, disait Frédéric II à un autre de ses correspondants, notre droit seul que nous défendons, mais ceux de tous les peuples nos amis que réunit l'amour sincère du Christ, et spécialement les Grecs, nos alliés et amis, que le pape, à cause de l'affection que nous leur portons, et quoiqu'ils soient

très chrétiens, a traités avec la dernière insolence qualifiant d'impies ce peuple très pieux, et d'hérétiques cette nation très orthodoxe ». Vatatzès pareillement, en envoyant à l'empereur un contingent de ses troupes, se félicitait des victoires que le prince souabe remportait sur leur commun adversaire. De ce rapprochement politique, la jeune princesse Constance était le gage. Elle en devait être la victime.

Le mariage entre le basileus et la fille de Frédéric II fut célébré à Brousse. D'après des renseignements que j'emprunte à un texte encore inédit, l'éloge funèbre de l'empereur Vatatzès par son fils Théodore Lascaris, le souverain grec se transporta en grand appareil militaire de sa capitale de Nicée dans la ville où l'attendait la jeune fiancée. Il semble même que le vieux prince fut quelque peu incommodé du voyage, et qu'il éprouva une assez sérieuse indisposition. Les fêtes des noces n'en furent pas moins pompeuses. Les Grecs se sentaient extrêmement flattés de cette alliance, « dont l'éclat et la gloire, écrit Théodore Lascaris, et tous les autres avantages ne peuvent échapper qu'aux ignorants et aux imbéciles ». Les poètes de cour célébrèrent donc à l'envi une si belle et si profitable union ; à l'envi, autour de la jeune souveraine, on déploya les splendeurs du faste byzantin. Selon l'usage, elle quitta son prénom occidental pour l'appellation plus grecque d'Anne, et elle trouva grand accueil dans cette ville de Nicée, qui avait pris depuis quarante ans tous les dehors d'une grande capitale, et que les Grecs patriotes

aimaient particulièrement, « car son nom, dit Théodore Lascaris, renferme un présage de victoire ». Ces apparences de bonheur cependant furent brèves ; une étrange aventure vint bien vite gâter l'harmonie du ménage impérial.

Comme la nouvelle impératrice était presque une enfant, son père lui avait donné, au départ d'Italie, une suite assez nombreuse de femmes de sa race, et parmi elles, pour faire auprès d'elle « office de gouvernante et d'institutrice », une fort jolie personne que les chroniqueurs byzantins appellent « la marquise ». La marquise était belle ; elle avait en particulier des yeux admirables et une grâce exquise. Or l'empereur Vatatzès avait toujours été de complexion fort amoureuse, et sa petite femme d'Occident, épousée surtout par politique, l'intéressait médiocrement. La marquise n'eut point de peine à l'intéresser davantage; comme elle se prêta volontiers au jeu, comme, selon le mot d'un chroniqueur, « par ses philtres et ses charmes amoureux », elle ensorcela le basileus, elle ne tarda guère à devenir la favorite déclarée et la rivale de sa jeune maîtresse. Vatatzès ne lui refusa rien. Elle fut autorisée à revêtir les insignes impériaux, à porter les brodequins de pourpre; quand elle sortait à cheval, la housse de sa monture et les rênes étaient de pourpre, comme pour une basilissa; une suite brillante l'escortait; sur son passage, on lui rendait les mêmes honneurs qu'à l'impératrice; et les sujets, à la ville comme au palais, lui marquaient les mêmes respects qu'à la souveraine légitime, et même un peu davantage. Le basileus, absolument séduit, cédait à tous les caprices de sa maîtresse; Anne était ouvertement reléguée au second rang.

L'aventure causa quelque scandale à la cour de Nicée. Parmi les familiers de l'empereur, l'un des plus considérés était alors le célèbre écrivain Nicéphore Blemmydès. Chargé par Vatatzès de faire l'éducation du prince héritier, il avait, dans cet emploi de confiance, mérité l'amitié de son élève et conquis la faveur du souverain. C'était un homme d'âme inflexible et dure, très pieux, très dédaigneux de tout ce qui n'était point les choses saintes, et qui s'était fait remarquer par une vive hostilité à l'égard des Latins. Il se piquait en outre d'avoir son franc-parler; et quoique la liberté de son langage lui eût valu de fréquentes attaques, toujours il avait réussi à maintenir son crédit. Blemmydès résolument prit parti contre la favorite. En elle il ne détestait pas seulement l'étrangère; il détestait la femme aussi. Jadis, en effet, quand il avait vingt ans, il avait eu un roman d'amour, qui avait mal fini; il en gardait contre tout le sexe féminin une rancune implacable. Il se mit donc hardiment à attaquer la marquise; il composa des pamphlets contre elle. Et comme ce défenseur de la morale n'avait point la main légère, il n'épargna à son ennemie aucune sorte de mauvais compliments. « Reine d'impudence, opprobre du monde, scandale de l'univers, poison mortel, débauchée, ménade, courtisane », telles furent quelques-unes des aménités dont il la gratifia.

L'empereur, homme prudent, était assez ennuyé de tout cet éclat; il éprouvait parfois aussi quelque remords de l'aventure où il s'était engagé. Mais son cœur était pris, et il calmait ses scrupules en se disant que Dieu lui marquerait, quand il la jugerait venue, l'heure de la pénitence. En attendant, il se laissait

aller à sa passion. Quant à la marquise, elle payait d'audace. Plus impérieuse, plus insolente que jamais, elle traitait de haut tous ceux qui l'approchaient; vis-à-vis de l'impératrice elle-même, nettement elle se posait en rivale, se jugeant, comme dit un chroniqueur, « reine véritable et plus que reine ». Les choses duraient ainsi depuis trois ou quatre ans, lorsqu'un dramatique incident mit en présence la marquise italienne et son ennemi.

Blemmydès était, vers 1248, abbé du monastère de Saint-Grégoire le Thaumaturge près d'Éphèse. La favorite eut l'idée de venir l'y braver. En grand costume impérial, accompagnée d'une suite pompeuse, elle envahit le couvent, sans que nul fût assez hardi pour fermer les portes devant elle, et elle pénétra dans l'église au moment où la communauté y célébrait l'office. Blemmydès aussitôt arrête d'un geste le prêtre à l'autel et interrompt la célébration du service divin; puis, se tournant vers la marquise, il lui ordonne de quitter le saint lieu qu'elle profane doublement, indigne qu'elle est par sa conduite de participer à la communion des fidèles, et comme faisant par sa présence publiquement insulte aux lois sacrées de la religion. A cette violente invective, la femme recule; puis elle fond en larmes, elle supplie le moine de ne point lui interdire le saint lieu; enfin, prise d'une pieuse terreur, elle se décide à céder et sort de l'église. Mais les hommes d'armes qui l'accompagnent s'indignent de l'humiliation infligée à leur maîtresse. Leur chef, un certain Drimys, déclare qu'après un tel outrage l'abbé est indigne de vivre, et joignant le geste à la parole, il veut mettre l'épée à la main. Mais alors, ô miracle! le glaive demeure

attaché au fourreau, et malgré tous ses efforts, l'officier n'arrive point à l'en tirer. Fou de colère, Drimys insulte, menace, tempête : Blemmydès, impassible, déclare qu'il mourra plutôt que de violer la loi du Christ. Finalement, frappés involontairement de respect devant tant de courage, les assaillants se retirent; mais, plainte est aussitôt portée à l'empereur contre le moine insolent qui a osé tenir tête à la favorite. Excitée par son entourage, la marquise réclame vengeance, affirmant qu'en sa personne c'est la majesté impériale même qui a été outragée. Drimys, de son côté, déclare qu'il y a de la sorcellerie dans l'affaire, que ce ne peut être que par un enchantement que son épée n'est point sortie du fourreau, et il demande le châtiment du magicien. Et Blemmydès commençait à n'être point sans inquiétude sur les conséquences que pourrait avoir son audace.

On a conservé de lui une sorte de circulaire qu'il adressa à ce moment à tous les moines de l'empire, pour saisir en quelque manière l'opinion publique de l'incident. Il y racontait tout le détail de l'affaire, justifiait la conduite qu'il avait tenue, et s'élevant en termes très violents contre la favorite, il définissait l'attitude qui, vis à vis d'une telle femme, et en une telle circonstance, s'imposait à un homme de Dieu. « Celui qui veut plaire aux hommes, écrivait-il, n'est point un véritable serviteur de Dieu »; et il terminait ainsi son message : « Voilà pour quels motifs nous avons, sans hésiter, chassé l'impie du saint lieu, ne pouvant prendre sur nous d'accorder la sainte communion à la femme impudique et impure, ni consentir à jeter devant celle qui se roule dans la boue

de la corruption les resplendissantes et précieuses paroles de la sainte liturgie ».

L'empereur Vatatzès cependant, malgré l'ardeur de sa passion, refusa, paraît-il, de se prêter aux vengeances de sa maîtresse. Les larmes aux yeux, il se contenta de dire avec un soupir : « Pourquoi voulez-vous que je punisse ce juste? Si j'avais su vivre sans opprobre et sans honte, j'aurais maintenu hors de toute atteinte la majesté impériale. Mais j'ai moi-même prêté le flanc aux insultes qui accablent ma personne et ma dignité. Je ne fais donc que récolter ce que j'ai semé. »

Néanmoins, malgré la clémence voulue du prince, on s'arrangea à faire expier d'autre manière son audacieuse incartade au moine. « Il y eut, note Blemmydès dans la curieuse autobiographie qu'il a laissée, beaucoup d'ennuis et de troubles. » Cela est assez vague. Il est certain du moins qu'en 1250 l'abbé était un peu en disgrâce. A ce moment, fort heureusement pour lui, l'arrivée en Orient des ambassadeurs pontificaux, et le besoin qu'on eut de l'érudition théologique et de l'éloquente dialectique du savant grec pour participer aux discussions du colloque de Nymphaeon, vinrent très à propos lui rendre son crédit, et ainsi il évita, en somme, les fâcheuses conséquences du mauvais cas où il s'était mis en luttant contre la puissante favorite, « dont le nom seul, comme lui-même l'écrivait, inspire la terreur ».

De toutes ces aventures retentissantes, que pensait l'impératrice Anne, si ouvertement négligée? On ne sait. En tout cas, son père Frédéric II ne paraît guère s'en être préoccupé, si tant est que le bruit en soit parvenu jusqu'à lui. Nous possédons, de l'année 1250,

plusieurs lettres fort curieuses, écrites en grec, que l'empereur adressait à cette date « à son très cher gendre ». Il y exprime à Vatatzès « son entière sympathie et sa sincère affection »; il lui annonce les victoires que ses armées ont remportées en Italie, « car nous savons, dit-il, que Votre Majesté se réjouit avec nous de toutes nos prospérités et de tous nos progrès »; plein de confiance en lui-même et en l'avenir, il ajoute : « Nous vous mandons que soutenus et guidés par la divine providence, nous nous portons bien, que nous sommes en bonne situation, que nous battons nos ennemis chaque jour, et qu'en ce qui nous touche, tout marche et se gouverne selon notre désir ». Il félicite ensuite l'empereur grec des succès qu'il a de son côté remportés sur les Latins, et surtout il le met en garde contre les intrigues de la politique pontificale.

Il faut voir avec quelle âpre violence Frédéric II s'élève « contre ces pasteurs d'Israël, qui ne sont point des pontifes de l'église du Christ », et contre leur chef le pape, « le père du mensonge », comme il le nomme. C'est qu'en effet Innocent IV venait d'envoyer une ambassade à Nicée, pour tâcher de rompre l'alliance entre les deux empereurs et de rétablir l'union des deux églises. Quoique Frédéric II se félicitât avec affectation « du fort et inébranlable amour » que Vatatzès conservait pour « son père », il n'était pas sans quelque inquiétude sur l'effet de ces démarches. Aussi avertissait-il soigneusement le souverain grec que ce n'était point « dans l'intérêt de la foi » que cette ambassade venait à lui, mais uniquement « pour semer la zizanie entre le père et le fils ». Et comme Vatatzès, un moment

séduit par les propositions pontificales, s'était décidé à entrer en négociations avec Rome et envoyait des mandataires en Italie, Frédéric II ajoutait : « Notre Majesté veut enfin tout paternellement blâmer la conduite de son fils » qui, « sans l'aveu de son père », a pris une aussi grave résolution; et rappelant qu'il avait l'expérience des choses d'Occident, il remarquait, non sans quelque ironie, que jamais il ne se permettrait de décider rien pour les choses d'Orient sans consulter Vatatzès, qui les connaissait bien mieux que lui. En conséquence il déclarait qu'il entendait recevoir, avant qu'ils allassent plus loin, les envoyés du basileus. Ce qu'il fit en effet. Quand ils débarquèrent en Occident, il les retint jusqu'à nouvel ordre dans l'Italie du sud.

Dans ces lettres toutes politiques, pas un mot ne se rapporte à l'impératrice Anne. Tout au plus Frédéric II fait-il d'elle une brève mention, quand il rappelle l'excommunication lancée par le pape contre lui à cause du mariage, pourtant « légal et canonique », qui a uni le basileus « à notre très douce fille ». Malgré les infidélités de Vatatzès, malgré les intrigues pontificales aussi, l'alliance cordiale subsistait donc entre les deux souverains, et l'empereur insistait fortement, on le voit, pour la consolider, sur le proche lien de parenté qui unissait le beau-père et le gendre. En fait, pourtant, dès ce moment, l'union se relâchait quelque peu, peut-être parce que la princesse Anne n'avait point suffisamment intéressé son mari. Elle devait, lorsqu'en décembre 1250 fut mort le grand empereur souabe, achever bien vite de se dissoudre.

Ayant, par cet événement, retrouvé sa liberté, l'ambassade grecque rejoignit Innocent IV et des

négociations s'engagèrent, qui aboutirent en 1254 à un accord définitif. Par cette convention, le pape donnait carte blanche au basileus du côté de l'empire latin de Constantinople; en échange l'empereur grec promettait de réaliser l'union des Églises. Pour refaire l'unité du monde chrétien, Innocent IV n'hésitait point à sacrifier l'établissement politique créé par la quatrième croisade. Pour reconquérir la capitale de l'empire, Vatatzès n'hésitait point à sacrifier l'indépendance de l'église grecque. De la part des deux contractants, c'était le complet abandon d'une politique traditionnelle, et par là l'événement prenait une singulière importance. En tout cas il marquait la fin de l'alliance gréco-allemande, que le mariage de 1244 avait préparée et consacrée.

Toutefois, un peu auparavant, soit que la marquise eût disparu, soit qu'en grandissant la jeune impératrice Anne eût pris quelque ascendant sur son mari, un fait curieux s'était en 1253 produit à la cour de Nicée. Après la mort de Frédéric II, un des premiers actes de Conrad IV, son fils légitime, avait été de bannir les Lancia, c'est-à-dire les parents de la mère d'Anne et de Manfred. Or c'est à Nicée que les exilés allèrent chercher asile, et Jean Vatatzès y fit grand accueil à Galvano Lancia, l'oncle de sa femme, et à ses autres parents. Il les couvrit même si nettement de sa protection que Conrad IV s'en jugea offensé et se plaignit assez vivement de l'attitude du basileus. Il envoya à cet effet en Orient un ambassadeur spécial, le marquis Berthold de Hohenbourg, dont la mission et l'attitude impérieuse laissèrent aux gens de Nicée un long souvenir. Devant ses exigences, l'empereur grec céda. Mais on peut croire que le

mécontentement qu'il en éprouva acheva de le détacher des Hohenstaufen pour le jeter dans les bras du pape.

La rupture une fois consommée fut définitive. Contrairement à ce qu'on aurait pu supposer, le successeur de Conrad IV, Manfred, lorsqu'en 1254 il monta sur le trône, ne fit rien pour se rapprocher du mari de sa sœur, et se montra au contraire fort mal disposé pour l'empereur de Nicée. Si bien que, lorsque, à son tour, Jean Vatatzès mourut le 30 octobre 1254, l'alliance rêvée par Frédéric II n'était plus qu'un souvenir.

On conçoit que, dans ces conditions, Anne, restée veuve, fût volontiers rentrée dans son pays natal. Sa situation, en effet, après la mort de son mari, était devenue singulièrement difficile à la cour de Nicée. Le successeur de Vatatzès, Théodore II Lascaris, était fort hostile aux Latins en général, et comme il était le fils d'un premier lit, il détestait particulièrement sa belle-mère, et la traitait mal. En outre, comme la politique de Manfred se faisait de plus en plus hostile aux Grecs, le nouveau basileus, qui voyait dans la sœur du roi de Sicile un otage précieux, jugeait avantageux de la garder entre ses mains, et la tenait par précaution en une demi-captivité. Si bien qu'isolée et mal vue dans un pays lointain, elle ne pouvait d'autre part obtenir d'en sortir. Il en alla de même lorsque, après la mort de Théodore Lascaris, Michel Paléologue eut usurpé le trône et, en 1261, reconquis Constantinople. Le seul changement dans la situa-

tion d'Anne fut qu'avec la cour elle revint, toujours à demi prisonnière, de Nicée à Byzance. C'est là qu'arriva à la fille de Frédéric II une dernière aventure.

La jeune souveraine avait naturellement conservé, conformément à l'étiquette byzantine, le rang et le train de vie qui convenaient à une impératrice. Elle usait d'ailleurs fort modestement de ses prérogatives. « Elle parait son existence, dit un chroniqueur, de la beauté de ses vertus, et rendait plus éclatante par la pureté de ses mœurs la grâce de son visage. » Mais malgré cet effacement volontaire, elle ne passait point inaperçue. Elle pouvait avoir alors une trentaine d'années, et elle était fort jolie. Le nouvel empereur, Michel Paléologue, s'en avisa, et il s'éprit fort vivement de la jeune femme abandonnée. Aussi bien était-ce assez, on le sait, la coutume des usurpateurs à Byzance de s'adjuger la veuve de leur prédécesseur, jugeant que cette façon de faire était un moyen de légitimer leur usurpation. Mais cette fois Michel Paléologue trouva à qui parler, lorsqu'il se décida à manifester ses sentiments. A ses ouvertures, Anne répondit avec une hauteur méprisante, déclarant qu'elle ne pouvait, elle veuve d'empereur et fille de Frédéric II, s'abaisser à devenir la maîtresse d'un homme que jadis elle avait compté parmi ses sujets. Ce dédaigneux congé ne rebuta point le prétendant. Lorsque, après de nouvelles instances, le Paléologue vit toutes ses tentatives repoussées, il se dit qu'il n'y avait qu'un moyen de satisfaire la tyrannique passion qui l'enflammait, et qu'avaient encore exaspérée les mépris de la princesse. Puisqu'elle ne voulait point consentir à être sa maîtresse, il lui proposa de devenir sa femme.

A la vérité, Michel était marié, et son épouse Théodora était charmante, de bonne famille, de mœurs irréprochables; en outre elle adorait son mari, à qui elle avait donné trois fils. Contre une telle femme, il était assez malaisé de trouver un prétexte de divorce, et il n'y avait rien à attendre de sa bonne volonté. Le subtil empereur appela alors la politique à son aide. Il expliqua à son conseil les grands périls qui menaçaient l'empire, les préparatifs que faisaient les Latins pour reprendre Constantinople, l'infériorité notoire où se trouvaient les forces byzantines en face de ces adversaires. Déjà les Bulgares étaient prêts à entrer dans la coalition; il était en outre fort à craindre que, pour venger sa sœur, le roi Manfred de Sicile ne s'associât également à la ligue. Il y avait donc un intérêt supérieur à se rapprocher de lui par un mariage : ainsi on le détacherait du parti adverse, et l'empereur grec se trouverait singulièrement fortifié par l'appui de ce puissant prince, qui serait nécessairement l'ami et l'allié du mari de sa sœur. Et Michel concluait que, pour le bien de l'État, il devait divorcer et épouser Anne.

Il est certain qu'à ce moment le pape, Venise et le prince d'Achaïe formaient une alliance contre l'empire grec, que Manfred, reprenant les grandes ambition orientales des Hohenstaufen, était nettement hostile aux Byzantins, et que la politique par conséquent pouvait, aussi bien que l'amour, conseiller à Michel Paléologue une union qui l'eût rapproché du fils de Frédéric II. Dès 1259 au reste, il en avait compris l'avantage et tenté inutilement de conquérir les bonnes grâces du roi de Sicile. Cette fois encore il échoua, mais pour d'autres raisons. Théodora, la

femme légitime, fit aux projets de l'empereur une opposition désespérée. Elle intéressa le patriarche à sa cause; celui-ci, indigné, menaça Michel des foudres de l'Église, s'il persistait dans ses desseins, et « déchira ses beaux prétextes comme une toile d'araignée ». Devant l'excommunication suspendue sur sa tête, le basileus céda; il reconnut qu'il avait affaire à plus fort que lui. Toutefois, comme il sentait réellement l'utilité de se concilier la bonne grâce de Manfred, il se servit de la princesse Anne, mais autrement qu'il n'avait pensé. Il lui rendit sa liberté et la renvoya à son frère.

En 1262, un général byzantin, le césar Alexis Strategopoulos, celui-là même qui avait reconquis Constantinople sur les Latins, était tombé entre les mains du despote d'Epire, beau-père et allié du roi de Sicile, et il avait été, comme un trophée de victoire, envoyé à celui-ci en Occident. En 1262 ou 1263, on proposa de le relâcher, en échange de la libération de la princesse Anne. Michel y consentit avec empressement, pour être agréable à Manfred, sans que, d'ailleurs, l'événement amenât le rapprochement qu'il en avait espéré avec les Hohenstaufen.

Ainsi, après une absence de près de vingt années, Anne-Constance revenait dans son pays natal. Ce fut pour assister à d'autres catastrophes. En 1266, Urbain IV lançait Charles d'Anjou contre Manfred, et bientôt le désastre de Bénévent livrait l'impératrice, comme tous les siens, à la discrétion du vainqueur. Mais, tandis que la femme et les fils de Manfred étaient

jetés en prison, elle eut la bonne fortune de paraître moins dangereuse. On lui laissa sa liberté, et, en 1269, elle se retira en Espagne, chez sa nièce Constance, mariée à l'infant don Pedro d'Aragon. C'est là qu'après tant d'aventures, enfin, elle trouva la paix. Elle y acheva pieusement sa vie, entrée comme religieuse au couvent de Sainte-Barbe à Valence; et pour témoigner à cette austère maison sa reconnaissance, elle lui légua par son testament une image miraculeuse de la sainte patronne du monastère, et une relique insigne, un fragment du roc d'où jaillit l'eau qui servit à baptiser sainte Barbe. De son long séjour en Orient, c'était, semble-t-il, tout ce qu'elle avait rapporté.

Toutefois, au temps lointain où elle épousait Vatatzès, l'empereur grec lui avait constitué un douaire; il lui avait donné trois villes, des châteaux nombreux, dont le revenu s'élevait à trente mille besants. Par son testament elle légua tous ses droits sur ces domaines d'Orient à son neveu don Jayme II, qui devait plus tard s'en prévaloir. Quant à elle, elle mourut obscurément vers l'année 1313, âgée de plus de quatre-vingts ans.

Il y a quelque chose de mélancolique dans la destinée de ces princesses d'Occident, Berthe de Sulzbach, Agnès de France, Constance de Hohenstaufen, qui s'en allèrent, au XIIe et au XIIIe siècle, régner sur l'empire de Byzance, et leur figure indécise, presque effacée, en conserve une grâce touchante. Transportées par les jeux de la politique loin de leur pays natal, demeurées presque toujours étrangères au monde nouveau où le sort les avait jetées, ces princesses en

exil ont tristement prouvé l'impossibilité qu'avaient à s'entendre les Grecs et les Latins de leur temps. Mêlées aux plus grands évenements de l'histoire, elles en ont été surtout les victimes. Mais il suffit, pour que leur existence éveille encore l'intérêt, qu'elle ait été associée à celle des Manuel et des Andronic Comnènes, des empereurs de Nicée et des derniers Hohenstaufen. Elles ont vu de grandes choses, si elles ne les ont que bien rarement dirigées. Les splendeurs de la Byzance du XIIe siècle, les tragédies des révolutions de palais, la quatrième croisade et la fondation d'un empire latin à Constantinople, la politique orientale d'un Frédéric II illuminent d'un éclat prestigieux les silhouettes flottantes de ces princesses oubliées. Mais surtout leur histoire montre quel abîme les croisades achevèrent de creuser entre l'Orient et l'Occident. Jamais peut-être ces deux mondes ne firent de plus nombreux et plus loyaux efforts pour se penétrer, pour se comprendre, pour s'unir. Jamais, malgré la bonne volonté réciproque, ils n'échouèrent plus pleinement dans leurs tentatives.

CHAPITRE VIII

PRINCESSES D'OCCIDENT A LA COUR DES PALÉOLOGUES

I

YOLANDE DE MONTFERRAT, FEMME D'ANDRONIC II.

Parmi les grandes familles d'Occident qui, dans la seconde moitié du XIIe siècle, vinrent chercher fortune à Byzance, une des plus illustres était celle des marquis de Montferrat.

Le marquis Guillaume III le Vieux, qui régnait vers le milieu du XIIe siècle, avait cinq fils : Guillaume Longuespée, Conrad, Boniface, Frédéric et Renier. Par leur naissance, ces jeunes gens étaient apparentés aux plus glorieuses maisons de l'Europe; leur père était l'oncle de Philippe-Auguste; leur mère était sœur de Conrad III de Germanie et cousine de Frédéric Barberousse. Mais ils se sentaient à l'étroit dans leur petite seigneurie piémontaise; l'Orient les attirait par les belles fortunes qu'on y pouvait faire, par les belles aventures qu'on y pouvait rencontrer.

Quatre d'entre les cinq frères devaient y contracter en effet de brillants mariages et y trouver d'extraordinaires succès.

Guillaume Longuespée, l'aîné, appartient à peine au cadre de ces récits. C'est en Palestine, non à Byzance, qu'il alla chercher sa destinée. Là il épousa Sibylle, la sœur du roi de Jérusalem, Baudouin IV. Il devint par ce mariage comte de Jaffa et d'Ascalon et mourut peu de temps après, en juin 1177, laissant sa femme enceinte d'un fils, qui sera le roi Baudouin V. Sibylle, au reste, se consola vite de la perte de son mari. Très pressée, semble-t-il, de retrouver un époux, elle commença par racheter de ses deniers un des grands seigneurs du royaume, Baudouin, sire de Ramleh, qui était tombé aux mains de Saladin, et lui offrit sa main avec la liberté. Puis elle s'éprit du beau Guy de Lusignan, et avec tant d'ardeur, qu'il fallut assez précipitamment, durant le carême de 1180, procéder au mariage. Il faut ajouter que Sibylle adora follement cet époux médiocre et charmant : en 1186, après la mort du jeune roi Baudouin V, elle voulut à toute force l'asseoir sur le trône de Jérusalem, pour le malheur du royaume, et à la profonde stupéfaction de ses contemporains. « Puisqu'il a pu devenir roi, disait plaisamment de Lusignan son propre frère, il n'y a pas de raison qu'il ne devienne pas Dieu. » Nous retrouverons tout à l'heure cet incapable personnage en face du beau-frère de sa femme, Conrad de Montferrat.

Les frères de Guillaume Longuespée s'en vinrent chercher fortune à Byzance. En 1180, Renier débarquait dans la ville impériale, juste à point pour épouser Marie, la fille de Manuel Comnène. Si le parti était

beau pour ce cadet d'Italie, la fiancée était moins séduisante. Elle avait quelque peu déjà dépassé la trentaine, et son caractère n'était point engageant : emportée, impérieuse, jalouse de toute supériorité, elle avait l'énergie de l'homme plus que les grâces de la femme; son humeur s'était en outre aigrie dans un trop long célibat, et elle gardait avec amertume le souvenir de plusieurs mariages manqués. Elle était donc fort impatiente de trouver un époux, quand parut Renier de Montferrat. Il avait dix-sept ans; il était charmant à voir, joli, élégant à souhait; il avait des cheveux d'un blond flamboyant, et pas un poil de barbe au menton. Ainsi il plut à la princesse, et l'empereur, non sans hésitation, consentit au mariage. Le jeune homme fut fait césar, il reçut le royaume de Thessalonique en apanage, et, sous l'influence de sa virile épouse, il ne tarda pas à devenir complètement byzantin.

Aussi, après la mort de son beau-père, se jeta-t-il à corps perdu dans les intrigues qui agitèrent aussitôt le règne du jeune Alexis II. Épousant toutes les rancunes de sa femme, il prit parti contre son jeune beau-frère, contre la régente, contre le protosébaste son ministre. Contre eux il conspira avec tous leurs adversaires, les fils d'Andronic Comnène, le fils bâtard de Manuel, d'autres encore : et lorsque le complot fut découvert, il courut avec Marie Comnène se réfugier dans Sainte-Sophie, et de cet inviolable asile, hardiment il organisa la résistance au gouvernement. Le patriarche et son clergé, la plèbe ameutée et facilement gagnée par quelques libéralités opportunes, prenaient parti pour lui; et le césar, changeant la maison de prière en une « inexpugnable citadelle »,

se fortifiait, installait dans la basilique des soldats italiens et ibères qu'il prenait à ses gages. Bientôt une véritable émeute, partie, comme au temps lointain de Justinien, de l'Hippodrome, troublait les rues de la capitale; les maisons des amis du gouvernement étaient pillées par le peuple; on huait le nom de la régente et de son conseiller; et, pleins de confiance, le césar et sa femme, repoussant l'amnistie qu'on leur offrait, posaient leurs conditions, réclamant avant toute chose l'élargissement de leurs complices et l'éloignement du premier ministre, le tout en termes fort insolents pour l'impératrice. Il fallut se décider à agir par la force, à cerner la Grande Église et y donner l'assaut : on se battit sur la place de l'Augustéon, et jusque sous les vestibules extérieurs de Sainte-Sophie.

Mais ce qui est particulièrement curieux dans l'affaire, c'est de voir à quel point le césar Renier était devenu byzantin d'idées et de sentiments. Dans le fort curieux discours que lui fait tenir Nicétas, il parle en véritable grec, brûlant de toutes les passions de Byzance, en raisonneur subtil, confondant habilement sa cause avec celle de Dieu, et se posant en défenseur de son église et de ses richesses. D'ailleurs, tout en se proclamant « de même race et de même foi » que ceux qu'il combattait, par son courage impétueux ce Montferrat restait bien latin, et il faisait fière figure à la tête de ses gardes, aux larges boucliers et aux longues épées, « qui ressemblaient, dit Nicétas, à des statues de bronze ». Finalement le gouvernement dut capituler devant l'émeute, et par cette faiblesse, il prépara le triomphe prochain d'Andronic Comnène. Marie et son époux devaient au reste être des premiers à expier le crime d'avoir,

selon le mot de Nicétas, « recouru à la violence et troublé l'État ». Tous deux périrent, on le sait, en 1183, victimes de l'infernale science des poisons que possédait Andronic Comnène.

En 1186, un autre Montferrat, Conrad, arrivait à son tour à Constantinople. Dès le temps de Manuel, il s'était illustré en combattant pour le compte de l'empereur contre les généraux de Frédéric Barberousse, et il avait, par sa valeur autant que par son intelligence et sa fidélité, mérité l'estime et l'affection du basileus. Aussi, bien avant de venir en Orient, son nom y était-il célèbre, et Isaac Ange, qui sentait le besoin d'alliés latins pour consolider son trône, avait-il été heureux de lui offrir la main de sa sœur Théodora. Conrad, qui venait justement de perdre sa femme, se laissa volontiers séduire par les brillantes propositions qu'on lui faisait. Il vint à Byzance, et, en entrant dans la famille impériale, il reçut le titre de césar. Il n'allait pas tarder à justifier le choix qu'on avait fait de lui, en rendant à son beau-frère un service signalé.

En cette même année 1186, en effet, Alexis Branas se soulevait contre Isaac. C'était le meilleur général de l'empire et le plus populaire; il ne tarda pas à assiéger Constantinople par terre et par mer. Le basileus, absolument désespéré, perdait la tête; n'ayant plus d'espoir qu'en Dieu, il rassemblait au palais des troupeaux de moines, et les invitait à prier le Seigneur d'écarter la guerre civile et de lui conserver le trône. Conrad de Montferrat était d'une autre trempe : aux armes de la prière il préférait la cuirasse et l'épée, et vigoureusement il secouait son beau-frère, l'engageant à envoyer promener « tous ses mendiants », à réunir des troupes et à se battre. « Plût au ciel, lui disait-il

rudement, un jour qu'il le trouvait à dîner, que tu eusses à préparer la guerre autant d'entrain qu'à te mettre à table, à déguster les plats qu'on te sert et à t'absorber devant les coupes vides. » Lui-même, en attendant, ne perdait pas le temps : il rassemblait deux cent cinquante chevaliers latins, enrôlait quelque infanterie, et en face de l'inerte Isaac il apparaissait à tous « comme un vrai envoyé de Dieu ».

C'est lui qui, par sa brillante valeur, gagna la bataille décisive; à la tête de ses Latins, il chargea comme un simple soldat, sans casque et sans bouclier; et c'est lui qui, dans la rencontre, jeta bas l'usurpateur d'un coup de sa lance. Il apportait dans le combat, avec un courage éclatant, une joviale gaîté, une grosse ironie de soudard robuste. Comme Branas renversé et blessé suppliait qu'on l'épargnât : « Allons, lui répondit Conrad, ne craignez rien. Vous n'avez qu'une chose à redouter, c'est qu'on vous coupe la tête », et il le laissa achever. Avec d'atroces raffinements de cruauté, on promena par les rues et jusqu'à la table du basileus cette tête coupée, aux yeux clos, à la bouche encore ouverte, et les courtisans se la renvoyèrent du pied, comme une balle, avant qu'on l'allât présenter toute sanglante à la veuve du vaincu. Après quoi, les Latins de Conrad s'unirent à la plèbe pour aller piller les maisons des amis de Branas. Mais l'insolence des Occidentaux, qui se vantaient d'avoir triomphé tout seuls de l'usurpateur, et leurs violences contre les Grecs ne tardèrent pas à réveiller contre les alliés de la veille la haine nationale jamais assoupie. On se rua sur le quartier latin, comme on avait fait en 1182, au temps d'Andronic; mais cette fois contre la foule avinée et

mal armée, les étrangers se défendirent. On se battit jusque fort avant dans la nuit, et ce n'est qu'au matin que les envoyés de l'empereur réussirent à rétablir la paix.

On conserva longtemps à Constantinople le souvenir des exploits de Conrad de Montferrat. Robert de Clari l'y a recueilli, quelque vingt ans plus tard, quelque peu embelli au reste et déformé par la légende. A en croire le chroniqueur occidental, le marquis aurait été en effet mal récompensé du service rendu à Isaac; l'empereur n'aurait attendu qu'une occasion propice pour se défaire de lui par une trahison. Au vrai, il semble plutôt que l'Italien se jugea mal satisfait de sa fortune. Il avait, en venant en Orient, formé de vastes ambitions : il n'y avait recueilli que le vain titre de césar; et probablement, en bon latin, il se défiait toujours un peu des Grecs au milieu desquels il vivait. Il se souvint donc fort à propos qu'il était parti d'Italie dans l'intention de faire croisade; son mariage byzantin lui apparut comme un simple épisode du voyage; et quittant Constantinople, il s'embarqua pour la Palestine. En juillet 1187, il arrivait devant Acre, qui venait de tomber aux mains des musulmans; il gagna alors Tyr, qu'il défendit vaillamment contre Saladin, et par là il acquit un grand renom dans toute la Terre-Sainte. Bientôt l'ambitieux marquis se posa en rival déclaré du roi Guy de Lusignan; insolemment il lui refusa l'entrée de Tyr, et lui disputa le trône. Lorsque, en 1190, la reine Sibylle mourut, il enleva à Humphroy de Toron sa femme Isabelle, sœur de Sybille et du défunt roi Baudouin IV, et, pour se créer des droits à la couronne, oubliant son

mariage byzantin, il l'épousa. Il réussit même, grâce à l'appui de Philippe-Auguste, à faire reconnaître ses prétentions : en 1191, il était solennellement désigné comme le successeur futur de Guy de Lusignan. Il n'eut guère le temps de jouir de sa fortune : le 28 avril 1192, il périssait assassiné par un émissaire du « Vieux de la Montagne ».

Le quatrième des Montferrat, Boniface, fut, on le sait, le grand artisan et le chef de la croisade de 1203. Un moment il put même espérer que cette entreprise lui vaudrait le trône de Byzance ; plus que tous les autres barons latins, il était sympathique aux Grecs, qui, le considérant comme leur futur souverain, le saluaient des acclamations impériales et criaient sur son passage, au rapport de Gunther de Pairis : « Vive le marquis notre saint empereur[1] ». L'élection de Baudouin de Flandre réduisit à néant son beau rêve. Du moins, comme compensation, fut-il roi de Thessalonique, et, marié à la veuve d'Isaac Ange, l'impératrice Marguerite de Hongrie, il se posa volontiers, comme ses frères, en ami et en défenseur des Grecs.

Ainsi, plus que bien d'autres latins, ces Montferrat s'étaient rapprochés de Byzance. Unis par plusieurs mariages aux maisons impériales des Comnènes et des Anges, ils avaient rendu leur nom illustre en Orient. On conçoit donc que d'autres basileis se soient volontiers alliés à cette famille amie et parente. C'est ce que fit à la fin du XIIIe siècle l'empereur Andronic II Paléologue.

1. *Agios vasileus marchio.*

Yolande de Montferrat descendait du marquis Boniface; elle avait onze ans lorsqu'en 1284 elle épousa Andronic II. Pour un basileus, c'était là, semble-t-il, une assez médiocre alliance. Mais il faut considérer que les Latins de ce temps étaient infiniment moins que leurs pères sensibles à l'honneur d'un mariage byzantin, que le pape voyait d'assez mauvais œil toute union avec les schismatiques, et qu'enfin, étant donnée l'incontestable décadence de la monarchie grecque, le parti était, en effet, beaucoup moins brillant qu'autrefois. A cela s'ajoutait, dans le cas particulier dont il s'agit, une autre raison. Andronic était veuf, et de son premier mariage il avait deux fils, dont l'aîné, Michel, était déjà associé au trône. Les enfants du second lit étaient donc, selon les usages byzantins, destinés à demeurer de simples particuliers. Dans ces conditions, la plupart des grands souverains d'Europe n'eussent guère été disposés à marier leur fille à l'empereur. La cour de Constantinople, se rendant compte de tout cela, borna ses ambitions et se contenta d'Yolande. Cette alliance, d'ailleurs, si modeste qu'elle fût, offrait cependant un sérieux avantage : la jeune femme possédait des droits sur le royaume latin de Thessalonique, et son mariage, en transférant ces droits à la famille impériale, constituait un titre légitime à opposer aux revendications de l'Occident. C'est dans le même dessein qu'Andronic II, un peu plus tard, tâchera de marier son fils aîné Michel à Catherine de Courtenay, héritière des empereurs

latins de Constantinople. Les Paléologues s'efforçaient ainsi d'assurer leur pouvoir, en réunissant entre leurs mains les droits divers qu'auraient pu contre eux invoquer leurs rivaux.

La petite Italienne qui, en devenant impératrice, prit le nom grec d'Irène, était jolie, élégante et fine. Andronic, de son côté, avait vingt-trois ans à peine. Il fut donc aisément séduit par sa jeune femme, et il l'aima bien vite éperdûment. Successivement elle lui donna trois fils, Jean, Théodore, Démétrius, et une fille, Simone, sans compter plusieurs enfants qui moururent dès leur naissance; et, à mesure qu'ils grandirent, elle souffrit âprement de ne pouvoir leur assurer la grande situation qu'elle rêvait pour eux. Très fière de sa race, fort ambitieuse pour elle et pour les siens, Irène ne pouvait admettre que ses fils fussent sacrifiés aux enfants du premier lit, qu'elle détestait; toute pleine des idées d'Occident, elle demandait que l'héritage impérial fût partagé en parts égales entre tous les descendants de l'empereur; ou du moins, à titre de compensation, elle exigeait qu'à ses fils on constituât de vastes apanages; et comme elle était d'humeur impérieuse et violente, également avide de pouvoir et d'argent, elle ne mettait nulle retenue dans ses sollicitations. Elle savait la grande passion que son mari avait pour elle; elle l'exploitait dans l'espoir d'amener Andronic à ses vues. C'étaient jour et nuit des plaintes, des récriminations, des réclamations, pour obtenir que ses enfants fussent associés au trône, ou qu'on leur promît une part de l'héritage; et comme l'empereur résistait, la jeune femme mettait tous les moyens en œuvre, tantôt les larmes, déclarant que, si on la refu

sait, elle ne pouvait plus vivre, tantôt la coquetterie, pratiquant une politique d'alcôve inspirée des règles du [illegible]. Finalement le basileus se lassa de ces scènes perpétuelles : son grand amour diminua, et il délaissa quelque peu cette femme par trop encombrante.

Alors Irène devint furieuse. Elle quitta la cour, elle s'enfuit à Thessalonique, et de là elle se mit à clabauder contre l'empereur, racontant à tout venant, « sans respect de Dieu, sans crainte des hommes », les détails de son ménage, en des termes, dit un chroniqueur, qui « eussent fait rougir la plus éhontée des courtisanes ». Elle faisait ces récits aux moines qui lui rendaient visite, aux femmes qui l'approchaient, elle les envoyait par lettre à son gendre, insultant, ridiculisant à plaisir le pauvre Andronic qui n'en pouvait mais. « Rien, dit sentencieusement un contemporain, n'est plus excitable, ni plus prompt à calomnier qu'une âme de femme. » Irène le prouvait surabondamment. Avec sa langue « plus retentissante qu'un grelot », elle agitait tout, brouillait tout, « et Dieu même et la mer entière n'eussent point suffi, écrit Pachymère, à laver de ses insultes et de ses calomnies le malheureux sur qui s'acharnait sa langue ». L'empereur, on le conçoit, était fort ennuyé de ces histoires; mais comme c'était un homme d'humeur douce, il s'ingéniait à apaiser les fureurs de son épouse. Il la comblait d'argent, il lui offrait dans le gouvernement une part, même exagérée, de pouvoir; et, pour dissimuler le scandale, il s'appliquait à satisfaire ses moindres caprices. Mais elle, obstinée, ne voulait rien entendre, réclamant âprement qu'avant tout on assurât le sort de

ses fils. Sentant bien au reste que sur ce point elle n'aurait pas le dernier mot, elle travaillait de son côté à les établir brillamment, en leur faisant faire de beaux mariages. Ce qui fut, dans le ménage impérial, une source de nouvelles difficultés.

Andronic avait un ministre, Nicéphore Choumnos, qu'il aimait fort. Il songea à marier son fils Jean avec la fille de son favori, lequel était d'ailleurs fort riche. Là dessus, Irène entra en fureur, à la pensée qu'un de ses enfants pût épouser une femme qui ne serait point de famille princière. Elle faisait pour son établissement de bien autres rêves; elle pensait à l'unir à la veuve du prince d'Achaïe, Isabelle de Villehardouin, ce qui offrait l'avantage de faire revenir la Morée latine tout entière aux mains des Paléologues; elle songeait à lui constituer, avec l'Étolie, l'Acarnanie, l'Épire, un état indépendant. De là grandes disputes dans le ménage impérial. Le basileus déclarait qu'il était le père, et que dans la maison son autorité devait être supérieure à celle de la mère. Irène protestait, insistait. Finalement pourtant Andronic l'emporta. Il maria, en 1304, Jean selon ses vues, et il lui donna pour résidence Thessalonique, avec une sorte de vice-royauté. Le jeune homme d'ailleurs n'en jouit guère : il mourut quatre ans plus tard, sans laisser d'enfants.

Pour son second fils Théodore, Irène ne prit pas moins de souci. Elle rêvait de lui faire épouser la fille du duc français d'Athènes, et de lui donner les moyens de se tailler une principauté en Thessalie. Le projet échoua. Mais, fort à point, un autre établissement s'offrit pour le jeune homme. En 1305, Jean de Montferrat, frère de l'impératrice, mourait, léguant ses

états à sa sœur. Irène transféra ses droits à son fils, qui put ainsi, selon le vœu de sa mère, faire figure de prince souverain. Dans son marquisat piémontais, Théodore se transforma vite. Il épousa une italienne, fille du Génois Spinola, et il s'italianisa complètement. Il adopta la religion, les habitudes, le costume des Latins; il coupa sa barbe byzantine et eut, comme les gens d'Occident, le visage rasé. De temps en temps, dans cet équipage, il reparaissait à Constantinople, d'ordinaire quand il avait des dettes à faire payer par la faiblesse de ses parents. Parfois aussi, se souvenant qu'il était fils de basileus, il élevait quelques prétentions à la succession impériale. Mais il était si pleinement « déraciné », que son avènement eût fait scandale en Orient, et Andronic, à juste titre, considérait un tel désir comme absolument irréalisable.

Irène enfin n'eut pas moins de sollicitude pour son troisième fils Démétrius et même pour son gendre, le Kral de Serbie Stéphane Miloutine. Vers 1298, un mariage tout politique avait uni à ce souverain la jeune princesse Simone. Déjà marié trois fois, ce Slave avait successivement répudié ses deux premières femmes, et il commençait à se lasser de la troisième. La cour byzantine jugea vers ce moment qu'il y aurait profit à s'attacher le personnage par un mariage avec une Grecque, et Andronic lui fit proposer d'épouser sa sœur Eudocie, qui se trouvait justement veuve d'un « prince des Lazes » : c'est ainsi qu'on nommait dédaigneusement à Byzance les empereurs de Trébizonde. Le Serbe ne demandait pas mieux. Les canonistes lui avaient en effet démontré qu'aussi longtemps que sa première femme était vivante, ses mariages ultérieurs avaient été sans

valeur aucune, et que, cette première venant de mourir fort à propos, il se trouvait absolument libre. Ce fut Eudocie qui ne voulut rien entendre : c'était, semble-t-il, une veuve inconsolable, et puis elle se défiait un peu de la versatilité du Slave. A défaut d'elle, on prit Simone, qui avait alors six ans; les fiançailles furent célébrées et l'enfant, selon l'usage, fut envoyée en Serbie pour y être élevée, en attendant le mariage, dans la maison de son futur époux. Mais ce Slave passionné, qui avait quarante ans sonnés et des mœurs déplorables (il avait eu successivement des relations avec une de ses belles-sœurs, puis avec la sœur de celle-ci) n'eut point la patience d'attendre aussi longtemps qu'il eût fallu, et il fit si bien que sa jeune femme perdit à tout jamais l'espérance d'être mère.

Irène cependant n'en garda point rancune à son gendre. Elle le comblait de cadeaux et d'argent; elle le recevait volontiers à Thessalonique, où elle résidait habituellement. Comme son orgueil maternel tenait surtout à ce que sa fille fît grande figure dans le monde et qu'elle eût un air d'impératrice, elle faisait accorder au prince serbe par la chancellerie byzantine le droit de porter un bonnet constellé de pierreries, presque pareil à celui que portait le basileus, et chaque année elle lui envoyait cet insigne un peu plus magnifiquement orné que le précédent. Puis c'étaient, pour lui et pour sa fille, des vêtements somptueux; pour ce souverain étranger, elle vidait le trésor impérial. A ce moment, elle espérait encore que Simone aurait des enfants, qui pourraient un jour régner sur Byzance. Quand il lui fallut renoncer à cette espérance, son imagination toujours en travail forma tout aussitôt d'autres projets. Comme le Serbe

ne pouvait avoir de fils, elle lui persuada d'adopter pour héritier quelqu'un de ses beaux-frères, et elle expédia d'abord Démétrius, muni de beaucoup d'argent, qui faciliterait sa bienvenue. Mais le jeune homme se déplut chez les Slaves et revint à Constantinople. On manda alors Théodore; mais celui-ci se trouva encore bien plus dépaysé que son frère et s'en retourna en Italie.

Au reste Simone elle-même ne se plaisait guère dans son sauvage royaume. Certes son mari l'adorait, mais d'un amour de barbare, violent, soupçonneux et jaloux. Quand elle venait passer quelques semaines à Constantinople, il était dans une perpétuelle inquiétude, et, à peine partie, il demandait qu'on la lui renvoyât sans délai. Et la jeune femme, qui le savait emporté et capable de tout dans ses moments de colère, ne revenait pas sans une réelle terreur. Une fois même la peur l'emporta, et, au lieu de partir, elle courut se jeter dans un cloître, au grand embarras des gens qui étaient chargés de la ramener. Il fallut la raisonner, l'obliger assez brutalement à quitter son habit de religieuse et à retourner vers son terrible époux. La mort seule l'en délivra : elle se hâta alors de revenir vivre à Constantinople, où nous la retrouverons un peu plus tard.

Le dernier des enfants d'Irène, Démétrius, ne fut guère plus heureux que ses frères et que sa sœur. Sa mère avait réussi à le faire nommer, avec le titre de despote, au gouvernement de Thessalonique. Il s'y trouva mêlé à toutes les luttes qui troublèrent bientôt la famille impériale. En bon fils, il prit le parti de son père contre son neveu le prince Andronic. Aussi la victoire de ce dernier faillit-elle lui coûter cher.

Accusé de lèse-majesté, il n'échappa à la condamnation capitale que grâce à l'affection de sa sœur Simone, qui vint l'assister devant ses juges. Et dès lors il disparaît de l'histoire.

On voit de quelles intrigues l'âme ambitieuse et agitée d'Irène remplissait incessamment la cour d'Andronic II. L'empereur, aimable homme, instruit, beau parleur, était, malgré sa fière mine, d'une faiblesse incurable, et il laissait tout aller à l'abandon. Aussi était-ce autour de lui le plus incroyable désordre, qu'entretenaient et qu'accroissaient encore les enfants qu'il avait eus de son premier mariage.

Le cadet se nommait Constantin, et il portait le titre de despote. Il avait épousé en premières noces une fille du protovestiaire Georges Muzalon, qu'il perdit au bout de peu de temps. Demeuré veuf sans enfants, il prit alors pour maîtresse une femme de chambre, dont il eut un fils; mais assez promptement il se détacha d'elle. A Thessalonique en effet, dont on l'avait nommé gouverneur, il rencontra une femme charmante. Jolie, élégante, lettrée, c'était, disent les contemporains, « une autre Théano, une autre Hypatie ». Malheureusement pour le despote, elle était mariée à Constantin Paléologue, et elle entendait rester vertueuse. Elle résista, ce qui ne fit qu'accroître la passion du prince. Pour lui plaire, il se débarrassa de son fils, dont la présence l'ennuyait, et qu'il renvoya à sa mère. Peine perdue : Eudocie ne céda point. Finalement, pourtant, elle devint veuve : alors Constantin l'épousa, et ne vécut plus désormais que

pour elle. Quant à son bâtard, il se trouva que le vieil Andronic se prit d'attachement pour l'enfant abandonné : il le retira des mains de sa mère, l'éleva, l'initia au maniement des affaires publiques ; et quoiqu'il fût absolument médiocre, sans intelligence, sans instruction, sans valeur militaire, et que, selon l'énergique expression de Cantacuzène, « il ne valût rien du tout », il l'adora. Il ne pouvait se passer de lui, il l'appelait en toute occasion au conseil, et semblait vouloir lui donner l'expérience du gouvernement. Et, en effet, il songea, paraît-il, à le faire empereur : ce qui devait avoir d'assez graves conséquences.

Le fils aîné du premier lit, Michel, avait été de bonne heure associé au trône par Andronic II. De son mariage avec une princesse arménienne plusieurs enfants étaient nés, dont l'aîné se nommait, comme son grand-père, Andronic. Cet Andronic le jeune, comme on l'appela, était un homme actif, remuant, qui supportait impatiemment la vie sédentaire de la cour byzantine, et n'aimait que la chasse, les courses, les divertissements. Bon garçon, il détestait les complications ennuyeuses du cérémonial ; insouciant et frivole, il ne rêvait que chiens, chevaux et femmes. Le meilleur moyen de lui plaire était de lui offrir un beau chien de chasse ou quelque oiseau de prix. Il aimait davantage encore le plaisir, dépensant sans compter, et les aventures, étant grand coureur et passablement dénué de scrupules. Malgré tout cela, il avait été d'abord le favori de son grand-père, qui le préférait à tous ses enfants et petits-enfants et les lui eût tous sacrifiés ; le résultat de cette excessive tendresse avait même été que l'enfant, très mal élevé par l'empereur, était devenu le jeune homme que l'on

sait, dont les allures impatientaient maintenant et inquiétaient souvent le basileus. « Si ce garçon-là, disait-il de lui à ses familiers, est jamais bon à quelque chose, je veux bien être lapidé, et qu'après ma mort on me déterre pour jeter mon cadavre au feu. »

Tout en étant fort mortifié des reproches de son grand-père, Andronic le jeune ne s'amendait pas. Il faisait au basileus des lettres de change, que les banquiers génois de Galata se chargeaient d'accepter : il réclamait de l'argent, des apanages; surtout il scandalisait la capitale par des aventures, dont quelques-unes rappellent les pires audaces d'un César Borgia. Le prince avait une maîtresse; il sut qu'elle le trompait; alors, sur le chemin de son rival, il aposta des hommes armés. Ce fut son propre frère Manuel qui passa, par hasard, dans la rue du guet-apens, et qui fut massacré par les assassins. De cet horrible attentat le père d'Andronic, Michel, mourut de douleur; et son grand-père en fut étrangement troublé. C'est que, quand une femme était en jeu, le jeune Andronic devenait capable de tout. Ni la parenté ni la religion ne l'empêchèrent de lever les yeux sur sa jeune tante Simone, qui, après la mort du prince de Serbie son mari, était entrée au couvent, et d'essayer de la séduire. Ni l'amitié ni l'intérêt ne l'arrêtèrent, quand il se laissa prendre aux charmes de la femme de Syrgiannès, son partisan. Il n'est que juste d'ajouter que malgré ses défauts et ses vices, il était intelligent, et qu'il avait des qualités d'homme d'État; en outre il était ambitieux, et par tout cela, très populaire; de sorte qu'il pouvait à l'occasion devenir extrêmement dangereux pour la paix publique, et troubler, — comme il le fit en effet, — l'empire profondément.

En attendant, pour le punir, le vieil empereur, au lieu de l'associer au trône après la mort de son père, lui préféra son oncle le despote Constantin ; et Andronic, à son grand mécontentement, fut réduit à la condition de simple particulier. Lorsque, plus tard, malgré ses répugnances, le basileus dut, sous la pression des événements, donner à son petit-fils une part dans le gouvernement, il ne ménagea aucune humiliation à son jeune associé. Quand il venait au palais, le vieil empereur le regardait à peine ; il restait des mois sans lui parler, sinon pour lui dire : « Va-t'en, et reste désormais chez toi ». Au conseil, il le laissait seul debout, invitant tous les autres dignitaires à s'asseoir. Et ainsi peu à peu, entre le grand-père et le petit-fils, se creusait l'abîme d'où devait sortir la lutte civile qui se termina en 1328 par la chute d'Andronic II.

L'impératrice Irène ne vit point ce triomphe du jeune empereur, qui eût été singulièrement pénible à son cœur. Depuis sa brouille avec son mari, elle vivait surtout à Thessalonique ; et comme elle s'y ennuyait souvent, elle s'occupait en allant de villégiature en villégiature. C'est au cours de l'un de ces déplacements qu'elle fut, en 1317, prise à Drama d'une attaque de fièvre qui l'emporta en quelques jours. Son corps fut rapporté à Constantinople et enseveli dans l'église du couvent du Pantocrator. Il semble au reste que, vers la fin de sa vie, elle avait retrouvé pour son mari quelque chose de la tendresse qui avait marqué les premiers jours de leur mariage : du moins est-ce à lui que, par son testament, elle légua toute son énorme fortune. Andronic en fit deux parts : pieusement il employa l'une à réparer Sainte-Sophie, et, en

bon père, il abandonna l'autre aux enfants de sa femme.

C'est pour ses enfants, en effet, que toute sa vie Yolande de Montferrat avait travaillé, et c'est ce qui donne une physionomie particulière à cette princesse latine, devenue par amour maternel une femme politique et une véritable byzantine. On peut croire que cette princesse, qui avait si âprement combattu pour les siens, qui avait tant lutté pour les établir, et tout mis en œuvre pour renverser leur demi-frère Michel qui leur barrait l'accès du trône, eût, lorsque s'ouvrit, après la mort de ce prince, la crise finale qui mit les deux Andronic aux prises, non moins vaillamment travaillé pour assurer la fortune des siens. Et peut-être, énergique comme elle était, eût-elle sauvé le trône du vieil empereur et réalisé le rêve ambitieux qu'elle avait conçu pour sa descendance. La mort ne le lui permit point : elle disparue, ses enfants se désintéressèrent d'aspirations qui leur semblèrent trop hautes ou trop vaines. Mais, en tout cas, Yolande de Montferrat avait, pour la première fois, montré à Byzance une princesse d'Occident soucieuse d'agir et de se faire sa place dans le monde nouveau où son mariage l'avait transportée. Elle avait voulu jouer un rôle, prendre sa part de souveraineté, et elle y avait en partie réussi. Son exemple ne devait pas être perdu.

II

ANNE DE SAVOIE, FEMME D'ANDRONIC III

Au commencement de 1325, le jeune empereur Andronic, que son grand-père, malgré ses répu-

gnances, venait de se résigner à faire couronner dans Sainte-Sophie, cherchait femme. Il avait alors vingt-huit ans, et il était veuf d'un premier mariage. Il avait en effet épousé Irène de Brunswick; mais elle venait de mourir, quelques mois auparavant, ne laissant point d'enfants; et l'intérêt de la dynastie exigeait que le prince contractât sans tarder une nouvelle union. On s'efforçait donc de consoler Andronic, de lui démontrer la nécessité d'un second mariage, et on s'appliquait à lui trouver une fiancée. Le choix de la cour byzantine s'arrêta finalement sur une fille du comte de Savoie Amédée V; elle était orpheline et elle vivait auprès de son frère. Une ambassade fut envoyée en Italie pour demander sa main; et quoique, à ce moment, d'autres propositions eussent été faites de la part d'un grand souverain d'Occident (les Byzantins rapportent que c'était le roi de France), le comte de Savoie se détermina pour l'empereur. Très honoré de cette alliance, le prince italien, au reste, voulut faire très bien les choses. Il donna à la future impératrice, pour aller à Constantinople, un équipage somptueux, et, du jour où elle fut fiancée au basileus, il lui témoigna, bien qu'étant son aîné et son seigneur, les égards les plus grands. De quoi l'orgueil grec se trouva infiniment flatté : les écrivains du temps constatèrent avec plaisir « que non seulement les barbares, mais les Italiens et les autres chefs d'états considèrent toujours l'empire romain comme plus grand et plus illustre que toutes les autres puissances ».

En février 1326, la jeune fiancée débarquait à Constantinople, accompagnée d'une suite nombreuse et brillante de femmes, de chevaliers et d'écuyers.

« Jamais jusqu'ici, écrit Cantacuzène, les impératrices venues de l'étranger en Romanie n'avaient déployé autant de magnificence. » Mais, soit que ce fût l'effet du voyage par mer, ou bien le changement de climat, à peine arrivée la jeune femme tomba malade. Il fallut attendre au mois d'octobre pour célébrer les noces. Elles furent, comme il convenait, splendides. Selon l'usage, le basileus mit sur la tête de l'épousée le diadème impérial, et, selon l'usage aussi, celle-ci changea de prénom, et au lieu de Jeanne, elle s'appela désormais Anne. C'est sous ce nom qu'elle allait jouer dans l'histoire de Byzance un rôle considérable et influer assez fâcheusement sur les destinées de sa nouvelle patrie.

Anne de Savoie est un personnage fort difficile à juger, et même à bien connaître. Ce que nous savons d'elle vient presque entièrement de gens qui furent ses adversaires politiques, d'hommes qui détestèrent également en elle la femme qui fit obstacle à leurs idées ou à leurs ambitions, et l'étrangère demeurée, sur le trône de Byzance, passionnément latine.

Il semble en effet que, moins que toute autre, cette princesse d'Occident s'hellénisa, en une époque où c'eût été peut-être plus qu'en toute autre nécessaire. C'est ainsi qu'elle garda auprès d'elle une petite cour tout italienne, et qu'elle donna d'abord sa confiance à une de ses compatriotes, nommée Isabelle. C'était, de l'aveu même des Grecs, une femme très intelligente, très instruite, ayant toutes les qualités qui font réussir auprès des princes : et, en effet, elle exerça sur

l'impératrice une influence toute puissante. Cette Isabelle avait des fils; eux aussi furent les grands favoris, non seulement de la basilissa, mais de l'empereur même, à qui l'un d'eux, Artaud, plaisait particulièrement par son brillant courage. D'autres Italiens encore affluèrent dans la ville impériale, toujours bien reçus et bien traités par les souverains. « Toujours, écrit non sans dépit Jean Cantacuzène, il y avait chez le jeune empereur quelques hommes de Savoie. » Ils réussirent si bien, qu'à leur contact les mœurs mêmes se modifièrent. Aux plaisirs habituels de la cour s'ajoutèrent les divertissements chers aux Latins, en particulier les joutes et les tournois, que ces étrangers mirent à la mode; et ces exercices plurent tant, que les plus nobles des Grecs voulurent s'y essayer et que l'empereur spécialement y acquit une adresse comparable à celle des meilleurs chevaliers de France, de Bourgogne et d'Allemagne. Le nationalisme byzantin était naturellement fort choqué de ces nouveautés, et plus encore de la place faite à ces gens du dehors, quand, disait-on, on pouvait dans le pays même trouver si aisément tant de personnes capables de remplir utilement les fonctions publiques.

La question religieuse créait d'autres préventions contre Anne. En montant sur le trône, l'impératrice s'était convertie à la foi orthodoxe; mais on suspectait fort la sincérité de cette conversion. On attribuait à la princesse des sentiments de persistant attachement pour le dogme romain, de grand respect pour la personne du pape; on la jugeait capable de revenir un jour à Rome et de préparer sournoisement la soumission de l'Église grecque à la papauté. Enfin elle entretenait de bonnes relations avec les Génois état

blis à Galata. C'était assez pour conclure qu'Anne détestait cordialement les Grecs. On n'y manqua point. Et les Grecs, de leur côté, lui rendirent haine pour haine.

Ces réserves faites, et qui expliquent en partie les animosités qu'elle rencontra, il faut ajouter qu'Anne semble avoir été une femme d'esprit assez médiocre. Peu intelligente, peu instruite, elle était incapable de toute réflexion sérieuse, de toute décision attentivement mûrie, de tout esprit de suite; elle ne voyait rien, elle ne prévoyait pas davantage; avec cela elle était violente, emportée, passionnée, d'humeur extrêmement jalouse, de caractère profondément rancunier. Superstitieuse, elle croyait aux devins; mais surtout son âme faible et crédule la rendait accessible à toutes les influences, docile à tous ceux qui savaient la flatter. Aussi fut-elle toute sa vie entourée d'une camarilla de favoris et de femmes; « c'est au gynécée, selon le mot d'un contemporain, que se trouvait alors le centre du pouvoir ». Ne comprenant rien aux affaires, l'impératrice ne se gouvernait que d'après ses passions; contre les uns elle nourrissait des haines féroces; pour d'autres, elle avait des faiblesses inexplicables. Fort dure avec cela, elle était, une fois qu'elle entrait en colère, capable des plus atroces cruautés, des plus lâches assassinats; elle prenait aux rigueurs, au sang, dit Grégoras « une joie extrême, un plaisir indicible; c'était un véritable bonheur pour son cœur ». Lorsqu'elle était en fureur, personne ne trouvait plus grâce devant elle; son confesseur lui-même n'échappait point alors à ses violences. Dans ces moments-là, elle avait sur les lèvres les plus basses injures, à la bouche les plus terribles

menaces. Puis tout à coup elle s'apaisait, et, docile, elle se laissait aveuglément conduire par quiconque savait la prendre. Mais au fond elle gardait à ceux qui lui avaient une fois déplu des rancunes durables, encore accrues par le sentiment qu'elle avait de sa médiocrité et par la jalousie naturelle que lui inspirait toute supériorité.

Il faut dire, à la décharge d'Anne de Savoie, qu'elle se sentait assez dépaysée dans ce monde étranger qu'elle comprenait mal et auquel elle n'était pas assez intelligente pour s'assimiler. Aussi vivait-elle volontiers dans un rêve perpétuel, s'illusionnant sur la portée des événements qui s'accomplissaient et des actes qu'on lui faisait faire. « Elle se comportait, dit un contemporain, comme si les malheurs qui menaçaient se fussent passés au delà des colonnes d'Hercule. » Ses ennemis mêmes, tout en signalant « son esprit jaloux et mauvais », tout en déclarant que « par là elle devint la ruine de l'empire », admettent en sa faveur certaines circonstances atténuantes. Grégoras observe qu'elle avait été élevée dans un milieu absolument différent, qu'elle était étrangère, et surtout qu'elle était femme, une femme par surcroît peu intelligente et passionnée, « incapable, dit-il, de distinguer le bien du mal »; et il rend, bien plus qu'elle, responsables des événements le patriarche et tant de grands personnages, qui, sans protester, « obéirent comme des esclaves à cette autorité en démence ».

Toutefois, aussi longtemps que vécut l'empereur Andronic III, qu'elle aimait bien, le caractère fâcheux

d'Anne de Savoie eut peu de conséquences, car elle ne se mêla pour ainsi dire point du gouvernement. Mais lorsque, en juin 1341, son mari mourut, tout changea brusquement. Le trône passait à deux enfants en bas âge, Jean, qui avait neuf ans, et Michel, qui en avait quatre; pendant la minorité, la régence devait appartenir, d'après l'ordre formel du défunt basileus, à la mère des deux jeunes princes. Or, au moment où Anne de Savoie prenait le pouvoir, les circonstances étaient bien faites pour troubler une mère soucieuse de l'avenir de ses fils, et pour inquiéter une femme fort éprise elle-même de l'autorité suprême.

Autour du trône s'agitaient mille ambitions diverses. Au premier rang des personnages de la cour se trouvait alors le grand domestique Jean Cantacuzène. Il avait été l'ami le plus intime et le plus cher d'Andronic III. Plus que tout autre, il avait jadis contribué à assurer la couronne au jeune empereur, et il avait été récompensé de ses services par la confiance inaltérable de son maître. Pendant tout le règne il avait été son conseiller le plus dévoué, le confident de toutes ses pensées. « Telle était, disait-il plus tard, l'union de nos deux âmes, qu'elle dépassait toutes les amitiés des Orestes et des Pylades. » Anne de Savoie affirmait que l'empereur aimait son favori plus que sa femme et ses enfants, et plus que tout au monde.

Aussi lui avait-il, dès son vivant, délégué une large part d'autorité. « Par l'apparence extérieure et par le costume, dira plus tard Cantacouzène de lui-même, le grand domestique n'avait rien qui le désignât comme empereur; mais en fait il ne différait presque en rien

du basileus. » Comme le souverain, il signait à l'encre rouge, et ses ordres étaient obéis avec la même exactitude que ceux d'Andronic. Comme le souverain, il gouvernait toutes les affaires publiques, et telle était sa faveur qu'en campagne il partageait la tente et souvent le lit du basileus, privilège que l'étiquette refusait même aux enfants impériaux. Andronic mettait tout en commun avec lui, sa table, ses vêtements, ses chaussures, et se réjouissait de le voir agir « impérialement ». Il eût même souhaité proclamer publiquement cette intimité, en associant Cantacuzène au trône. En tout cas il avait en lui une confiance absolue. Dans une maladie qu'il fit en 1329, il l'avait désigné pour être, s'il mourait, le gardien du trône, et solennellement il avait remis entre ses mains sa femme et ses sujets. De même, sur son lit de mort, ses dernières paroles avaient été pour recommander à l'impératrice de marcher toujours d'accord avec Cantacuzène : « Ma fin approche, lui disait-il ; fais donc bien attention, moi disparu, à ne point te laisser induire par les mensonges et les faux raisonnements de certains à te séparer d'un tel homme pour suivre d'autres conseils. Si cela arrivait, il n'en pourrait résulter que la ruine pour toi, pour tes enfants, et pour l'empire même. »

Sans doute, en ces récits que nous devons principalement à Cantacuzène, il entre peut-être une part d'exagération : le grand domestique avait un trop visible intérêt à étaler et à grossir les témoignages de la faveur dont l'avait honoré son défunt maître. Mais en tout cas ses hautes qualités justifiaient cette faveur. Le vieil empereur Andronic II déjà remarquait combien, quand il y avait un parti à prendre,

Cantacuzène était prompt à trouver la solution juste, habile à la présenter, actif à l'exécuter; et il disait volontiers : « Si je devais mourir sans héritiers, c'est cet homme-là que je conseillerais aux Romains de placer à leur tête ». Très intelligent, prodigieusement habile, le grand domestique était vraiment un homme supérieur. Grégoras, qui ne l'aime point, déclare qu'il aurait pu être « un très grand empereur, capable de donner à l'empire une prospérité inouïe ». Malheureusement il avait de gros défauts : une ambition prodigieuse, une totale absence de scrupules, et par là il était extrêmement inquiétant. Malgré la modestie qu'il affectait, depuis longtemps il préparait sa voie. Sûr de son crédit chez l'empereur, il s'était attaché à se faire bienvenir de l'impératrice, et, grâce à sa mère Théodora Paléologue, femme tout à fait remarquable, il était arrivé à exercer sur elle une réelle influence. En même temps il s'efforçait d'écarter d'elle tous ceux qui auraient pu contrecarrer ses vues; pour lui, il montrait en toute occasion un grand dévouement à la souveraine, comptant bien ainsi la dominer absolument. Et, en effet, Anne déclarait qu'elle l'aimait autant et plus que son propre frère, et l'entente la plus parfaite régnait en apparence entre la femme et le favori d'Andronic III.

Aussi, dans le désarroi qui suivit la mort du prince, c'est à Cantacuzène que l'impératrice, absorbée par son deuil, confia sans hésitation et sans crainte ses fils et le pouvoir. Et l'on vit le grand domestique agir vraiment en maître. Pendant qu'Anne, plongée dans sa douleur, demeurait dans le monastère où était mort son mari, résolument, avec les enfants impériaux, Cantacuzène s'installait au palais et

prenait toutes les mesures nécessaires pour empêcher une révolution. Il correspondait avec les gouverneurs de province, avec les agents des finances, expédiant plus de cinq cents lettres par jour, « et ainsi il maintint si bien dans tout l'empire l'ordre et l'obéissance, qu'il semblait qu'aucun changement ne se fût produit et que le basileus continuait de vivre et de gouverner ». Il formait même, dit-on, de plus vastes projets. Il songeait à réorganiser l'armée, à remettre de l'ordre dans les finances, à inaugurer une vigoureuse politique étrangère contre les ennemis de l'empire, à restaurer l'antique splendeur de la monarchie. Devant cette énergique prise de possession du pouvoir, tous s'inclinaient très bas, et dans le régent d'aujourd'hui saluaient déjà l'empereur de demain.

On conçoit qu'un tel personnage et une telle attitude aient bien vite donné à l'impératrice Anne des inquiétudes légitimes, qu'entretenaient d'ailleurs soigneusement les ennemis du grand domestique. C'était d'abord le patriarche Jean, un prélat ambitieux, qui, selon le mot de Grégoras, n'avait du prêtre que le bâton pastoral et l'habit. De tout temps il avait prétendu diriger l'état, affirmant l'union nécessaire de l'église et de l'empire, celui-ci étant naturellement soumis à celle-ci. On le verra bientôt accepter le privilège d'orner de soie et d'or sa tiare patriarcale, de signer en rouge ses décrets et ses lettres, songer même à chausser, comme l'empereur, des bottines de pourpre : pour l'instant, il aspirait à partager la régence; et comme il flattait l'impératrice, il prit bientôt sur elle une grande et fâcheuse influence.

A côté de lui, le parakimomène Alexis Apokaukos

jouait un rôle semblable. Parti de rien, mais souple, adroit, intrigant, ce personnage s'était élevé très vite aux plus hauts emplois, beaucoup grâce à l'appui de Cantacuzène, qu'il appelait en riant « son médecin », parce qu'il l'avait tiré de plusieurs affaires fâcheuses; et il s'était en même temps prodigieusement enrichi Très habile à profiter des circonstances, et fort ambitieux, il avait de l'intelligence, de l'activité, de l'éloquence naturelle. « S'il avait appliqué ses hautes qualités, dit Grégoras, à la vérité et à la justice, il eût été la gloire de l'empire romain. » Mais, grisé par sa rapide fortune, il se croyait tout permis. Successivement il avait servi et trahi tous les partis, et toujours il y avait trouvé son avantage. Maintenant il rêvait de gouverner l'empire, de disposer de la couronne, peut-être de s'asseoir lui-même sur le trône des Césars. Ses ambitions, d'ailleurs, n'excluaient pas la prudence. Aux portes de la capitale, au bord de la mer, il s'était fait construire un château-fort bien pourvu d'eau, de vivres et d'argent. Il s'y réfugiait quand il se sentait en péril, et de cette inexpugnable citadelle il bravait tous ses ennemis. Tout en flattant Cantacuzène, il détestait en lui un rival; aussi n'hésita-t-il point à lier avec le patriarche partie contre lui.

Beaucoup d'autres gens étaient hostiles au grand domestique, en particulier les favoris italiens de l'impératrice qui, travaillés par Apokaukos, excitaient leur maîtresse contre Cantacuzène. Toutes ces influences conjurées agirent sans peine sur l'esprit faible et mobile de la régente et rompirent vite le bon accord établi entre elle et son conseiller.

Au début, fidèle à la volonté d'Andronic, elle avait, comme elle le disait avec son exagération coutumière,

cru retrouver dans le grand domestique comme l'ombre même de son mari. « J'avais beau être sûre, déclarait-elle, que le basileus était mort. Quand tu me rendais visite, il me semblait que c'était lui qui, selon son habitude, entrait chez moi. Quand tu me parlais, c'était lui que je croyais entendre. » On lui fit bien vite changer de sentiments. Profitant de sa « simplicité de femme », Apokaukos et le patriarche lui démontrèrent à l'envi les ambitions du grand domestique, les dangers qu'elle et ses fils couraient pour leur pouvoir et même pour leur vie. « Demain, lui disaient-ils, il vous tuera tous, et se proclamera empereur. » Ils firent si bien qu'Anne épouvantée interrompit la neuvaine qu'elle avait commencée dans le monastère où était enterré son mari et jugea plus prudent, après trois jours, de chercher un plus sûr asile au palais.

Alors commença autour d'elle tout un sourd travail d'intrigues, afin de la déterminer à retirer à Cantacuzène le gouvernement des affaires; on lui expliquait qu'elle n'avait nul besoin de lui, qu'avec le concours du patriarche elle-même administrerait admirablement l'empire. La régente, flattée, écoutait volontiers ces suggestions. Au fond de son cœur, Anne avait d'ailleurs toujours détesté le grand domestique, dont elle sentait la supériorité; elle était en outre fort jalouse de la femme de Cantacuzène, Irène Asan, personne tout à fait remarquable, et qui « l'emportait, dit un contemporain, sur toutes les autres femmes, par la puissance de son esprit et l'heureuse harmonie de son caractère ». L'âme médiocre de l'impératrice souffrait de la comparaison, et beaucoup de gens de l'époque jugèrent, non sans raison, que

l'envie secrète et la rancune qu'Anne en éprouva furent la cause première d'une rupture qui allait déchaîner la guerre civile et précipiter la décadence de la monarchie.

Quand on découvrit les véritables sentiments de la régente, les adversaires de Cantacuzène s'enhardirent. Il y eut dans le conseil impérial des scènes très vives et le grand domestique fut ouvertement insulté. Un des fonctionnaires du palais prit audacieusement la parole, et déclara que le dernier des dignitaires, s'il avait quelque chose d'utile à dire, avait le droit de parler avant les plus grands. Les amis de Cantacuzène s'exclamèrent : « Qu'est-ce à dire ! Mais c'est transformer l'empire romain en une démocratie, si le premier venu peut exprimer son sentiment et prétend l'imposer à ceux qui ont l'expérience ». On faillit en venir aux mains. Ce qui était plus grave, c'est que ni l'impératrice, ni le patriarche qui présidait n'étaient intervenus pour arrêter ou blâmer une insolence visiblement dirigée contre le grand domestique. Celui-ci comprit et offrit sa démission.

Mais alors la basilissa et le patriarche, effrayés des conséquences d'une telle résolution, s'efforcèrent de calmer Cantacuzène, et de part et d'autre les adversaires se jurèrent par les serments les plus solennels de ne rien tramer les uns contre les autres. Malgré cela, la méfiance subsistait. « Je suis persuadé, disait le grand domestique, que l'impératrice a parlé comme elle pense. Mais ce qui m'inquiète, c'est que je connais sa faiblesse de femme, et combien par lâcheté elle se laisse aisément retourner, et je crains bien, quand je devrai partir pour combattre les barbares, que les sycophantes qui restent à la cour ne

l'amènent à changer. » D'autre part, les manifestations se multipliaient en faveur de Cantacuzène. Sur le bruit de la démission du grand domestique, les soldats s'agitaient en faveur d'un chef qu'ils adoraient, et jusque dans la cour du palais, ils venaient à grands cris acclamer leur favori, invectiver le patriarche. Il fallut que le ministre, à la prière de la régente épouvantée, allât en personne raisonner ses tumultueux partisans. « Aussitôt qu'il apparut, raconte Grégoras, le trouble s'apaisa, les flots se calmèrent, la tempête se changea en bonasse. » Une telle popularité parmi les troupes n'était point pour diminuer les inquiétudes d'Anne de Savoie.

Entre elle et Cantacuzène, la rupture était donc fatale. Apokaukos, dont l'influence croissait à la cour, multipliait ses intrigues. « Comme un serpent, dit Cantacuzène, il sifflait à l'oreille de l'impératrice et la détournait du droit chemin. » Tous les moyens lui étaient bons, la flatterie, la corruption, le mensonge. Le patriarche lui donnait la réplique; jour et nuit il était au palais, excitant la princesse contre le grand domestique, vantant le dévouement et la fidélité d'Apokaukos. Celui-ci gagnait à ses vues, par d'opportunes libéralités, les familiers de la régente, et ainsi, dit Grégoras, « il gouvernait l'impératrice *comme une esclave*, et pareillement le patriarche, moins trompé par ses flatteries qu'effrayé de son énergie ». L'absence de Cantacuzène, qui guerroyait en Thrace, facilitait ces intrigues : aussi chacun des deux associés travaillait-il de son mieux à l'œuvre commune. Le prélat, « comme s'il avait en mains les clés du royaume céleste », promettait le paradis à celui qui, par poison, envoûtement ou conjuration

magique, débarrasserait l'empire de Cantacuzène. Quant à Apokaukos, sûr du succès, il aspirait maintenant à une plus haute fortune encore. Il songeait à enlever le jeune empereur, à l'emmener dans sa forteresse, à lui faire épouser une de ses filles, et à obliger l'impératrice à lui abandonner, pour lui, ses parents et ses amis, les plus hautes charges de l'état et l'administration de tout l'empire. Et déjà on signifiait à Cantacuzène, au nom du basileus, d'avoir à se démettre du gouvernement, à licencier ses troupes et à se retirer à Didymotique dans la condition d'un quasi-prisonnier.

Depuis longtemps, la mère de Cantacuzène était fort inquiète pour son fils. Comme la plupart des gens de son temps, cette femme, par ailleurs si intelligente, était superstitieuse; elle croyait aux présages. Or elle en avait vu d'effrayants. Un soir que, selon l'usage des grands seigneurs byzantins, elle avait reçu jusque fort avant dans la nuit les personnes qui désiraient l'entretenir ou lui faire leur cour, elle était montée ensuite sur une haute tour qui dominait son palais, pour voir la lune se lever sur l'horizon. Elle était là, perdue dans ses pensées, quand tout à coup, au pied de la tour, elle vit un homme d'armes à cheval, qui de sa lance mesurait la hauteur du donjon. Épouvantée, elle appelle ses serviteurs, et leur ordonne d'aller voir ce que veut le mystérieux cavalier. Mais on ne trouva personne; toutes les portes étaient closes, par où on pouvait entrer à cheval dans la maison : et très frappée de cette apparition qui lui semblait un redoutable présage, la grande dame, dit Grégoras, « pleine de tristesse, fondit presque en sanglots ».

Elle avait raison : la disgrâce de son fils était proche. Par ordre de l'empereur, Cantacuzène reçut des lettres qui le destituaient de toutes ses charges. En même temps ses biens étaient confisqués, partagés entre ses ennemis; et tous ceux qui l'insultaient étaient récompensés. Ses amis, entraînés dans sa chute, voyaient leurs maisons pillées; sa mère arrêtée était jetée dans une des prisons du palais. Il ne lui restait qu'un parti à prendre, résister par la force et se proclamer empereur. Avant de s'y résoudre, il voulut une dernière fois rappeler à la régente la volonté du défunt basileus et les serments solennels par lesquels elle s'était engagée envers lui : on ne lui renvoya que des injures. Alors il se décida.

A Didymotique, le jour de la Saint-Démétrius (8 octobre 1341), il posa sur sa tête la couronne impériale. Toutefois, pour bien marquer qu'il n'était point un rebelle, il voulut que, dans les acclamations qui saluaient son nom et celui de sa femme, la première place fut réservée à l'impératrice Anne et à son fils Jean, et, durant la cérémonie religieuse, il fit pareillement mentionner le basileus et sa mère et même le patriarche Jean. Il déclarait en outre qu'il n'avait d'autre but que de défendre et de consolider le trône du jeune souverain qu'Andronic III avait confié à son dévouement; et, trois jours après le sacre, il quittait la pourpre pour s'habiller de blanc, « ainsi qu'il est d'usage pour porter le deuil d'un empereur ». Il entendait par là encore marquer la fidélité qu'il gardait au souvenir d'un prince qu'il aimait « comme un frère », et, pendant dix ans, jusqu'au jour où il entra en maître dans Constantinople, il continua à porter le deuil. En même temps il rappelait une der-

nière fois à la régente les suprêmes volontés de son mari, et combien elle courait de dangers à se lier à des conseillers, qui, « ne poursuivant que leur intérêt propre, ne songeaient qu'à renverser au plus tôt l'antique constitution, et en un mot à ruiner l'empire ». Toutes ces précautions, tous ces égards ne devaient guère être appréciés à Byzance. A l'usurpation de Cantacuzène le patriarche répondit en faisant précipitamment couronner le jeune empereur Jean. La guerre civile commençait.



Ce n'est point ici le lieu de raconter les longues péripéties de cette lutte, qui dura plus de cinq années et se termina par la victoire de Cantacuzène. Il suffira d'en retenir les traits essentiels et d'en marquer les graves conséquences; on verra du même coup comment Anne de Savoie y montra tous ses défauts, toutes ses passions, toutes ses faiblesses.

Pour faire la guerre, il fallait de l'argent. Or le trésor était vide, l'empire épuisé. Par tous les moyens, la régente s'efforça de se procurer des ressources. Les églises furent mises à contribution, les saintes images vendues ou envoyées au creuset; les richesses du palais impérial, la vaisselle, les orfèvreries précieuses furent aliénées; les biens des grandes familles furent confisqués, et ceux qui refusèrent de se laisser faire furent arrêtés, emprisonnés : on ne respecta même point, pour atteindre les récalcitrants, le vieux privilège d'asile de Sainte-Sophie. La plus lourde tyrannie fiscale pesa sur la capitale et sur l'empire. Chose plus grave, l'argent ainsi ramassé ne fut pas même

entièrement consacré aux besoins de la guerre. Anne, dont l'avidité était grande, et ses conseillers profitèrent des circonstances pour s'enrichir personnellement de la façon la plus scandaleuse. Dans le désarroi général, il leur fut facile de couvrir ces malversations par des artifices de comptabilité et des dépenses fictives; il leur fut plus facile encore de détourner des objets précieux, ou de racheter sous main, à des prix dérisoires, les plus belles pièces du trésor impérial qu'ils ordonnaient de mettre en vente. Anne de Savoie trouvait à cela un double avantage : elle satisfaisait à la fois sa passion de l'or et ses jalousies mesquines : ainsi, disait-elle, si jamais Cantacuzène était victorieux, du moins ne mettrait-il point la main sur toutes ces splendeurs qui rehaussent l'éclat du pouvoir.

Pour soutenir la guerre, les deux adversaires n'éprouvèrent aucun scrupule à faire appel à l'étranger. Pour obtenir l'appui du prince de Serbie, Étienne Douchan, Cantacuzène n'hésita pas à lui offrir les plus fortes places de la Macédoine. Pour obtenir l'appui du sultan turc de Nicée, Orkhan, il n'hésita pas à donner en mariage sa fille Théodora à l'infidèle. Anne en faisait autant de son côté. Elle offrait au Kral de Serbie, s'il lui livrait Cantacuzène, mort ou vif, de lui donner sa fille en mariage pour son fils et de lui céder toute la Macédoine jusqu'à Christopolis. Elle achetait à prix d'or l'alliance de l'émir d'Aïdin. Et pendant des années, on voyait les Turcs, franchissant l'Hellespont, pénétrer en Thrace comme sur leurs terres, et ravager épouvantablement le pays. Sans distinction ils pillaient amis et ennemis, enlevant les troupeaux, les bœufs de labour, emme-

nant les habitants mêmes, qu'ils traînaient à leur suite la corde au cou. Ils apparaissaient ainsi jusque sous les murs de Byzance, où Anne, volontairement indifférente au sort de ses sujets, les recevait le mieux du monde, sans se soucier de cette foule de captifs, dont les cris lamentables montaient jusqu'au ciel. Qu'importait que les campagnes fussent incultes et désertes, que des milliers de Romains fussent massacrés ou vendus comme esclaves, si par là on faisait échec à Cantacuzène? Qu'importait qu'Étienne Douchan ravageât la Macédoine et poussât ses conquêtes jusqu'à Christopolis? c'étaient autant de places fortes qui n'appartiendraient pas à Cantacuzène. Sur ce point d'ailleurs, les deux partis n'avaient rien à se reprocher. Si Grégoras relève justement l'inhumanité, la dureté d'Anne de Savoie, la haine qu'elle semblait avoir pour son peuple, encore faut-il remarquer qu'elle était, comme il le dit, une étrangère. Et de quels noms qualifiera-t-on alors la conduite de Cantacuzène, qui n'agissait pas autrement que l'impératrice?

Pendant que se passaient ces choses, Anne de Savoie, au fond de son palais, se laissait gouverner par ses favoris. Avec l'appui du patriarche, Apokaukos était devenu le véritable maître de l'empire, et la régente, pour se délivrer l'esprit de tout souci, lui abandonnait volontiers le soin des affaires publiques. Le favori en profitait pour s'enrichir : de plus en plus il songeait à marier sa fille au jeune empereur; et bien que ses rivaux essayassent de le desservir auprès de la souveraine, il maintenait solide son influence au palais. Pourtant il était inquiet; il se sentait environné d'ennemis; quoiqu'il multipliât les précau-

tions autour de sa personne, quoiqu'il ne sortît qu'escorté de soldats et qu'il fît soigneusement garder sa maison, quoiqu'il eût enfin fait emprisonner la plupart de ses adversaires politiques, il se savait fort impopulaire et craignait toujours quelque soulèvement. Il ne se trompait qu'à demi. Il était en train de faire construire, pour y loger ses victimes, une prison formidable dans l'intérieur du grand palais; un jour qu'il venait inspecter et presser les travaux, il commit l'imprudence d'entrer, sans se faire suivre de ses gardes, dans la cour où se promenaient les prisonniers. Ceux-ci, qui savaient ses projets à leur égard, ne laissèrent point passer l'occasion. Armé d'un bâton, l'un d'eux se jeta sur lui et l'assomma à moitié; d'autres vinrent à l'aide; avec une hache arrachée à un ouvrier, on lui fendit la tête. C'était le 11 juin 1345. Épouvantés, les gardes prennent la fuite, et les prisonniers, pour annoncer à la capitale la mort du tyran, suspendent son cadavre ensanglanté aux créneaux du palais, et s'y retranchent en attendant les événements.

Anne de Savoie devait cruellement venger son favori. A la nouvelle de l'attentat, elle fit aussitôt cerner le grand palais, puis elle autorisa la veuve d'Apokaukos à lancer ses gens à l'attaque. Une foule gorgée d'or et de vin se précipita à l'assaut; ordre avait été donné de tuer tout le monde, les uns comme auteurs, les autres comme complices de l'assassinat. Incapables de se défendre sérieusement, les prisonniers, voyant les murs forcés, s'enfuirent dans une église voisine : on les y poursuivit, on les y massacra impitoyablement. On tua jusque sur l'autel, puis on promena par les rues de Constantinople les têtes et les mains coupées des victimes. Pendant quelques

jours, la terreur régna. Quiconque osait plaindre les morts, exprimer une simple parole de pitié, même s'il était ami ou parent des condamnés, aussitôt était arrêté, battu de verges, « comme traître et ennemi de l'impératrice Anne ». On dit que dans sa colère la régente songea même à laisser les cadavres sans sépulture et à les faire jeter à la mer. Elle eut peur de la fureur populaire et renonça à son dessein : mais elle se montra ouvertement heureuse des cruautés et du sang versé qui avaient vengé la mort d'Apokaukos. Après quoi, elle chercha un autre favori qui l'aidât à résister à Cantacuzène.

Elle ressentait en effet une haine farouche contre son adversaire et elle était prête à tout plutôt qu'à se réconcilier avec lui. Lorsque, en 1346, le patriarche lui conseilla de s'accommoder avec son rival, cette seule proposition suffit à la jeter dans une colère folle. Le prélat désormais lui apparut comme un traitre, et elle n'eut de cesse qu'elle ne l'eût renversé. Elle y réussit en 1347. Sur son ordre, un synode déposa Jean sans l'entendre; et avec l'ordinaire exagération qui marquait tous ses actes, Anne voulut fêter par un grand dîner la chute de l'homme qui avait été si longtemps son collaborateur le plus fidèle et le plus intime, au point qu'on disait d'eux que « ce n'était qu'une âme en deux corps ». Elle invita à ce festin tous ceux qui l'avaient aidée à éloigner le patriarche : « et des rires assez inconvenants et de joyeuses histoires marquèrent, dit Grégoras, et égayèrent le repas. Mais cette nuit même, au chant du coq, toute cette joie, ajoute l'historien, se changea en tristesse. » A ce moment même, Cantacuzène entrait dans Constantinople.

Depuis plusieurs mois, il était visible que toute résistance devenait impossible. Le nouveau favori de la régente, l'Italien Facciolati, le comprit : le 3 février 1347, il ouvrait à Cantacuzène une des portes de la capitale. Anne pourtant s'ostinait à ne point se rendre à l'évidence; retranchée au palais des Blachernes, elle voulait lutter encore; par ses émissaires, elle s'efforçait de soulever la populace; elle demandait du secours aux Génois de Galata; aux propositions de Cantacuzène, qui l'invitait à se rendre de bonne grâce et lui offrait en échange une part du gouvernement et tous les honneurs dus à son rang, elle ne répondait que par de grossières injures et des accès de furieuse colère. Finalement pourtant, voyant une partie du palais forcée, l'assaut tout proche, elle consentit à négocier. Ayant tenu conseil avec ses derniers partisans, elle se résigna, sur l'avis unanime, à faire la paix. Mais elle n'entendait point reconnaître par là qu'elle pût avoir des fautes à se faire pardonner; « son âme orgueilleuse et dure, dit Grégoras, eût vu dans un tel aveu une humiliation indigne d'elle ». Hautainement elle réclamait des promesses solennelles, des engagements extraordinaires : elle prétendait régner seule, sans même accepter Cantacuzène comme collègue. C'était là folie pure : Anne dut s'estimer heureuse d'accepter les offres du vainqueur; elle restait impératrice, et on lui accordait même le pas sur le nouveau basileus.

A force de courtoisie et de bonne grâce, Cantacuzène se flattait de désarmer son ennemie. Il lui laissa, pour elle et pour son fils, les grands appartements impériaux, et se contenta de la partie du palais, passablement ruinée, qui avoisinait le grand triclinium

d'Alexis Comnène. Mais, ces politesses faites, il s'appliqua à prendre réellement possession du pouvoir. Il maria, par mesure de précaution, sa fille Hélène au jeune empereur Jean, et, dans le sanctuaire des Blachernes (la chute récente de la coupole de Sainte-Sophie avait fait de la Grande Église une ruine), il se fit à nouveau solennellement couronner.

Les fêtes du couronnement furent tristes. « Telle était, dit un contemporain, la pauvreté de l'empire, que, parmi les plats et les coupes qui servirent au festin, il n'y avait pas une pièce d'or ou d'argent. Une partie du service était en étain, le reste en terre ou en coquillages. Quiconque est un peu au courant des usages comprendra par là, ainsi que par les autres détails qui ne furent pas conformes à l'étiquette, quelle détresse pesait impérieusement sur toutes choses. J'ajoute que les diadèmes et les vêtements impériaux n'offraient pour la plupart en cette fête que l'apparence de l'or et des pierres précieuses. L'or était remplacé par du cuir doré, les pierreries par des verroteries de diverses couleurs. A peine voyait-on par ci, par là des pierres ayant un éclat véritable, des perles dont l'orient ne trompait pas les yeux. Tant étaient ruinées et évanouies l'antique prospérité et l'antique splendeur de l'empire romain, et ce n'est point sans honte que j'en fais le récit. » Le trésor pareillement était vide : « on n'y trouvait que de l'air et de la poussière ». Voilà où, par ses imprudences, son avidité, ses folies, l'impératrice Anne avait réduit la monarchie.

Anne de Savoie était vaincue. Jamais elle ne devait pardonner sa défaite à son vainqueur. Et celui-ci le sentait bien. Aussi eut-il pour premier soin de licencier la cour italienne de l'impératrice, de renvoyer tous ces étrangers et ces femmes qui avaient fait du gynécée un perpétuel foyer d'intrigues. En outre il s'efforça de soustraire le jeune empereur à la néfaste influence de sa mère, en l'envoyant résider à Thessalonique. Ce fut peine perdue. La princesse n'oublia jamais sa rancune. On la vit, toujours pleine de dédain pour Cantacuzène et ses amis, toujours sourdement hostile, entretenir une constante opposition au nouveau régime. Cantacuzène parle quelque part de l'amitié qu'elle lui témoignait : on a peine à croire qu'elle fût sincère et que lui-même ait pu la considérer comme telle. Sans doute, lorsqu'en 1351 son fils Jean qui, comme elle, détestait sournoisement le nouvel empereur, songea à répudier sa femme pour épouser la sœur du tsar serbe Etienne Douchan et à commencer, avec l'appui de l'étranger, la guerre contre Cantacuzène, Anne, à la prière du basileus, consentit à s'entremettre pour aplanir la difficulté; elle se rendit à Thessalonique, et, dit un chroniqueur, « elle rompit toutes les intrigues comme des toiles d'araignées ».

C'est tout simplement qu'elle jugeait prématuré le coup de tête de son fils et qu'elle trouva dans les embarras de Cantacuzène l'occasion de lui arracher la promesse d'une prochaine abdication. Mais, comme son fils, elle attendait sa revanche. Elle l'eut

en 1354. Avec l'appui des Latins, Jean Paléologue surprit Constantinople et obligea son beau-père à abdiquer. Étrangement résigné, le grand ambitieux qu'avait été Cantacuzène entra sans résistance dans un monastère, et sa femme, la vaillante et intelligente Irène, pouvait dire non sans ironie : « Si j'avais jadis gardé Didymotique (où elle s'était illustrée en 1342 par une admirable défense) comme vous avez gardé Constantinople, voilà douze ans déjà que nous ferions notre salut ».

Cantacuzène, malgré ses qualités éminentes, Anne de Savoie, par toutes les fautes de son gouvernement, ont une lourde responsabilité dans la décadence et la ruine finale de l'empire byzantin. Par l'interminable guerre civile que déchaîna leur rivalité, par les appels surtout qu'ils adressèrent aux pires ennemis de l'empire, tous deux ont également et gravement failli ; et peut-être le grand domestique, capable de prévoir la portée de ses actes, est-il en cela plus coupable encore que la sotte et insouciante impératrice. Jamais, avant lui, on n'avait vu une princesse byzantine mariée à un musulman : jamais, avant lui, on n'avait vu les Turcs établis presque à demeure en Thrace, et les trésors des églises employés à satisfaire les exigences des infidèles. On vit tout cela, et davantage encore. Grégoras raconte qu'au palais impérial même les Turcs, traités en amis, se permettaient toutes les libertés; pendant les offices divins, il dansaient et chantaient, au grand scandale des chrétiens. C'est qu'aussi bien ils se sentaient les maîtres et comprenaient qu'à eux seuls la guerre civile avait profité. Ils voyaient juste. Cent ans plus tard, dans Constan-

tinople prise, dans Sainte-Sophie saccagée, le croissant allait, pour des siècles, remplacer la croix. De cette catastrophe finale le règne d'Anne de Savoie contient les causes lointaines, mais certaines. Et l'on a le droit de regretter qu'à l'inverse de tant de princesses d'Occident qui passèrent sur le trône de Byzance, obscures et effacées, celle-ci ait voulu et pu jouer un rôle, qu'inintelligente comme elle était, elle ne pouvait remplir que lamentablement.

CHAPITRE IX

LES MARIAGES DES DERNIERS PALÉOLOGUES

Dans la chapelle du palais Riccardi, à Florence, que Benozzo Gozzoli, en 1457, décora pour Pierre de Médicis, une série de fresques charmantes représente le cortège des Rois Mages, s'avançant à travers la campagne florentine. Par la fraîcheur du coloris, par la grâce de la composition, par le tableau si vivant qu'elle évoque de la vie noble du xve siècle, cette œuvre est une des plus séduisantes que nous ait laissées la première Renaissance. Elle a un autre attrait encore : la plupart des figures que le maître a placées dans ses peintures sont des portraits, soit des membres de la famille des Médicis, soit des hôtes illustres que Florence, quelques années auparavant, avait, à l'occasion du concile de 1439, reçus avec une respectueuse curiosité. Sur l'une des murailles, c'est le patriarche de Constantinople Joseph, assis sur sa mule, entouré de ses moines; sur l'autre, c'est l'empereur grec Jean VIII Paléologue, monté sur un cheval blanc magnifiquement harnaché, et singulièrement élégant dans sa longue robe verte aux grandes broderies

d'or, sous le chaperon aux ailes relevées que couvre la couronne d'or. On sait par d'autres monuments encore, par la célèbre médaille de Pisanello, par les bas-reliefs que Filarete sculpta sur les portes de Saint-Pierre, enfin par un beau buste de bronze, récemment signalé, et où le même Filarete a représenté avec une intensité de vie extraordinaire les traits un peu exotiques du basileus byzantin, l'impression profonde que fit en Italie la visite de Jean Paléologue, le souvenir que laissa la splendeur du riche et pittoresque cortège qui l'accompagnait. Mais ce n'est point à cela seul que se bornèrent les relations du souverain grec avec l'Occident. Il en eut d'autres, et qui illustrent de la façon la plus significative les rapports qui existaient entre Grecs et Latins au temps des derniers Paléologues, à la veille de la catastrophe finale où allait sombrer l'empire byzantin.

I

Jean VIII était le fils aîné de cet empereur Manuel II, qui fut assurément l'un des meilleurs et des plus remarquables parmi les derniers souverains qui régnèrent sur Byzance. En 1415, son père l'avait marié à une fille du grand-duc de Moscovie, une enfant de onze ans, qui, en venant à Constantinople, prit le prénom d'Anne. Mais, dès 1418, la jeune princesse fut emportée par une épidémie de peste qui dépeupla la capitale, et à laquelle succomba également ce fils du sultan Bajazet, dont le chroniqueur Ducas a raconté la curieuse histoire. Envoyé à Byzance comme otage,

il avait été élevé avec le prince impérial Jean, et il avait pris si fortement le goût des lettres et de la civilisation helléniques, qu'il voulait à toute force se convertir à l'orthodoxie. Par crainte de complications, le basileus Manuel résistait aux sollicitations du jeune homme : mais quand, tombé malade, et se sentant proche de sa fin, de nouveau le musulman insista pour recevoir le baptême, ajoutant que le basileus, par son refus, serait responsable de sa damnation éternelle, le prince n'osa s'opposer davantage au désir de l'infidèle. Il voulut lui-même être son parrain, et lorsque, le lendemain de la cérémonie, le néophyte expira, il le fit honorablement enterrer dans l'église de Saint-Jean du Stoudion.

La mort d'Anne de Russie imposait l'obligation de trouver une nouvelle épouse à l'héritier du trône. La cour byzantine jeta les yeux sur Sophie de Montferrat, descendante de ce Théodore Paléologue, fils d'Andronic II, qui, au commencement du XIVe siècle, avait hérité de cette principauté italienne. Elle arriva à Constantinople en novembre 1420, et le 19 janvier 1421 le mariage fut en grande pompe célébré à Sainte-Sophie. Les fêtes du couronnement qui suivirent ne furent pas moins magnifiques : « Ils firent vraiment, dit Phrantzès, une fête entre les fêtes et une panégyrie entre les panégyries ».

Le mariage contracté sous de si brillants auspices ne devait pas être heureux. La nouvelle impératrice avait toutes les qualités de l'âme : malheureusement elle était laide au delà de ce qui est tolérable. Non sans doute qu'elle fût dépourvue de toute grâce : elle était bien faite, elle avait de beaux bras, des épaules admirables, le col élégant et souple, des cheveux

roux frisés, qui lui faisaient une auréole d'or, et qui, en se déroulant, lui tombaient jusqu'aux pieds; elle avait des mains fines, merveilleusement proportionnées, une jolie taille; seulement elle était un peu trop grande, et surtout son visage, front, nez, bouche, yeux, sourcils, était d'une laideur repoussante. Si bien que, comme dit Ducas, elle justifiait pleinement le proverbe populaire : « Par devant elle ressemble à Carême, et par derrière à Pâques ».

De cette déplaisante compagne, que lui avait associée un mariage tout politique, Jean ne voulut jamais entendre parler. Il la prit immédiatement en horreur et en haine, et il le lui fit bien voir. Il décida tout de suite de faire chambre à part; il relégua Sophie dans une partie reculée du palais, où elle vécut isolée, au milieu de la petite cour italienne qui l'avait accompagnée en Orient; et n'eût été le respect qu'il professait pour l'empereur Manuel son père, le jeune prince eût sans hésiter renvoyé sa femme en Italie. Du moins se consolait-il amplement avec d'autres : « Le basileus Jean, dit Phrantzès, n'avait pour l'impératrice Sophie ni amour ni bonne grâce, et la discorde régnait dans le ménage. L'empereur aimait d'autres femmes, car la nature avait refusé toute beauté à la souveraine. »

Ce fut bien pis lorsqu'en 1425 mourut l'empereur Manuel. Dès lors l'existence de la jeune femme devint intolérable, si bien qu'elle se résolut à un grand parti. « La basilissa, raconte Ducas, voyant que l'empereur persistait dans ses sentiments à son égard, se résolut à s'enfuir de Constantinople. S'étant donc mise en relations avec les Génois de Galata, et leur ayant fait connaître son désir de partir, un jour elle sortit de la

ville et, sous prétexte de se distraire, elle se rendit dans un des magnifiques jardins des environs, avec celles de ses femmes qui parlaient sa langue, et quelques jeunes écuyers qu'elle avait amenés avec elle de son pays. Vers le soir, ayant préparé un navire, les principaux de Galata y montèrent et, s'étant approchés du rivage, ils prirent à bord avec de grands respects la princesse et la passèrent sur l'autre rive; et toute la population de Galata alla au-devant d'elle et la salua révérencieusement, comme leur dame et souveraine. Comme le soir tombait déjà, ceux de la ville ne se doutèrent point de l'événement; et ce n'est qu'au matin que les gens du palais en apprirent avec douleur la nouvelle. » En d'autres temps, les négociants de Gênes eussent sans doute payé cher leur insolente intervention; au premier moment, la population de la capitale, furieuse, ne parlait de rien de moins que de leur courir sus et de détruire leurs établissements. Mais l'empereur Jean était trop content d'être par ce moyen débarrassé de sa femme. Il apaisa la colère populaire, et laissa sans obstacle Sophie s'embarquer sur un vaisseau génois à destination d'Italie. De son séjour en Orient, elle ne rapportait nulle autre chose que le bandeau impérial, le *stemma*, qui parait la tête des basilissae. « Cela me suffit, disait-elle avec une mélancolique ironie, pour prouver que j'ai été et que je suis impératrice des Romains. Quant aux richesses que j'ai laissées là-bas, je n'en ai nul souci. » Revenue dans son pays natal, elle entra dans un monastère, et c'est là qu'elle termina, toute en Dieu, sa triste existence.

Jean VIII, délivré de Sophie, se mit bien vite en quête d'une troisième femme. Il la trouva dans la

famille des Comnènes de Trébizonde. Depuis le commencement du XIIIe siècle, on le sait, un empire grec existait au fond de la mer Noire, et malgré que sa décadence eût déjà commencé, pourtant, au XVe siècle encore, il n'était ni sans prospérité ni sans gloire. Il y avait un intérêt politique évident à rapprocher par un mariage ces deux états, débris de l'hellénisme, si longtemps divisés entre eux par d'âpres jalousies. Il faut ajouter que la beauté des princesses de la famille de Trébizonde était célèbre dans tout l'Orient, et ce n'était point là pour Jean VIII, après sa malencontreuse expérience italienne, une considération négligeable. Bessarion fut donc chargé de négocier un mariage entre le Paléologue et une fille des Comnènes. Il réussit. Au mois d'août 1427, Marie, fille de l'empereur Alexis IV, débarquait à Constantinople; dès le mois de septembre, le mariage fut célébré, et la jeune femme couronnée impératrice par le patriarche Joseph.

Cette fois du moins, Jean VIII n'avait pas à se plaindre. La nouvelle épousée était, dit Ducas, « aussi recommandable par sa beauté que par ses vertus ». C'est ce qu'atteste plus pleinement encore le voyageur français Bertrandon de la Broquière, qui visita en 1432 la capitale byzantine, et qui nous a tracé dans sa relation un joli croquis de la belle souveraine. L'ayant aperçue un matin à Sainte-Sophie, il n'eut de cesse qu'il ne l'eût revue de plus près, « pour ce qu'elle m'avait semblé si belle à l'église », et en bon badaud, il attendit patiemment, « tout le jour, sans boire et sans manger jusques au vespre », qu'elle remontât à cheval pour rentrer au palais des Blachernes. Il fut récompensé de sa constance. « Elle

n'avait avec elle, dit-il, que deux dames seulement et deux ou trois hommes anciens d'estat, et trois de telz gens comme les Turcs font garder leurs femmes. Et quand elle vint hors de l'hostel, on apporta un banc sur lequel elle monta, et puis luy amena on un très beau ronchin sellé d'une belle et riche selle. Et alant près dudit banc, prit un de ces anciens hommes notables, un long manteau qu'elle portait, et s'en ala de l'autre costé du cheval et sur ses mains étendit ledit manteau le plus habilement qu'il put. Elle mit le pié en l'estrier et, tout ainsi que un homme, elle monta à cheval, et puis luy rejetta le manteau sur ses épaules et luy bailla un de ces longs chapeaux à pointe de Grèce, sur lequel, au long de ladite pointe, avait trois plumes d'or qui luy séaient très bien. Elle me sembla aussi belle ou plus que paravant. Et me approchay si près que on me dist que je me traisse arrière, et me semblait qu'il n'y avait rien à redire, fors qu'elle avait le visage peint, qui n'était jà besoin, car elle était jeune et blanche. Et avait en ses oreilles, pendu en chacune, un fermail d'or large et plat où il avait plusieurs pierres, et plus de rubis que d'autres. Et semblablement, quand l'emperix monta à cheval, firent ainsi les deux dames qui étaient avec elle, lesquelles étaient aussi bien belles et étaient habillées de manteaulx et de chapeaulx, et puis s'en alla au palais de l'empereur qu'on appelle la Blaquerne. »

De cette charmante Marie Comnène, l'empereur Jean VIII, aussi longtemps qu'elle vécut, demeura passionnément épris, et près d'elle il oublia sans peine la laide et fâcheuse épouse que la politique lui avait un moment infligée. Et par là l'histoire sentimentale du basileus byzantin exprime assez bien,

comme un symbole, ce qu'éprouvait à l'égard de l'Occident l'Orient grec tout entier. Les nécessités de la situation politique entraînaient Byzance du côté des Latins; mais l'union ne pouvait être durable, et toujours le divorce était menaçant. L'intérêt rapprochait pour un temps les deux mondes : mais le cœur n'y était jamais.

Toutefois, contre le péril turc grandissant chaque jour, l'empire byzantin aux abois ne voyait d'autre ressource que dans les secours de l'Occident. C'est de ce côté déjà que Manuel II, le père de Jean VIII, avait orienté sa politique, et il n'avait point hésité, vers la fin de 1399, à quitter sa capitale pour aller personnellement solliciter l'appui des souverains européens. De Venise, où il débarqua et où il fut traité somptueusement, il gagna la France, où Charles VI le reçut avec une magnificence extraordinaire. Le 3 juin 1400, l'empereur passait le pont de Charenton. Deux mille bourgeois de Paris, à cheval, l'attendaient pour lui faire escorte; un peu plus loin, le chancelier, les présidents au Parlement, avec une suite de cinq cents personnes, et trois cardinaux le complimentèrent au nom du roi; enfin Charles VI lui-même, avec toute sa cour, au son des clairons et de la musique, vint au devant du prince grec et lui donna le baiser de bienvenue. L'empereur, à cheval, vêtu d'un riche habit de soie blanche, fit sur tous les assistants une fort bonne impression : par la noblesse de ses traits, par sa grande barbe et ses cheveux blancs, par la dignité de toute sa personne, il conquit la sympathie

universelle. Il fit dans Paris une entrée solennelle, aux applaudissements de la foule massée sur son passage. Après un repas somptueux au palais, on le conduisit au Louvre, où il fut logé et défrayé de tout. Le roi le combla de cadeaux, lui promit avec empressement tous les secours qu'il demandait, et Manuel pouvait écrire à un de ses familiers : « Nombreuses sont les choses que le glorieux roi nous a accordées ; nombreuses aussi celles que nous avons obtenues de ses parents, des dignitaires de sa cour et de tout le monde ». Le basileus passa ensuite en Angleterre, où il trouva un semblable accueil. Mais, de toutes ces belles promesses, aucun effet utile ne sortit. Malgré un séjour de deux ans en Occident, Manuel n'obtint en somme que des marques d'intérêt assez stériles. La politique matrimoniale qu'il essaya ensuite n'eut point de meilleurs résultats. L'Europe avait d'autres préoccupations que le salut de l'empire grec.

Malgré ces échecs et ces désillusions, Jean VIII continua la tradition paternelle. Il fit même un pas de plus. Oubliant les sages avis de Manuel II, qui, tout en lui recommandant avec insistance l'union politique avec les Occidentaux, l'avait mis fortement en garde contre les périls d'un rapprochement religieux, oubliant les vieilles et incurables antipathies que les Grecs nourrissaient contre l'Église romaine, Jean VIII pensa que, pour se concilier les bonnes grâces du pape et gagner par lui l'appui de l'Europe, rien ne serait plus efficace que de mettre fin au schisme et de rétablir l'union, tant de fois poursuivie en vain, des deux Églises. Sur l'invitation d'Eugène IV, qui promettait de prendre à sa charge tous les frais du voyage impérial, le basileus, au mois de

novembre 1437, s'embarqua pour l'Italie avec une suite nombreuse. Il emmenait avec lui son frère le despote Démétrius, le patriarche de Constantinople Joseph, un pompeux cortège de prélats, de moines et de grands dignitaires. Le 8 février 1438 il arrivait à Venise. Il y trouva un magnifique accueil, dont Phrantzès nous a raconté les splendeurs, d'après le récit que lui en fit le propre frère de l'empereur.

Lorsque la trirème impériale mouilla au môle de Saint-Nicolas, une foule d'embarcations se porta à sa rencontre, à ce point, dit l'historien, qu'on ne voyait plus la mer. Bientôt le doge et le grand conseil vinrent saluer l'empereur à son bord, et prendre avec lui les arrangements nécessaires pour la réception solennelle du lendemain. Ce jour-là, dimanche 9 février, le doge, avec une suite pompeuse, s'embarqua sur le Bucentaure; la galère officielle était, dit Phrantzès, « toute tendue d'étoffes de pourpre; à la poupe elle portait des lions d'or et des tentures d'or; et elle était toute décorée de peintures représentant diverses belles histoires ». Derrière le Bucentaure venaient douze quadrirèmes, peintes et décorées comme le navire du doge; elles portaient les membres du patriciat vénitien, et, toutes pavoisées d'étendards dorés, elles résonnaient du son des trompettes et du bruit des instruments de musique. Enfin venait un vaisseau magnifique destiné à recevoir le basileus. Les rameurs, richement vêtus d'habits brodés de feuillages d'or, portaient au bonnet l'image de saint Marc associée à l'écusson des Paléologues; tout le long du bordage flottaient des étendards aux couleurs impériales; sur le château d'arrière, tout pavoisé de pavillons dorés, se tenaient quatre personnages vêtus de drap d'or,

portant sur la tête des perruques rouges poudrées d'or; ils faisaient escorte à un homme de bonne mine, tout étincelant d'or, qui tenait en main un sceptre, et à qui des seigneurs en costumes étrangers rendaient respectueusement hommage. En avant du château d'arrière, sur une sorte de haute colonne, se tenait debout un personnage, armé de pied en cap et brillant comme un soleil; deux enfants costumés en anges étaient assis à ses pieds. Enfin, à la poupe, on voyait deux lions d'or, et entre eux un aigle à deux têtes. Et au son des trompettes, au bruit des acclamations, toute cette flottille se dirigea vers le vaisseau impérial. De nouveau le doge monta à bord pour saluer le basileus. Jean VIII le reçut assis, puis l'invita à prendre place sur un siège disposé un peu au-dessous du trône impérial; et, après que les deux chefs d'État se furent entretenus amicalement, ensemble ils firent leur entrée « dans cette brillante et grande Venise, comme dit Phrantzès, ville vraiment admirable, la plus admirable des cités, par sa richesse, sa variété, sa splendeur, ville bariolée et multicolore, et digne d'éloges infinis, ville enfin sage entre toutes, et qu'on pourrait avec raison appeler une seconde terre promise ». Tout y excite l'enthousiasme du chroniqueur, « la merveilleuse église de Saint-Marc, le magnifique palais du doge, les demeures des autres seigneurs, si vastes, si bien parées de pourpre et d'or, et belles entre les plus belles ». « Ceux qui n'ont point vu ces merveilles, ajoute-t-il, n'y pourront croire; ceux qui les ont vues sont impuissants à décrire la beauté de la cité, l'élégance des hommes, la retenue des femmes, le concours de peuple, plein d'allégresse pour saluer l'entrée de l'empereur. » Par le Grand Canal, le cortège gagna

le pont du Rialto, décoré de bannières dorées, et au son des trompettes, parmi les acclamations, on conduisit au coucher du soleil Jean VIII au palais du marquis de Ferrare, où ses quartiers étaient préparés.

Ce n'est point ici le lieu de raconter les longs débats du concile qui d'abord à Ferrare, ensuite à Florence, s'appliqua à rétablir l'union entre les deux Églises. Il suffira de rappeler que, pour faire céder l'intransigeance du clergé byzantin, il fallut que l'empereur usât de toute son énergie et qu'il appuyât d'arguments de toute sorte l'effort de son autorité pour fléchir les consciences. Enfin, le 6 juillet 1439, on aboutit. Dans Santa Maria del Fiore, en une cérémonie solennelle, le pape lui-même officia et appela les bénédictions célestes sur l'œuvre de paix qui venait de s'accomplir; puis tous les membres du concile défilèrent devant le souverain pontife, et, ayant communié ensemble, il se donnèrent le baiser de paix.

L'union semblait rétablie, et Jean VIII s'embarqua plein de confiance sur les galères vénitiennes qui devaient le ramener en Orient. Mais ses illusions furent de courte durée. « Quand les prélats, raconte Ducas, débarquèrent à Constantinople, les citoyens de la ville, selon l'usage, vinrent les saluer, et ils leur demandaient : « Où en sont vos affaires? comment « s'est passé le synode? Avons-nous remporté la vic« toire? » Et ils répondaient : « Nous avons vendu notre « foi, nous avons changé la piété contre l'impiété, nous « avons trahi la véritable communion pour devenir « des azymites ». Voilà ce que disaient, avec d'autres propos plus honteux encore, ceux-là mêmes qui avaient signé le décret du concile. Et quand on leur demandait : « Mais pourquoi avez-vous signé? — Par

« peur des Francs », disaient-ils. Et quand on leur demandait ensuite si donc les Francs les avaient torturés, frappés de verges, ou jetés en prison : « Non », répondaient-ils. « Mais alors? » interrogeait-on. « La « main que voici a signé, qu'on la coupe, disaient-ils ; « la langue a adhéré, qu'on l'arrache » ; et ils ne trouvaient rien autre chose à ajouter. Certains prélats, au moment de signer, avaient dit : « Nous ne signerons « pas, si vous ne nous donnez une suffisante somme « d'argent ». Innombrables furent les sommes dépensées à cet effet et remises aux mains de chacun des pères; et puis ils se repentirent, mais ils ne rendirent pas l'argent, plus coupables que Judas, qui, lui, rapporta les trente deniers. »

Une autre tristesse encore attendait l'empereur à son retour. Quand, le 1[er] février 1440, il débarqua dans sa capitale, il y apprit la mort de l'impératrice Marie. Ce fut, dit Ducas, un grand deuil pour lui qui, s'ajoutant aux préoccupations que lui donnait la question religieuse, altéra gravement sa santé et précipita sa fin.

De la jolie impératrice Comnène il reste aujourd'hui encore un souvenir dans l'archipel des Princes. Dans l'île de Halky, Jean Paléologue avait, en l'honneur de son patron Jean le Précurseur, construit un grand monastère et une belle église. La basilissa Marie s'était associée à cette pieuse fondation en élevant, à côté de l'édifice principal, une petite chapelle de la Vierge. Seule, cette chapelle échappa à l'incendie qui au XVII[e] siècle dévora le monastère; elle subsiste encore presque intacte aujourd'hui, rappelant la mémoire de la séduisante princesse et du basileus dont elle gagna le cœur.

II

Malgré le profond dissentiment, malgré l'antipathie séculaire qui séparaient Grecs et Latins, les hommes du xve siècle firent, on le voit, de sérieux efforts pour réconcilier l'Orient et l'Occident, et assurer par leur concorde le salut de l'empire chancelant de Byzance. Aussi bien les événements avaient-ils transplanté dans l'Orient grec une multitude de familles et de dynasties latines. Des Florentins, les Acciaiuoli, régnaient sur le duché franc d'Athènes; des Génois, les Gattilusi, étaient princes de Lesbos, et une grande compagnie de commerce génoise possédait l'île de Chios; d'autres Italiens, les Zaccaria, étaient seigneurs en Morée; d'autres, les Tocco, étaient établis à Céphalonie et à Zante. Venise était partout, et ses familles patriciennes avaient fondé vingt dynasties dans les îles de l'Archipel. Un péril commun, celui de la conquête musulmane, rapprochait toutes ces principautés et leur faisait sentir la nécessité de s'unir avec Byzance. De là vinrent ces mariages qui, durant le dernier siècle de l'empire grec, unirent tant de fois dans un but politique les filles des princes latins d'Orient et les membres de la famille des Paléologues.

Le frère de Manuel II, Théodore Ier, despote de Morée, donna l'exemple. En 1388, il épousa Bartolommea Acciaiuoli, fille de Nerio II, duc d'Athènes, qu'un chroniqueur appelle « la plus belle des femmes de son temps ». Les fils de Manuel II, imitant leur oncle, épousèrent de même des princesses latines. Jean VIII, on le sait, prit pour femme Sophie de Montferrat, Thomas s'unit à Catherine Zaccaria; Cons-

tantin, qui devait être le dernier empereur de Byzance, épousa Théodora Tocco, puis Catherine Gattilusio; Théodore enfin, despote de Morée, brigua, comme son aîné Jean, la main d'une princesse italienne. En 1421, en même temps que son frère, il célébra ses noces avec Cléopé Malatesta.

De ces mariages divers, qui eurent l'heureux effet de replacer la Morée tout entière sous l'autorité des Paléologues et de faire des despotes de Mistra, à la veille de la catastrophe finale, les représentants éminents de l'hellénisme, un seul nous est connu avec quelques détails. Grâce aux oraisons funèbres que prononcèrent en son honneur Gémiste Pléthon et Bessarion, la figure de Cléopé Malatesta, princesse de Morée, a conservé quelque relief, et son histoire nous montre une fois de plus quels résultats donnaient ces unions entre Grecs et Latins.

A une beauté remarquable, la jeune Italienne unissait de hautes qualités morales. « Belle et bonne, dit l'un de ses panégyristes, elle épousa notre prince beau et bon. » On lit ailleurs d'elle : « Son corps semblait l'image de la beauté de son âme » ; et ceci encore : « C'était, entre toutes les femmes, une admirable statue ». Fort intelligente, elle s'efforça de s'adapter aux usages de ses nouveaux sujets. Elle se convertit à l'orthodoxie, et pratiqua pieusement les observances du rite grec. Elle changea sa façon de vivre, ses habitudes italiennes, « molles et relâchées », dit son panégyriste, « pour apprendre la sévérité et la modestie de nos mœurs, si bien qu'elle ne le cédait à aucune des femmes de chez nous ». Elle s'appliqua à témoigner aux Grecs une bienveillance extrême, toujours douce et charitable envers tous. Par tout cela elle se rendit

fort populaire : lorsque, en 1433, elle mourut, après une courte maladie, ce fut en Morée un deuil universel. « A l'enterrement, dit l'oraison funèbre, son corps a été porté par les mains de la foule, au milieu des gémissements et de la profonde douleur de notre divin despote, des larmes des magistrats et de tous ses domestiques. Car elle s'était attachée à tous, et nul ici n'est sans larmes pour déplorer cet affreux coup du sort. »

Et pourtant, malgré tant d'attraits et de qualités, le ménage de Cléopé Malatesta et de Théodore Paléologue ne fut guère heureux. Le despote avait bien vite pris sa femme en aversion, et la discorde en vint bientôt à ce point qu'il songea à abdiquer et à entrer dans un monastère, pour se séparer d'une épouse abhorrée. On le raisonna, on le fit changer d'avis, on ménagea entre les deux conjoints un rapprochement dont ils s'accommodèrent. Mais en somme l'antinomie fondamentale subsista entre eux, comme dans la plupart des unions de cette sorte que nous avons racontées. Si parfois ces mariages réussirent, si pareillement des Latins se laissèrent séduire aux charmes des belles Grecques et ne le regrettèrent point, au total ces exemples furent rares. Malgré leurs efforts obstinés pour se rapprocher de l'Occident, les derniers Paléologues sentaient inconsciemment que leurs sympathies les entraînaient ailleurs. C'est ce que montrera, après le mariage de Jean VIII, le projet d'union qu'ébaucha, à la veille même de la prise de Constantinople, Constantin Dragasès, le dernier empereur byzantin

III

Deux fois veuf de princesses latines, et ayant tiré de ces unions tous les avantages politiques qu'il en pouvait attendre, l'empereur Constantin XI cherchait femme une troisième fois. Il chargea son ami Phrantzès de lui trouver une fiancée, et l'historien nous a longuement raconté le détail de ses démarches.

Au mois d'octobre 1449, l'ambassadeur se mit en route. Cette fois, c'était en Orient qu'il avait mission de chercher une impératrice, soit dans la famille du prince d'Ibérie, soit dans celle de l'empereur de Trébizonde. Le cortège qui accompagnait l'envoyé impérial était pompeux. Phrantzès emmenait avec lui toute une suite de nobles, de soldats, de moines, sans compter des médecins, des chanteurs, des musiciens; il emportait en outre des cadeaux magnifiques. Visiblement la cour byzantine avait pris souci d'éblouir par cet appareil les souverains avec qui elle comptait négocier. Et, de fait, l'effet produit fut très grand en Ibérie. Les orgues surtout excitèrent une curiosité extraordinaire. De tout le voisinage, les gens accouraient dans la résidence princière pour les entendre jouer, disant que bien souvent on leur avait parlé de ces instruments merveilleux, mais que jamais ils ne les avaient vus. L'accueil que l'ambassade trouva à Trébizonde ne fut pas moins flatteur, et Phrantzès, à qui son maître avait confié le soin de choisir entre la princesse ibérienne et la princesse de Trébizonde, ne laissait pas d'être embarrassé. Il eut alors une idée triomphante. Le sultan Mourad II venait de mourir, en 1451, au cours de la mission du diplomate byzantin.

Lorsque Phrantzès en apprit la nouvelle, il comprit sans peine quel danger créait pour l'empire grec l'avènement d'un jeune prince ambitieux, tel qu'était Mahomet II, le successeur de Mourad; contre le péril menaçant, il chercha donc à trouver une alliance.

Or le défunt sultan laissait une veuve, fille du despote de Serbie. La princesse, à la vérité, avait cinquante ans déjà : Phrantzès pourtant songea à la faire épouser à son maître, jugeant ce mariage bien plus utile à l'empire que les deux autres unions projetées. Et, dans une curieuse lettre qu'il écrivit au basileus, il discuta et réfuta les objections diverses qu'on pouvait, contre son projet, tirer soit de la naissance de la princesse serbe, soit du degré de parenté entre les futurs époux, soit du fait qu'elle était la veuve d'un Turc, soit enfin de son âge et du danger qu'il y aurait pour elle à être mère aussi tardivement. Ingénieusement le diplomate écartait tous les obstacles, et il faut ajouter que tout le monde trouva son idée excellente. L'empereur, tout joyeux, fit prendre des informations à la cour serbe; les parents de la princesse donnaient avec empressement leur consentement. L'Église ne faisait point de difficultés : aussi bien, pour obtenir les dispenses nécessaires, suffisait-il, comme Phrantzès le disait assez brutalement, « de donner de l'argent pour les pauvres, les orphelins et les églises ». Tout semblait marcher à souhait. Malheureusement il se trouva que la veuve de Mourad avait fait vœu, si le ciel la délivrait des mains des infidèles, de finir ses jours dans un monastère. Elle ne voulut rien entendre, et il fallut renoncer au projet qui avait tant séduit Phrantzès et son maître.

On revint donc à l'idée du mariage ibérien, que

l'ambassadeur avait, tout compte fait, jugé plus avantageux que celui de Trébizonde. Le prince d'Ibérie, en effet, promettait de faire magnifiquement les choses. Il donnait à sa fille, outre une riche vaisselle d'argent et d'or, outre des bijoux somptueux et une splendide garde-robe, une dot de 56 000 pièces d'or, plus une rente annuelle de 3 000 pièces d'or. Il avait de plus assuré l'ambassadeur que la nouvelle impératrice se chargerait d'établir sa fille, et à lui-même il avait fait espérer, pour le moment où il viendrait chercher la fiancée, de beaux cadeaux de soieries précieuses. Phrantzès rentra donc à Constantinople, accompagné d'un envoyé du prince d'Ibérie; il fit son rapport à l'empereur, et celui-ci, persuadé, signa une bulle d'or par laquelle il s'engageait au mariage. L'acte fut remis au mandataire du roi, et Phrantzès reçut mission d'aller, au printemps de 1452, chercher la jeune fiancée.

Le pauvre diplomate était médiocrement enchanté de tant de confiance. Il venait d'être absent durant deux années entières, et on lui ordonnait de repartir sans délai pour le Péloponnèse, pour Chypre, pour l'Ibérie. Tout cela troublait fort son ménage : sa femme, mécontente, menaçait d'entrer au couvent ou de divorcer, et Phrantzès, très ennuyé, faisait ses doléances à l'empereur, qui le calmait en lui promettant toute sorte de faveurs pour lui et pour les siens. Les circonstances se chargèrent d'ailleurs d'accommoder les choses. Quand Mahomet II attaqua Constantinople, il ne fut plus question de missions lointaines, et le mariage ibérien fut oublié pour des nécessités plus pressantes. Mais l'histoire valait d'être rapportée. Elle montre clairement de quel côté, à

l'heure suprême de leur existence de peuple, les Byzantins étaient portés par leurs naturelles sympathies. Malgré trois siècles et plus d'incessant contact avec les Latins, l'Orient grec n'était point parvenu à s'entendre avec eux. Malgré les sincères efforts de la plupart des empereurs, malgré tant de mariages destinés à unir les deux mondes, l'accord ne s'était point établi. Jamais les princesses d'Occident transplantées à Constantinople ne réussirent à s'adapter pleinement, même quand elles s'y appliquèrent, aux mœurs et à l'esprit de leurs nouveaux sujets; toujours les Byzantins virent en elles des étrangères. Il y a eu, pendant trois siècles et plus, un intéressant effort tenté pour amener à se pénétrer et à se comprendre deux civilisations opposées et rivales. L'événement a démontré qu'elles étaient incompatibles.

CHAPITRE X

LE ROMAN DE DIGÉNIS AKRITIS[1]

Quand on voudra, dans quelques siècles, peindre la société française de notre temps, peut-être y aura-t-il quelque imprudence à se fier trop aveuglément aux indications des romans contemporains. Et pourtant, malgré ce qu'ils enferment d'outré, de conventionnel, d'inexact, l'observateur attentif y démêlera sans peine quelques-uns des goûts dominants et des préoccupations essentielles de notre époque. A plus forte raison les romans du moyen âge, moins curieux que les nôtres de complications psychologiques et d'exceptions morales, nous sont-ils une source précieuse pour connaître les mœurs d'un monde disparu. Leurs auteurs ont tout naturellement placé les personnages de leurs fictions dans le cadre qui leur était à eux-mêmes familier; ils leur ont prêté les sentiments, les idées, les passions, les goûts qui étaient le plus habi-

1. J'ai adopté la transcription *Akritis*, au lieu du terme habituellement employé de *Digénis Akritas*. Le texte grec appelle toujours le héros Ἀκρίτης.

tuels aux hommes de leur temps. Les occupations de leurs héros, leurs divertissements, leurs plaisirs ont le degré d'élégance ou de brutalité qu'avaient ceux du milieu où vivaient les écrivains qui les ont chantés; leurs âmes, rudes et simples, sont modelées sur le type coutumier de l'époque. Pour peindre les sociétés disparues du moyen âge, le roman d'aventure a donc autant de valeur que l'histoire même, et peut-être davantage : il nous fournit en effet une foule de détails familiers, d'informations sur les choses de la vie courante, que l'histoire proprement dite a dédaignées ou n'a point eu l'occasion de mentionner.

I

Parmi les découvertes faites en ces dernières années, l'une des plus intéressantes assurément est celle qui nous a révélé l'existence de véritables chansons de geste byzantines. De même qu'en Occident autour des noms de Roland ou du Cid, tout un cycle épique, on le sait maintenant, s'est, vers le XIe siècle, constitué en Orient autour du nom d'un héros national. De même qu'en Occident, la renommée de ce héros s'est propagée en chansons populaires à travers tout le monde oriental, de la Cappadoce à Trébizonde et de Chypre jusqu'au fond de la Russie; elle s'est fixée surtout dans une grande épopée, dont le plus ancien manuscrit date du XIVe siècle, mais dont l'origine est incontestablement plus ancienne. C'est en plein Xe siècle que nous reporte l'histoire des aventures de Basile Digénis Akritis, et cette histoire est sin-

gulièrement curieuse et instructive pour l'étude de la vie byzantine de ce temps[1].

Ce n'est point en effet le monde de la capitale et de la cour qui nous apparaît dans cette chanson de geste. C'est la société des provinces asiatiques, voisines de la frontière, où de grands seigneurs féodaux soutiennent au nom de l'empereur la lutte éternelle contre les Musulmans. C'est le pays des *akrites* ou gardiens des frontières, le pays des *apélates*, véritables Klephtes du moyen âge, le pays des grands coups d'épée, des surprises, des massacres, des aventures de guerre et d'amour. Or ce n'est point là un pays imaginaire, pas plus que ne sont imaginaires les personnages qu'y a placés l'épopée[2]. Un petit livre militaire du xe siècle, le traité de Tactique conservé sous le nom de Nicéphore Phocas, nous peint en traits saisissants la rude existence qu'on menait dans ces provinces frontières, aux confins du Taurus ou aux marches de Cappadoce, sous la menace constante de l'invasion arabe, dans le constant souci de rendre à l'infidèle coup pour coup, surprise pour surprise et razzia pour razzia. Dans ce pays-là, la vie était autrement active, énergique et brutale que parmi les molles élégances du palais impérial; et tout naturellement, au milieu des luttes incessantes dont elle était pleine, elle prenait une allure héroïque et chevaleresque.

1. On lira avec intérêt sur cette histoire la plaquette de M. Bréhier, *Un héros de roman dans la littérature byzantine*, Clermont-Ferrand, 1904.

2. Sur ce point, qui n'importe pas ici, cf. l'Introduction de Sathas à son édition des *Exploits de Digénis Akritas*, Paris, 1875. Il croit reconnaître dans Digénis le grand domestique Panthérios, de la famille des Ducas, qui s'illustra dans la première moitié du xe siècle, sous le règne de Romain Lécapène.

C'est une vie de paladin féodal que celle de Digénis Akritis, et cette vie, qu'ont réellement menée comme lui nombre de grands seigneurs du xe siècle, est toute remplie de détails pittoresques sur les mœurs et les idées de l'époque.

II

« Le nom du héros de l'épopée, dit fort bien Hesseling, nous indique déjà son origine et sa mission, et rien, mieux que ce nom, ne pouvait nous faire connaitre le lieu de la scène au début du poème [1]. » Il s'appelait Digénis, dit la chanson, « parce qu'il était païen par son père, de la race d'Agar, et Grec par sa mère, de la famille des Ducas. Quand on le baptisa dans l'eau de la sainte piscine, à l'âge de six ans, on le nomma Basile. Il fut appelé Akritis, parce qu'il était gardien des frontières. Son grand père était Andronic, de la famille des Cinnamos, qui mourut exilé par ordre impérial du bienheureux Romain. Pour grand'mère il avait une stratégissa, de la famille des Ducas, et pour oncles les illustres frères de sa mère, qui, combattant pour leur sœur, vainquirent l'émir son père [2]. »

L'histoire du mariage des parents de Digénis forme le sujet d'une première chanson, qui constitue aujourd'hui les trois premiers chants du poème. On y voit comment l'émir Mousour, ayant enlevé dans une razzia

1. Hesseling, *Essai sur la civilisation byzantine*, Paris, 1907, p. 213.
2. Pour ce passage, comme pour plusieurs autres, j'ai emprunté, en la vérifiant sur le texte, la traduction de Sathas et Legrand. J'ai traduit directement d'autres morceaux d'après la version de Grottaferrata, publiée en 1892.

la fille d'un stratège grec, s'éprend de sa prisonnière, et, pour l'épouser, se convertit au christianisme, comment, selon les paroles du poète, « une charmante jeune fille, grâce à sa ravissante beauté, triompha des fameuses armées de la Syrie ». De telles aventures n'étaient point rares et n'étonnaient personne dans cette région située aux confins du monde grec et du monde musulman. Pourtant ces mariages mixtes éveillaient toujours quelque inquiétude : « Ton époux, dit à sa fille la mère de la jeune fiancée, sera-t-il ton égal en beauté? Aura-t-il l'intelligence des nobles Romains? Je crains, ma chère enfant, qu'il ne soit sans affection, qu'il ne se courrouce comme un païen et ne fasse aucun cas de ta vie. » Cette fois cependant ces appréhensions se trouvèrent vaines. Entre les deux époux régna la concorde la plus parfaite, et de l'union du musulman avec la fille des Ducas naquit le héros merveilleux dont les aventures remplissent l'épopée.

Voici d'abord le portrait que le poème fait du jeune homme. « Il avait une chevelure blonde et bouclée, de grands yeux, un visage blanc et rose, des sourcils très noirs, la poitrine large et blanche comme le cristal. Il portait une tunique rouge avec attaches d'or et passementeries agrémentées de perles; sur le col garni d'ambre étaient enchâssées de grosses perles; ses boutons d'or pur étincelaient; ses brodequins étaient rehaussés de dorures et ses éperons de pierreries. Il montait une cavale de haute taille, blanche comme une colombe, dont la crinière était entremêlée de turquoises. Elle portait des grelots d'or ornés de pierreries, qui rendaient un son charmant et merveilleux. Sur la croupe la jument avait une housse de

soie verte et rose, qui recouvrait la selle et la préservait de la poussière; la selle et la bride étaient brodées d'or et ornées d'émaux et de perles. Akritis, habile écuyer, faisait caracoler sa monture. Il brandissait dans sa main droite une lance verte, de fabrication arabe, couverte de lettres d'or. Il était charmant de visage, aimable d'abord, de taille élégante et parfaitement proportionné. Et au milieu de ses écuyers le jeune homme brillait comme un soleil. »

Tel est le personnage. Voici maintenant ses premiers exploits. A peine âgé de douze ans, déjà il ne rêve qu'aventures. A la chasse, où il accompagne son père, il assomme un ours d'un coup de poing, déchire en deux une biche qu'il a forcée à la course, tue un lion d'un seul coup d'épée, et ses compagnons, pleins d'admiration, reconnaissent à ces prodiges un héros suscité par Dieu : « Ce n'est pas là, disent-ils, un homme de ce monde-ci. Dieu l'a envoyé pour châtier les apélates, dont il sera la terreur tout le temps de sa vie. »

Et, en effet, à mesure que grandit le jeune homme, la gloire des apélates fameux l'empêche de demeurer en repos; il brûle de les connaître, de les vaincre, de surpasser leurs exploits. « O mes yeux, s'écrie-t-il en soupirant, quand verrez-vous ces héros? » Il cherche, lui aussi, le moyen de devenir apélate, et hardiment il va rendre visite au chef des bandits, « dans son étrange et redoutable repaire ». « Et il trouva, dit la chanson, Philopappos étendu sur un lit; il y avait dessus et dessous ce lit beaucoup de peaux de bêtes fauves; et le jeune Basile Akritis, s'étant incliné, lui fit un profond salut et lui souhaita le bonjour. Et le vieux Philopappos lui parla ainsi : « Sois le bienvenu, jeune homme, si tu n'es pas un traitre ». Et alors

Basile lui répondit : « Je ne suis pas un traitre, mais je désire devenir sur l'heure un apélate avec vous dans cette solitude ». Quand le vieillard l'eut entendu, il lui dit : « Jeune homme, si tu as l'ambition de devenir apélate, prends cette massue et descends monter la garde. Si, pendant quinze jours, tu peux rester à jeun et bannir le sommeil de tes paupières, et ensuite aller tuer des lions, apporter ici leurs dépouilles, et puis retourner en sentinelle, alors tu seras digne d'entrer parmi nous. » Pour toute réponse Digénis saisit la massue de sa robuste poigne, il dompte les apélates eux-mêmes, les désarme et revenant vers Philopappos : « Voici, lui dit-il, les masses d'armes de tous tes apélates. Et si cela n'est point de ton goût, je te traiterai toi aussi de même façon. » Après ce premier exploit, tous s'inclinent devant le jeune héros, et bientôt par sa vaillance il acquiert dans tous le pays voisin une éclatante renommée.

Après les aventures de guerre, voici maintenant les aventures d'amour.

Le stratège Ducas, gouverneur d'une des provinces de l'empire, a une fille, Eudocie, une merveille de beauté. « La beauté de son visage, dit le poème, éblouit les regards, et nul ne peut regarder en face cette fille du soleil. Un rayon brille au milieu de sa figure; elle a l'œil fier, la chevelure blonde, de noirs sourcils; son visage est de neige légèrement teintée de rose, comme est la pourpre de prix qu'aiment à porter les rois. » Beaucoup de chevaliers déjà ont brigué la main de la jeune femme. Mais le père d'Eudocie est un homme jaloux et redoutable. Il enferme soigneusement sa fille au gynécée, dans une belle chambre tout ornée de mosaïques; et le trait vaut

d'être noté, car on y sent le voisinage du monde musulman et l'influence qu'il exerçait sur les mœurs byzantines. Tous ceux donc qui ont aspiré à la main de la jeune fille et essayé de l'enlever ont payé de leur vie leur témérité; tous ont eu les yeux crevés ou la tête tranchée par l'ordre du stratège. Digénis cependant tente l'aventure à son tour. Et c'est une scène charmante que la première rencontre des deux jeunes gens. Sous les fenêtres de la belle, Digénis en passant chante une chanson d'amour, et Eudocie, charmée, murmure à sa nourrice : « Penche-toi à la fenêtre, nourrice, et regarde ce charmant garçon ». Et quand la nourrice lui a répondu : « Plût au ciel, madame, que votre père mon maître le voulût prendre pour gendre, car il n'en est pas un pareil au monde », la jeune fille, dont le cœur est déjà conquis — « car la beauté extérieure, dit le poète, et le chant pénètrent par les yeux jusqu'au fond de l'âme » — s'oublie à regarder par un trou de la fenêtre celui que du premier coup elle a adoré. Mais bientôt Digénis devient plus hardi; trompant les surveillances, il trouve moyen de parler à Eudocie. « Penche-toi, lui dit-il, ma douce lumière, afin que je voie ta beauté et que ton amour pénètre dans mon cœur. Je suis jeune, tu le vois, et je ne sais pas ce que c'est que d'aimer. Mais si ton amour m'entre dans l'âme, blonde jouvencelle, ton père et toute sa parenté et tous ses serviteurs, quand ils deviendraient des flèches et des épées étincelantes, ne pourront pas me faire de mal. »

Sûr du cœur d'Eudocie, Digénis se décide à enlever sa belle. La nuit, sous sa fenêtre, doucement il vient chanter en s'accompagnant sur sa lyre : « Comment, ma douce amie, as-tu oublié notre récent

amour? Comment peux-tu dormir sans trouble et sans souci? Réveille-toi, ma rose charmante, mon fruit parfumé. L'aube se lève. Viens, allons nous promener. » A l'appel de la sérénade, la jeune fille paraît à la fenêtre; mais elle hésite encore à suivre Digénis, et l'entretien qui s'engage entre les deux amoureux est exquis. Eudocie craint pour son bien aimé les conséquences de la redoutable aventure; elle rougit un peu pour elle-même de cet amour qui lui fait oublier sa réserve virginale; pourtant elle finit par céder aux serments du chevalier, qui lui jure un éternel amour : « Et la jeune fille, dit le poème, se penche par la fenêtre dorée, et le jeune homme la reçoit en se dressant debout sur son cheval. La perdrix s'envole, l'épervier la prend; et ils s'embrassèrent doucement, joyeux et pleurant tout ensemble. Et le jeune homme, enflammé de joie et de courage, s'arrêtant en face du palais, s'écrie à pleine voix : « Bénis-moi, seigneur beau-père, et ta fille avec moi : et remercie Dieu qui te donne un tel gendre. »

Lorsqu'on s'aperçoit de l'enlèvement, c'est grand émoi naturellement au palais. Avec leurs hommes d'armes, le stratège et ses fils se lancent à la poursuite du ravisseur. Mais Digénis, rejoint par eux, se bat comme un lion, il désarçonne ses adversaires; puis, courtoisement, s'adressant au père d'Eudocie : « Seigneur stratège, lui dit-il, bénis-nous, ta fille et moi; pardonne-moi, et ne me fais pas de reproches. Tes gens ne savent pas ce que c'est que se battre; je leur ai donné une petite leçon qu'ils n'oublieront pas. Ne t'afflige pas d'ailleurs; tu as pris un bon gendre, tu en chercherais sans le trouver un meilleur par tout l'univers. Je ne suis pas de naissance vulgaire, je ne

suis pas un lâche non plus ; et si jamais tu avais à me charger de quelques affaires, tu t'assurerais alors quel homme est le gendre que tu possèdes. » Le stratège, bon prince, accorde au jeune homme la main de sa fille : et comme il ne veut pas qu'on puisse dire jamais que Digénis a enlevé une femme sans fortune, — « ce qui, remarque-t-il, est un déshonneur aux yeux de tous les gens sensés », — il s'empresse d'énumérer la dot magnifique qu'il constitue à la fiancée, et son énumération jette un jour intéressant sur le luxe qui régnait dans ces grandes familles féodales des provinces byzantines. « Comme dot, dit-il à Digénis, tu recevras vingt *centenaria* d'anciennes pièces d'or, que j'ai amassées de longue date et mises en réserve spécialement pour ma bien aimée, de la vaisselle d'argent, des vêtements d'une valeur de cinq cents livres, de nombreux domaines d'un rapport immense, et soixante-dix servantes avec la maison de sa mère, qui est belle et vraiment somptueuse. Pareillement je lui donnerai les bijoux de sa mère, la couronne splendide, ouvrage admirable, qui est tout en or et enrichie de magnifiques pierreries, et, avec tous les animaux qui s'y trouvent, quatre cents métairies, et encore quatre-vingts écuyers, quatorze cuisiniers, autant de boulangers et cent cinquante autres serviteurs. Et je te donnerai en outre un privilège sur mes autres enfants et je célébrerai tes noces de façon qu'on en parle dans le monde. »

Mais, malgré ces promesses, Digénis — et le trait est caractéristique — se défie de la sincérité du stratège et redoute de sa part quelque perfidie. « Je crains, dit-il, que quelque danger ne me menace, et que je ne trouve honteusement une mort misérable, m'étant

conduit envers toi en ennemi et en traître. » Il aime donc mieux emmener Eudocie, pour célébrer le mariage chez ses parents à lui, et de nouveau son retour à la maison paternelle est l'occasion d'un déploiement de luxe prestigieux. « Quand les gardes de son père l'aperçurent, portant dans ses bras la charmante jouvencelle, ils se hâtèrent d'accourir pour lui souhaiter la bienvenue. Et quand son père apprit sa venue, plein de joie il monte à cheval, et avec lui les cinq frères de sa femme et trois mille hommes d'armes. Ils portaient avec eux douze selles de femmes; deux d'entre elles étaient ornées d'émaux et de perles, les autres étaient tout en or. Et toutes les selles avaient de belles couvertures, et tous les chevaux étaient caparaçonnés d'étoffes et couverts d'or. Derrière eux, des trompettes et de lourds buccins, des tambours et des orgues jouaient haut et clair, et c'était un bruit tel que jamais on n'entendit le pareil. Et la jeune fille monta un beau cheval, à la selle émaillée et superbe, et on lui ceignit le front d'une couronne précieuse. Le peuple et les vieillards leur firent un immense et bruyant cortège. Et la terre elle-même tressaillit d'allégresse et fleurit de joie; de joie aussi les montagnes bondirent, les rochers chantèrent mélodieusement, et les fleuves ralentirent leur cours. »

Et voici les cadeaux de noces que les deux familles font aux fiancés. A Akritis « le stratège donna douze chevaux noirs, douze beaux coursiers, recouverts de magnifiques housses de soie pourpre, douze mules de prix avec des selles et des brides d'argent et d'émail, douze jeunes écuyers à la ceinture d'or et douze chasseurs de léopard exercés à la chasse,

douze éperviers d'Abasgie, douze fauconniers, et autant de faucons. Il lui donna deux icônes émaillées des saints Théodores, et une tente tramée d'or, belle et vaste, avec des tapisseries représentant toutes sortes d'animaux; les cordes en étaient de soie et les pieux d'argent. Il lui donna des vêtements ornés d'émaux, d'un travail précieux, douze pelisses de soie blanche et pourpre, deux lances arabes de toute beauté, la fameuse épée de Chosroès, et, présent qui remplit de joie sa fille et Akritis lui-même, il leur amena aussi un lion apprivoisé. » A la fiancée la famille de Digénis offre de son côté de magnifiques présents, bijoux magnifiques, fines étoffes précieuses, tissus d'or et de soie aux grands dessins figurant des animaux fantastiques, jeunes pages vêtus de riches costumes persans. « Et la noce, dit le poète, dura trois mois entiers, et la joie ne cessa point. »

Mais Digénis ne s'endort point dans son bonheur. « Avec sa belle et ses braves, il se rendit aux frontières; il occupa les lieux où commandait son père, et se hâta d'exterminer totalement les irréguliers. Il faisait des courses dans les *clisures* et sur la frontière, et c'est pour cela qu'on lui donna le surnom d'Akritis. Il blessa beaucoup de guerriers, il en envoya beaucoup dans l'Hadès. Et alors le pays romain habité par les orthodoxes put jouir de la paix, ayant ce héros pour défenseur, gardien et protecteur contre tous les ennemis. » Bientôt le bruit de sa renommée et des services qu'il rend à l'empire arrive jusqu'à la cour. Le basileus vient en personne lui rendre visite dans sa lointaine seigneurie de l'Euphrate; en récompense de sa vaillance, il le nomme patrice et margrave : il lui fait restituer tous les biens jadis confisqués sur

son grand-père, et, plein d'admiration pour ce soldat admirable : « Plût au ciel, s'écrie-t-il, que la Romanie eût quatre hommes comme lui ».

Désormais les aventures succèdent aux aventures dans la vie du paladin. Vrai chevalier errant, il parcourt le monde, et partout où il apparaît, son nom seul répand la terreur. « Tant d'audace, s'écrient les Arabes qu'il charge seul contre cent, tant de vaillance révèlent Akritis : enfuyons-nous, ou nous sommes tous morts. » Comme Siegfried, à qui il ressemble par plus d'un trait, il combat le dragon dont les trois têtes vomissent des flammes et des éclairs, et dont chaque mouvement ébranle la terre d'un bruit de tonnerre; il pourfend les lions, il met en fuite les apélates, vivant volontiers loin du monde, seul avec sa femme bien aimée, dans un paysage d'Eden, plein d'ombrages et d'eaux courantes. « Nous étant donc rendus, raconte Akritis, dans une prairie magnifique, j'y dressai ma tente et mon lit. Autour de ma tente, je semai toutes sortes de plantes, émaillant ainsi le sol de fleurs éclatantes. Le spectacle qui s'offrait à la vue était charmant : c'étaient des bosquets très touffus, d'immenses quantités d'arbres, dont les rameaux entrelaçaient leurs frondaisons luxuriantes. Le parfum des fruits rivalisait avec celui des fleurs, les vignes s'enroulaient autour de la plupart des arbres, des roseaux s'élevaient à une grande hauteur. Le sol était diapré de fleurs charmantes; le beau narcisse y poussait avec les violettes et les roses. Une onde fraîche jaillissait au milieu de la prairie et sillonnait ce lieu dans tous les sens. Il y avait près de la source de profonds réservoirs d'eau, où se miraient les fleurs et les arbres. Le bois était peuplé de plusieurs espèces

d'oiseaux, tels que paons apprivoisés, perroquets et cygnes; les perroquets vivaient suspendus aux branches, et les cygnes sur les eaux. Les paons faisaient avec leurs plumes la roue parmi les fleurs, avec lesquelles ils rivalisaient d'éclat. Les autres oiseaux librement se jouaient, perchés sur les branches des arbres, et faisaient entendre des chants plus harmonieux que ceux des sirènes; et d'autres étalaient fièrement les magnificences de leur plumage. Partout régnait une ineffable allégresse. La brise était douce, pleine des senteurs embaumées du musc, du camphre, de l'ambre et de l'aloès. Mais la rayonnante beauté de la noble jeune femme brillait d'un plus vif éclat que celle des paons et de toutes les fleurs. »

La grande passion toutefois que Digénis éprouve pour Eudocie n'exclut point quelques autres aventures. « La jeunesse florissante, dit sentencieusement le poète, est l'âge de la volupté, et elle se complaît sans cesse dans les plaisirs de l'amour. C'est une gloire qu'elle place au-dessus de la royauté, au-dessus de l'éclat des richesses et au-dessus de tout honneur. Voilà pourquoi un jeune homme glisse facilement, si même il est uni légitimement à la plus belle des femmes. Car là où brille le soleil, tous y courent. » Akritis le prouva bien.

Un jour que, tout seul, il chevauchait aux frontières de Syrie, il rencontra une jeune Arabe, qu'un noble grec, prisonnier des infidèles, avait séduite, enlevée, puis abandonnée. Digénis la réconforte, la console, peut-être avec quelque excès de sollicitude. C'est que la jeune fille est belle, et pendant que, l'ayant prise en croupe, il la ramène vers son amant, insensible-

ment il sent le désir s'insinuer dans son propre cœur. « Je ne savais que devenir, dit-il, j'étais tout entier la proie d'un feu ardent. L'amour ne cessait de croître en moi, et se glissait par mes membres dans tous mes sens ; dans mes yeux il pénétrait par la beauté, dans mes mains par le toucher, dans ma bouche par les baisers, dans mes oreilles par les paroles. Enfin, grâce à l'intervention de Satan et à la négligence de mon âme, malgré toute la résistance que m'opposa la jeune fille, un acte des plus coupables fut consommé et la route fut souillée d'un crime. L'ennemi, le prince des ténèbres, l'adversaire acharné de notre race me fit oublier Dieu et le terrible jour du jugement. » Sans doute, la faute une fois commise, Akritis est plein de remords : toutefois il juge préférable de garder un discret silence sur l'aventure. Il se hâte de marier la jeune fille à son ravisseur, « passant sous silence ce qu'il ne fallait pas dire, de peur que le jeune homme n'y cherchât une occasion de scandale » ; et quand il est revenu auprès de sa femme, prudemment il s'empresse de changer de campement, afin qu'elle n'apprenne rien de son manquement à la foi jurée.

Mais la chair du chevalier est faible, et Satan est toujours à l'affût pour tenter les hommes. Digénis en fit l'expérience quand il se trouva en face de Maximo. Maximo est une vierge guerrière, une amazone indomptée, que les apélates vaincus par Digénis appellent à leur aide contre le héros. « Elle montait, dit la chanson, un cheval blanc comme neige et dont les sabots étaient teints en couleur pourpre. Elle portait une cuirasse solide et admirable, et par dessus la cuirasse une robe précieuse, merveilleuse, tout

enrichie de perles; à la main elle avait une lance arabe artistement travaillée, bleue et dorée; une épée pendait à sa ceinture et un yatagan à sa selle. Elle tenait un bouclier d'argent doré tout autour, avec un lion en or massif et en pierreries au centre. Cette femme descendait de ces vaillantes Amazones que le roi Alexandre ramena du pays des Brahmanes. Elle avait la grande énergie de sa race et passait sa vie à combattre. » Lorsque cette Valkyrie vient au bord de l'Euphrate provoquer Digénis en combat singulier, celui-ci, en courtois chevalier, ménage visiblement sa belle adversaire. Une première fois il se contente d'abattre son cheval; au second assaut il la désarme d'une légère blessure; et Maximo vaincue, pleine d'admiration pour la beauté et la générosité de son vainqueur, s'offre à l'homme qui l'a domptée, comme Brunhild s'offre à Siegfried. « J'ai juré, dit la guerrière, au maître de toutes choses de ne jamais m'approcher d'un homme et de garder ma virginité jusqu'au jour où l'un d'entre eux m'aurait complètement vaincue et se serait trouvé supérieur à moi en vaillance. Je suis restée jusqu'à l'heure présente fidèle à mon serment. » A cette déclaration Digénis résiste tout d'abord; mais la jeune fille est belle, elle est caressante et tendre : « Je ne savais que devenir, raconte le héros; j'était tout en flammes. Je faisais tous mes efforts pour éviter le péché et je me disais intérieurement, en me gourmandant moi-même : O démon, pourquoi es-tu amoureux de tout ce qui t'est étranger, quand tu possèdes une source limpide et cachée. » Mais Maximo attisait davantage encore mon amour, en me décochant aux oreilles les plus douces paroles. Elle était jeune et jolie, charmante et vierge; mon esprit

succomba à ses criminels désirs. » Cette fois encore il se garde bien de raconter l'aventure à sa femme. Et quand Eudocie, jalouse, reproche « à son cher dindon » (c'est un terme d'amour qu'elle affectionne) son retard un peu long auprès de Maximo, le héros, par un ingénieux mensonge, calme les soupçons de la bien aimée. S'il est demeuré si longtemps, c'est qu'il a secouru son ennemie blessée : « car je ne veux pas, dit-il, qu'on me fasse l'injure de m'appeler un assassin de femmes ».

Après ces exploits accomplis, et le pays étant délivré d'ennemis, Akritis vient se reposer et jouir de sa gloire dans le magnifique palais qu'il s'est fait bâtir au bord de l'Euphrate. « Il coulait là d'heureux jours, comme en paradis, et tous les grands seigneurs, tous les satrapes lui envoyaient des cadeaux nombreux; tous les gouverneurs de la Romanie lui témoignaient leur gratitude par de merveilleux présents; et l'empereur lui-même envoyait chaque jour les dons les plus riches à l'illustre Akritis. » Les apélates eux-mêmes reconnaissaient son autorité, et quiconque portait le sceau d'Akritis pouvait voyager sans crainte à travers tout l'Orient. Ainsi respecté de tous, Digénis était « le type des princes, le modèle des braves, la gloire des Grecs, le pacificateur de la Romanie »; il vivait heureux, riche et tranquille entre sa femme et sa mère, « soumis vis-à-vis des empereurs, plein de charité pour tous », et n'ayant qu'un regret, celui de n'avoir point d'héritiers de son nom. C'est alors que la mort le surprit, à l'âge de trente-trois ans, et les dernières paroles que sur son lit de malade il échange avec sa femme ont, dans leur délicate tendresse, quelque chose de singulièrement touchant. Basile rappelle

à Eudocie combien il l'a aimée : « J'aurais mieux aimé mourir, lui dit-il, que de te voir attristée. Pour ton amour j'aurais donné le monde et ma vie. Mais Charon m'entraîne, moi l'invincible; Hadès m'arrache à ton amour, ma bien aimée. » Tendrement alors il lui conseille de ne pas s'absorber dans son deuil, de contracter bientôt un mariage nouveau : « Tu ne pourras point rester veuve, je le sais; après ma mort, il faudra que tu prennes un autre mari; ta jeunesse t'y contraindra. Seulement, ne regarde pas à la fortune ou à la naissance; choisis un bon chevalier, vaillant et audacieux; et avec lui, comme auparavant, tu continueras à régner sur le monde, ma douce âme. » Mais Eudocie ne veut rien entendre : si Digénis meurt, elle veut mourir avec lui. Et la Providence exauce sa prière. « Les deux illustres jeunes gens, dit le poète, laissèrent à la même heure échapper leurs deux âmes, comme par l'effet d'une intime sympathie. »

Un deuil universel accueille la nouvelle de la mort du héros. De tout l'Orient, les plus grands seigneurs accourent auprès de son lit funèbre, et tous s'écrient avec des larmes : « Terre, ébranle-toi; pleure, univers; soleil, voile-toi, cache tes rayons; lune, obscurcis-toi, fais pâlir tes clartés; astres étincelants, éteignez-vous tous; car l'astre éclatant qui brillait sur le monde, Basile Digénis, le prince de la jeunesse, et son épouse, la gloire des femmes, à la même heure ont tous deux quitté la terre ». Et le poème s'achève sur la description des funérailles, où, selon l'usage, une longue lamentation funèbre célèbre les vertus, la vaillance et la renommée du héros disparu.

III

Telle est l'histoire épique de Basile Digénis Akritis. Mais, si intéressant que puisse être le récit de ses aventures, il est plus important de rechercher dans le poème les traits caractéristiques par où se manifeste quelque chose des idées et des mœurs de l'époque. Tout le monde byzantin s'y révèle, avec ses contrastes inattendus, son mélange de brutalité et d'affinement, de passions violentes et de délicatesse tendre, avec son patriotisme aussi, sa religion et son luxe, tout ce qui rend enfin si originale et si curieuse cette civilisation disparue.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est le sentiment profond qu'a le poète de la nationalité byzantine. Contre les barbares, contre les infidèles, son héros apparaît comme le défenseur de l'empire et de la chrétienté. C'est de cela que le loue le basileus autant et plus que de sa vaillance : et, en effet, dans la pensée de Digénis, l'orthodoxie et la Romanie sont deux termes inséparables. La garde des frontières assurée, sans que le souverain ait désormais aucune dépense à faire pour elle, les infidèles réduits à merci et obligés de payer tribut à Byzance, le pays orthodoxe et romain vivant paisible à l'abri de toute attaque, tels sont les grands services que l'invincible Akritis rend et veut rendre à la monarchie. C'est pour cela surtout que son nom est resté populaire à Byzance, et c'est pour cela que, bien des années plus tard, voulant louer dignement le grand empereur Manuel Comnène, un poète du XIIe siècle ne trouvera pas de plus beau nom à lui donner que celui de « nouvel Akritis ».

Les rapports que Digénis entretient avec l'empereur son maître ne sont pas moins remarquables pour la connaissance des mœurs de l'époque. Certes ce grand seigneur féodal est un sujet fidèle : la soumission au basileus est une des qualités que vante en lui le poète, et lui-même déclare quelque part en bon courtisan que « la bienveillance du prince suffit à récompenser son mérite ». Quand le souverain l'invite à le venir voir, il répond très respectueusement au message impérial : « Je suis le dernier des esclaves de Votre Majesté, un homme dépourvu de toute qualité, et je ne sais pas quels exploits, seigneur, vous pouvez admirer en l'être humble et sans valeur que je suis. Si cependant vous voulez voir votre serviteur, prenez avec vous quelques personnes et venez sur le bord de l'Euphrate, et vous m'y verrez, saint empereur, autant que vous le voudrez. Et ne croyez point que je refuse de paraître devant vous. Mais vous avez autour de vous des soldats encore sans expérience, et ils pourraient dire quelque parole qui ne conviendrait point. » On sent dans ces derniers mots l'orgueil du grand baron provincial, qui méprise et redoute les gens de cour, et aussi, sous les formules de déférence, une tendance féodale mal dissimulée. Elle apparaît plus pleinement encore dans l'entrevue entre l'empereur et son sujet. Ils se traitent presque en égaux, et Digénis parle au basileus avec une liberté de langage tout à fait caractéristique. Au lieu de solliciter ses faveurs, il lui donne des conseils de gouvernement : « Je pense, lui dit-il, que le devoir d'un souverain qui recherche la gloire, c'est d'aimer ses sujets, d'avoir pitié des malheureux, de protéger ceux qui sont injustement persécutés, de ne pas croire aux calomnies,

de ne pas prendre de bien injuste, de détruire les hérétiques et de défendre les orthodoxes. » Il recommande en outre à sa sollicitude — et c'est là en effet une des grandes préoccupations du monde militaire et féodal au xe siècle — le sort des soldats pauvres, et il conclut avec une rude franchise : « Ce n'est pas la puissance qui fait la souveraineté et l'empire ; il y faut le don de Dieu et de sa droite toute puissante ». On reconnaît dans ces paroles l'homme qui dira ailleurs : « Quand une cause est juste, je ne crains pas même l'empereur ». Et l'empereur a beau le faire patrice et margrave : dans sa seigneurie de la frontière, Digénis, en vrai baron féodal, se considère comme à peu près indépendant. On a vu comment il invite le prince à n'entrer sur ses terres qu'avec une faible escorte, et comment l'empereur prend en effet avec lui cent hommes seulement. Mais ce qui est plus curieux, c'est que ce n'est point là un trait de fiction pure. On lit dans le *Livre des Cérémonies* que le basileus, lorsqu'il voyageait en Asie et pénétrait dans les gouvernements de la frontière, laissait derrière lui la plus grande partie de sa cour et confiait aux akrites le soin et l'honneur de former son avant-garde.

La religion pareillement tient une grande place dans le poème, et ceci encore est un trait caractéristique de l'époque. On y retrouve comme un écho des prédications par lesquelles les missionnaires byzantins s'efforçaient d'amener alors les païens à l'orthodoxie, comme un souvenir aussi de l'admiration étonnée qu'éprouvaient à la vue des splendeurs de Sainte-Sophie les nouveaux convertis. « Je suis allé dans beaucoup de pays, déclare l'émir Mousour, le père d'Akritis, j'ai passé par beaucoup de villes, j'ai vu et

lu beaucoup de livres. Tout cela n'est que ridicule et que mensonge. Ce que je sais, c'est que j'aime de toute mon âme les pratiques des chrétiens, et que le paradis est en Romanie : car seuls les chrétiens possèdent la vraie foi. » A peine baptisé, ce musulman songe à faire des prosélytes ; il discute avec sa mère pour l'arracher à l'Islam ; il catéchise sa famille tout entière ; il sait par cœur et récite tout au long le *Credo* de Nicée ; il raisonne comme un théologien ; et si grande est sa foi que, sur la fin de ses jours, abandonnant la gloire des armes, il se consacrera tout entier « à l'étude des voies du Seigneur ». Digénis de même est un fervent chrétien, un pieux adorateur des saints. Au centre de son palais, il construit une église en l'honneur du martyr saint Théodore ; et c'est dans la protection divine qu'il a surtout confiance pour vaincre. En bon orthodoxe, il passe des nuits entières à prier et à chanter des hymnes ; en bon Byzantin, il a peur du « jour terrible du jugement ». Sans cesse il croit sentir rôder autour de lui, pour le perdre, Satan, « le prince des ténèbres, l'adversaire acharné du genre humain ». Et si cette crainte ne l'empêche point de commettre des fautes, s'il ne peut éviter le péché, du moins a-t-il la conscience de ses crimes et le désir ardent d'en faire sérieuse pénitence.

Par un autre point encore le poème mérite de retenir l'attention, c'est par les tableaux qu'il nous fait de la richesse et du luxe byzantin. On a vu déjà quelques-unes des splendeurs dont s'environnaient volontiers ces barons asiatiques que célèbre l'épopée : la description du palais d'Akritis nous fera mieux connaître encore toute la magnificence des demeures où vivaient ces grands seigneurs féodaux.

Au bord de l'Euphrate, au milieu d'un jardin merveilleux, plein de fleurs, d'arbres et d'oiseaux, s'élève le château de Digénis. Il est bâti en pierres de diverses couleurs, qui forment sur les murailles des dessins d'une variété charmante : un pavillon le précède, couronné de trois hautes coupoles. L'intérieur est plus beau encore. Les murs sont incrustés d'or et de pierreries; les colonnes sont revêtues d'or; autour des fenêtres serpentent des branches de vigne d'or, et les voûtes sont toutes décorées de mosaïques. Mais la merveille est la grande salle en forme de croix qui se trouve dans la haute tour du donjon. Le pavé est fait de pierres précieuses, et au centre brille une grande pierre ronde, « dont la lumière éclairait durant la nuit le monde entier ». La voûte est constellée de perles et d'or, les portes sont plaquées d'or; sur les murailles enfin, une suite de mosaïques représente les exploits de Samson et l'histoire de David, et, mêlées à ces épisodes bibliques, toute une série de scènes profanes. On y voyait les exploits d'Achille, la fuite d'Agamemnon, Pénélope et les prétendants, Ulysse chez le Cyclope, et encore Bellérophon combattant la Chimère, et l'histoire d'Alexandre, depuis sa victoire sur Darius jusqu'à ses expéditions chez les Brahmanes et chez les Amazones. Plus loin, c'étaient des scènes de la vie de Moïse et de Josué. Et, d'un mot, Akritis y avait fait peindre « tous les vaillants hommes qui ont existé depuis le commencement du monde ».

Ce qui fait l'intérêt de cette description, c'est qu'elle non plus n'est point une fantaisie. Un des traits les plus remarquables, on le sait, de l'art byzantin au IXe et au Xe siècles, c'est précisément ce

mélange des sujets religieux et des épisodes profanes. La mythologie et l'histoire, souvent l'histoire contemporaine elle-même, fournissaient aux artistes de l'époque autant de thèmes que les livres saints. On retrouve dans les manuscrits du temps presque toutes les scènes qui, dans l'épopée, décorent le palais d'Akritis. Et de même, les traits caractéristiques de l'architecture et le système de la décoration correspondent à ce que nous savons de l'art du xe siècle.

Mais, plus encore que les idées et les mœurs, les caractères sont intéressants, tels qu'ils nous apparaissent dans cette chanson de geste.

Assurément, dans toutes ces aventures de guerre et d'amour, il y a un fond permanent de brutalité et de cruauté. Les razzias, les pillages, les massacres y tiennent une place essentielle : les âmes s'y montrent sanguinaires et sans pitié. Les jeunes filles grecques faites prisonnières par les Arabes sont misérablement égorgées, parce qu'elles refusent d'obéir aux exigences de leurs vainqueurs. Pareillement, pour complaire à la jalousie d'Eudocie, Digénis tue Maximo après avoir été son amant. Sans cesse il est question d'enlèvements de femmes, de combats singuliers, de coups d'épée formidables, et l'amour de l'or est un des principaux ressorts qui font agir ces hommes. Ce sont les mœurs violentes d'une société rude encore, où la force crée le droit, où l'épée est reine, d'une société de soldats pour qui la vie est une perpétuelle bataille.

Pourtant ces rudes guerriers sont capables de raffinement dans leurs sentiments et d'élégance dans

leurs façons d'être. Digénis n'est pas seulement un robuste et invincible lutteur : il a des lettres. Pendant trois années entières, sous la direction d'un savant maître, il a appris toute espèce de sciences. Il sait chanter en s'accompagnant de la lyre des chansons dont il improvise les paroles. Il sait goûter les beautés de la nature, admirer les chefs-d'œuvre de l'art, apprécier les jouissances du luxe. Ce batailleur fier de sa force sait à l'occasion être un chevalier. Il est heureux de combattre et de vaincre sous les yeux de sa dame; un mot d'elle, crié pendant la bataille, suffit à lui rendre des forces et du cœur; tous les exploits qu'il accomplit n'ont d'autre but que de mériter son amour. Il est capable de sentiments plus délicats encore. « J'ai toujours eu compassion, dit-il quelque part, des gens qui fuient. Il faut vaincre, mais ne pas abuser de sa victoire et avoir pitié de l'ennemi vaincu. » Il sait quels égards on doit à une femme, même à une ennemie. Il passe l'Euphrate pour aller au-devant de Maximo, « car c'est aux hommes, explique-t-il, à prévenir les femmes ». Il la ménage dans le combat : « car, déclare-t-il encore, c'est une honte pour un homme, non pas seulement de tuer une femme, mais même de se battre avec elle ».

Il y a plus. Dans ces cœurs de guerriers, si durs en apparence et si insensibles, il y a place pour des sentiments tendres, pour des émotions délicates : les épisodes gracieux ou touchants abondent dans le poème, et les premiers chants en particulier renferment des morceaux d'une grâce achevée.

Voici par exemple la scène où l'émir Mousour prend congé de sa jeune femme. « Il entra seul avec elle dans sa chambre, et tous deux versaient des larmes aussi

abondantes que la pluie. Leurs gémissements se répondaient comme un écho. Et il lui dit : « Donne-moi ta parole, ma maîtresse, donne-moi ton anneau, pour que je le porte, femme au noble cœur, jusqu'à mon retour ». Et en soupirant la jeune fille disait à l'émir : « Garde-toi bien, mon cher seigneur, de violer tes serments ; car Dieu te punira si tu recherches une autre femme, Dieu le juge équitable qui punit toujours justement ». « Si je fais cela, mon trésor, répondit l'émir, si je méconnais l'amour que nous avons conçu, si j'attriste ton cœur, ma toute noble, que la terre me prenne, que l'Hadès m'engloutisse, et que je ne revienne jamais vers toi, ma fleur parfumée. » Et échangeant ces tendresses, ils s'embrassaient éperdûment, si bien que les heures s'ajoutaient aux heures, et ils étaient tout mouillés de leurs larmes, et à peine pouvaient-ils s'arracher l'un de l'autre, n'ayant nul souci de la foule des gens qui étaient rassemblés. Et prenant alors son fils dans ses bras, en présence de tous, l'émir le baignait de ses pleurs : « Dieu me jugera-t-il digne, lui disait-il, mon enfant chéri, de te voir venant à cheval à ma rencontre? Aurai-je la joie, mon fils, de t'apprendre à manier la lance, de façon à ce que tu excites l'admiration de tous tes proches? » On a noté dans l'épopée de Digénis Akritis plus d'une réminiscence d'Homère. N'y a-t-il point dans cet épisode quelque chose qui rappelle Hector et Andromaque?

On pourrait citer d'autres morceaux pleins de la même émotion intime et pénétrante, les vers charmants par lesquels la mère de l'émir salue le retour de son fils, ou la gracieuse complainte dont le musulman charme les ennuis de son long voyage :

« Quand traverserai-je les montagnes terribles et les défilés redoutables pour revenir dans la belle Romanie? Quand reverrai-je ma perdrix si jolie, et ma belle fleur, mon fils si charmant? Qui me donnera des ailes, ma chérie, pour voler vers toi et me reposer entre tes bras? » Et voici enfin la scène du retour : « Quand ils furent à la maison de la bien aimée, l'émir, transporté de joie, poussa un cri et dit : « Ma douce colombe, « viens recevoir ton épervier, viens consoler ton aimé « après sa longue absence. » Les servantes, entendant ces paroles, se penchèrent aux fenêtres, et, à la vue de l'émir, dirent à la jeune femme : « Réjouis-toi, réjouis-toi, maîtresse; notre seigneur est revenu ». Mais elle n'ajouta pas foi au dire des servantes (car quiconque voit subitement réalisé l'objet de ses vœux s'imagine dans son allégresse être le jouet d'un songe) et répondit : « N'est-ce pas un fantôme que vous voyez? » Elle allait en dire davantage, quand elle vit entrer le jeune homme; alors elle manqua défaillir et, lui mettant les bras autour du cou, elle s'y suspendit sans une parole, les yeux tout remplis de larmes. Et l'émir pareillement semblait comme fou de joie; il serrait la jeune fille contre sa poitrine, et ils restèrent ainsi enlacés pendant de longues heures. L'émir baisait les yeux de sa femme, il la tenait contre lui, il lui demandait affectueusement : « Comment vas-tu, ma chère âme, ma consolation, ma douce colombe, ma chère lumière, mon joyau précieux? » Et la jeune femme répondait : « Sois le bienvenu, mon espoir, soutien de ma vie, réconfort de mon âme. Gloire à Dieu tout puissant, qui nous a permis de nous revoir. » Et l'émir, prenant son fils dans ses bras, lui disait avec tendresse : « Quand, mon bel épervier,

déploieras-tu tes ailes, quand chasseras-tu la perdrix, quand dompteras-tu les brigands? »

C'est qu'un sentiment surtout emplit et domine toutes ces âmes, l'amour tout puissant, l'amour invincible, pour lequel aucun sacrifice ne semble trop grand ni trop difficile. « Il est beau, dit le poète, de remplir le devoir d'amour », et le plus grand reproche qu'on puisse faire à un chevalier, c'est de manquer d'empressement et de zèle envers sa bien aimée. Malgré les inquiétudes et les soucis qu'il apporte avec lui, c'est l'amour qui, dans ces âmes vaillantes, est le ressort de l'héroïsme : quitter sa famille, ses amis, affronter les plus redoutables périls, braver la mer, les bêtes féroces, les brigands, renoncer à tout ce que l'on possède, tout cela n'est rien, quand l'amour remplit un cœur et lui propose sa récompense.

On voit par tout cela combien l'épopée d'Akritis est pleine, malgré certaines réminiscences littéraires qui sont peut-être le fait du dernier rédacteur, de sincérité, de fraîcheur, de jeunesse. Les âmes y apparaissent simples et joyeuses, accessibles à toutes les émotions, capables de vibrer également à l'ardeur de la bataille, au désir de la gloire, à la flamme de l'amour, aux beautés de la nature. « De tous les mois, dit la chanson, Mai est le roi. Il est le plus bel ornement de la terre, l'œil des plantes, l'éclat des fleurs, la gloire étincelante des prés charmants. Il inspire l'amour merveilleux, il est le héraut d'Aphrodite. Par ses fleurs brillantes, ses roses, ses violettes, il fait de la terre la rivale du ciel. Alors l'amour se manifeste à ses sujets, et tout ami de la volupté s'abandonne à la joie. »

Ainsi l'amour et la guerre sont les passions maî-

tresses du chevalier : les aventures, les beaux coups d'épée, la femme et la gloire remplissent son existence et lui donnent du prix. Et c'est là précisément le grand intérêt du poème, qu'il nous révèle une Byzance vivante et héroïque, bien différente de la Byzance cérémonieuse et froide que nous connaissons surtout. Sans doute cette dernière a existé, en particulier à Constantinople, à la cour et dans l'entourage des empereurs, et elle a eu, malgré ses vices, de hautes qualités. Mais il ne faut pas qu'elle nous fasse oublier l'autre, la Byzance des provinces, si pleine de vie, d'énergie, de libre franchise, si simple et si noble dans sa chevaleresque vaillance. Sans doute, par certains traits caractéristiques, les grands seigneurs féodaux des marches asiatiques, riches, puissants, courageux, indépendants et fiers, demeurent pleinement et profondément byzantins. Au fond, ils sont moins éloignés qu'on ne pourrait croire de nos paladins d'Occident, et c'est par là surtout qu'ils méritent notre attention. Si certains usages occidentaux ont pu, à l'époque des croisades, pénétrer sans trop de peine les hautes classes du monde byzantin, c'est qu'ils trouvèrent un terrain tout prêt et singulièrement favorable dans cette société aux mœurs courtoises et chevaleresques.

CHAPITRE XI

DEUX ROMANS DE CHEVALERIE BYZANTINS

BELTHANDROS ET CHRYSANTZA
LYBISTROS ET RHODAMNÉ

Le roman de Digénis Akritis nous a révélé, pour l'époque antérieure aux croisades, l'existence d'une Byzance chevaleresque et héroïque. D'autres ouvrages du même genre, postérieurs ceux-là aux croisades, ne sont ni moins curieux ni moins instructifs pour l'histoire de la société byzantine. Ce sont ces romans d'aventures, composés au XIII[e] et au XIV[e] siècles, tout pleins de chevaliers errants et de belles princesses, de tendres et tragiques épisodes mêlés à de merveilleuses féeries, de prouesses éclatantes alternant avec des histoires d'amour. Nulle part on ne voit de façon plus significative comment, au contact de l'Occident, l'Orient grec se transforma, quel mélange d'idées et d'usages produisit la rencontre des deux civilisations, avec quelle rapidité, sur la terre byzantine, fleurirent certaines habitudes franques, comment

l'hellénisme inversement affina vite les mœurs encore rudes des Latins. Pour l'étude de ces influences réciproques, deux de ces romans doivent être particulièrement retenus, celui de Belthandros et Chrysantza, qui, dans sa forme primitive, date probablement du XIIIe siècle, celui de Lybistros et Rhodamné, dont la plus ancienne rédaction appartient sans doute au XIVe siècle. Il suffit de comparer ces deux poèmes aux romans purement grecs que composaient au XIIe siècle un Prodrome, un Eugenianos, un Eustathios Makrembolitès, pour sentir que, dans l'intervalle, de grands événements ont profondément changé l'aspect du monde oriental. C'est ce qui fait l'intérêt historique des deux ouvrages qu'on étudiera ici. Et assurément il faut se garder de vouloir généraliser trop les informations qu'on en pourra tirer : il est certain pourtant qu'ils offrent des documents tout à fait remarquables pour la connaissance de la société byzantine, telle que la firent les croisades.

Il y avait une fois à Byzance, raconte l'auteur du roman de Belthandros et Chrysantza, un puissant empereur appelé Rodophilos. Il avait deux fils, Philarmos et celui qui sera le héros du poème, Belthandros. « Ce dernier, dit le poète, avait reçu du ciel les dons les plus dignes d'envie. C'était un chasseur heureux et adroit. Sa beauté, sa taille, son courage ne méritaient qu'éloges. Ses cheveux blonds couvraient ses épaules, ses yeux étaient brillants et son regard rempli de grâce, sa poitrine était d'une blan-

cheur pareille à celle du marbre[1]. » Mais son père ne l'aimait point, si bien que finalement le jeune homme se décida à partir, dans l'espoir de trouver en quelque pays étranger un sort plus heureux. Vainement son frère essaie de le retenir, vainement il supplie son père de marquer à Belthandros plus d'affection. Le chevalier se met en route, accompagné de trois écuyers seulement, et lorsque, enfin, l'empereur se décide à le rappeler, il est trop tard. Aux prières, aux menaces, le jeune homme oppose un refus absolu de rentrer dans son pays natal.

Un point déjà est à noter ici : c'est l'étonnement, l'inquiétude, le scandale que produit dans son entourage la résolution de Belthandros. Non point que l'on soit surpris de le voir chercher fortune en pays étranger; ce qui choque, ce qui effraie, c'est qu'il aille chez les païens. C'est là-dessus que Philarmos insiste dans les représentations qu'il fait à son père; c'est là-dessus que portent les reproches que les envoyés de l'empereur adressent à Belthandros. On ne peut comprendre ni admettre que ce fils de roi, né libre et fait pour commander, aille se faire le vassal, l'esclave de quelque prince païen, qu'en échange des richesses et des honneurs qui récompenseront ses services, il s'expose à porter les armes contre son souverain et son pays. Ce sont là des traits caractéristiques, qui portent une date avec eux. On y trouve, avec la haine de l'infidèle, comme un souvenir des membres de la famille des Comnènes qui, à

1. J'emprunte, pour ce passage ainsi que pour plusieurs autres morceaux des deux poèmes, la traduction qu'en a donnée Gidel dans ses *Études sur la littérature grecque moderne*. Pour la plupart des citations pourtant, j'ai traduit à nouveau le texte grec.

plusieurs reprises au cours du XIIe siècle, ne se firent point scrupule d'aller offrir aux Turcs leurs services et ne craignirent point, pour venger leurs ambitions déçues, de porter les armes contre leur patrie.

Comme eux, Belthandros s'obstine dans sa fuite. « Il traversa, dit le poème, beaucoup de pays, de *toparchies* et de châteaux; nul endroit ne lui plut assez pour qu'il s'y établît. Il traversa l'Anatolie et le pays des Turcs, il visita leurs villes et leurs forteresses. » Dans les « clisures » de la montagne, il triomphe des brigands qui veulent arrêter sa marche et, le Taurus passé, il descend en Arménie. Toute cette géographie est d'une exactitude parfaite, et il faut retenir au passage la mention du royaume arménien de Cilicie et du château de Tarse. Mais, après ces indications si précises, brusquement le récit tourne tout à fait au merveilleux.

Aux environs de Tarse, le chevalier trouve une rivière, sur les eaux de laquelle brille un astre de feu. Guidé par cette flamme, il remonte le fleuve, et, au bout de dix jours, il aperçoit un magnifique château. « Il était bâti de sardoine, et fait avec un art admirable. Les murs en étaient couronnés de têtes de lions et de dragons en or de diverses teintes, que l'artiste avait exécutées avec une prodigieuse habileté. De leurs gueules sortait un rugissement effroyable : elles semblaient se mouvoir comme des êtres vivants, se parler et se répondre l'une à l'autre. C'est de ce château que sortait le fleuve de feu. Belthandros s'approcha alors des portes de la forteresse. L'une d'elles était en diamant, et au milieu il vit des caractères gravés, et cette inscription disait : « Celui que n'ont jamais

encore frappé les traits des amours ne mérite point de voir le Château de l'Amour ».

Naturellement cette défense ne fait qu'exciter l'ardeur du chevalier. Résolument il franchit la porte et ses pas le promènent de merveille en merveille. Il traverse d'abord des jardins enchantés, pleins d'ombrages et de fleurs; puis il rencontre une fontaine étrange, « la fontaine des amours », dont les eaux limpides et froides sont gardées par un griffon de pierre, qui brusquement s'anime et prend son vol. Enfin il parvient devant un palais admirable : les murs en sont de sardoine, et en avant du triclinium se dresse une haute et élégante statue. Le triclinium lui-même est bâti en saphirs, et sur le toit trois pierres précieuses jettent au loin une clarté éclatante. L'intérieur de la salle est tout décoré de statues. Ce sont des figures enchaînées, prisonnières des amours; et toutes semblent animées. Les unes gémissent et pleurent; les autres paraissent transportées de joie; et les inscriptions gravées sur chacune d'elles montrent en elles les victimes et les sujets de l'Amour. Entre toutes ces figures, l'une surtout frappe Belthandros. C'est une statue de saphir, au visage chargé de tristesse, à demi accroupie sur le sol. Une inscription y est gravée : « Belthandros, second fils de Rodophilos, empereur de la terre des Romains, souffre d'amour pour la fille du roi d'Antioche la Grande, Chrysantza la belle et brillante porphyrogénète ». Un peu plus loin, une autre image attire l'attention du chevalier. C'est un homme blessé au cœur par une flèche de l'Amour, et sur la base on lit ceci : « La fille du roi de la grande Antioche, Chrysantza, a été aimée de Belthandros. L'amour les a séparés en deux moitiés. »

Plein d'inquiétudes sur la destinée qui lui est ainsi présagée, le chevalier veut en savoir plus long et voir toutes « les amères douceurs de ce Château d'Amour ». Il pénètre alors dans une pièce merveilleuse, toute en diamants et en pierreries. Les coupoles qui la couvrent semblent à peine poser sur la terre, comme si l'architecte avait voulu « imiter les sphères célestes ». Au-dessous d'elles, au centre de la salle, un grand bassin au rebord de pierres précieuses est entouré d'animaux mécaniques. « C'étaient des oiseaux en or. dont chacun chantait sa chanson coutumière et faisait entendre son cri particulier; et tous semblaient doués de vie. » Au fond de la pièce, sur une estrade jonchée de violettes, de roses et de feuillages d'or, un trône d'or est dressé, au pied duquel gisent des armes. C'est le trône du maître, de l'Amour, devant lequel Belthandros est invité à paraître. Et le dieu, « portant en tête le *stemma* impérial, tenant en main un grand sceptre et une flèche d'or », interroge le chevalier, lui fait raconter ses aventures et lui confie enfin la délicate mission que voici : « Sache ceci, Belthandros. Demain j'aurai ici quarante jeunes filles de noble race, toutes couronnées du diadème, toutes filles de rois, toutes charmantes de forme et de visage. Entre elles toutes je veux que tu reconnaisses la plus belle, par ton seul jugement. » Et lui remettant une verge d'or : « A celle qu'entre toutes tu jugeras la plus belle, tu donneras cette verge comme à la reine de beauté ».

La scène du jugement est une des plus curieuses du poème. Elle évoque tout naturellement le souvenir du jugement fameux de Pâris, et celui aussi de ces concours de beauté qu'on instituait à Byzance, quand

il s'agissait de trouver une femme digne d'épouser l'empereur[1] : mais elle est traitée en outre avec une verve ironique et railleuse, qui rappelle les plaisanteries dont le moyen âge occidental s'égayait volontiers sur le compte du beau sexe. A tous ces titres, l'épisode vaut d'être analysé avec quelque détail.

Lorsque Belthandros se trouve en présence des quarante jeunes filles, l'une d'elles se détache du groupe, et, s'adressant au jeune homme : « Seigneur, sois-moi indulgent, ne me juge point mal ». Mais lui : « En vérité, madame, je vous tiens pour fort éloignée du prix : car vos yeux ont quelque chose de rougeâtre et de trouble ». A la seconde il reproche ses lèvres un peu fortes qui l'enlaidissent fâcheusement, à la troisième son teint trop noir, à la quatrième ses sourcils mal dessinés. Celle-ci ne se tient pas droite, celle-là est un peu trop grasse : et chaque fois le juge ajoute ironiquement qu'à cela près elles méritent la palme. La septième a les dents mal rangées : « Les unes penchent en arrière, les autres viennent en avant. En conséquence, je vous le répète, ce n'est pas vous qui serez l'élue. » Finalement trois candidates restent en présence. Longuement Belthandros les examine ; il les fait évoluer devant lui, pour se rendre compte, comme dit le poète, « de la beauté de leur visage, de l'ensemble de leur stature, de leur démarche, de leurs mouvements, de leur prestance ». Longuement, attentivement, « en artiste », comme dit le texte, il les examine. Finalement l'une est écartée, parce qu'elle a quelque duvet sur les bras, l'autre, parce que ses yeux sont un peu noyés et vagues.

1. Cf. sur cet usage mes *Figures byzantines*, 1re série, p. 15-17 et 134-135.

Mais la dernière est admirable. « Ses sourcils sont noirs et artistement tracés; les Grâces ont travaillé à former la beauté de son visage; ses dents sont des perles, ses joues ont le coloris des roses, ses lèvres en ont tout l'éclat; un doux parfum sort de sa bouche; son menton est arrondi; ses bras sont blancs et délicats, son cou fait au tour; sa taille a la souplesse du roseau, sa démarche est gracieuse, toute sa personne est achevée; on dirait que les Grâces sortent d'elle. Sa poitrine est un jardin d'amour, sa démarche tient du prodige; quand elle s'avance, promenant ses regards autour d'elle, elle vous ravit le cœur, elle vous enlève l'esprit[1]. Toi-même, ô roi, — excuse l'audace de mon langage, — si tu la rencontrais, tu tomberais à ses pieds. »

A cette beauté incomparable Belthandros remet la verge d'or, puis il va faire à l'Amour son rapport sur la mission qui lui a été confiée. Et brusquement, comme un songe, tout ce qui environne le chevalier, le dieu, les belles jeunes filles, tout s'évanouit et disparaît. Demeuré seul, Belthandros retraverse le palais, les jardins; il relit pensivement les inscriptions prophétiques qui lui annoncent sa destinée; et sorti du merveilleux Château d'Amour, il reprend sa route avec ses écuyers.

Après cinq jours de marche, il arrive aux environs d'Antioche, et dans la campagne il rencontre la chasse royale. Aussitôt il saute à bas de cheval, respectueusement il se prosterne aux pieds du prince étranger, et celui-ci, séduit par la bonne grâce du jeune Grec, le prend à son service. Tout de suite,

1. Trad. Gidel.

Belthandros donne la preuve de son mérite : d'une flèche adroite, il abat un aigle qui enserrait le faucon de chasse du roi. Aussi le chevalier est-il bien vite en grande faveur à la cour, et à toute heure il est admis dans la familiarité du souverain.

Or, un jour qu'il était à l'improviste entré chez le roi et la reine, il aperçut leur fille Chrysantza, et avec stupeur il reconnut en elle la jeune femme à laquelle, dans le Château d'Amour, il avait remis la verge d'or. Elle aussi reconnaît le chevalier; entre les deux jeunes gens des signes discrets s'échangent, et l'amour tout aussitôt s'empare de leurs deux cœurs. Mais il ne faut point oublier que la scène se passe dans une cour d'Orient. La princesse Chrysantza, fort surveillée, demeure inaccessible; et pendant de longs mois, loin l'un de l'autre, les amoureux se consument en vain.

Un soir, pourtant, que la jeune fille est descendue dans le jardin privé du palais, se croyant seule, elle exhale son amour et ses plaintes : « Sache-le bien, Belthandros, c'est pour toi que je souffre, que je me ronge l'esprit et le cœur, que je me consume inutilement. Voilà deux ans et deux mois que je porte ton amour caché dans mon cœur, et que secrètement je suis ton esclave. Quand pourrai-je enfin te voir, quand pourrai-je te connaître? » A cet appel passionné, le chevalier, qui par hasard est proche, s'élance; et tout d'abord, sous l'excès de leur émotion, les deux amoureux tombent en pamoison. Puis Belthandros réclame ses droits, et Chrysantza ne se fait guère prier : « Et, au bruit de leurs baisers, dit le poème, à la vue de leurs étreintes, les arbres insensibles eux-mêmes s'associent à leur bonheur ».

Malheureusement, au matin, les gardes ont aperçu Belthandros. On l'arrête, on l'emprisonne. Mais l'adroite princesse s'avise d'un expédient pour sauver à la fois son honneur et son amant. Elle appelle Phaidrocatza, sa fidèle suivante, et lui fait sa leçon. Elle dira que c'est pour elle que le chevalier a franchi la porte du jardin interdit. « Ma maîtresse dorée, répond la suivante, tu le sais, j'ai été élevée avec toi, et tu connais l'amour que j'ai pour toi. Je suis ta servante, ton esclave; je me jetterais à l'eau pour toi. » Elle accepte donc de jouer le rôle qu'on lui propose : en même temps Belthandros, averti dans sa prison par les soins de Chrysantza, se prête à la comédie. Et tout s'arrange le mieux du monde.

Avec une feinte indignation, la princesse court chez le roi son père; elle demande la punition de l'insolent qui a osé pénétrer dans son jardin particulier. Une cour de justice est convoquée, Belthandros amené devant elle. Mais quand on l'invite à s'expliquer : « J'aime Phaidrocatza, seigneur, dit-il, depuis le jour où je suis entré à votre service ». A cet aveu, le roi, bon prince, pardonne, et, malgré le mécontentement simulé de sa fille, il ordonne de marier le jeune homme et la suivante.

La description des noces renferme plusieurs détails dignes de remarque. On commence par donner au palais un grand festin, auquel assistent, avec les hommes, Chrysantza et les femmes de la cour; puis, par-devant notaire, on signe le contrat, où est inscrite la dot que la princesse constitue à sa suivante, et celle que le roi constitue à Belthandros. Ensuite on célèbre le mariage; le patriarche bénit les époux, et sur la tête de Belthandros le roi tient la couronne

nuptiale, tandis que Chrysantza la tient sur celle de Phaidrocatza. Enfin chacun rentre dans son appartement. Mais avant que l'on se sépare, la princesse tout bas a dit à sa suivante : « Prends bien garde de ne point m'enlever mon seigneur ». C'est donc un « mariage blanc » que celui des nouveaux époux. Et, à la faveur de ce subterfuge, tranquilles, Belthandros et Chrysantza continuent leur liaison secrète.

Ainsi dix mois se passent. Mais le jeune homme s'inquiète; il craint les indiscrétions; il propose à Chrysantza de s'enfuir avec lui. Par une nuit obscure, les deux amants s'échappent; sous l'orage, dans le vent, dans la tempête, ils atteignent le bord d'un fleuve, qu'il faut franchir en hâte : car déjà on est à la poursuite des fugitifs. Belthandros se jette dans l'eau, emportant Chrysantza. Mais le courant les sépare et le chevalier atteint seul l'autre rive. Comme l'annonçait l'inscription du Château d'Amour, les deux amants semblent pour toujours arrachés l'un à l'autre.

Désespéré, Belthandros longe le rivage, mais il ne trouve que le cadavre de la fidèle Phaidrocatza. De son côté, sur l'autre bord, Chrysantza découvre le cadavre de l'un des écuyers, et d'abord elle le prend pour le corps de son amant. Folle de douleur, elle dit sur lui la lamentation funèbre, et elle va se tuer, quand tout à coup, de l'autre rive, elle entend une voix qui l'appelle. Les amoureux se rejoignent, tout heureux, malgré l'état lamentable où ils sont réduits; ils gagnent la mer, où un navire se trouve à point pour les recueillir. Le vaisseau est monté par des Grecs, et bientôt on se reconnaît. Rodophilos l'empereur, ayant perdu son fils aîné, envoie par le monde

entier rechercher le cadet; ce sont ses gens qui sont à bord, et on juge de leur joie quand Belthandros se nomme à eux. En hâte, le navire s'en retourne à Byzance, où l'empereur fait grand accueil à son fils et à Chrysantza. On les marie en grande pompe, et en manière d'épilogue, Rodophilos dit à l'assistance : « Voyez, grands de ma cour, voyez, dignitaires de mon palais, j'ai retrouvé mon épervier perdu : il était mort, et le voilà qui revient du fond de l'Hadès ».

II

On a, dans ce curieux roman d'aventures, cru retrouver des traces assez nombreuses d'influences occidentales. Le début du poème a semblé en offrir une première preuve. « Approchez, dit l'auteur, gracieux auditeurs, et prêtez-moi pour un moment votre attention; je vais vous raconter une charmante histoire, une aventure extraordinaire. Chacun y pourra prendre plaisir et oublier ses peines en l'écoutant. » Et après une analyse sommaire du sujet : « Appliquez votre attention, conclut le poète, et suivez mon récit; vous ne me trouverez pas en faute de mensonge[1] ». C'est le ton des trouvères d'Occident, leur façon de piquer la curiosité des assistants et d'obtenir le silence, au moment où ils commencent leur récitation. Ce n'est pas tout. Sous leur travestissement byzantin, les noms des héros de l'histoire sentent étrangement leur origine latine : et aussi bien le poème lui-même prend-il soin de dire que « dans la

1. Trad. Gidel.

langue des Romains » ils se nommaient Rodophilos ou Belthandros : ce qui pourrait faire supposer que ces appellations ne sont que la traduction de prénoms latins tels que Rodolphe ou Bertrand. Bien des mots et des usages d'Occident apparaissent en outre dans le roman : tels sont les termes de φαλκώνιν (faucon), de πούπολον (peuple), de λιζιός (homme lige). C'est un fait remarquable aussi de voir le prince d'Antioche prendre plaisir au divertissement tout occidental de la chasse au faucon ; c'est une habitude toute féodale que la proposition que lui fait Belthandros « de devenir son homme lige ». On observe encore que le Château d'Amour semble avoir son prototype dans la poésie provençale, et que la substitution enfin du vêtement de Chrysantza à celui de Phaidrocatza, le soir des noces, rappelle un peu la manière dont, dans le roman de Tristan et Yseult, la fidèle Brangien prend auprès du roi Marc la place de sa maîtresse.

Il faut se garder pourtant d'attacher trop d'importance à ces ressemblances souvent superficielles. Assurément l'auteur du poème connaît les usages latins, et tout porte à croire que certains d'entre eux étaient répandus dans le monde grec à l'époque où il écrivait. Mais sous ce vêtement d'emprunt, la couleur générale demeure purement byzantine, et il est curieux de voir sous quel aspect caractéristique ce roman, postérieur aux croisades, nous présente la société de son temps.

La religion d'abord y tient une très grande place. On a vu déjà quelle haine les personnages du roman éprouvent pour les païens et pour les infidèles. D'autres traits ne sont pas moins significatifs. Lorsque Belthandros et Chrysantza retrouvent les cadavres de

leurs compagnons noyés par leur faute, ils s'épouvantent à la pensée du compte qu'ils en devront rendre « devant le juge incorruptible, le grand et terrible juge ». On sait combien cette idée du Jugement dernier a hanté, surtout en Orient, les âmes du moyen âge. Aujourd'hui encore il n'est guère d'église grecque où ne soit représentée, avec un luxe de détails terrifiants, la redoutable scène de « la seconde venue du Christ ».

Il faut observer d'autre part l'importance qu'ont dans le poème les souvenirs empruntés à l'antiquité. Le portrait de l'Amour, tenant en main une flèche d'or, semble inspiré de quelque statue grecque : et il convient d'ajouter que cet appareil magnifique qui environne le dieu est tout à fait dans la tradition du roman byzantin. Dans son poème d'Hysminè et Hysminias, Eustathios Makrembolitès a peint sous les mêmes traits le dieu d'Amour, monté sur un char de triomphe et entouré d'une pompe toute royale. La Byzance du XII[e] et du XIII[e] siècles avait précieusement conservé l'héritage des inventions allégoriques et mythologiques qu'avaient créées jadis la Grèce et Alexandrie.

Ce qui frappe également dans l'histoire de Belthandros et Chrysantza, c'est la place qu'y tient la nature. Les objets inanimés sont sans cesse associés par le poète aux émotions des personnages : et c'est là un trait qui se rencontre déjà, on l'a vu, dans l'épopée de Digénis Akritis. Voici par exemple la description du premier campement de Belthandros, lorsqu'il a quitté la maison paternelle : « C'était une nuit de lune, une nuit délicieuse : une source jaillissait dans la prairie verdoyante. Le chevalier y dresse

sa tente et s'assied; et, s'étant assis, il prit son instrument de musique, et en joua, et la voix pleine de sanglots, il chantait cette complainte : « Montagnes, plaines et collines, défilés et vallées, pleurez avec moi sur ma triste destinée ». Pareillement, lorsque Chrysantza paraît, « brillante comme le soleil », la nature entière lui fait fête; « les vallées se mirent à danser, les montagnes à bondir de joie ». Il y a parfois même quelque mièvrerie dans la manière dont les émotions humaines éveillent un écho chez les animaux. Quand, sur le rivage du fleuve, Belthandros et Chrysantza sont séparés, deux tourterelles s'appliquent à les « consoler ». Le mâle vole autour du chevalier et « compatit à ses peines, comme un être humain ». La femelle ne quitte point la jeune femme, et quand elle s'évanouit sur le cadavre où elle a cru reconnaître son amant, « la tourterelle apporta de l'eau avec ses ailes et en aspergea la jeune fille pour la faire revenir à elle ». Il y a là quelque excès, et une préciosité d'assez mauvais goût; mais l'inspiration en est toute byzantine et ne doit rien à l'Occident.

De même, c'est le luxe coutumier des résidences et des fêtes impériales qui se retrouve dans la descriptions des cérémonies et des bâtiments. Ce n'est point seulement dans les romans grecs du XIIe siècle, dans Callimaque et Chrysorrhoé, ou dans Hysminè et Hysminias, qu'on rencontre le griffon gardant la fontaine des Amours, les appartements somptueux, les animaux mécaniques encerclant le bassin du triclinium. On sait qu'une des curiosités du palais impérial de Byzance était le platane d'or, sur lequel des oiseaux mécaniques voletaient et chantaient, et

devant le trône du basileus étaient placés des lions et des griffons d'or, qu'un mouvement ingénieux faisait se dresser et rugir. Ce qui est plus remarquable encore, c'est la place que l'étiquette (τάξις) tient dans notre poème, qu'il s'agisse de régler l'ordonnance des festins ou le classement hiérarchique des grands dignitaires. Tous ces palais enfin que décrit le poète sont pleins de gardes, d'eunuques, comme l'étaient les palais de Byzance ou d'Orient. Le protocole y règne en maître et met toute la distance qu'il faut entre l'empereur des Romains, le basileus, et le « roi » (ῥήγα) d'Antioche. Sans qu'il y ait au reste, pour ce qui regarde les usages de cour, aucune différence notable entre les deux capitales : Chrysantza, la fille du prince franc, est qualifiée de « porphyrogénète », comme le sont dans la réalité les princesses du sang impérial.

Et les mœurs aussi sont purement byzantines. On a noté déjà le concours de beauté, souvenir d'un usage cher à la cour de Constantinople. Ailleurs, et ceci rappelle l'épopée de Digénis Akritis, il est question des apélates, et Belthandros est représenté quelque part tirant « son épée d'apélate » (τὸ ἀπελατίκι). D'autres traits évoquent de même le souvenir des habitudes de la société byzantine. Voici la description des fêtes qui accueillent le retour des deux amants à la cour de Rodophilos. « Le père, lorsqu'il aperçut Belthandros son fils, l'étreignit, l'embrassa, et pareillement il embrassa la belle Chryzsantza. Et les femmes, les grandes dames l'entouraient, l'acclamaient, lui rendaient honneur, disant : « Longues années au fils du basileus et à la basilissa » Et tout le peuple, grands et petits, était en

liesse. L'empereur Rodophilos dansait de joie et, dans son bonheur, il ordonnait toutes sortes de beaux divertissements, musicaux et autres. Puis il manda l'évêque avec ses clercs, et lui-même posa la couronne des noces et de l'empire sur les deux têtes de Belthandros et de Chrysantza. Marié et en même temps proclamé autocrator, avec le concours du sénat et du peuple, Belthandros est intronisé empereur, et Chrysantza est faite impératrice. Et les musiques jouèrent, conformément à l'étiquette, et le festin fut servi et ils se mirent à table. « Ne dirait-on point un extrait du *Livre des Cérémonies*, ou un écho des fêtes qu'aime à décrire l'épopée de Digénis? Dans son décor extérieur, la Byzance que peint l'écrivain du XIIIe siècle est toute semblable encore à la Byzance du Xe siècle.

Pareillement, c'est dans la vie réelle du Xe ou du XIe siècle que nous reporte la lamentation funèbre de Chrysantza sur le corps de son amant. « Belthandros, ma lumière, mes yeux, mon âme et mon cœur, ainsi je te trouve mort, ainsi je te vois inanimé. Au lieu des tentures éclatantes de la couche royale, du vêtement couvert de pierreries dont tu devrais être paré, tu gis nu sur le bord du fleuve. Où est la lamentation de ton père, de ton frère, de tes parents, de tes grands? Tes serviteurs, tes servantes ne viendront-ils point gémir sur toi et te pleurer? Où sont le roi et la reine, mon père et ma mère, pour pleurer avec moi et partager ma peine? Où est la consolation que me porteraient les miens? De tous tes parents, seule je suis là, malheureuse, misérable, accablée par le sort. Que ferai-je, infortunée? que deviendrai-je, étrangère? Quelle route suivrai-je, désespérée que je suis? Partout, c'est le malheur, c'est l'inconnu... Je veux

me percer le cœur, je veux être ensevelie avec toi; avec toi je mourrai, avec toi je descendrai dans l'Hadès, plutôt que de vivre dans la douleur le reste de ma vie. Malheur à moi, infortunée! Je ne sais que devenir! Hélas! Hélas! » C'est de façon semblable que, sur le tombeau de sa sœur, Psellos criait sa douleur[1]. Ici encore Byzance n'avait point changé.

Ainsi, dans ce poème, qui veut mettre en présence deux civilisations, où le monde latin d'Antioche s'oppose au monde grec de Byzance, si l'on met à part quelques usages empruntés à l'Occident, tels que le lien féodal ou la chasse au faucon, on ne relève presque aucune trace d'influences étrangères dans la peinture qui nous est faite de la société de ce temps. Le fond reste purement byzantin, et à ces barons francs venus en conquérants, la civilisation grecque semble avoir donné bien plus qu'elle n'a reçu d'eux. C'est ce que montre plus pleinement encore le roman de Lybistros et Rhodamné. On y verra comment, au XIIIe et au XIVe siècles encore, Byzance gardait quelque chose de cette puissance d'assimilation, par où elle avait jadis fait entrer tant de peuples dans la grande unité de l'hellénisme.

III

Le roman de Lybistros et Rhodamné commence d'une façon assez ingénieuse : « Dans une prairie, dit le poète, le long d'un fleuve, un jeune homme suivait un étroit sentier. La prairie invitait à dresser

1. *Figures byzantines*, 1re série, p. 305-308.

sa tente, la claire rivière à rafraîchir sa soif. L'une avait la grâce, l'autre le doux attrait, celle-ci par ses arbres, ses fleurs et ses sources, celle-là par la pureté et la douceur de ses eaux. Mais le chevalier semblait préoccupé d'autre chose. C'était un bel homme, Latin de race et noble, vaillant, dispos, de structure élégante, d'aspect solide et vigoureux; il était blond, grand; son menton était rasé, ses cheveux coupés en triangle. Il chevauchait un beau cheval, avait sur le poing un faucon; derrière lui un chien le suivait. Il était revêtu d'armes brillantes, et tout en poursuivant sa route, des larmes s'échappaient de ses yeux, des soupirs sortaient de sa poitrine. »

Ce chevalier errant, occidental de costume et d'allure, n'est autre que Lybistros, roi du pays de Libandros. Et voici que, dans le sentier solitaire, vient à passer un autre chevalier. Il aborde Lybistros, le questionne, et finit par lui arracher le récit de ses aventures. Mais auparavant les deux chevaliers s'unissent par un serment d'amitié; après quoi, Lybistros commence ainsi son histoire.

« Dans mon pays, mon ami, j'étais un homme puissant, un riche seigneur, redouté de tous, et d'une vaillance incomparable. J'avais la joie pour compagne, l'insouciance pour amie; tout ce qui était agréable et beau m'arrivait naturellement. » Comme le Parsifal du drame wagnérien, cet homme heureux était insensible à l'amour, inaccessible au désir, et il n'avait que railleries et mépris pour ceux qu'il voyait succomber. Mais, à la différence de Parsifal, lui-même ne devait point résister toujours à la tentation. L'Amour tout puissant l'attend en effet et le guette. Et dans un joli épisode, qui n'est point sans analogie avec celui où

Parsifal apprend la compassion pour les animaux, Lybistros se voit révéler la force invincible de l'amour. Comme Parsifal tue le cygne, le jeune homme abat à la chasse une tourterelle, et avec stupeur il voit tomber à ses pieds, morte de douleur, la compagne de l'oiseau qu'il a tué. Et de même que Gurnemanz instruit Parsifal, le vieux conseiller de Lybistros lui apprend alors « les mystères de l'amour et les liens du désir, toutes les amères douceurs de l'amour », et il lui fait connaitre la loi de l'amour universel gouvernant toute la création.

Des songes achèvent d'éclairer le chevalier. Il se voit dans une prairie verdoyante, parmi des eaux fraîches, des arbres ombreux, des fleurs aux couleurs exquises; brusquement une troupe ailée l'assaille, le désarme, le conduit au palais d'Erotocratia. Comme dans le roman de Belthandros, une inscription est gravée sur la porte : « Tout homme qui n'est point asservi au pouvoir de l'amour, tout homme qui reste insensible au désir, ne doit point connaître le bonheur que je dispense dans le château d'Erotocratia. Celui qui veut y pénétrer et voir le palais de l'Amour doit se reconnaître son esclave et se faire son vassal. » Deux personnages apparaissent alors, l'un blond, couronné de lauriers, — c'est le Désir — l'autre vêtu d'une robe d'or sans ceinture, couronné de myrtes — c'est la Volupté. Ils introduisent le jeune homme devant le dieu d'Amour, assis sur son trône et qui tour à tour prend l'aspect d'un enfant, d'un homme mûr et d'un vieillard. Lybistros se prosterne à ses pieds et lui prête hommage. « Amour, roi puissant, maître du monde, souverain des choses inanimées elles-mêmes, toi qui scrutes toute âme et

découvres tout désir, toi qui fais naître toute volupté, si, par l'insensibilité que j'ai eue pour toi, je t'ai outragé, maître du désir, ne t'irrite point de ma faute, ne m'en punis point. J'étais un rustre, sache-le bien, pardonne-le moi. Contente-toi de m'avoir fait peur et prends pitié de moi. Je jure d'être désormais ton esclave et l'esclave de ta loi, d'obéir en homme lige à ta volonté et à tes ordres. » Le dieu pardonne à son nouvel adorateur, et il lui annonce sa future destinée. Il aimera une princesse indienne, Rhodamné, la fille du roi Chrysos, il la perdra après un an par les maléfices d'une sorcière, deux ans durant il la cherchera à travers le monde, et finalement il reviendra avec elle régner sur Argyrocastron. Un autre rêve encore ramène le jeune homme dans « le jardin d'Amour ». Il y rencontre le dieu, tenant d'une main un arc d'argent, conduisant de l'autre « la jeune fille prédestinée à la joie de mon cœur, la jeune fille, lumière de mes yeux ». « Lybistros, lui dit l'Amour, tu vois cette jeune fille ? Tu admires sa beauté, tu en es ravi. C'est Rhodamné, la fille du roi Chrysos. C'est elle que je t'ai promise. C'est elle que tu dois conquérir. Étends la main ; vis longtemps avec elle, meurs à ses côtés, et incline ta tête rebelle sous le joug de l'Amour[1]. »

Devenu ainsi le vassal de l'Amour, Lybistros n'a plus qu'à suivre son destin. Sur l'avis de son conseiller fidèle, il se met en route avec cent chevaliers pour retrouver sa belle, et après de longues épreuves il arrive devant un château dont les murailles resplendissent au soleil. C'est Argyrocastron, « le château d'argent ».

1. Trad. Gidel.

Le poète fait ici une curieuse description de la résidence du roi Chrysos. Sur les tours qui la défendent, se dressent des statues de marbre et de bronze, représentant des hommes d'armes et des musiciens, et au souffle du vent, d'harmonieux accords s'échappent des instruments qu'elles tiennent. Au-dessus des portes, d'autres figures représentent les douze Vertus, et une inscription fait connaître le nom et les effets de chacune d'elles. Plus loin, ce sont les douze Mois, chacun sous l'aspect d'une figure symbolique qu'une inscription accompagne. Et ce sont enfin les douze génies de l'Amour, Bon Accueil, Sympathie, Affection, Persévérance, etc, dont chacun tient un cartel porteur d'une inscription. Mais, devant toutes ces merveilles, le chevalier demeure assez empêché : il ne sait par quel moyen parvenir jusqu'à sa belle. Fort heureusement, un de ses compagnons découvre l'endroit du palais où se trouve l'appartement de Rhodamné et entre en relations avec un eunuque de la princesse. Sur son conseil, Lybistros écrit une lettre et la lance au moyen d'une flèche sur la terrasse de la jeune fille. Les suivantes de Rhodamné, fort intriguées, se disputent la flèche et la lettre, ne sachant à qui d'entre elles elle est destinée; finalement elles la portent à leur maîtresse; et celle-ci, en femme curieuse, n'a de repos qu'elle n'en connaisse l'auteur et qu'elle n'ait vu l'audacieux amoureux.

Bientôt une correspondance s'engage. D'abord Rhodamné hésite; mais l'Amour lui-même vient en aide au chevalier, en sommant la belle de se rendre, et l'eunuque aussi lui prodigue ses bons offices, en plaidant auprès de sa maîtresse la cause de Lybistros. Vainement la jeune fille essaie de se donner le

change, vainement elle affecte de croire que c'est à une de ses suivantes que vont ces messages passionnés; insensiblement elle prend goût aux lettres, l'amour embrase son cœur, et elle finit par répondre. Il faut avouer au reste que rien n'est plus fatigant que cette correspondance, où le poète prend plaisir à raffiner sur le tendre. Dans ce fatras pourtant quelques jolies choses se rencontrent, comme cette sérénade que Lybistros chante sous la fenêtre de la bien aimée : « Le chevalier aime la jeune fille née du soleil, le noble chevalier aime la belle jeune fille. Pour l'amour de sa belle, il campe dans la prairie, sous la lune dont la toute belle égale et dépasse l'éclat. La beauté de la belle a fait que le chevalier est captif, bien loin de son pays natal, et il a souffert bien des ennuis pour retrouver la belle; et maintenant qu'il l'a trouvée, il est encore tourmenté et de nouveau il souffre pour l'amour d'elle. Le chevalier est de noble race. La jeune fille est incomparable. Il la regarde et soupire, et son âme est déchirée et troublée par la peine. Il regarde le soleil et lui rappelle tout ce qu'il a souffert pour elle; et à la lune, lorsqu'elle brille, il dit avec des larmes qu'elle supplie la toute belle de ne point le tourmenter davantage injustement. » Enfin, à un dernier billet il joint une bague et la princesse se décide alors à lui donner un rendez-vous.

Au matin, en effet, la belle Rhodamné sort du château pour aller à la chasse. Elle monte un cheval blanc, tout caparaçonné de pourpre et d'or. Elle-même, dit le poète, est habillée « à la mode des Latins », et couverte d'un manteau d'or qui traîne presque jusqu'à terre. Elle est si belle que sa vue seule asservit tous

les cœurs : « Jamais la terre, dit le texte, n'a rien fait de plus beau ». Son visage est rond comme la pleine lune, son teint blanc comme la neige; ses yeux sombres sont doux et charmants. Les mains des Grâces elles-mêmes ont modelé son nez; ses lèvres semblent une rose entr'ouverte pour recevoir la rosée. « Dans le monde tout entier, on ne pourrait trouver beauté pareille. » Grâce à la complaisance de l'eunuque, enfin les deux amants se rencontrent, et il faut noter la discrétion avec laquelle le poète glisse sur les moments délicats de leur entrevue.

Mais Frédéric, roi d'Égypte, vient réclamer la main de Rhodamné qui lui a été promise. Alors la princesse se décide à confesser son amour à son père et elle demande que les deux prétendants se disputent sa main en champ clos. Le combat est rude, mais Lybistros en sort vainqueur; et tout aussitôt il est proclamé roi, associé par Chrysos à l'empire et il épouse Rhodamné. La félicité des époux est parfaite : « Dans l'appartement de la jeune femme, raconte Lybistros, il y avait un jardin intérieur. C'était un morceau du paradis, un séjour de félicité, une source de bonheur. » Mais une statue mystérieuse s'y dressait, sur laquelle une inscription prophétique annonçait de nouvelles souffrances au chevalier : « Après la joie, y lisait-on, de nouveau Lybistros trouvera la peine, deux ans d'épreuves, et ensuite la réunion après l'exil, le bonheur après les heurts de la destinée ».

C'est qu'en effet le roi d'Égypte est quelque peu sorcier et il va employer la magie pour se venger de son rival. Un jour Lybistros et Rhodamné étaient à la chasse. « Au milieu de la plaine, raconte le chevalier, je rencontre un marchand; il avait avec lui nombre

de chevaux et d'hommes, et une vieille femme l'accompagnait, assise sur un chameau. Il mit pied à terre et vint me saluer, et je lui dis : Qui es-tu, homme, et d'où viens-tu? — Je suis un marchand de Babylone. — Et qu'as-tu à vendre? lui demandai-je. — Toutes sortes de choses, de l'argent et des pierres précieuses, des perles et des soieries, tout ce que tu peux souhaiter de beau. — Tu as des pierreries, marchand, j'en achète. — Et j'ai aussi un magnifique cheval, il n'y a pas plus admirable sur la terre. » La princesse souhaite essayer le cheval; elle monte en selle, mais bientôt elle n'est plus maîtresse du coursier. En même temps Lybistros prend une bague; mais à peine l'a-t-il mise au doigt, qu'il tombe à la renverse comme mort. Quand il reprend connaissance, Rhodamné a disparu. Et depuis lors il la cherche à travers le monde. C'est précisément durant ces courses errantes qu'il rencontre, sur le sentier solitaire, l'autre chevalier, Klitobos.

Après que Klitobos, à son tour, en une digression d'ailleurs assez longue, a raconté ses propres aventures, les deux compagnons poursuivent ensemble leur chemin. Et bientôt un songe les avertit de la route qu'ils doivent suivre pour retrouver Rhodamné et son ravisseur. Un peu plus tard, au bord de la mer, ils rencontrent une vieille femme, « noire comme une Sarrasine ». C'est justement la sorcière qui jadis a aidé le roi d'Égypte à enlever la femme de Lybistros; mais le prince a mal récompensé ses services, et elle est toute disposée à se venger de lui. Ici le poème s'étend avec complaisance sur le chapitre de la sorcellerie; longuement la vieille explique aux deux chevaliers tout ce que sa puissance magique lui permet

d'accomplir. Elle sait interroger les astres, prophétiser l'avenir, évoquer les démons durant les nuits sans lune, faire descendre le ciel sur la terre. Pour la servir, les démons revêtent mille formes humaines; à ses ordres elle a des chevaux magiques, qui franchissent en une nuit des distances prodigieuses. Elle met toute sa science au service des deux amis; puis, les ayant enfermés dans sa cabane, à minuit elle évoque les esprits malfaisants et, instruite par eux, elle renseigne Lybistros et Klitobos sur le sort de Rhodamné. Vertueusement la princesse a résisté aux sollicitations du roi d'Égypte; elle a exigé, avant d'être à lui, et obtenu un délai de quatre ans; pour le moment, elle tient une petite auberge au bord de la mer d'Égypte.

C'est là que, munis des instructions et montés sur les chevaux de la sorcière, les deux chevaliers vont la retrouver. Klitobos d'abord se présente seul à elle et peu à peu la prépare à la surprise qui l'attend. « Demain, lui dit-il, tu verras Lybistros. » Là-dessus, évanouissement, puis transports de joie : la princesse ne peut au premier moment croire à son bonheur. Mais bientôt les amants se retrouvent; ils s'enfuient d'Égypte, toujours montés sur les chevaux de la magicienne. Lybistros au reste ne se pique point de reconnaissance envers la sorcière : à la prière de Rhodamné, il tue d'un coup d'épée la vieille, et « délivre la terre de ce monstre, qui n'était qu'un démon incarné ». Et tous ensemble, heureux maintenant, reviennent à Argyrocastron, où Klitobos, pour prix de son dévouement, reçoit la main de la sœur de Rhodamné.

IV

Tel est le poème de Lybistros et Rhodamné. Considéré du point de vue littéraire, il est fort intéressant et l'un des plus remarquables assurément parmi les ouvrages de ce genre. Un art très savant, très raffiné, s'y unit à des procédés qui rappellent la naïve simplicité des chansons populaires[1]; et ce contraste est infiniment savoureux. Sans doute il y a quelque chose de fatigant parfois dans le tour compliqué du récit, dans l'afféterie sentimentale de ces lettres d'amour innombrables qu'échangent les héros du poème, et où l'auteur semble avoir pris plaisir à faire étalage de bel-esprit précieux et maniéré, dans l'emploi excessif et singulièrement artificiel qu'il fait des songes, des allégories, et autres banalités littéraires. Pareillement il y a quelque maladresse dans ces répétitions où le même épisode, celui par exemple de la rencontre des amants avec le marchand de Babylone, est à deux ou trois reprises raconté en termes presque identiques. Mais quand le poète se dégage de ces longueries et de ces lieux communs, il fait preuve de grâce et de délicatesse, il trouve des accents d'émotion vraie et de passion sincère. A côté des jeux d'esprits insupportables sur πόθος, l'amour, et πόνος, la peine qui naît de l'amour, il y a, dans les chansons d'amour que j'ai citées déjà, une fraîcheur de sentiment parfois charmante. Ailleurs on trouve de beaux

1. Je songe ici à certaines phrases qui, dans certaines parties du poème, reviennent comme des refrains pour couper les discours des personnages (v. 2481-83, 2495, 2511, 2533, 2552, et v. 2804, 2820, 2829, 2845, 2879, 2889, etc.).

passages où la passion parle toute pure. Voyez par exemple en quels termes Rhodamné s'exprime, quand on lui apprend que son mari est vivant : « Il vit, Lybistros. Il vit, lui qu'ont fait périr les artifices de la magicienne. Il vit, lui à qui mon amour a apporté la mort. Il vit, lui que mon âme a rassasié de tristesses. Il vit, lui qu'ont anéanti les peines qu'il a eues par moi. Mais, s'il est vivant, s'il est venu vers moi, qui lui a montré la route, qui lui a servi de guide? Et je ne puis croire qu'il soit venu. Car *comment n'est-il pas lui-même venu vers moi?* » Le trait final est d'une sensibilité profonde, d'une délicatesse jolie et passionnée.

Mais c'est surtout du point de vue historique qu'il convient de considérer le poème, pour tout ce qu'il nous apprend sur l'histoire de la société

Comme dans le roman de Belthandros, l'élément latin tient une grande place dans l'histoire de Lybistros et Rhodamné. Le héros est un Latin, et le portrait que l'auteur fait de lui le montre vêtu, armé et rasé comme les gens de sa race. Son ami Klitobos est le neveu du roi d'Arménie, c'est-à-dire d'un prince que l'histoire nous montre en rapports constants avec les souverains des états francs de Syrie. Le monde que dépeint le poème est tout plein enfin des usages d'Occident. L'idée du lien féodal, de l'hommage lige qui unit le vassal au suzerain, y apparaît comme une chose familière, passée en quelque sorte dans les mœurs et le langage courant. Le compagnonnage chevaleresque, qui lie deux guerriers par un réciproque serment de fidélité et d'amitié, y paraît une institution connue. Les modes sont latines, même dans la cour orientale du père de Rhodamné. La princesse, dit le poème, était habillée de « vêtements

latins », et c'est en champ clos, en un tournoi dont le poète décrit fort exactement les détails, que Lybistros et Frédéric d'Égypte se disputent la main de la belle. Ce qui est peut-être plus remarquable encore, c'est que l'écrivain grec, semblable en cela à l'auteur de la *Chronique de Morée*, professe ouvertement des sympathies pour les Latins. « J'aime les Latins, dit Rhodamné à son père : c'est une race de braves. Et, parmi eux, j'aime ceux-là surtout qui combattent pour l'amour et pour la gloire. »

Malgré ces traits caractéristiques, qui attestent, comme dans Belthandros, la façon dont certains usages d'Occident s'étaient établis en Orient, il serait fort téméraire, de même que pour Belthandros, de prétendre retrouver dans le poème l'imitation de quelque modèle occidental. Si la société décrite apparaît pénétrée de certains éléments latins, elle garde dans l'ensemble une couleur nettement byzantine.

Sans doute la religion n'a point dans le poème la grande place que lui fait le roman de Belthandros. Rhodamné n'est même pas chrétienne, et toute préoccupation de propagande ou de conversion semble être demeurée étrangère à l'auteur. Mais, en revanche, les traditions antiques s'y montrent aussi attentivement conservées que dans les romans purement byzantins du XIIe siècle : sans cesse on y trouve le souvenir et l'influence des œuvres de l'art classique. L'Amour enfant, tel qu'il est représenté, charmant et redoutable à la fois sous les cheveux blonds qui ombragent son visage, est une figure tout antique, inspirée d'un type familier à l'art; et aussi bien le poète nous dit-il « qu'il semblait être fait par les mains d'un

excellent peintre ». Les allégories du Désir et de la Volupté, de la Vérité et de la Justice procèdent en droite ligne de l'art alexandrin, et de là viennent aussi ces figures des Vertus et des Mois qui décorent les portes d'Argyrocastron, et dont l'auteur décrit les attributs en de longues ἐκφράσεις.

« Mars, tout couvert de son armure, d'une main tenait une épée, de l'autre un cartel où on lit : « Je commence l'année, je suis le soldat de la guerre; « n'oubliez pas qu'il faut marcher à l'ennemi ». Après lui venait Avril, un berger conduisant ses troupeaux, tenant d'une main son bâton, de l'autre un papier où on lit : « Je conduis et fais paître de nombreux trou« peaux, et les bonds des agneaux font ma joie ». Mai a la forme d'un beau jeune homme, sur la tête une couronne de fleurs, dans la main une rose. Il dit : « Profite de la belle saison, si tu est sage; ne laisse « pas les beaux jours s'écouler sans te divertir ». Juin, un homme aux larges épaules, aux bras nus, a les mains chargées de fleurs multicolores. Il dit : « Je vis « dans le plus beau temps de l'année, je goûte les par« fums de la variété des fleurs ». Juillet était nu ; sur la tête il a une couronne d'épis; d'une main il tient la faucille, de l'autre une gerbe; et il dit : « Je mois« sonne les fruits de la terre que j'ai péniblement en« semencée ». Août semble haleter dans la chaleur, et son inscription vante les bains et les eaux fraîches qui rafraîchissent les hommes altérés. Septembre cueille des raisins. Octobre est un chasseur d'oiseaux. Novembre apparaît sous l'aspect d'un laboureur, du blé pour semer à ses pieds. Décembre est vêtu d'un lourd manteau et porte un bâton à la main. Janvier est un hardi chasseur; son chien court derrière lui;

sur le poing il tient un faucon et il dit : « Le chasseur ne s'assied pas, il attend l'occasion de courir à « la chasse ». Février s'offre sous l'aspect d'un vieillard, un réchaud à la main, et il dit : « Je me chauffe « à cause du froid; quand on me voit aussi vieux, nul « ne pourra me le reprocher[1] ».

Les romans de Prodrome et d'Eustathios renferment des descriptions presque identiques du cycle des mois, et il serait aisé de retrouver aussi dans les manuscrits byzantins des représentations semblables aux figures que décrit le poème. Elles diffèrent profondément au reste des images par lesquelles l'Occident peint habituellement ces allégories : par ce côté-là, le poème est pleinement byzantin.

Il l'est encore par ce goût de la nature, que l'on a déjà pareillement observé dans le roman de Digénis Akritis et dans celui de Belthandros. Sans cesse on trouve dans les vers de notre auteur la description de paysages charmants, de ces paysages tels que les ont toujours aimés les Orientaux, pleins de verdure, de fleurs, de grands arbres et de fraîches eaux courantes, et qui donnent à ceux qui les contemplent l'idée d'une parfaite œuvre d'art, « faite par les mains d'un peintre ». Les personnages du roman en goûtent profondément le charme : « Si un homme, dit Lybistros, pouvait s'installer dans une semblable prairie et vivre dans un lieu aussi gracieux les jours de sa vie, il ne souhaiterait plus le paradis ». Un beau paysage suffit à leur faire oublier toutes leurs peines, et volontiers ils associent cette nature amie à toutes les émotions qu'ils éprouvent. « Les montagnes gémissent,

1. J'ai emprunté en partie la traduction de Gidel.

dit Lybistros, les plaines souffrent avec moi; les rivages pleurent, les prairies sont émues; les arbres du chemin, les âpres défilés ont entendu mes peines et gémissent avec moi. » Et Klitobos répond : « Les arbres crient ma douleur, les prairies mes angoisses, les fleuves répètent mes larmes, les collines mes gémissements ».

De même enfin le luxe des palais, de celui de l'Amour avec ses merveilles, de celui de Lybistros avec ses appartements intimes qui semblent « un morceau du paradis », évoque le souvenir des splendeurs byzantines. Et aussi bien sont-ce les usages de la cour impériale qui ont visiblement servi de modèle à la description des cérémonies. Quand le père de Rhodamné associe Lybistros au trône, « il envoie, dit le poème, quatre de ses archontes portant un bouclier rond, et ils placent dessus le héros, ils l'élèvent en l'air et ils acclament en premier lieu le nom de Chrysos l'autocrator, en second lieu celui de Lybistros : « Longues années, crient-ils, au basileus Lybistros ». Lorsque le héros, revenu dans son pays, reprend au milieu des fêtes possession du pouvoir, à la musique des orgues, à la fanfare des tambours et des clairons s'associe l'εὐφημία rituelle : « A Lybistros, grand basileus de la terre illustre d'Argyrocastron et roi de la terre de Libandros, à lui et à la belle Rhodamné, basilissa glorieuse et prospère, longues et belles années ». On ne se comportait pas autrement dans les appartements du Palais Sacré, quand la foule des dignitaires de cour, le sénat, l'armée, le peuple saluaient l'avènement d'un nouvel empereur.

Assurément la société que peint le roman de Lybistros est plus raffinée, plus élégante que celle que

montre l'histoire de Belthandros. L'amour y est, comme autrefois, l'occupation constante, le plaisir favori des chevaliers; mais cet amour est devenu une véritable science, qui a ses lois, ses règles inviolables que doit observer l'initié, l'ἐρωτοπαιδευμένος, à partir du jour où il a accepté l'ἐρωτοδουλεῖα, le service d'amour. Et sans doute, chez les trouvères et les minnesänger, on retrouverait une conception analogue et des raffinements semblables sur le tendre. Mais les parfaits amants du roman grec évoluent dans un décor tout oriental. La rencontre de Lybistros et de Rhodamné avec le marchand de Babylone est un épisode pris sur le vif dans la vie errante des routes d'Asie. L'arrivée de Klitobos chez l'hôtesse rappelle à quiconque a vu l'Orient une scène qui n'a point changé depuis des siècles : « Mets pied à terre, dit l'hôtesse, cher étranger; il y a un logis où tu pourras reposer, une écurie pour ton cheval, un bain où tu te laveras. Je ne veux de toi qu'une promesse : tu me raconteras ce que tu as fait, ce que tu as entendu, ce que tu as vu dans le monde. » Ce sont là des traits d'une couleur vraie et juste, qui donnent au roman une particulière saveur, mais ce sont des traits d'une couleur tout orientale

Ainsi la littérature confirme ce que nous a appris l'histoire. Au contact de l'Occident, la société byzantine ne s'est modifiée que d'une façon tout à fait superficielle. Sans doute, le rapprochement des deux civilisations qui résulta des croisades a introduit en Orient certains usages latins; sans doute, les hautes classes de la société grecque, dès longtemps habituées aux idées et aux mœurs chevaleresques, ont

adopté volontiers certaines modes et certaines habitudes d'Occident. Le fond pourtant est demeuré immuablement byzantin. Et ceci est plus vrai encore si, du monde de la cour et de la noblesse, on passe à cette partie de la société qui représente véritablement le peuple. Ce peuple, on l'a vu, n'a eu que haine pour les souveraines étrangères que la politique a fait régner sur Byzance; ce peuple, encouragé par son clergé, n'a eu que défiance et mépris pour toutes les tentatives destinées à le rapprocher de l'Occident. Malgré les efforts des princes, malgré les nécessités de la politique, jamais les deux mondes hostiles ne se sont pénétrés ni compris. Ce fut peut-être un malheur pour Byzance, en ce sens que les Latins, mal disposés pour elle, demeurèrent indifférents à ses embarras et à sa ruine. Mais c'est ce qui donna en revanche à sa civilisation cet aspect particulier et original qui attire aujourd'hui si vivement et retient l'attention de l'historien.

TABLE DES MATIÈRES

Imp. en France à l'Imprimerie Willaume à St-Germain-lès-Corbeil en janvier 1948.
O. P. I. A. C. L. 31.1152. — Dépôt légal effectué dans le 1er trimestre 1948.
Date du 1er Dépôt légal : 24 mars 1908.
No d'ordre dans les travaux de la Librairie Armand Colin : 482.
No d'ordre dans les travaux de l'Imprimerie Willaume : 270.